





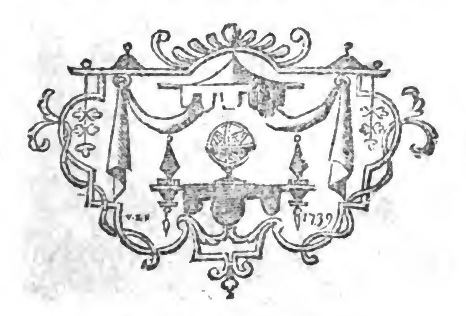
# BIBLIOTHEQUE DES PHILOSOPHES CHIMIQUES.

*NOUVELLE EDITION*,

Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures & des Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine.

*Par Mr. J. M. D. R.*

TOME PREMIER.




A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, Place de Sorbonne, au coin de la ruë des Maçons, à Saint André.

M. DCC. XLI

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# TRAITÉS
## *CONTENUS*
## Dans ce premier Volume.

# AVERTISSEMENT.

LES Amateurs de la Science Hermétique ne pouvant rassembler chacun en particulier les Ecrits des meilleurs Auteurs qui en ont traité, à cause que les Editions, qui en ont été faites séparément, & en différens temps, se trouvent maintenant dispersées dans nos Provinces & chez les Etrangers, & que les Exemplaires en étant devenus fort rares & très-chers, on a cru qu'on leur épargneroit des soins & de la dépense, en ajoûtant, dans une nouvelle Edition, aux Adeptes, que M. Salomon a inférez dans sa *Bibliothéque des Philosophes Chimiques*, ceux auxquels il auroit pû y donner place, si sa santé lui avoit permis de la continuer. Ce sçavant Médecin, dans sa Préface en deux Parties, a si bien parlé dans la prémiére de la vérité de la Science Hermétique, & dans la seconde, de l'obscurité des Philosophes qui en

ont écrit, qu'on n'a pas jugé à propos de la ſupprimer, pour en donner une nouvelle, dans laquelle on n'auroit pû dire que ce qu'il a dit lui-même avec beaucoup d'érudition. On en a ſeulement retranché quelques particularités, qui ne ſont point eſſentielles, non plus que ſes Leçons Latines, leſquelles enſemble n'auroient ſervi, dans cette Edition, qu'à en multiplier les Volumes, & en augmenter inutilement le prix. On ne s'eſt pas, non plus que lui, attaché à placer ici précîſément les Philoſophes dans l'ordre des temps où ils ont écrit, parce qu'outre qu'il ne ſeroit pas aiſé d'en fixer les Epoques, la peine qu'on prendroit pour le faire, ſeroit inutile; cependant nous avons obſervé une eſpéce de Chronologie, afin de diſtinguer les Anciens d'avec les Modernes. A l'égard des Interprétations qu'il a données ſur le fond de cette Science, on les a placées dans le Corps de l'Ouvrage, pour diſpen-

ser le Lecteur d'y avoir recours par *Renvoi* à la fin de chaque Traité, & on y a mis son nom pour les distinguer des autres, qu'on a parsemées dans les endroits les plus obscurs de ces Traités, pour aider ceux qui commencent à étudier les Philosophes à comprendre plus facilement le sens de leurs Ecrits, principalement leurs Paraboles & leurs Enigmes, qui pourroient les dégoûter d'une Etude ennuyeuse, au lieu de les encourager à démêler le vrai de leur Doctrine d'avec le faux, dont ils l'enveloppent, pour en cacher la connoissance aux Studieux, qui, pour ainsi dire, ne sont pas prédestinez pour en avoir l'intelligence; car, selon ces Philosophes, cette connoissance est un Don de Dieu, qu'il n'accorde qu'à ces Sages désintéressez, qui ne veulent, par leur Art, imiter la Nature dans ses Opérations, que pour employer en Oeuvres de Miséricorde le fruit de leurs travaux, & non pas à ces

Hommes avides, qui ne voudroient transmuer les Métaux que pour satisfaire leur volupté & leur ambition. Pour donner encore du courage à ces Enfans d'Hermès, & leur ôter le dégoût d'étudier dans quelques-uns de ces mêmes Traités, dont les Traductions anciennes auroient pû aussi leur paroître d'un Stile embarassant & grossier, on les a remises dans un Langage plus intelligible, & moins désagréable. Mais en lisant les Philosophes, il faut prendre garde que s'ils s'accordent sur le Principe essentiel de leur Mercure, ils différent sur ses Principes matériels, ce qui cause d'abord de la confusion dans l'esprit de ceux qui ne sont pas encore familiers avec eux, & les jette dans le doute d'une véritable Concordance, jusqu'à ce qu'étant devenus plus éclairez par une lecture assiduë, ils parviennent à connoître ces derniers Principes, & à concevoir l'usage différent que ces Philosophes en

ont fait. Pour faire leur grand Oeuvre, les uns se sont servi du Mercure vulgaire, rendu homogéne à l'Or, par la voie que Géber enseigne dans sa *Somme de la Perfection*: Les autres, en suivant la Doctrine du Trévisan, on fait un Mercure double, plus actif que le prémier, en se servant de celui-ci, comme de *Moyen*, pour extraire d'un Minéral, non encore mûr, un Mercure Principe des Métaux, avec lequel ce Mercure vulgaire, rendu homogéne, s'incorpore par l'entremise des Colombes de Diane, qui, en absorbant leurs Soufres arsénicaux, favorisent cette incorporation: Et pour animer encore davantage ce Mercure double, d'autres, comme Basile Valentin, y ont ajoûté de l'Or, préparé philosophiquement, & ont tiré de ce Composé une Eau Mercurielle, pondéreuse & pénétrante, qui dissout sans violence les Métaux parfaits, & les remet en leur prémiére Matiére. On

verra en quelque façon, dans les Eclairciſſemens que nous donnerons ſur le Coſmopolite & ſur Philaléthe, la maniére de procéder pour acquérir ce double Mercure animé, dont les Philoſophes ont parlé avec tant de réſerve, qu'on auroit eu de la peine à en découvrir la Compoſition, ſi les eſpéces de Diſputes, qui ſe ſont élevées entre quelques Philoſophes Modernes, n'avoient donné lieu à pénétrer dans leur Secret le plus caché. Un de ceux-ci a beaucoup contribué au développement de ce Miſtére, par les Ecrits qu'il a publiez contre le dernier Adepte que nous venons de nommer, & s'il en avoit uſé à ſon égard avec plus de modération, nous ſerions moins en état de bien faire entendre ce Philoſophe, que nous placerons dans le ſixiéme Volume de cette Bibliothéque. Ces différens Mercures s'acquierent par deux voies, l'une *humide* & l'autre *ſéche*. Le Mercure, ac-

quis par la voie humide, moüille les mains; celui, qui s'acquiert par la voie séche, ne les moüille point, & la plûpart des Philoſophes ſemblent préférer la prémiére voie à la seconde. Il y a un autre Mercure, plus précieux, que les trois dont nous venons de parler; on en prendra quelque connoiſſance dans cette nouvelle Bibliothéque. Artéphius & le Coſmopolite en laiſſent entrevoir quelque choſe dans leurs Ouvrages; & le Commentateur du Poëme intitulé, *La Lumiere ſortant par ſoi-même des Ténébres*, s'en explique aſſez clairement, en diſant que la Nature ayant exercé ſur l'Or ſon action dans toute ſon étenduë, il ſeroit très-difficile, & preſqu'impoſſible de travailler ſur lui, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philoſophes, & leur vrai Diſſolvant. Mais, pour ne pas amuſer plus long-temps les jeunes Amateurs de la Science, nous les renvoyons à la Préface ſuivante, par

la lecture de laquelle ils se formeront de la Philosophie Hermétique une idée plus juste que nous ne la leur donnerions par un Discours plus étendu : Nous leur recommandons seulement de ne point oublier de prier Dieu de leur inspirer par son Saint Esprit, l'intelligence de ce qu'ils trouveront de difficile à entendre dans les Livres des Philosophes, & de se souvenir dans leurs Priéres de celui qui a fait ce qu'il a pû pour leur éclaircir des difficultés, qui auroient retardé le progrès de leurs Etudes ; c'est ce qu'il attend de leur pieté pour la récompense de son zèle & de son Travail.



PREFACE.

## APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Livre, dont le Titre eſt, *Bibliotheque des Philoſophes Chimiques* : Ce Livre ayant été imprimé deux fois, je crois qu'on peut en permettre une troiſiéme Impreſſion. A Paris, ce 15. Janvier 1741.

CASAMAJOR.

## PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé ANDRE' CAILLEAU, Libraire à Paris, Adjoint de ſa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public l'*Imitation de Jeſus-Chriſt, traduite en François par l'Abbé Lenglet, la Bibliothéque des Philoſophes Chimiques, par Salmon, contenant les Lavures, le Tréſor Philoſophique ou déſir déſiré, le Sommaire Philoſophique en vers, par Nicolas Flamel, Avanture de Dom Ramire de Roxas*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaire ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour model ſous le contre-Scel

des Préſentes. A ces Causes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur bon papier & caracteres, conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous le contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'Impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cens vingt-cinq; & qu'avant que

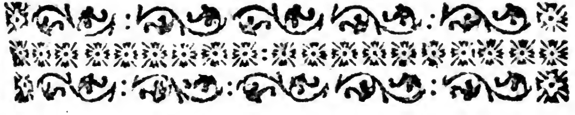
de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Chauvelin, Garde des Seaux de France, & Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France, le Sieur Chauvelin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement: Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-troiſiéme jour de Novembre, l'an de grace mil ſept cens trente-ſix, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 387. fol. 346. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 18 Février 1723. A Paris le 10 Décembre 1736.*

*G. MARTIN, Syndic.*

AVERTISSEMENT.



# PREFACE.

## PREMIE'RE PARTIE.

*De la vérité de la Science.*

LE dessein que j'ai de donner au Public en notre Langue un Recueil des Oeuvres choisies des Philosophes, ou des Auteurs les plus approuvez, qui depuis Hermès Trismégiste jusqu'à présent ont écrit de la Transmutation des Métaux imparfaits en Argent & en Or; ou, pour parler plus proprement, de leur Perfection, par le moyen de la Poudre de projection, qu'on appelle autrement la Pierre Philosophale; m'oblige, avant toutes choses, d'établir la vérité de la Science, ou de l'Art, qui enseigne à faire cette Transmutation, & d'en faire voir la possibilité.

Car si ce n'est qu'un pur caprice de l'imagination des Hommes, comme la plus part en sont persuadez, & de ceux-là même qui paroissent les plus sensez & qui sont dailleurs très-habiles dans les autres Sciences: Si ce n'est qu'une tromperie inventée par des Imposteurs, pour abuser

par l'eſpérance d'un bien immenſe les Avares & les Simples, comme il ne s'en voit tous les jours que trop d'éxemples : Si ce n'eſt du moins que l'Ouvrage de l'ambition de l'Eſprit humain, qui veut s'éléver avec empire au deſſus du pouvoir de la Nature; qui ſe flate qu'il eſt plus induſtrieux que cette ſage Mére; qu'en une ou deux années il fera l'Or qui eſt ſon Chef-d'œuvre, & à la production de qui elle employe pluſieurs ſiécles; qu'il peut par ſon artifice faire les Perles & les Pierreries, qu'un Ancien appelle *tout le Recueil & le Racourci de la Majeſté de la Nature;* qu'il prolongera la durée de ſa vie, & l'étendra au-de-là des bornes ordinaires : Si l'Art de la Chimie, qui doit produire un ſi merveilleux effet, n'eſt ni véritable ni poſſible : Enfin ſi la Pierre Philoſophale n'eſt qu'une *Pierre d'achopement & de ſcandale,* qui ruine & des-honore tous ceux qui la cherchent : Il eſt certain qu'on feroit un très-grand mal de faire revivre des Livres ſi pernicieux, puiſque, par la publication de ce Traités, au lieu de rendre ſervice au Public, (qui eſt la fin qu'on ſe doit propoſer en ces ſortes de choſes) ce ſeroit cauſer un très-grand préjudice à tout le Monde, & encore principalement à ceux de notre Nation, que de les engager par ces Livres dans une erreur, qui ſans cela

ſeroit inconnuë à la plûpart dentr'eux ; & de les obliger, par l'eſpérance d'un bien imaginaire, à s'appliquer à la recherche d'une Chimére, parce qu'ils y employeroient inutilement leur temps, y dépenſeroient mal-heureuſement leurs biens, & ne recueilleroient enfin de tout leur travail & de leur dépenſe, que de la fumée & de l'infamie.

Mais au contraire, ſi ce que ces Auteurs enſeignent eſt effectivement poſſible & véritable : S'il eſt vrai que Dieu ait permis que les Hommes pûſſent en cela imiter la Nature, & l'obliger à faire un effort au de-là de ſes Productions ordinaires, en l'aydant par leur induſtrie : S'il eſt vrai que l'on puiſſe faire la Pierre Philoſophale, & par le moyen d'un peu de ſa Poudre changer en moins d'une heure les Métaux imparfaits en Argent & en Or : S'il eſt vrai que par ſon moyen l'on puiſſe faire les Perles & les Pierreries les plus précieuſes : Et ſi cet Elixir, qui fait un effet ſi ſurprenant ſur les Métaux imparfaits, en les dépoüillant de leur impureté, a la même vertu, & agît avec la même efficace ſur tout ce qui eſt d'impur dans nos humeurs: S'il fait le même miracle ſur les maladies des Hommes les plus déſeſpérées : Si cette admirable Médecine a le pouvoir de prolonger la vie, & de conſever nos corps

dans une ſanté parfaite ; ainſi que tous les Philoſophes l'aſſurent : Il faut néceſſairement avoüer qu'on ne ſçauroit ſervir plus utilement le Public qu'en lui donnant des Maîtres qui lui apprennent une Science ſi merveilleuſe, & qu'on ne ſçauroit trop ſoigneuſement recueillir les paroles & les préceptes des véritables Philoſophes, ni rechercher avec trop d'empreſſement les Livres de ces grands Hommes, puiſque ce ſont les ſeuls qui peuvent nous apprendre le moyen d'acquérir un ſi rare tréſor, qui nous donne tout à la fois la poſſeſſion légitime des Richeſſes, & une ſanté aſſurée, ſans laquelle les Biens nous ſeroient inutiles ; & la vie même, qui eſt le plus grand de tous les Biens, ſeroit un ſupplice perpétuel.

Car quoi que tous les Philoſophes retenus, comme ils diſent, par la crainte de Dieu, ayent tous écrit fort obſcurément, pour ne pas profaner & rendre publique une choſe ſi précieuſe, & qui, ſi elle étoit commune, cauſeroit un déſordre & un bouleverſement prodigieux dans la Société humaine. Quoi que, comme ils diſent, ils n'ayent écrit que pour les Enfans de la Science, c'eſt-à-dire pour ceux qui ſont initiez dans leurs miſtéres, & que par cette raiſon il ſoit fort difficile aux Apprentifs d'entendre & de déchiffrer leurs

Livres, qu'ils ont à deſſein embaraſſé d'Enigmes, & rempli de contradictions: Quoi qu'il paroiſſe d'abord preſqu'impoſſible de pouvoir, par la lecture de leurs Ecrits ſi embroüillez, développer un ſi grand Sécret; de choiſir la réalité parmi tant de ſophiſtications, & de reconnoître la vérité parmi tant de menſonges qui s'y rencontrent: Quoi qu'enfin ce ne ſoit principalement que du Pére des Lumiéres que nous devons eſpérer la révélation d'un ſi grand miſtére: Il eſt pourtant très-aſſuré, que ſi Dieu, ou quelque Ami, ne nous le révéle, ce n'eſt que parmi toutes ces contradictions & ces menſonges apparents que nous trouverons la vérité. Nous ne pouvons voir la Lumiére que parmi ces Obſcurités & ces Enigmes: Ce n'eſt que parmi ces Epines que cuillerons cette Roſe miſtérieuſe: Nous ne ſçaurions entrer dans les riches Jardins des Heſpérides pour y voir ce bel Arbre d'Or, & en cueillir les fruits ſi précieux, qu'après avoir deffait le Dragon qui veille toujours & qui en deffend l'entrée: Et nous ne pouvons enfin aller à la conquête de cette Toiſon d'Or que par les agitations & par les écueils de cette Mer inconnuë, qu'en paſſant entre ces Rochers qui ſe choquent & ſe combattent, & après avoir ſurmonté les Monſtres épouvantables qui la gardent.

Et en effet, tous ceux qui ont ſçû & qui ont appris d'eux mêmes la Pierre Philoſophale, & qui, dans leurs Livres, ont écrit de quelle maniére ils ſont parvenus à cette Connoiſſance, avoüent qu'après avoir long-temps travaillé en vain aux Sophiſtications, & fait un grand nombre d'Eſſais & d'Opérations inutiles ſur de différentes Matiéres, c'eſt enfin par la ſeule lecture des Oeuvres des véritables Philoſophes qu'ils ſe ſont détrompez de leurs erreurs. Ils confeſſent tous que c'eſt dans leurs Livres qu'ils ont appris à connoître la véritable Matiére, & la ſeule maniére de la préparer; en quoi conſiſte tout le ſécret & tout l'artifice. Et ils diſent que c'eſt par leurs Ecrits ſeulement qu'ils ont été inſtruits des Opérations & du Régime qui ſont néceſſaires pour y réuſſir.

Mais parce que, comme il a dèja été dit, ces Livres, qui par la Science extraordinaire qu'ils enſeignent, devoient être ſi eſtimez & ſi recherchez, ſi elle eſt véritable; ſeroient au contraire très-pernicieux & très-préjudiciables, ſi cette même Science eſt fauſſe & imaginaire. Pour donner de la créance à l'autorité des Philoſophes & du crédit à leurs Livres, il faut néceſſairement faire voir que la Tranſmutation & la Pierre Philoſophale, qu'ils enſeignent, eſt véritable & poſſible.

Pour le faire avec quelque ordre, parce qu'il faut prémiérement demeurer d'accord de ce que l'on veut établir : Je commencerai par la Défination de l'Art de la Chimie, qui enſeigne à faire la Tranſmutation : puis je donnerai l'idée de ſon Effet par la deſcription éxacte que je ferai de la Pierre Philoſophale ; qui eſt la choſe en queſtion. Et enſuite, j'en prouverai la poſſibilité par les deux moyens dont on a acccoûtumé de prouver une vérité conteſtée, qui ſont l'Autorité & la Raiſon. Et parce qu'il s'agit ici d'une Queſtion de fait, j'y ajoûterai l'Expérience, qui ſuffiroit toute ſeule pour établir cette vérité, étant en ces ſortes de matiéres la preuve la plus aſſurée & la plus convaincante. Et quoi que ſans doute je ſois le moins éclairé de tous ceux qui ont écrit pour la défenſe de cette vérité, j'eſpére néanmoins, quelque décriée qu'elle ſoit, d'en faire ſi bien voir l'évidence & la certitude, que je me promets que ceux qui voudront ſe donner la peine d'éxaminer ſans paſſion & ſans préoccupation d'eſprit, les preuves que je rapporterai pour l'établir, s'ils ne ſont entiérement convaincus de la vérité de la Pierre Philoſophale, ils ſeront du moins perſuadez que ce n'eſt pas une impoſture, comme la plûpart qui jugent des choſes ſans les connoître, ſe l'imaginent,

& que si elle est fort difficile à faire, il n'est pas pour cela impossible d'y réüssir.

Je ne m'arrêterois pas d'abord à expliquer le nom de Chimie ni à en chercher l'éthimologie ; mais parce que-nous ne connoissons & ne parlons des choses que par leur nom, & qu'ainsi, il faut avoir la connoissance des noms auparavant que de connoître les choses ; Je dirai seulement en passant, qu'il y a plus d'apparence que ce mot de Chimie vient de celui de *Chemia*, qui est le nom que les Prêtres anciens donnoient à l'Egypte dans la Langue sacrée & mystérieuse de leur Religion, au rapport de Plutarque que du mot χύσιν, qui veut dire fondre, ni de celui de χυμὸς, qui signifie suc ou liqueur, parce que c'est l'Art de Chimie qui a appris à fondre les Métaux & à tirer & distiller les liqueurs des Corps mixtes, ce qui est cause qu'on l'appelle quelquefois *Art distillatoire*, & les Chimistes *Distillateurs*. Si bien que ce mot *Chémie*, ou, pour parler comme le vulgaire, *Chimie* ou *Alchimie*, en y ajoûtant l'article Arabe, *Al*, signifie proprement l'Art ou la Science d'Egypte, où vrai-semblablement elle a commencé, puisqu'Hermès, que les Philosophes reconnoissent pour en être l'Auteur, & que pour cette raison ils appellent leur Pére, en étoit Roi, au rapport de Cicéron, Grand Prê-

tre & de plus Prophéte ou Philoſophe. Ce qui fut cauſe qui fut appellé τρισμέγιστος Triſmegiſte ; c'eſt-à-dire trois fois très-grand, ou parce qu'il avoit les trois plus grandes & plus excellentes qualités que les Hommes puiſſent poſſéder, parce que, comme il eſt dit dans ſa Table d'Emeraude, il avoit la connoiſſance de toutes les choſes de la Nature, c'eſt-à-dire des Minéraux, des Végétaux & des Animaux. Et de là vient que les Philoſophes appellent ſouvent la Chimie l'Art ou la Science Hermétique, & la maniére avec laquelle ils ſcélent leur Vaiſſeau, le Sceau d'Hermès. De ſorte que, pour parler proprement, il faudroit dire Chémie & non pas Chimie, puiſque même Euſébe, Suidas, Heliodore, & les autres Philoſophes l'écrivent χημεῖα avec un *éta* & non pas χυμεῖα avec un *upſilon*. Mais parce que dans le langage il faut ſuivre l'uſage le plus reçû, ſur tout quand on n'en connoît pas moins la choſe dont il s'agit ; je me ſers du mot de Chimie, qui eſt le plus connu, & le plus uſité.

On définit la Chimie un Art, ou une Science pratique, qui enſeigne à reſoudre les Corps mixtes dans leurs Principes naturels, & par ce moyen à les rendre très-purs & très-efficaces, pour ſervir de Médecine, ou pour les maladies, ou

pour parfaire les Métaux imparfaits.

Ainſi la Chimie, ayant pour ſa fin de faire un Ouvrage qui demeure, & qui ſubſiſte après ſon action, comme ont tous les Arts, & les Sciences, qu'on appelle pratiques, il ſe voit par la Définition qu'on vient d'en donner, qu'elle ſe propoſe deux diverſes fins, & qu'elle ſe termine à deux Opérations différentes. La prémiére, eſt de faire des Remédes plus ſimples & plus épurez, & partant plus efficaces que les Remédes ordinaires, par les Extraits, les Sels & les Eſſences qu'elle tire de trois Règnes ou Familles de la Nature, qui ſont les Minéraux, les Végétaux & les Animaux, dont je parlerai peut-être quelque jour dans un Traité particulier. La ſeconde, qui eſt celle dont nous parlons, & qui eſt ſans comparaiſon plus excellente que l'autre (étant elle-même une Médecine incomparable pour toutes les maladies les plus rebelles) eſt de faire la Pierre Philoſophale, par le moyen de laquelle les Métaux imparfaits ſont convertis en Argent & en Or.

On donne pluſieurs noms à cette admirable Opération, & à cet Effet prodigieux de la Chimie. Car prémiérement on l'appelle *le grand Oeuvre*, ou à cauſe de ſon excellence, ou parce qu'il eſt fort difficile, ou pour la différence qu'il y a entre ce

Chef-d'œuvre, & les Teintures particuliéres, autrement appellez *Particuliers*, à quoi s'occupent les Sophiſtes. Secondement les Auteurs Grecs lui donnent le nom de *Poudre de projection*, parce que comme ils le diſent, lorſque ce merveilleux Ouvrage eſt à ſa derniére perfection, ou pour le Blanc ou pour le Rouge (qui eſt lorſqu'il eſt Fondant, Pénétrant & Tingent) il eſt véritablement Poudre, blanche ou rouge, reduite en très-menuës parties & en atômes imperceptibles, que l'on jette ſur les Métaux fondus ou ſur le Mercure échauffé, pour en faire la Tranſmutation. Troiſiémement, on la nomme communément *Pierre Philoſophale*, comme qui diroit une Pierre faite par la Chimie ou Philoſophie; (Car ces deux noms ne ſignifient ſouvent que la même choſe, ſi ce n'eſt que le prémier eſt plus général & plus étendu que le ſecond;) c'eſt-à-dire par l'Art ou par la Science ſécrette & cabaliſtique des Sages. Or on l'appelle Pierre, dit Zachaire, parce que c'eſt une choſe, qui par la cuiſſon ou décoction, eſt enfin renduë fixe, & qui ne s'enfuit point du feu; les Philoſophes ayant, dit-il, accoûtumé d'appeller Pierre toutes les choſes que le feu ne peut point faire évaporer ni ſublimer: Ou parce que, comme diſent le Tréviſan & la Complain-

te ou Remontrance de Nature, c'eſt un Moyen digne entre Mercure & Métail. Comme s'ils vouloient dire que la Pierre Philoſophale n'eſt pas une choſe coulante & liquide ainſi que le Mercure vulgaire, parce que c'eſt une Poudre qui eſt ſolide; mais auſſi ce n'eſt pas une choſe malléable, ni qui ſe puiſſe étendre ſous le marteau comme le Métail, parce qu'elle eſt *frangible* & caſſante comme une pierre, & qu'elle reſſemble une pierre miſe en poudre; quoi que d'ailleurs elle ſoit fondante comme de la cire, & qu'elle entre & pénétre par ſon extrême ſubtilité dans le corps des Métaux quand ils ſont en fuſion. On l'appelle encore *Magiſtére* du mot Latin *Magiſterium*, comme ſi l'on diſoit Maîtriſe ou Chef-d'œuvre. Et enfin *Elixir*, ou pour prononcer comme font les Arabes, *Aléxir*, qui ſignifie perfection, & compoſition de l'Or, ou Force.

Or la Pierre Philoſophale, n'eſt autre choſe, ſelon les Philoſopes qu'une Poudre blanche ou rouge, compoſée du Mercure des Philoſophes, & du Mercure de l'Or, unis inſéparablement dans une même Eſſence, que la Nature fait, étant aidée de l'Art, & qu'elle éléve juſqu'au ſouverain dégré de fixité & de perfection, qui conſiſte en ce qu'elle eſt fondante & pénétrante, & qu'elle a une Teinture blan-

che ou rouge ſur-abondante, que ſon Soufre intérieur & incombuſtible, & la chaleur extérieure lui donnent, par le moyen dequoi, étant projettée ſur l'Argent-vif échauffé, & ſur les Métaux imparfaits, lorſqu'ils ſont en fuſion, elle pénétre, teint & fixe véritablement en Argent ou en Or leur Mercure, qui eſt de ſa même nature, & avec lequel elle s'unit & en ſépare tout ce qu'ils ont de Soufre impur, & de craſſe terreſtre.

Voici de quel maniére les Philoſophes diſent que la choſe ſe fait. Le Mercure des Philoſophes (qu'ils appellent la Femelle) étant joint & amalgamé avec l'Or (qui eſt le Mâle) bien pur & en feüilles ou en limaille, & mis dans l'Oeuf philoſophal (qui eſt un petit Matras fait en ovale, que l'on doit ſceller Hérmétiquement, de peur que rien de la Matiére ne s'éxhale.) On poſe cet Oeuf dans une écuelle pleine de cendres, qu'on met dans le Fourneau, & lors ce Mercure, par la chaleur de ſon Soufre intérieur, excité par le feu que l'Artiſte allume au dehors, & qu'il entretient continuellement dans un dégré & dans une proportion néceſſaire, ce Mercure, dis-je, diſſout l'Or ſans violence, & le réduit en atômes, puis en ſon Mercure, qui eſt ſa Semence; ce qu'il fait, parce qu'il eſt de même nature que

le Mercure de l'Or, mais un peu plus âcre, n'étant pas si digéré, à raison de quoi les Philosophes, l'appellent leur Eau pontique, & leur Vinaigre très-aigre. Dans cette Opération l'Aigle devore le Lion, le Fixe devient Volatil le Corps Esprit & aussi le Volatil, devient Fixe, & l'Esprit se corporifie. Ainsi la Dissolution de l'un est la Fixation de l'autre. L'Esprit tire l'Ame hors du Corps, & l'Ame unit l'Esprit & le Corps ensemble. Ensuite la Matiére devient comme de la poix fonduë, puis insensiblement d'un Noir très noir. C'est ce que les Philosophes ont appellé *la Tête du Corbeau*, leur *Plomb*, ou *Saturne*, & *les Ténébres Cimmériennes* : & cette couleur marque que la Putréfaction se fait, qui est le *Cahos* & le *Tombeau* d'où l'Esprit doit sortir & glorifier son Corps. Puis la Matiére étant devenuë plus liquide, elle commence à se blanchir, ce qui paroît prémiérement au bord du Vaisseau & en se déssé-chant peu à peu, elle devient très-blanche & étant lors en petits atômes, c'est la Lune & la Teinture blanche pour l'Argent, l'Huile de Talc, & la Matiére propre pour faire les Perles de la maniére que l'enseigne Raymond Lulle. Il faut alors augmenter un peu le feu, & la Matiére deviendra liquide & volatile, passera par plusieurs Couleurs, dont la Verte sera la prémiére

& principale, & s'étant deſſéchée peu à peu, elle ſe fera Poudre rouge de la couleur de Pavot. C'eſt alors la *Salamandre* qui vit dans le feu, c'eſt-à-dire le *Soufre incombuſtible*, & il ne peut plus de lui même: & étant tout ſeul, être porté ni élevé à une plus haute perfection. Mais en l'imbibant avec le Mercure des Philoſophes, on le multiplie, & à chaque Multiplication qu'on lui donne, on augmente ſa vertu & ſa qualité Tingente, de dix fois autant qu'elle étoit auparavant. De maniére, que ſi un grain de la Poudre de projection, pouvoit (avant qu'elle ſoit multipliée) teindre & perfectionner en Or dix grains de Métail imparfait, après la prémiére Multiplication, ce grain de Poudre teindra & perfectionnera en Or cent grains du même Métail. Et ſi l'on multiplie la Poudre une ſeconde fois, un grain en teindra mille de Métail, & à la troiſiéme fois, dix mille; à la quatriéme, cent mille; & ainſi toujours en augmentant juſqu'à l'infini; ce qui eſt une choſe que l'Eſprit humain ne ſçauroit comprendre.

On augmente tout de même cette Poudre en quantité, en la fermentant avec l'Or de la maniére que Philaléthe & les autres Philoſophes l'enſeignent.

Ainſi, toute la difficulté ne conſiſte qu'à faire, & à préparer le Mercure des Philo-

ſophes. Il n'y a que cela ſeul qu'ils ont caché, & qu'ils diſent qu'il eſt impoſſible aux Hommes de pouvoir trouver & s'imaginer d'eux-mêmes, ſi Dieu ou un Ami ne le leur révéle. C'eſt leur Enfant qu'ils forment, non pas en le créant (parce qu'il n'y a que Dieu qui peut tirer les choſes du néant, & que l'Art ne travaille que ſur une Matiére qui à dèja été produite par la Nature) mais en le tirant & faiſant ſortir des choſes où il eſt enfermé. L'Art ne ſçauroit pourtant faire cette admirable production tout ſeul, il faut néceſſairement qu'il ſoit ſecouru de la Nature, & qu'elle y travaille, & c'eſt elle qui fait la plus grande partie de l'Ouvrage. Mais ſa maniére d'agir dans cette Opération eſt inconnuë aux Hommes, quoi qu'ils en ayent continuellement des exemples devant les yeux, parce qu'elle eſt trop ſimple & trop naturelle. Et c'eſt aſſurément le *Fourneau ſécret*, dont parle Philaléthe, que jamais l'œil corporel n'a vû. C'eſt à ce Mercure & à la préparation que l'Artiſte lui donne, que doivent ſe rapporter la plûpart des choſes qui nous paroiſſent des Enigmes & des difficultés ſi embroüillées dans les Livres des Philoſophes. C'eſt ce même Mercure, qu'ils ont pris plaiſir de déguiſer ſous tant de différens noms, qu'ils ont appellé *le Mercure animé, le Mercure double, le Mercure*

*Mercure deux fois né, le Lion & le Serpent Vert, le Dragon ignée, le sang duquel s'incorpore avec le suc de la Saturnie végétable*; c'est leur *Eau pontique*, leur *Vinaigre*, *le Fils & le Lait de la Vierge*. C'est dans la production de ce Mercure que les Philosophes disent que nous devons imiter la Nature; c'est-à-dire que nous devons nous servir de la même Matiére dont la Nature se sert pour faire des Métaux, qui n'est autre chose qu'une Nature Mercurielle, & que nous devons faire les mêmes Opérations que fait la Nature dans les Mines; dont la prémiére est *la Sublimation*, dit Zachaire. C'est enfin de ce Mercure que les Philosophes assurent qu'on peut de lui seul faire l'Oeuvre plus efficacement, plus facilement & plûtôt, qu'en le mêlant avec l'Or, & que c'est là leur véritable voye, mais qui est rare, & que Dieu a réservée pour les Pauvres qui le craignent. Voilà toute l'œconomie de cet Ouvrage mistérieux.

Tous les Philosophes lui attribuent trois vertus ou trois usages. Le prémier, est la *Transmutation* ou la perfection du Mercure des Métaux imparfaits en Argent & en Or, qui se fait de la maniére qu'il a été dit.

Le second, est de *guérir les maladies* qui sont incurables par les Rémédes ordi-

naires, ce que cette Médecine fait par son extrême subtilité & pureté, étant le Beaume universel & l'Humide radical de la Nature. Van Helmont ne peut croire qu'elle ait cette vertu, à cause qu'étant extrêmement, fixe elle ne peut, dit-il, s'unir à notre corps; & que ceux qui l'ont ne vivènt pas plus long-temps. Mais cet Elixir étant fusible & pénétrant, Qui empêche que notre chaleur naturelle n'agisse sur lui? Outre que sa fixité n'est qu'active. Les Philosophes peuvent bien se conserver la vie; mais ils ne peuvent pas s'immortaliser, & qui sçait s'ils n'en vivènt pas plus?

Le troisiéme usage est, Que l'orsqu'elle est au Blanc, on en peut *faire des Perles*, comme l'on en fait des *Rubis* & d'autres *Pierreries*, quand elle est au Rouge parfait; ainsi que l'enseigne Raimond Lulle.

Quelques Philosophes assurent qu'outre cela cet Elixir peut rendre le *Verre malléable*, c'est-à-dire lui donner la dureté & l'extension de Métail, ce qui feroit d'une grande utilité pour faire des Vaisseaux de verre & de cryftal, de toutes maniéres, qu'on ne pourroit assez estimer, s'ils n'étoient point fragiles. Et peut-être que cela même pourroit être d'un grand usage aux Mathématiciens pour tailler des Verres hyperboliques pour leurs Lunettes; Ce que Monsieur des Cartes a autre-foi s tant

ſouhaité de pouvoir faire, parce que les Verres taillez de cette figure feroient beaucoup plus d'effet que ceux dont on ſe ſert préſentement.

J'ai vû un petit Traité de Buthler, Anglois, qui lui attribuë encore d'autres vertus, que je ne rapporterai point. Car outre qu'elles ſont ſuperſticieuſes & impies, la précaution que cet Auteur veut qu'on apporte à faire la Multiplication de la Pierre, & l'Armure ridicule dont il dit qu'il ſe faut ſervir pour cela, fait voir évidemment qu'il n'a jamais rien ſçû dans la Science; & qu'ainſi il n'a pas pû faire l'expérience de ces uſages.

Je ne croi pas auſſi qu'il ſoit néceſſaire de dire ici les choſes prodigieuſes qu'on veut que les Fréres de la *Roſe-Croix* (qui eſt, à ce qu'on croit, une Cabale de Philoſophes en Allemagne) faſſent par le moyen de cette Connoiſſance. Car on veut nous faire croire qu'ils ſpiritualiſent leurs corps, qu'ils ſe tranſportent en peu de temps en des lieux fort éloignez, qu'ils peuvent ſe rendre inviſibles quand il leur plaît, & qu'ils font beaucoup d'autres choſes qui paroiſſent incroyables.

Mais voici un autre effet que les Philoſophes attribuent à la Pierre Philoſophale, qui n'eſt pas moins admirable que tous ceux dont nous venons de parler; mais

qui eſt ſans doute d'autant plus conſidérable & plus inutile que tous les autres, *que la poſſeſſion de toute la Terre & de toutes ſes Richeſſes ne ſerviroit de rien aux Hommes, s'ils perdoient leurs Ames.* Ceux, diſent les Philoſophes, qui ſont aſſez heureux pour avoir la connoiſſance de cet Art, & la poſſeſſion de ce rare Tréſor; quelques méchans & vicieux qu'ils fuſſent auparavant (*s'il eſt poſſible que la Sageſſe puiſſe entrer dans une Ame ſoüillée de vices*, & que Dieu, qui eſt le juſte Diſpenſateur de tous les Biens, faſſe une grace ſi particuliére à un Méchant) ſont changez dans leurs mœurs, & deviennent Gens de bien. De ſorte que ne conſidérant plus rien ſur la Terre qui mérite leur affection, & n'ayant plus rien à ſouhaiter en ce Monde, ils ne ſoupirent plus que pour Dieu, & pour la bien-heureuſe Eternité, qu'ils ont inceſſemment préſente devant les yeux. Et ils diſent comme le Prophéte: *Seigneur, il ne me reſte plus que la poſſeſſion de votre Gloire pour être entiérement ſatisfait.*

Voilà les effet prodigieux de la Pierre Philoſophale, ce Chef-d'œuvre admirable de la Nature & de l'Art. Ce n'en eſt aſſurément que trop, pour la faire ſouhaiter à tout le monde. Mais peut-être auſſi qu'il y en a trop, pour que perſonne puiſſe la croire véritable. Il faut donc faire

voir qu'elle est possible. C'est ce que je prétends faire maintenant, & d'en établir la preuve sur l'*Autorité*, sur la *Raison*, & sur l'*Experience*. Commmençons par la prémiére.

Encore que la vérité ne soit pas assez solidement soutenuë ni affermie sur le témoignage des Hommes, s'il n'est appuyé de la révélation de Dieu, qui seul est infallible; il est pourtant très-assuré que si, l'on ne recevoit cette preuve, qui est autorisée par les Loix Divines & Humaines, il n'y auroit rien dont on ne pût douter. Et ainsi toutes les Histoires ne seroient que des Fables. Tout ce que les Anciens nous ont laissé par écrit ne seroit que des Contes faits à plaisir. Et tout ce qu'on nous raconte des Pays qui nous sont inconnus, seroit des mensonges & des impostures. Mais ce nous seroit assurément une présomption & une vanité insupportable, si parce que nous ne pouvons pas comprendre qu'une chose puisse être, nous voulions là dessus démentir des Hommes, qui, pour leur rare doctrine sont en estime & en vénération parmi tous les Sçavans; & si, nous voulions rejetter comme trompeur le témoignage de plusieurs grands Personnages, qui dans tous les Siécles se sont rendus recommendables par leur mérite & par leur vertu. Que si avec la Doctrine & la

Science, la Probité des mœurs & la Sainteté de vie se trouve jointes; il est sans doute que leur autorité en est d'autant plus recevable, qu'il n'est pas croyables que des Hommes si sçavans & si pieux, ayent voulu mentir à la face de toute la Terre, & faire passer à toute la Postérité une imposture de cette conséquence, pour une vérité indubitable.

Ainsi, pour ne parler point d'Hermès, qui mérita le sur nom de trois fois très-grand, comme il a dèja été dit, qui est un des plus anciens Auteurs que nous ayons, puisqu'on demeure d'accord qu'il étoit auparavant Moïse; pour ne rien dire de Pythagore, si estimé parmi les Anciens pour sa profonde Science; sans faire valoir l'authorité des Arabes, de Géber, de Calid, d'Artéphius, & d'autres, qui la plûpart ont été Rois; Que peut-on dire contre Morien, qui, animé de l'Esprit de Dieu en la fleur de son âge, quitta Rome, lors la Capitale du Monde où il étoit né, pour s'aller confiner dans les Déserts de la Palestine, où il consomma saintement sa vie? Et pour ne parler que de ceux dont on ne sçauroit contester les Ouvrages, que dira-t-on contre l'un des plus Sçavans Hommes de notre France, Arnaud de Villeneuve, grand Théologien & très-fameux Médecin; Que peut-on dire contre son Disci-

ple S. Raymond Lulle, qui a si profondément pénétré dans toutes les Sciences, & qui poussé par le zèle du Christianisme, ayant passé dans la Barbarie pour convertir les Infidelles, a versé son sang pour la vérité de la Foi ? Et qu'alléguera-t'on contre le témoignage du bien-heureux Albert, qui a mérité le surnom de Grand ; & parce qu'il a été un grand Evêque, le grand ornement d'un Ordre très-illustre dans l'Eglise, & un grand Docteur ? Peut-on croire que des Hommes si pieux & si sçavans ayent non-seulement voulu dire que la Pierre Philosophale étoit une chose possible & véritable ; mais encore d'assurer qu'il l'ont faite, & d'en écrire des Livres pour l'enseigner, si ce n'eût été qu'une *Chimére* & qu'une imposture ? Et est-il vrai-semblable qu'ayant écrit si doctement & si sincérement dans les autres Sciences, ils eussent voulu, par leur autorité, engager tous les Hommes dans une telle erreur, qui n'eût pû les faire passer que pour des Fourbes, & leur attirer des malédictions. Et si *le Diable est le Pére du Mensonge, comme Dieu est l'Auteur de la Vérité* ; *Quelle communication peut-il y avoir entre Dieu & Belial* ? Entre les Saints & les Démons ? Entre les Défenseurs de la vérité & les Protecteurs du mensonge ? Et puisqu'on leur adjoûte foi, & qu'on les

ſuit avec raiſon dans les autres Sciences qu'ils ont profeſſé, pourquoi refuſera-t'on de les croire dans celle ci ? & d'autant plus même qu'elle ne dépend pas de la ſeule ſpéculation, qui peut être fautive ; parce que le plus ſouvent elle ne conſiſte que dans la pure imagination des Hommes ; mais qui étant appuyée ſur la vérité des Sens, & fondée ſur l'expérience, & ſur les effets infaillibles de la Nature ; eſt plus aſſurée & moins ſujette à l'erreur.

Ajoûtons à ceci que dans toute l'étenduë des temps & dans la ſuite continuelle de tous les ſiécles, preſque tous les grands Hommes, qui ont été fameux dans toutes les Sciences, demeurent d'accord de cette vérité, & la plûpart aſſurent même qu'ils ont vû la Tranſmutation.

Il eſt vrai qu'il y en a auſſi pluſieurs, & qui ſont très-illuſtres dans les Sciences, qui ne ſont pas dans ce ſentiment. Mais il ne s'en faut pas étonner, parce que c'eſt une choſe, qui, quoi que ſimple & naturelle, eſt néanmoins toute extraordinaire : Et elle paroîtra toûjours impoſſible à ceux qui n'ont pas une aſſez éxacte connoiſſance des Principes réels, & des véritables Opérations de la Nature ; & qui n'en ſçavent rien de plus, que ce qu'ils s'en imaginent par ces termes confus de l'Ecole, *Matiére prémiére*, *Sujet*, *Puiſſance*, *Forme*, *Acte*, *Privation*,

*Privation*, *Disposition*, & semblables. D'ailleurs, comme ils n'ont aucune raison, ni convaincante ni valable pour en faire voir l'impossibilité, quelque réputation qu'ils se soient acquis dans le Monde, leur opinion ne suffit pas pour détruire le témoignage de tant de sçavans Hommes, qui assurent, ou qu'ils ont fait l'Oeuvre, ou qu'ils en ont vû l'expérience.

Et certes, si c'est avec justice qu'on a une déférence entiére pour le sentiment du grand Hippocrate dans la Médecine: Si l'autorité d'Aristote ne peut-être desavoüée dans la Philosophie de l'Ecole: Si l'on voit tous les jours que les décisions de Cujas, ou d'un autre fameux Jurisconsulte, sont reçuës comme des Loix dans le Bareau: Si dans les Sciences l'on croit avoir raison de se soûmettre aveuglément au sentiment d'un seul Homme qui est célébre, & si l'on ne fait point d'autre réponse à ceux qui combattent & qui détruisent sa Doctrine par l'évidence de la raison ou del'expérience, que celle des Disciples de Pythagore ΑΥΤΟΣ ΕΦΑ, *Il l'a dit*: Si c'est enfin une Maxime approuvée de tout le monde, & établie par les Loix, Qu'il faut croire chaque habile Homme en sa profession; peut-on raisonnablement refuser d'ajouter créance au témoignage si autentique de tant de grands Hommes, qui

ſe ſont rendus illuſtres & par leur doctrine & par leur vertu, qui nous aſſurent tous unanimement que la Pierre Philoſophale eſt véritable, qu'ils l'ont faite, qu'ils en on vû les effets, & qui même en ont écrit pour l'enſeigner.

Cette preuve, établie ſur la bonne foi ſeroit ſuffiſante toute ſeule pour perſuader cette vérité. Mais parce qu'il n'eſt pas juſte d'avoir une ſoumiſſion aveugle à la ſeule autorité des Hommes, quelque crédit que leur grand ſçavoir leur ait acquis dans le monde; & qu'aucontraire on la doit rejetter comme fautive, & la condamner comme trompeuſe, ſi elle ne ſe trouve pas conforme à la raiſon & à l'expérience, qui ſont les deux Pierres de touche, & les deux ſeules & indubitables Epreuves de la vérité, il faut faire voir que ce que ces Auteurs ont dit eſt véritable; non-ſeulement parce que ce ſont des Gens ſçavans & de probité qui l'ont dit, mais encore parce que la raiſon démontre que ce qu'ils ont dit, eſt poſſible.

Pour le bien faire, & pour en établir ſolidement la preuve, il faut conſidérer la Nature de près, en examiner les Opérations, & ſuivre pas à pas toutes les démarches qu'elle fait dans la production des Métaux.

Albert le Grand, & tous ceux qui ont

écrit des Métaux, demeurent d'accord avec les Philoſophes, qu'ils ſont tous faits d'une même Matiére, qui eſt l'Argent-vif, qu'ils appellent leur Semence, & qui eſt uni & mêlé avec une Terre viſqueuſe & ſubtile, qu'ils appellent Soufre. Et ils aſſurent que toute la différence qui ſe rencontre entre-eux, ne vient que de la différence de la cuiſſon, qui digérant diverſement cet Argent-vif, en ſépare différemment le Soufre impur, juſqu'à ce qu'il n'y en reſte plus; & alors, diſent-ils, c'eſt de l'Or, qui n'eſt que de l'Argent-vif parfaitement digéré. Et en effet, l'expérience nous fait voir que l'Argent-vif eſt la Matiére des Métaux, tant parce qu'il s'attache & s'unit à eux, & principalement à l'Or, qui eſt le plus parfait; ce qu'il ne feroit pas s'ils n'étoient pas tous deux d'une même nature, qu'à cauſe que les Fondeurs de Plomb ſont ſujets aux mêmes accidens & incommodités que ceux qui travaillent avec l'Argent-vif; qu'ils ont les mêmes tremblemens de Nerfs; & que les uns & les autres deviennent perclus & entrepris des mains, ce même effet ne pouvant venir que de la même cauſe.

Ce Principe étant poſé: Puiſque la Nature n'employe qu'une ſeule & même Matiére, qui eſt l'Argent-vif, pour faire tous les Métaux; & qu'elle ne ſe ſert pour cet

effet que d'un ſeul moyen & d'une même action, qui eſt la cuiſſon; il faut néceſſairement avoüer que ſon intention, en les produiſant, n'eſt pas de faire du Plomb, du Fer, du Cuivre, de l'Etain, ni même de l'Argent, quoi que ce Métail ſoit dans le prémier dégré de perfection, mais de faire de l'Or. Car cette ſage Ouvriére veut toujours donner le dernier dégré de perfection à ſes Ouvrages, & lorſqu'elle y manque & qu'il s'y rencontre quelques défauts, c'eſt malgré elle que cela ſe fait. Ainſi ce n'eſt pas elle qu'il en faut accuſer; mais, ou l'impureté de la Matiére, dont elle eſt obligée de ſe ſervir; ou le manquement des Cauſes extérieures, qui doivent lui prêter leurs ſecours, & agir de concert avec elle. De ſorte que s'il ne ſe trouvoit point d'empêchemens au dehors qui s'opposaſſent à l'éxécution de ſes deſſeins, toutes ſes productions ſeroient toujours achevées, & elles ſeroient tout autant de Chef-d'œuvres, parce que toutes ſes Opérations ſeroient toujours fort juſtes & fort réguliéres. C'eſt pourquoi nous devons conſidérer la naiſſance des Métaux imparfaits, comme celle des Avortons & des Monſtres, qui n'arrive que parce que la Nature eſt détournée dans ſes actions, & qu'elle trouve une réſiſtance qui lui lie les mains, & des obſtacles qui l'empêchent

d'agir aussi réguliérement, qu'elle a accoûtumé de faire. Cette résistance que trouve la Nature dans la production des Métaux imparfaits, c'est la crasse & l'ordure que l'Argent-vif, qui en est la Matiére, a contracté par l'impureté de sa Matrice, c'est-à-dire du Lieu où il se trouve pour former l'Or; & par l'alliance qu'il fait en ce même Lieu avec un Soufre mauvais & combustible. Ces obstacles, c'est le défaut de la chaleur; soit qu'elle vienne ou du Centre, conduite par l'*Archée*, ou du Soleil; soit qu'elle se fasse de l'union de ces deux. Parce que la chaleur n'étant pas assez forte pour séparer ces crasses & ces impuretés d'avec l'Argent-vif, elle laisse cette Matiére cruë ou à demi cuite, & partant imparfaite. De maniére que le principal effet de la chaleur étant d'unir les choses qui sont d'une même Nature, & de desunir celles qui ne le sont pas, & qu'on appelle hétérogénes; ainsi selon les diverses impressions que fait la chaleur sur ce Mercure, & selon les divers dégrés de coction qu'elle lui donne, elle le purifie plus ou moins de ses impuretés & en sépare une moindre ou une plus grande quantité de ce mauvais Soufre. De là vient qu'encore qu'elle ne veüille produire qu'un seul Métail, elle est néanmoins contrainte d'en faire plusieurs. Il n'y en a

pourtant qu'un ſeul, qui eſt l'Or, qui ſoit l'*Enfant de ſes déſirs*, & ſon Fils légitime, parce qu'il n'y a que l'Or qui ſoit ſa véritable production. Car une même Cauſe, qui, par une même action, agit ſur une même Matiére, doit néceſſairement produire toujours le même Effet, s'il ne ſurvient quelque empêchement du dehors. Et partant les autres Métaux ( ſi ce n'eſt qu'ils ayent été tirez trop tôt de leur Matrice, & qu'ils n'ayent pas eu le temps de ſe perfectionner, comme les fruits qu'on détache encore tous verds de deſſus l'arbre ) ſont effectivement des Monſtres, ou du moins des Avortons, qui ſont demeurez imparfaits, parce que cette bonne Mére manquant du ſecours de la chaleur qui lui étoit néceſſaire; travaillant dans un lieu impur & contraire à ſes deſſeins, & ayant trop de difficultés à ſurmonter, elle a été trop foible pour pouvoir digérer parfaitement leur Argent-vif, & n'a pas eu aſſez de force pour le dégager du mauvais Souffre, & des autres impuretés qui ſont unies avec lui: Et par ainſi, cet Argent-vif eſt demeuré volatil; ce qui eſt cauſe qu'à la reſerve de l'Argent, qui eſt un Métail preſque parfait & fixe, tous les autres s'en vont en fumée à la Coupelle: Parce que le Plomb que l'on y met en plus grande quantité, ayant beaucoup de Mercure

crud & fort volatil, ( comme il se connoît en ce qu'il est le plus mou & le plus aisé à fondre de tous ) ce Mercure enléve & emporte avec soi tous les autres.

Pour pouvoir donc accomplir l'intention de la Nature, & pour perfectionner ces Métaux, il n'y a que deux choses à faire, à séparer leur Mercure de son mauvais Soufre, & le détacher de ses autres impuretés, & à lui donner la Fixité & la Teinture de l'Argent ou de l'Or. Car de lui même il a presque tout le poids de l'Or; & il acquiert aisément ce qui lui en manque par cette séparation. Parce qu'en la dégageant de ces impuretés ( parmi lesquelles il se rencontre une humidité superfluë qui le rend hidropique ) il se trouve réduit à un plus petit *volume*, & par ainsi plus pésant.

La Poudre de projection fait ces deux choses, & elle supplée à ces deux manquemens de la Nature. Car cette Poudre n'étant, ainsi qu'il a été remarqué, que l'incorporation, pour ainsi dire, du Mercure des Philosophes & de celui de l'Or, qui a acquis par la cuisson le souverain dégré de Fixité & de Subtilité, avec Teinture surabondante; Cette Poudre, jettée sur les Métaux imparfaits lorsqu'ils sont fondus, acheve presque en un moment, ce que la Nature n'auroit fait qu'en plus

ſieurs années, ſi elle n'en avoit pas été empêchée. Car prémiérement, en ne ſe mêlant qu'avec le Mercure des Métaux, qui eſt de ſa même Nature, elle en ſépare tout ce qui n'en eſt pas; & ainſi elle en ſépare tout ce qui n'eſt pas Mercure, c'eſt-à-dire le Soufre impur, & les *terreſtréités*, & tout ce qui ne peut pas être converti en Or. Secondement, cette Poudre, en pénétrant intimement le Mercure des Métaux, elle lui communique ſa Fixité & ſa Teinture, c'eſt-à-dire la Fixité & la Teinture de l'Or, (comme l'on fera voir ci-après) mais qui ſont éxaltées par la cuiſſon à un dégré beaucoup au-delà de celles qui ſe trouvent dans l'Or minéral. C'eſt pourquoi le Mercure des Métaux imparfaits ſe trouve véritablement changé en Or, puiſqu'en ayant la Matiére, il en a auſſi réellement toutes les qualités & les propriétés qui ſont la Fixité, la Teinture ou la Couleur, & le Poids

Ainſi, nous avons dans le Mercure des Métaux imparfaits une Matiére capable de recevoir les impreſſions & les vertus de l'Elixir. Et partant voilà toutes les difficultés levées que l'on pourroit former contre la poſſibilité de la Tranſmutation de la part de ces mêmes Métaux, comme n'étant pas une Matiére propre à la recevoir.

Auſſi, quand il ſeroit vrai que les Mé-

taux imparfaits feroient de différentes Efpéces ; & quand il feroit vrai encore que les Efpéces ne pourroient pas être changées les unes en les autres, ainfi qu'on le prétend, parce que chaque Efpéce a fes propriétés particuliéres, qui la rendent différentes des autres & incommunicable aux autres, & qui par conféquent empêchent que cette métamorphofe & ce changement monftrueux fe puiffe faire. Encore, dis-je, que cela fût véritable, on ne pourroit pas raifonnablement conclurre ni inférer de là, que la Tranfmutation ou Perfection métallique fût impoffible. Parce que la Matiére, dans laquelle fe fait ce changement, ou (pour parler le langage de l'École) le Sujet où fe fait ce mouvement & l'introduction de cette Forme, ce n'eft ni le Plomb, ni l'Etain, ni le Fer, ni le Cuivre, ni même le Mercure vulgaire tout entier. Mais c'eft le Mercure du Plomb, le Mercure de l'Etain, le Mercure du Fer, le Mercure du Cuivre ; & (ce qui femblera peut-être un galimatias) le Mercure du Mercure vulgaire. Et tous ces Mercures ne font qu'une même efpéce de Mercure, & une même Matiére, que la Nature a formé pour en faire de l'Or.

D'ailleurs, outre que les Métaux imparfaits ne font différens entr'eux que par les différens dégrés de coction, felon qu'el-

le purifie plus ou moins leur Mercure, ainſi qu'il a été remarqué ; on ne peut diſconvenir que ces Métaux ſont des Corps mixtes, qui paroiſſent, & que l'on peut ſoutenir être homogénes ; parce qu'ils ne ſont pas viſiblement compoſez de parties différentes, comme ſont les Plantes & les Animaux. Et ainſi cette conſéquence ne ſeroit pas valable. *Les Eſpéces des Végétaux & des Animaux ne peuvent être changées les unes en les autres.* Donc, *les Métaux imparfaits, qui ſont differens en eſpéces, ne peuvent pas être changez en Argent & en Or*. Puiſqu'Ariſtote ſur l'autorité duquel on établit ce raiſonnement, avoüe *au ſecond Livre de la Génération & de la Corruption*, que les Elémens ſe peuvent changer entre eux. Voici comme il en parle : *De l'Air il s'en fera de l'Eau, ſi la chaleur [ de l'Air ] eſt ſurmontée par le Froid [de l'Eau] parce que l'Air eſt chaud & humide, & l'Eau froide & humide. Et ainſi la chaleur étant changée il ſera Eau.* Et tous les Scholaſtiques ſont dans ce même ſentiment.

Mais il y a dequoi s'étonner, de ce que demeurant d'accord avec leur Maître de la Tranſmutation des Elémens, ils oſent aſſurer que les Eſpéces, [c'eſt-à-dire les Individus de deux Eſpéces différentes ) ne puiſſent pas ſe changer les uns en les au-

tres. Car en cela, outre qu'ils ſont contraires à Ariſtote, ils dementent manifeſtement l'Expérience, & une Expérience qui ſe fait tous les jours chez eux-mêmes. La voici. Il eſt certain que le Blé & l'Eau ne ſont pas de même eſpéce que le Sang, que la Chair, que les Os, & que les autres parties de nos corps ſimilaires ou ſimples en apparence. Cependant ils ne ſçauroient nier que le Blé, étant réduit en farine, & cette farine pétrie avec de l'eau, il ne s'en faſſe du Pain. Que mangeant ce Pain & bûvant de l'Eau, ce Pain & cette Eau ſe changent en Chile dans l'Eſtomac, & que ce Chile eſt une eſpéce différente du Pain & de l'Eau que nous avons pris. Ce Chile ſe change enſuite en une autre eſpéce différente de lui, parce qu'il s'en fait du Sang dans le Cœur. Et ce Sang étant porté dans tout le Corps par les Artéres, il ſe change en Chair & en Os, & en toutes nos autres Parties *ſimilaires*, qui toutes ſont de différentes eſpéces. Car enfin, toutes les parties de notre Corps ſe nourriſſent & s'augmentent de ce Pain & de cette Eau, par le moyen de ces divers changemens.

Les Laboureurs ne ſçavent que trop que le Blé, qu'ils ſement dans leurs champs, ſe change en Yvroye. Les Jardiniers remarquent qu'il y a pluſieurs graines qui dé-

générent en d'autres Eſpéces. Tout le monde ſçait que les Grénoüilles n'ont rien moins, au commencement qu'elles ſe forment, que l'apparence & la figure de Grénoüilles, n'étant composées que d'une groſſe tête & d'une petite queuë, & qu'elles demeurent long-temps en cet état auparavant que d'être entiérement formées. La même choſe arrive aux Crapauts qui ſe font de ſemence & par la voye ordinaire de la Nature. Et quand Ariſtote n'auroit pas dit que les Chenilles ſe changent en Papillons, & que de ces Chenilles il y en a qui ſe forment ſur les feüilles vertes des herbes, & ſur tout du choux, perſonne n'en pourroit douter. Mais que dira-t on des Macreuſes, qui ſe font d'un bois pourri dans la Mer? Comment faudra t'il appeller la production des Rats, des Araignées, des Mouches, des Vers, & d'une infinité d'autres Inſectes, dont parle le même Ariſtote au 5. Livre de l'Hiſtoire des Animaux qui naiſſent de la putréfaction de pluſieurs choſes qui n'ont aucune reſſemblance, ni en la Matiére (du moins en ce que l'Ecolle appelle *Matiere ſeconde*) ni dans ce qu'elle nomme *Qualité*, avec ces Inſectes & ces autres Animaux qui s'en forment?

Que ſi l'expérience nous fait voir que les Eſpéces des Végétaux & des Animaux

qui ſont de Corps faits de parties de différente nature, & qui ſont plus compoſez que les Métaux, ſe changent tous les jours les unes aux autres, Pourquoi voudra-t-on nier que les Métaux imparfaits, qui ſont des Mixtes plus ſimples, encore que chacun d'eux fût d'une Eſpéce particuliére, ſe puiſſent changer en Argent & en Or? Sur tout puiſqu'il n'y a que leur Mercure qui ſe change, & que ce changement ſe fait dans l'ordre & ſelon l'intention de la Nature. Ces Métaux ne faiſant en cela que ſe perfectionner, & venir au partage d'un bien, dont cette bonne Mére avoit deſtiné de leur donner la poſſeſſion, ſi elle eût eu la liberté de le faire. De ſorte que l'Art pouvant en cela faciliter les moyens à la Nature d'éxécuter ſes deſſeins, il eſt conſtant qu'il n'y a rien de la part des Métaux imparfaits qui puiſſe ſervir d'obſtacle à leur perfection. Et ainſi l'on peut dire que la Matiére eſt toute prête & toute diſpoſée à revevoir la Tranſmutation,

Mais comme il ne ſuffit pas d'avoir les Matériaux propres, tous prêts pour faire un Palais, ſi l'on n'a l'Architecte pour en conduire le deſſein, & les Ouvriers pour le bâtir; auſſi ce n'eſt pas aſſez que les Métaux imparfaits ſoient capables de recevoir la Tranſmutation; que rien ne puiſ-

ſe empêcher qu'ils ſoient convertis en Argent & en Or, & que leur Mercure ait toutes les diſpoſitions à recevoir cette derniére perfection ; Il faut encore faire voir que la Poudre de projection, qui eſt l'Argent qui peut faire ce merveilleux effet, en donnant la Fixité & la Teinture à ce Mercure des Métaux imparfaits, eſt poſſible, & qu'on la peut faire

J'avouë qu'il eſt aſſez difficile de prouver démonſtrativement cette poſſibilité ; tant parce que les Philoſophes, qui ſont fort réſervez là-deſſus, & qui font avec raiſon un grand miſtére de leur Science, cachent ſoigneuſement leurs Cauſes & les Principes de cette merveilleuſe production de l'Art & de la Nature ; ou, s'ils en parlent, ce n'eſt qu'en des termes métaphoriques & fort obſcurs, & qui le plus ſouvent ont deux ſens contraires. A cauſe que la Queſtion étant ici de ſçavoir ſi une choſe ſe peut faire, il n'y a que la ſeule Expérience qui en ſoit la véritable preuve, & qui puiſſe pleinement convaincre de cette poſſibilité, parce qu'il n'y a que l'Expérience qui puiſſe en faire voir l'effet.

Si néanmoins, en établiſſant cette poſſibilité ſur la preuve que l'Ecole appelle Négative, on pouvoit en demeurer ſatisfait, il ne ſeroit pas mal-aiſé de faire voir qu'il n'y a aucune impoſſibilité à faire la

Poudre de projection. Prémiérement, il n'y a point de raison convaincante qui puisse démontrer qu'elle soit impossible. Secondement, cette impossibilité ne pourroit venir que de l'impuissance ou de la Matiére, ou de celle de l'Agent. Elle ne peut venir de la Matiére, puisque c'est la même dont la Nature se sert à produire l'Or, & que c'est l'Or lui-même, à qui, par la préparation & par la cuisson, on donne une Fixité & une Teinture plus abondante & plus grande que celles qu'il avoit reçû dans les Mines.

L'impossibilité ne peut pas venir aussi de l'Agent, qui est double ; l'un qui agit au dehors, & l'autre au dedans, l'Art & la Nature. Le prémier ne fait autre chose que préparer la Matiére, & entretenir la chaleur au dehors dans un dégré nécessaire pour faire la cuisson, parce qu'il n'agit que pour seconder le dessein du principal Agent, qui est la Nature. Et ainsi, en suivant les régles établies par les Philosophes c'est-à-dire en proportionnant la chaleur comme ils l'ordonnent, selon l'éxigence de la Matiére & l'intention de la Nature, l'Art ne peut faillir. Et quand il manqueroit (ce qui ne pourroit arriver que par le deffaut d'expérience, ou par précipitation) sa faute ne seroit pas irréparable ; & il pourroit aisément se corriger & se redres-

ſer; puiſque nous voyons que tous les Arts ſe perfectionnent par l'uſage & par la pratique. Pour ce qui eſt de la Nature, il eſt conſtant qu'elle ne manque jamais dans ſes productions lorſqu'elle a une Matiére propre & bien préparée : & parce que c'eſt une ſage Ouvriére, qui agit toujours fort réguliérement ; & parce que c'eſt une Cauſe néceſſaire, qui ayant toutes choſes prêtes & bien préparées pour faire ſon action, ne peut s'empêcher d'agir ; & qu'elle agit toujours d'une maniére, pourvû qu'elle ne ſoit point interrompuë par quelque empêchement.

Mais afin de prouver encore mieux cette poſſibilité, il faut éxaminer ce que c'eſt que la Poudre de projection. Philaléthe a dit que ce n'eſt autre choſe que l'Or éxalté & élevé a un dernier dégré de pureté, qui conſiſte dans une Fixité très-ſubtile, & dans une Teinture ſur-abondante. Si l'Or peut donc être porté à cette ſouveraine pureté, par l'artifice, il eſt conſtant que la Poudre de projection eſt poſſible. Les Philoſophes aſſurent que cela ſe peut, parce que l'Or peut être diſſous & réduit en ſon Mercure ; l'Art peut enſuite, par la cuiſſon, réduire ce Mercure, uni avec celui des Philoſophes, en Poudre blanche ou en Poudre rouge, fondante, & qui pénétrant les Métaux imparfaits, lorſqu'ils

lorsqu'ils sont en fusion, donne à leur Mercure la véritable Teinture d'Argent & d'Or, ce qui est la Poudre de projection. Il n'y a donc qu'a voir si l'Or peut être dissous naturellement, c'est-à-dire réduit en son Mercure. Car tandis qu'il demeurera dans sa nature, & comme il est sorti de la Mine, il ne peut recevoir aucun changement ni aucune altération, puisque nous voyons que ni le plus fort des Animaux naturels, qui est le Feu, ni le plus violent que l'Art ait pû inventer, qui est l'Eau régale, ne le sçauroient détruire, & que tous leurs efforts ne servent qu'à le purifier. Or le Mercure des Philosophes fait cet effet, parce qu'il dissout l'Or radicalement, doucement, & sans violence, & le réduit en son Mercure. Et quoi qu'on ne puisse point prouver cet effet que par l'expérience, les principales Causes du Mercure des Philosophes nous étant inconnuës il n'est pas néanmoins difficile de faire voir que le Mercure des Philosophes peut dissoudre l'Or, par l'éxemple de la glace, qui dans l'eau chaude se fond & se resoud en eau, parce que ce n'est que de l'eau qui est congelée. Car l'Or n'étant tout de même qu'un Mercure très-pur coagulé; & le Mercure des Philosophes étant cette *Eau Celeste, qui est la Mere de l'Or*, comme dit le Cosmopolite, *dont l'Or, tous les*

*Métaux & toutes les choſes ont pris leur origine.* Il eſt certain que l'Or peut être diſſous, & *réincrudé* dans ce Mercure, qui eſt de ſa même Nature. Et d'autant plus aiſément, que ce Mercure eſt aidé de la chaleur extérieure ; & qu'étant crud & indigeſt, il a une certaine acrimonie, que les Pphiloſophes appellent *Ponticité*, qui ronge & qui détruit l'Or ſans violence, en ouvrant les pores de ce Corps, afin que ſa Semence (dit le même Auteur) *qui eſt cuite & digérée, ſoit pouſſée dehors & miſe dans ſa Matrice* ; c'eſt à dire dans ce Mercure pour être unie inſéparablement avec lui, élevée par la chaleur artificielle à la derniére perfection pour recevoir cette Fixité très-ſubtile, & cette Teinture ſur-abondante. Ainſi le Mercure des Philoſophes eſt à l'égard de l'Or, ce que le Verjus eſt a l'égard du Vin ; car le Verjus eſt de la même nature que le Vin & ne diffère du Vin que parce qu'il eſt encore crud & n'eſt pas aſſez digéré ni muri ; ce qui fait qu'il a une acreté (s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme) qui ne ſe trouve pas dans le Vin bien mur, qui le rend en quelque façon corroſif. Et ainſi, comme il eſt dit dans le Ciel Terreſtre, *l'Or qui eſt victorieux ſur les plus forts, eſt vaincu par le plus foible* : faiſant comme un Brave, qui repouſſe vigoureuſement les

Ennemis qui l'attaquent, & qui tend les bras à un Ami qui le visite; ou comme le Voyageur de la Fable, qui resista à la violence du Vent, qui vouloit lui ôter ses habits, & que le Soleil, en l'échauffant peu à peu, lui fait dépoüiller de lui-même.

L'Or pouvant donc être dissout naturellement & sans violence par un Agent qui est conforme à sa Nature; il est très-assuré que cet Or, qui s'est réincrudé & remis en ses prémiers Principes, s'unissant & s'incorporant avec le Mercure des Philosophes, il peut être digéré en peu de tems par la chaleur artificielle, & que cette chaleur étant plus forte, la digestion en sera plus grande; & ainsi l'Or peut acquérir & une Fixité plus grande & une Teinture plus abondante, qu'il n'avoit; Car la chaleur artificielle, qui fait cette digestion, est la même que celle du Soleil, qui digére cette même Matiére dans les Mines, & qui du Mercure en fait de l'Or. Et quoi que la plûpart des Scolastiques ne soient pas de cette opinion, ces deux chaleurs sont constamment d'une même espéce. Et parce qu'elles sont également détruites par le même contraire, qui est le Froid (pour me servir de leurs propres armes contre eux-mêmes) & parce que l'expérience nous fait voir que la chaleur du Soleil, étant ramassée & réfléchie par les Miroirs

ardens, il s'en fait du feu, qui eſt le même que le feu que l'on appelle Elémentaire, puiſqu'il a les mêmes propriétés & le même effet, échauffant & brûlant de la même maniére, & même avec plus de violence, parce qu'il eſt plus uni; comme il ſe voit par l'expérience du Miroir ardent, qui eſt dans la Bibliotheque du Roi, qui calcine les cailloux & les briques, & les vitrifie, & qui fond les Métaux & l'Or même preſque en un inſtant. Et parce que la chaleur du feu vivifie & a le même effet que la chaleur naturelle de l'Animal. Car on ſçait que dans l'Egypte on ne fait couver les Oeufs que dans des fours. Et Vigenére dans ſon Traitté du Feu & du Sel, aſſure que par un ſemblable Feu il a fait éclore à Rome cent ou ſix vingt Poulets tout à la fois.

Il ne nous reſte donc plus, pour l'accompliſſement de cette preuve, qu'à faire voir comment la Multiplication de la Poudre ſe peut faire, & comment un ſeul Grain de cette Poudre peut donner la véritable Teinture & la Fixité de l'Or à pluſieurs onces d'Argent-vif & de Mercure des Métaux imparfaits.

On peut aiſément concevoir la prémiére par l'éxemple que la Nature nous en fournit tous les jours. Car ne voyons nous pas qu'un ſeul grain de blé, mis en terre

produit plusieurs autres grains de sa même nature, & que chacun de ces grains, mis pareillement en terre, produit tout de même plusieurs autres grains semblables? Et cette Multiplication se fait incessamment, & plus ou moins, selon que la terre se trouve ou mieux ou plus-mal préparée. Il est vrai que ce grain, pour en produire plusieurs autres, se détruit; mais il est vrai aussi que c'est moins une destruction qui lui arrive, qu'une Multiplication & une Régénération qui se fait, puisque tous ces grains qu'il produit, ne sont qu'une diffusion & un épanchement, pour ainsi dire, de ce seul grain, qui s'est partagé & divisé en plusieurs grains, par le moyen de l'aliment que la terre lui fournit, & dont ce même grain avoit tiré sa nourriture & son augmentation. Il en est de même de la Multiplication de la Pierre Philosophale. Un Grain de cette Pierre est comme la Semence, qui étant mise dans le Mercure des Philosophes, qui est sa propre terre, dont ce Grain & cette Sémence ont été formez; il fructifie en cette terre & produit plusieurs autres Grains semblables. De maniére que chaque Multiplication est comme une nouvelle *Semaison* (pour me servir du terme des Laboureurs) qui produit toujours une nouvelle & très-abondante moisson, parce que la terre, où germe cette Semence,

eſt de la même nature que la Semence même qu'elle reçoit. De même que le Blé vient plus abondamment dans une terre qui eſt bien fumée, parce que le fumier vient d'une nature végétable auſſi bien que le Blé; n'étant autre choſe que la paille & le chaume du Blé, qui ſont pourris, & le foin & les herbes que l'Animal a digéré.

La communication & le partage qui ſe fait de la Teinture d'un ſeul Grain de la Poudre à pluſieurs Grains de ce Mercure, ne ſera pas plus difficile à concevoir, ſi l'on conſidére qu'elle vient de deux Cauſes. La prémiére, c'eſt la forte Teinture de la Poudre de projection, qu'elle a beaucoup plus abondante que l'Or vulgaire, qui lui vient de ſa digeſtion plus parfaite, qu'elle a acquiſe par une chaleur plus grande. Car qui ne ſçait pas que c'eſt elle qui donne le beau coloris aux fruits de nos Eſpaliers & de nos Arbres en les meuriſſant, & qu'ils ſont plus teints & plus colorez du côté qu'ils ſont expoſez au Soleil ? Ainſi cette poudre, qui eſt ſi fortement teinte donne la Teinture de l'Or à beaucoup de Mercure; comme une pinte de vin rouge fort couvert, peut donner à pluſieurs pintes de vin blanc la couleur de vin clairet; Et comme un peu de Saffran colore une grande quantité d'eau.

La ſeconde cauſe de la communication

de cette Teinture, c'est le Soufre pur du Mercure des Métaux imparfaits, qui de lui-même a dèja la Teinture de l'Or. Car étant une ébauche de l'Or, il est constant *qu'il* en a la Teinture, renfermée dans lui-même, qui n'est autre chose que son Soufre pur (ainsi que dit le Trévisan) qui est profondément caché dans son centre. C'est pourquoi les Philosophes disent, & les Chimistes le trouvent par expérience, que *le Mercure est blanc au dehors, & rouge dans son intérieur.* Ainsi cette Poudre lui communique aisément la Teinture de l'Or, parce qu'il en a dèja la prémiére couche: Et c'est alors que se fait ce que disent les Philosophes: *Que ce qui est occulte & caché, devient apparent & manifeste.*

Pour la Fixité. Cette Poudre ayant acquis une Fixité très subtile par la très-forte union des deux Mercures avec leurs Soufres purs incombustibles, & par une très-parfaite digestion, qui, en cuisant, fixe ce qui est volatil, & n'étant que la Quintessence & l'Esprit de l'Or, très-fixe, ainsi que l'appelle Philaléthe; il ne faut pas s'étonner si presque dans un moment, elle peut donner la Fixité de l'Or, au Mercure, par la séparation qu'elle fait de ses impuretés & de son humidité superfluë & volatile, puisque nous voyons que la seule vapeur du Plomb, qui n'est, disent les Philosophes, que la prémiére coagulation

de l'Argenr-vif, le fige tout auſſi-tôt. Qui ne ſçait qu'un peu de Préſure, ou une petite pincée de fleur de Cardon d'Eſpagne caille pluſieurs pintes de lait ? Et l'on voit en pluſieurs endroits ſouterrains, l'Eau ſe fixer en Criſtaux, à meſure qu'elle découle de la voûte des Rochers, comme j'en ai vû l'expérience dans une Caverne ou Carriére à Langoiran, proche de la Garonne, à trois lieuës au deſſus de Bordeaux. Et tout le monde ſçait ce que les Hiſtoires rapportent du changement qui s'eſt fait, & même de notre temps, d'Hommes & d'Animaux, qui ont été changez & fixez tout d'un coup en ſel & en pierres. Et l'on a remarqué en cette ville que l'effet ſi ſoudain du venin de la Vipére ne vient que de ce qu'il fixe & coagule le ſang dans les veines, ce qui eſt cauſe de la mort ſi prompte de l'Animal que la Vipére a mordu, parce que la circulation du ſang ne ſe peut plus faire. Cependant le venin que la Vipére & l'Aſpic jettent par leur morſure eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas peut-être la quatriéme partie d'un grain, qui corrompt & coagule pourtant toute la maſſe du ſang d'un Homme, qui ſelon les Anatomiſtes, eſt de ſeize à vingt livres.

Je ſçai bien que des Effects ſi ſurprenans & ſi merveilleux que produiſent les Eſprits,

paroîtront incroyables à ceux qui ne reconnoissent point d'autres actions que celles qui se font par l'attération & la contrariété de ce qu'ils appellent prémiéres Qualités. Mais ces Effets, tous extraordinaires & incroyables qu'ils semblent être, ne sont pas si difficiles à concevoir que les Propriétés qu'ils attribuënt à leur Matiére prémiére, qui est, comme le dit M. d'Espagnet, le fondement chimérique de leur Physique. Car ils veulent que cette Matiére prémiére, qui n'est rien effectivement, soit pourtant toute chose en puissance, & qu'elle donne tout ce qu'elle n'a point. Ils disent que *C'est une chose qui n'a ni Qualités ni Accidents, & qui est néanmoins le prémier Sujet des Accidens, & des Qualités: qui n'a point de Quantité, & qui donne l'Extension à toutes choses: Qui est Simple, & qui soufre néanmoins les Contraires, & est le champ de bataille où ils se combattent: Qui ne peut étre connuë par les Sens, & qui est pourtant la base de toute la sensibilité: Qui est diffuse par tout, & qui ne se remarque en aucun lieu: Qui a un appétit desordonné pour toutes les Formes, & qui n'en garde pas une: Qui est le fondement de tous les Corps, & qui cependant ne peut être connuë que par l'imagination.* Si les Chimiques fondoient leur Science sur des Principes aussi imaginaires & aussi ruineux,

& s'ils avançoient des choſes auſſi incroyables, que pourroient-ils dire?

Voici une autre raiſon, que l'on eſtimera peut-être la moins conſidérable; mais que je croi aſſez puiſſante toute ſeule pour convaincre de la vérité de la Pierre Philoſophale ceux qui la voudront ſérieuſement examiner. Je la prens de la conformité qui ſe rencontre dans les Livres de tous les véritables Philoſophes. Car quoi qu'ils ayent preſque tous écrit différemment; & par ce qu'ils ont écrit en divers temps & en diverſes langues; & parce qu'ils ſe ſont ſervis de différentes expreſſions, pour s'énoncer, & ſur-tout quand ils parlent de leurs Principes & de leur Matiére; n'y en ayant preſque aucun qui ne donne à leur Mercure un nom tout différent des autres, & qui même a un ſens tout oppoſé aux autres: Néanmoins par ſes divers noms, par ces termes particuliers, & par ces expreſſions différentes, ils ne diſent tous conſtament que la même choſe; & dans cette diverſité où ils ſemblent bien ſouvent être contraires, ils ſont tous unanimement d'accord. Car de tous ces différens noms qu'ils donnent à leur Mercure, ils ſe trouve que chacun de ces noms en explique ou un Principe, ou une Propriété, ou une Opération, ou une Circonſtance particuliére. Et qu'ainſi il n'y a aucune contrariété, ni

entre ces noms, ni entre les Philosophes, qui se trouvent tous conformes en tout & par tout. Jusques-là même que sans avoir eu aucune communication ensemble, sans s'être vûs, ni connus, sans avoir lû les Ouvrages les uns des autres, ils se sont expliquez & éclaircis les uns les autres, & l'un a ajoûté ce que les autres avoient obmis, & bien souvent un seul a dit clairement, ce que tous les autres avoient enveloppé & dit fort obscurément. Ce qui est un témoignage évident, qu'encore qu'ils se soient expliquez différemment, ils n'ont pourtant tous connu ni voulu dire que la même chose. Et en effet, si la Pierre Philosophale n'étoit qu'une chose controuvée par quelqu'un d'entre-eux, si ce n'étoit qu'une imposture que les Philosophes eussent pris les uns des autres : si ce n'étoit qu'une Fable qu'ils eussent empruntée & coppiée les Livres de ceux qui l'auroient inventée, sans doute qu'ils se seroient servis des mêmes paroles & des mêmes expressions par tout, pour ne pas découvrir leurs fourberies par la diversité de leurs discours ; & cependant, quoi que leurs termes & leur maniére de s'énoncer soient tout à fait differens, il semble néanmoins qu'ils ayent tous parlé par une même bouche, & tenu un même langage, & que tous ces Auteurs n'ayent eté qu'un même

Auteur. De maniére que nous pouvons dire avec quelque proportion touchant les contradictions apparentes qui se trouvent dans les Livres des Philosophes, ce que S. Jean-Chrysostome a dit de la différence qui se rencontre entre les Evangelistes dans des circonstances qui ne sont pas importantes ni considérables : Que non-seulement ces contrariétés ne détruisent pas la vérité de ce que les Philosophes enseignent : qu'au contraire c'est une preuve très-forte de cette même vérité.

Ces raisons, à les examiner sans passion, seroient assurément suffisantes pour persuader cette vérité. Mais nous avons encore dequoi l'établir plus solidement sur des preuves plus fortes, puisqu'elles sont fondées sur l'Expérience, qui toute seule peut convaincre les plus obstinez & les plus ignorans.

S'il étoit vrai ce que l'on a dit d'un Cloud, qui se voyoit dans le Trésor de Florence, dont la moitié d'en bas vers la pointe étoit d'or ; parce que cette partie ayant été rougie au feu, avoit été trempée dans une Huile ou Liqueur, qui l'avoit changée en Or ; & l'autre motié, que la Liqueur n'avoit point touchée, étoit demeurée dans sa prémiére nature de Fer. Si cela, dis-je, étoit arrivé ainsi, & s'il étoit vrai que ce Cloud fût effectivement moitié Fer & moi-

tié Or, ſans autre artifice que d'avoir été trempé de la ſorte; Ce ſeroit une Expérience indubitable de la vérité de la Pierre Philoſophale, un Cloud fait de cette maniére ne pouvant pas être l'ouvrage de la Nature.

Mais s'il eſt vrai qu'il y ait eu un Cloud qui parût de cette ſorte, comme pluſieurs l'aſſurent, il faudroit que ce fût une dorure ou teinture ſeulement ſuperficiele ſur la moitié de ce Cloud, ou une enture & ſoudure fort délicate. Auſſi depuis quelques années on ne le montre plus; ſans doute parce que les Microſcopes, qui groſſiſſent prodigieuſement les objets, en ont découvert l'artifice. Et je m'étonne qu'une telle impoſture ait pû s'accréditer & ſubſiſter ſi long-temps, ſans qu'on s'en ſoit apperçu. Mais ce qui eſt le plus ſurprenant, eſt que des Perſonnes, qui ont voulu paſſer pour Philoſophes, ou du moins pour fort intelligents dans la Chimie, l'ayent crû véritable, & s'en ſoient ſervis comme d'une preuve convaincante de la Tranſmutation métallique. Car il faut être tout à fait ignorant dans la Science, pour ne pas ſçavoir qu'une Tranſmutation d'une partie d'un Cloud de Fer en Or, faite par une Liqueur, le Cloud demeurant tout entier en ſa prémiére figure, étoit impoſſible.

Prémiérement, la Pierre Philoſophale,

n'eſt pas une Liqueur, c'eſt une Poudre, dont la conſiſtance eſt ſolide, comme tous les Philoſophes l'aſſurent, & comme la raiſon & l'expérience le demontrent. Parce que toute ſorte de coction ſe fait en épaiſiſſant & en deſſéchant; ainſi qu'Ariſtote l'a remarqué. Ce qui a fait dire aux Philoſophes *que leur Oeuvre doit être prémiérement Eau, & puis non Eau*: & que *pour faire le Magiſtére, il n'y a qu'à convertir les Elémens*, c'eſt-à-dire de l'Eau en faire de la Terre. Car le Feu eſt enfermé dans la Terre, comme l'Air eſt contenu dans l'Eau. C'eſt pourquoi Orfulus dit dans la Tourbe latine (*in Arte Auriferâ*) que *convertir les Elémens, c'eſt faire l'humide ſec, & le volatil fixe.*

Secondement, il eſt impoſſible que la moitié de ce Cloud eût été convertie en Or, & qu'elle eût retenu la même figure qu'elle avoit auparavant, pour deux raiſons. La prémiére, parce que le Métail imparfait doit être en fuſion pour pouvoir être perfectionné & changé en Or. Car encore que la Poudre de projection ſoit fondante & pénétrante, elle ne peut néanmoins s'unir intimement avec le Mercure du Métail, ni en ſéparer les impuretés, s'il n'eſt en fuſion, ainſi que tous les Philoſophes l'aſſurent; puiſqu'il faut que l'Argent-vif, même tout liquide qu'il eſt, ſoit échauffé

pour être tranſmué. Ainſi, il ne ſuffiroit pas que ce Cloud eût été ſeulement rougi au feu, mais il devoit être fondu pour être converti en Or. Et partant il n'a pû être changez en Or, & retenir la figure de Cloud. La ſeconde raiſon eſt qu'il faudroit que la moitié de ce Cloud, qui eſt d'Or, pour avoir retenu ſa prémiére figure, après ſa Tranſmutation, eût été entiérement convertie en Or, ſans aucune diminution. Ce qui eſt impoſſible, à cauſe qu'il n'y a que le ſeul Mercure des Métaux imparfaits qui puiſſe être perfectionné & changé en Or. Parce qu'il n'y a que ce ſeul Mercure qui ſoit de même nature que l'Or, & qui avoit été deſtiné par la Nature à le devenir. Le reſte du Métail imparfait (qui eſt un mauvais Soufre & des craſſes & terreſtréités, qui n'ont aucune affinité avec l'Or, ni aucune diſpoſition pour l'être) étant incapables de cette perfection; puiſque c'eſt cela même qui empêchent la Nature de pouvoir donner dans les Mines cette perfection au Métail imparfait. Voilà pourquoi il y a toujours du déchet dans la Tranſmutation des Métaux imparfaits, & plus aux uns qu'aux autres, ſelon qu'ils ont plus ou moins de Mercure & de Soufre impur, & ſelon qu'ils ſont plus ou moins digérez; ainſi que le témoigne Zachaire. Or il eſt conſtant que le Fer eſt celui des Métaux

qui a le plus de mauvais Soufre & d'impuretés terrestres, & le moins de Mercure; ce qui le rend si sec, & si difficile à pouvoir être fondu une seconde fois. Et partant la Transmutation de la moitié de ce Cloud a été impossible.

Quelques-uns rapportent pour un témoignage évident de la Pierre Philosophale les Lampes inextinguibles qu'on a trouvé dans les Tombeaux des Anciens, comme étoit celle qui fut trouvée près de Padouë dans le Tombeau de Maximus Olybius, laquelle, selon l'Inscription qui y étoit, devoit avoir demeuré allumée 1500. ans, & celle qui fut trouvée de notre temps dans le Tombeau de Tulliola, fille de Ciceron. Mais c'est sans aucun fondement qu'on prétend se servir de ces Lampes pour une preuve de la Pierre Philosophale, parce que ce n'est pas une Liqueur, & que la matiére de cette Lampe d'Olybius, se mit toute en menuë poudre lorsqu'on y toucha, au rapport du sçavant Vives, dans les notes qu'il a fait sur la Cité de Dieu, de S. Augustin. Ce qui a donné lieu à cette créance; c'est, à mon avis, les noms que les Philosophes donnent à leur Elixir de *Soufre & d'Huile incombustible*, comme ils l'appellent aussi *Pierre & Salamandre*, parce qu'étant très-fixe, elle résiste au feu. Il est vrai que dans

les vers qui étoient gravez ſur cette Tombe & au dedans, il eſt parlé d'une Eau qui ne doit jamais manquer, d'une mixtion des Elémens fort éxacte & fort laborieuſe, & de Mercure avec ſon chapeau ; ce qui a quelque rapport au grand'Oeuvre; mais ce n'en eſt pas une preuve ſuffiſante, ni une conviction

On pourroit avec plus de fondement & & de raiſon alléguer pour une expérience & pour une preuve du grand'Oeuvre, la Fable de la Toiſon d'Or, qui étoit à Colchos. Car outre que les Fables ne ſont fondées que ſur de véritables Hiſtoires; qu'elles n'étoient que pour cacher les Miſtéres de la Théologie & de la Philoſophie des Anciens; & que Suidas aſſure avec beaucoup de vrai-ſemblance, cette Toiſon d'Or, (qu'il eſt impoſſible qui ait jamais été) n'étoit autre choſe qu'un Livre en parchemin où étoit écrite la maniére de faire l'Or par la Chimie. Toutes les circonſtances qui ſe trouvent dans cette Hiſtoire, ont un rapport ſi juſte avec les opérations & les effets de la Pierre Philoſophale, qu'on ne ſçauroit raiſonnablement l'expliquer autrement.

Voici l'application qu'en a fait un des plus ſçavans Médecins de ce ſiécle. *Le Dragon qui veilloit toûjours pour garder cette Toiſon, n'eſt,* dit-il, *autre choſe que le Mercure qu'il eſt mal-aiſé de pouvoir*

*endormir*; c'eſt-à-dire, *qu'il eſt difficile de l'arrêter & de le fixer. La Toiſon étoit enfermée dans le Temple de Mars, parce qu'on met la Matiére pour faire la Pierre dans un Athanor ou Fourneau.* [qui eſt un Fort en partie de Fer, dit Zachaire.] *Les Taureaux qui gardoient ce Temple, & qui jettoient le feu par les narrines, c'eſt le feu qu'il faut conduire par dégrés. Les dents du Dragon que Jaſon ſema, dont il nâquit des Soldats qui s'entretuerent, ſont les deux Dragons, qui ſont la Matiére de la Pierre Philoſophale, leſquels ſe tuent l'un l'autre. Jaſon endormit le Dragon par l'invention que lui en donna Medée: Cela veut dire que le Mercure, par les ſoins de l'Artiſte, de volatil devient fixe & une Médecine admirable, par le moyen de laquelle, Médée (qui veut dire Médecine) fit rajeunir Æſon*, parce que l'un des effets de la Pierre eſt de conſerver la ſanté & de prolonger la vie.

La Fable des Jardins des Heſpérides, où il y avoit des Arbres qui portoient des fruits d'Or, que gardoit un Dragon qui veilloit toujours, & qu'Hercule fut obligé de tuer pour pouvoir cueillir de ces fruits, ne peut encore être bien entenduë, ni expliquée autrement que de la Pierre Philoſophale. Car le Dragon veillant n'eſt autre choſe que le Mercure, qui eſt dans un perpétuel mouvement & volatil, juſ-

qu'à ce qu'Hercule, qui eſt l'Artiſte laborieux, ait tué ce Monſtre; c'eſt-à-dire, l'ait fixé, avec bien de la peine, & alors il a en ſa poſſeſſion l'Arbre d'Or, dont parle le Coſmopolite, qui porte des fruits d'Or, & qui multiplie ſans qu'il ſoit beſoin d'en replanter.

On pourroit rapporter ici pour une expérience de la Pierre Philoſophale, ce que dit Suidas, dans le mot χημέια que Diocletien ayant vaincu les Egyptiens qui s'étoit ſoûlevez, il les traita fort mal & qu'il fit chercher & brûler tous les Livres des Anciens qui traitoient de la Chimie, qui eſt l'Art de faire l'Or & l'Argent, afin que leur ôtant le moyen de s'enrichir, ils n'euſſent plus la hardieſſe de ſe revolter ſur la confiance de leurs richeſſes.

Mais il faut qu'il n'y ait point de bonne foi parmi les Hommes, ou la Pierre Philoſophale a été faite, puiſque tant de perſonnes de toûtes ſortes de Profeſſions & de Nations, aſſurent qu'ils ont vû faire la Tranſmutation du Mercure vulgaire & des Métaux imparfaits en Argent & en Or, par le moyen d'un peu de Poudre de projection; & que cet Argent & cet Or, ayant été éxaminez, ſe ſont trouvez meilleurs & plus fins que l'Argent & l'Or qui viennent des meilleures Mines. Il faudroit faire un gros Volume pour rapporter toutes les

Histoires de la Transmutation, qui sont dans les Livres. Je me contenterai d'en choisir trois ou quatre de celles qui sont plus aisées à vérifier dans leurs Auteurs.

Jean André, très-célébre Jurisconsulte d'Italie, comme il se voit dans les Eloges du fameux Abbé Trithéme, & comme ses Ouvrages le témoignent, dit : *Que de son temps à Rome Arnaud de Villeneuve, qu'il appelle tres sçavant Theologien, très-habile Médecin, & très-grand Chimiste, faisoit des verges ou lames d'Or, qu'il soûmettoit à toutes sortes d'épreuves.* (1)

(1) Raymond Lulle, Disciple d'Arnaud de Villeneuve, aïant été présenté à Edouard III. Roi d'Angleterre par un Abbé de Westminster, qui l'avoit amené de Milan à Londres, fit des Transmutations considérables pour ce Prince, qui lui faisoit entendre qu'il armoit contre les Turcs. Mais quelque temps après Raymond Lulle voyant qu'Edouard tournoit ses Armes contre le Roi de France, il se plaignit à Edouard de l'usage qu'il faisoit de la quantité d'Or qu'il ne lui avoit fourni que pour faire la guerre aux Infidelles. De peur que Raymond Lulle ne se retirât chez son Ennemi, Edouard le fit emprisonner, & le remit ensuite en liberté sous la garde de son Médecin, sur la proposition que fit Raimond Lulle de fondre une Cloche d'Or, qui seroit entenduë dans tout le Monde. Pendant qu'il transmuoit des Métaux imparfaits pour cette Opération, il corrompit ce Médecin en lui promettant le Sécret de la Transmutation. Celui-ci gagna un Maître de Barque, qui les passa l'un & l'autre d'Angleterre en France, dans le temps que ses Matiéres étoient sur le point d'être jettées en fonte pour faire la Cloche qu'il avoit promise. Edouard ayant appris l'évasion de Raymond Lulle, le fit poursuivre, mais inutilement. Pour conserver à la Postérité la mémoire de cet événement. Edouard fit battre une monoye, qui s'appelle *Rosa nobilis*, & que les Curieux conservent

Van-Helmont, qui eſt connu dans toute l'Europe pour un Perſonne de qualité, de probité, & pour un Illuſtre dans les Sciences, dit en trois différens endroits de ſon Livre, qu'il a vû la Tranſmutation, & que lui-même l'a faite. Voici comme il en parle dans ce Traité, qui a pour titre *Vita æterna. J'ai vû & j'ai touché plus d'une fois la Pierre Philoſophale; la couleur en étoit comme du Safran en poudre, mais péſante & luiſante, comme du verre pulvériſé. On m'en donna une fois la quatriéme partie d'un grain. J'appelle un grain, dont les ſix cents ſont une once. Je fis la projection de cette quatriéme partie de grain, que j'envelopai dans du papier, ſur huit onces d'Argent-vif, échauffé dans un Creuſet. Et d'abord tout l'Argent-vif, ayant fait un peu de bruit, s'arrêta & ne fut plus coulant; & s'étant congelé, il ſe raſſit en une maſſe jaune. L'ayant fait fondre à fort feu, je trouvai huit onces d'Or très-pur, moins onze grains. De maniere qu'un grain*

encore aujourd'hui comme une Médaille précieuſe; ſur laquelle on voit empreinte une Roſe audeſſus d'une Barque, qui fait voile & s'éloigne à force de rames. Voici ce que Raymond Lulle dit lui-même à la fin de ſa treiziéme Expérience. *De quâ Médedinâ poteris perfectionem facere ſuper reliqua Metalla imperfecta; præſertim Super Martem & Venerem, & convertentur in Aurum, melius omne Auro minerali. Hoc operati ſumus pro Rege Anglico, qui finxit ſe contra Turcam pugnaturum, & poſtea contra Regem Galliæ pugnavit, meque incarceravit, & tandem evaſi.*

*de cette Poudre auroit changé en très-bon, Or dix-neuf mil cent quatre-vingt-six grains d'Argent-vif.*

George Hornius, Holandois, dans la Dissertation qu'il a mise au commencement des Oeuvres de Géber, imprimées à Leyde l'an 1668. dit *Qu'il s'est fait une Expérience de la Transmutation à la Haye, en Hollande, en 1667. qui est indubitable. Un Homme inconnu,* dit-il, *qui étoit habillé comme un Hollandois, & qui en parloit la langue, alla trouver Jean Fréderic Helvétius, Docteur en Médecine, & après avoir parlé de beaucoup de choses, il lui donna gros comme un grain de Millet de Teinture* [Philosophique] *qui lui dit de jetter sur du Plomb fondu; ce qu'il fit, & une demie livre de Plomb fut entierement en Or sans aucun déchet. Et cet Or ayant été éxaminé par les Monoyeurs, qui le firent passer par toutes les épreuves; tant s'en faut qu'il perdit rien de son poids, qu'au contraire il augmenta de deux grains a l'Incart. C'est une chose,* adjoûte-t-il, *qui, par la relation qu'en ont fait plusieurs Personnes dignes de foi, a eté sçuë & connuë dans toute la Haye, & qui a persuadé & convaincu tous ceux qui ne croyoient pas que la Transmutation des Métaux fût possible, puisque même elle a été faite de notre temps.* Pour moi je doute que tout le

Plomb ait été changé en Or, pour les raisons que j'ai dèja dites. (1)

Mais il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin des témoignages de cette vérité, puisque nous en avons depuis près

(1) Voici ce que dit lui-même Jean Frédéric Helvetius dans son Livre intitulé *Vitulus Aureus*, qui est dans la Bibliothéque de S. Victor à Paris. *Uxor mea involvit lapidis Materiam in ceram, & simulatque Plumbum liquefactum fuerat, Ipsa globulum injecit, qui globulus cum sibilatione & flatuositate in Crucibulo bene obturato, ita perfecit Opérationem, ut intra horæ quadrantem tota Plumbi massa in Aurum optimum fuerit transmutata. Certè ego tametsi vel Ovidii vixissem sæculo, rariorem non credidissem Artis Chimiæ Metamorphosin, quinimo si centum inspectassem oculis Argi, vix admirabilius vidissem ullum Naturæ Opus.*

L'Empereur Ferdinand III. ayant fait de sa propre main la projetion d'une partie de Teinture sur dix mille parties d'Argent-vif, les convertit en Or très-parfait, dont il fit frapper une Médail, qui se conserve dans un Cabinet du Palais Impérial. D'un côté de cette Médaille est un Apollon, tenant dans sa main droite une Lyre, & dans la gauche un Caducée, avec cette *Inscription* audessus de la Figure. *Divina Métamorphosis.* Et audessous est écrit: *Exhibita Pragæ XV. Janv. A.M. D C. XLVIII. in præsentiâ Sac. Cæs. Magest. Ferdinandi tertii.* Sur le revers de cette Médaille on lit ces paroles: *Raris hæc ut Hominibus est Ars ita raro in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem suæ infinitæ potentiæ nobis suis abjectissimis Creaturis communicat.* L'Estampe de cette Médaille se voit dans un Livre de Jean Joachim Bécher, intitulé *Laboratorium portatile*

Auguste II. Roi de Pologne, fit il y a environ vingt-ans à Dresde, Capitale de la Saxe, une Transmutation en présence de toute sa Cour. On en reçût à Londres la nouvelle chez M. le Marquis de Montéleon, alors Ambassadeur d'Espagne en Angleterre. Il y a actuellement à Paris des Personnes qui ont vû faire cette Transmutation,

de trois siécles une preuve si authentique dans Paris; qui n'est pas seulement la Ville Capitale du prémier de tous les Royaumes, mais la prémiére de l'Univers, & par la grandeur de son étenduë, & par le nombre prodigieux de ses Habitans, & par la magnificence de ses Edifices, & par l'abondance de ses Richesses, & par l'affluence des Hommes illustres & sçavans qui excellent en toutes sortes d'Arts & de Sciences. Et il semble qu'il auroit manqué quelque chose aux grands avantages qu'à cette merveilleuse Ville par dessus toutes les autres, si ayant l'honneur d'être la demeure des premiers & des plus grands Rois du Monde; du premier & du plus auguste de tous les Parlemens; de la prémiére & de la plus célébre de toutes les Universités, elle n'avoit pas encore cela de particulier, & que pas une autre Ville n'a qu'elle seule, d'avoir en ces Figures une Ecole publique de la plus admirable, de la plus curieuse, & de la plus utile de toutes les Sciences & de tous les Arts. Et en cela ces Figures sont sans doute imcomparablement plus considérables, que ni les Piramides d'Egypte, ni que le Mausolée d'Arthemise, ni que les Amphitéâtres & les autres ornemens de l'ancienne Rome, ni que tous les superbes restes de l'Antiquité; puisque la dépense excessive & le grand

travail

travail de leur ſtructure, ne peut ſervir qu'à faire voir la profuſion de leurs Auteurs, & l'induſtrie de leurs Architectes: Au lieu que ces Figures font des leçons à tout le monde, & leur enſeignent publiquement à faire tout ce que la Nature & l'Art peuvent produire de plus merveilleux; & tout ce que l'Eſprit humain peut imaginer & inventer de plus beau, de plus grand, de plus parfait, & de plus utile pour les Hommes. Et certes il y a dequoi s'étonner que l'on ait ſi peu de ſoin de conſerver une choſe qui, quoique groſſiérement & irréguliérement faite, eſt aſſurément l'une des plus curieuſes de cette grande Ville, & qui eſt la plus ſoigneuſement viſitée par les Etrangers.

On voit bien que je veux parler des Monumens de la Philoſophie Chimique que Nicolas Flamel, Pariſien, a laiſſé dans cette Ville, par les Figures Hiérogliphiques, qu'il a fait mettre au Cimetiére des S S. Innocens, telles qu'elles ſont repréſentées dans la Planche que j'ai fait graver & ajoûter dans ce Livre; & telles qu'elles y ſont encore à préſent. Par ces Figures, ainſi qu'il le dit *ſur la fin de l'Avant-propos de ſon Livre*, il a voulu repréſenter deux choſes, les Miſtéres de la *Réſurrection au dernier jour du Jugement; & les principales & plus néceſſaires Opérations*

*du Magistére des Sages.* Ce qui a été très-assurément son principal dessein. Car il dit au même endroit, *Que faisant bâtir en cette ville les Eglises, Cimetiéres, & Hôpitaux*, dont il avoit parlé auparavant, *il se resolut de faire peindre dans cette Arche, les vraies & essentielles marques de l'Art, sous des voiles & couvertures hiéroglyphiques.* Et ainsi il ne s'est servi de la prémiére réprésentation, qui est la plus apparente, que pour être la couverture de la seconde, qui est la plus cachée, & pour avoir la liberté de mettre ces Figures dans ce Cimetiére, sans découvrir son dessein.

Car on ne peut pas nier que celui qui a fait mettre ces Figures dans ce Cimetiére, ne soit celui-là même qui a fait le Livre, qui donne l'explication de ces mêmes Figures, en deux divers sens, l'un Théologique ou Moral, qui est le plus apparent & le plus manifeste; & l'autre Philosophique ou Chimique, qui est le sens le plus envelopé & le plus caché. Ce qui fait voir évidemment que celui qui a fait les Figures, ne les ayant fait principalement que pour cette représentation sécréte, encore que d'abord il semble qu'elles ne soient rien moins que pour cela, a véritablement sçû la Science mistérieuse des Philosophes, & qu'il a fait effectivement leur grand'Oeuvre; puisqu'il a sçû le déguiser avec tant d'artifi-

ce, & qu'il en parle avec tant de capacité.

Il faut donc faire voir que Flamel, qu'on ne peut pas nier, qui n'ait fait ces Figures Hiéroglyphiques (puisque son nom & sa figure y sont) est l'Auteur du Livre qui les explique si bien. En voici les preuves.

Prémiérement, outre que le nom de *Flamel* est dans ce Livre, il se trouve que ce même Livre a été fait précisément dans le temps de Flamel, & lors qu'il étoit dans le déclin de son âge; car il a été fait l'an 1413. trois ans ou environ avant que Flamel (que ce Livre dit qu'il étoit lors fort vieux) eût fait son Testament, qui est du Dimanche 22. Novembre, l'An 1416.

Secondement, le langage du Sommaire Philosophique, qui a été constament fait par l'Auteur de ce Livre, puisqu'il le dit, est conforme à celui du temps de Flamel. Et tout ce que ce Livre dit de Flamel se rapporte fort justement à ce que Flamel a fait dans cette Ville, & au temps qu'il est dit qu'il l'a fait. Car lors qu'il est dit, que Flamel a fait la Projection en présence de Perrenelle l'an 1382. Perrenelle étoit vivante. Et lorsqu'il est dit que Flamel a fait ce Livre après la mort de Perrenelle en l'an 1413. Perrenelle étoit morte, comme il se vérifie par une Transaction passée

entre Isabelle sa sœur, Flamel son mari, & ses Exécuteurs testamentaires, du 19. Janvier 1397. qui avec son Testament est dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, où il dit que Perrenelle étoit morte. L'Arche & le Charnier du Cimetiére des SS. Innocens, & l'Eglise de Sainte Geneviéve des Ardens, où est la Figure de Flamel, avec les deux lettres capitales de son nom, se trouvent avoir été bâtie non seulement du tems de Flamel, la prémiére en l'An 1319. & la derniére en l'An 1402. mais encore quelque temps après qu'il a eu fait la Poudre de projection, & par ainsi dans le temps qu'il pouvoit faire cette dépense. Et il se trouvera véritablement que dans ce même temps-là, il y a eu plus de quatorze Hôpitaux bâtis en cette Ville. Et partant il n'est pas incroyable ni impossible que Flamel les ait fait bâtir, puisqu'il avoit dequoi en faire beaucoup davantage, & qu'il dit qu'il l'a fait.

Mais la preuve la plus convaincante pour faire voir que Flamel est l'Auteur du Livre qui explique ces Figures en deux sens, se doit prendre de la conformité si juste qui se trouve entre ces Figures, & les deux explications, Morale & Philosophique, que ce Livre leur donne. Car il est impossible qu'un autre que Flamel (c'est-à-

dire, un autre que celui qui a fait ces Figures eût) pû ſi bien les expliquer, non pas même dans le ſens Moral, qui eſt le plus facile; tant s'en faut que dans le ſens Philoſophique, qui que ce ſoit, même un Philoſophe, eût pû deviner ſon deſſein, ni donner ſi juſtement un ſens ſi caché & ſi miſterieux, (mais pourtant ſi évident, ſi véritable & ſi conforme à tous les Livres des Philoſophes, & aux Opérations qui ſont néceſſaires pour faire leur grand'Oeuvre) à des Figures qui paroiſſent ſi éloignées de ce ſens & de cette explication.

D'ailleurs, il ſe voit évidemment que la plûpart de ces Figures, avec leurs couleurs, ne peuvent pas être raiſonnablement expliquées que dans le ſens Philoſophique de ce Livre. Car pour ne parler point de la prémiére Figure, qui n'eſt effectivement que la répréſentation du Fourneau & de l'Oeuf Philoſophique, de la ſorte que le Livre l'explique; comme les deux autres Niches, où ſont les deux lettres capitales de ce nom *Nicolas Flamel*, ne ſont tout de même que les Figures de deux autres Fourneaux, pour marquer que Flamel a fait trois fois la Pierre Philoſophale. On ne ſçauroit concevoir que la ſeconde de ces Figures, avec les couleurs qui y ſont marquées, ait été faite à autre deſſein que pour ſignifier les deux Matiéres de la Pier-

re, dont l'une eſt volatile, qui eſt le Dragon qui a des aîles, & qui eſt deſſus: Et l'autre qui eſt fixe, repréſentée par le Dragon qui n'a point d'aîles, & qui eſt deſſous, ayant ſur le dos une petite marque quarrée, qui eſt le ſymbole de la Fixité. Auſſi quelque peine que prenne Flamel dans le prémier Chapitre de ſon Livre, à donner à cette Figure un ſens Théologique ou Moral, pour en faire l'application, ou aux *péchés* que nous commettons, dont les uns nous quittent aiſément, & s'envolent; & les autres qui ſont d'habitude & plus enracinez demeurent en nous: ou bien aux *Demons* qui volent inceſſament autour de nous, & qui nous les ſuggérent; on voit bien que c'eſt une explication forcée; il paroît que ce ſens Moral eſt tout-à-fait éloigné & tiré par les cheveux: Et il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive aiſément que dans le deſſein que Flamel avoit de donner un double ſens à chacune de ces Figures, il n'a pas ſi bien reüſſi dans le déguiſement de celle-ci, qu'il a fait dans celui des autres. Car il eſt évident que cette Figure a incomparablement plus de rapport au ſens Philoſophique qu'il lui donne dans le quatriéme Chapitre de ce Livre; comme la derniére des Figures a auſſi bien que la plus part des autres, une conformité beaucoup plus juſte à ce même

ſens Philoſophique, & à la Pierre Philoſophale, qu'elle n'en a au ſens Moral, ni au Jugement final, ni au Miſtére de la Réſurrection. Et par ainſi il eſt évident que c'eſt Flamel qui eſt l'Auteur de ce Livre, qui explique ſi bien ces Figures, puiſqu'on ne peut pas douter que c'eſt Flamel qui les a faites.

Cette preuve ſuffiroit pour faire voir que Flamel a été véritablement Philoſophe, & qu'il a ſçû & fait la Pierre Philoſophale, puiſque par ces Figures & par ſon Livre il en a ſçû ſi bien déguiſer & expliquer la Matiére, le Procédé, le Régime, les Opérations, & toutes les autres circonſtances.

Mais les dépenſes exceſſives qu'il a faites en tant de Bâtimens publics, & les grands Biens que lui & ſa Femme par leurs Teſtamens ont légué aux Egliſes & aux Pauvres, n'étant qu'un ſimple Ecrivain ou Copiſte, ſans avoir jamais fait d'autre fonction, & ſans aucun Bien de patrimoine, en ſont ſans doute une preuve beaucoup plus manifeſte. Et parce que c'eſt l'expérience la plus connuë & la plus avérée que nous ayons; pour en faire mieux voir l'évidence, il faut néceſſairement faire un Récit abbrégé de la vie & des principales actions de Flamel.

Nicolas Flamel eſt né à Paris, mais on

ne peut pas dire au vrai ni l'année de sa naissance, ni le temps de sa mort, parce qu'il n'y a de Régistres des Batêmes ni des Morts si anciens à S. Jacques de la Boucherie, qui étoit sa Paroisse, & qui est le lieu de sa sépulture. Néanmoins, par la datte de son Testament, qui est du Dimanche 22. Novembre 1416. & par un Contract passé par les Exécuteurs du Testament de Perrenelle sa Femme, le Mardi 2. jour d'Avril, avant Pâques, l'An 1419. où il y a ces mots, *Feüe Perrenelle, Femme de feu Nicolas Flamel*; il y a grande apparence qu'il est mort sur la fin de cette année; c'est-à-dire au mois de Mars de l'année 1419. Et antvrai-semblable que cette Acte a été fait peu de jours après la mort de Flamel; parce qu'il étoit l'un des Exécuteurs Testamentaires de sa Femme. Et que l'Avant-propos de son Livre est datté de l'An 1419. qu'il n'a fait assurément que peu de temps avant sa mort, quoi qu'il eût fait son Livre dès l'An 1413. Ainsi, en remontant par le cours de sa vie, on peut conjecturer qu'il doit être né du temps de Philippes de Valois, qui commença à régner sur la fin de l'Année 1328 où tout au plus sous le régne de Charles-le-Bel, qui succéda à Philippes-le-Long, l'An 1322. n'étant pas croyables que Flamel ait vêcû, selon le cours ordinaire de la Na-

ture beaucoup plus de 91. ou 97. ans. Ses Parens étoient pauvres, & ne lui laiſſérent apparemment pour tout Bien que la maiſon où il demeuroit, & où il eſt mort. Cette maiſon, qu'il a donnée à l'Egliſe, eſt dans la ruë des Ecrivains, & elle fait l'un des coins de la ruë Marivaux, vis-à-vis la porte de l'Egliſe S. Jacques, que l'on appelle la Porte Marivaux, du nom de cette ruë. Les Parens de Flamel n'ayant pas le moyen de le faire beaucoup étudier, il apprit aſſez de Latin pour ſe faire Ecrivain ou Copiſte, qui étoient ceux qui copioient les Livres, que nous appellons maintenant Manuſcrits, parce qu'alors l'Impreſſion n'étoit pas encore en uſage. Et en effet M. Naudé dans ſes Mémoires, dont nous parlerons ci-après, dit qu'il a vû à Rome un Roman de la Roſe écrit de la main de Flamel. Il n'éxerça point d'autre Profeſſion toute ſa vie. Car dans ſon Teſtament, il ne prend point d'autre qualité que celle d'Ecrivain.

Comme Flamel gagnoit ſa vie à copier des Livres, & à écrire des Inventaires & des Comptes, il trouva par hazard à quelque Inventaire le Livre d'Abraham Juif, qu'il acheta. Il y a apparence, comme il le dit, que ce Livre avoit été dérobé aux Juifs, ou trouvé caché dans quelqu'une de leurs maiſons, lorſqu'ils fûrent

pillez & chassez de ce Royaume sous Philippe le Long, qui les bannit & confisqua tous leurs Biens l'An 1319. 1320. ou 1321. Car les Historiens ne conviennent pas tous précisément de l'une de ces trois Années. Lorsqu'il acheta ce Livre, il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit marié. Il ne l'eut pas plûtôt lû qu'ayant connu qu'il enseignoit à faire la Pierre Philosophale, il en devint si passionné, qu'il l'avoit toûjours entre les mains, & il le lisoit, ou rêvoit incessemment sur cette Science, qui y étoit clairement expliquée, à la réserve du prémier Agent, c'est-à-dire du Mercure des Philosophes, qui n'y étoit représenté que sous des Figures hiéroglyphiques. Cela fut cause qu'il fit peindre ces Figures en sa maison, & qu'il conféra avec plusieurs Sçavans pour tâcher d'en avoir l'explication. Mais comme personne ne le put satisfaire là dessus, après avoir travaillé inutilement l'espace de vingt-un an à faire beaucoup de broüilleries, il fit vœu de faire voyage à S. Jacques en Galice, pour en conférer avec quelque sçavant Juif en Espagne. Y étant allé & ayant accompli son vœu, il passa en retournant par la ville de Leon, où par le moyen d'un Marchand de Boulogne sur la Mer, il fit connoissance avec un Prêtre Juif, nommé *Canches*, qui s'étoit fait Chrétien,

à qui ayant parlé du Livre d'Abraham & lui ayant montré la Copie des Figures qu'il avoit fait faire, ce Juif, transporté de joye d'apprendre des nouvelles de ce Livre qu'il croyoit perdu, lui en expliqua d'abord une partie, & quitta tout pour venir à Paris avec Flamel, afin de voir le Livre qu'il y avoit laissé. Mais étant tombé malade à Orleans, il y mourut le septiéme jour de sa maladie, sans avoir pû donner à Flamel l'entiére explication du Livre & des Figures d'Abraham.

Flamel ayant fait enterrer Canches dans l'Eglise de Sainte Croix d'Orleans, il revint à Paris, où trois ans après ayant enfin découvert par la lecture des Livres des Philosophes le prémier Agent, il n'eut pas beaucoup de peine à faire la Pierre Philosophale, parce qu'Abraham avoit si clairement expliqué dans son Livre tout le reste du Procédé (ayant fait peindre jusqu'aux Vaisseaux qui sont nécessaires pour l'Oeuvre, & marqué l'ordre des Couleurs qui paroissent) que Famel dit qu'il n'auroit pû faillir quand il l'auroit voulu. Tellement que le 17. Janvier, l'An 1382. il fit la prémiére fois la Projection sur demie livre d'Argent vif, qu'il convertit presque tout en très-fin Argent. Et comme assurément il avoit deux Vaisseaux tout à la fois, trois mois après il fit la Projection sur la

même quantité d'Argent-vif qu'il convertit en Or très-pur, le 25. d'Avril de l'Année suivante 1383. Et non pas de la même Année, comme celui qui a fait la Traduction Françoise de Flamel, ou celui qui a écrit la Copie Latine, l'ont mis par erreur; ayant fait une faute en voulant en corriger une autre, parce qu'ils nont pas pris garde qu'en France l'Année commençoit alors le jour de Pâques, & que nous ne l'avons commencée le 1. de Janvier que l'An 1563. par Déclaration de Charles IX.

Ce fut là la prémiére fois que Flamel fit la Pierre Philosophale, car il l'a faite trois fois, comme il le dit, & comme les trois Figures de ses Fourneaux le témoignent.

Flamel ayant en sa possession un si grand Trésor, il ne songea à s'en servir que comme un véritable Philosophe, & un bon Chrétien le doit faire; c'est-à-dire pour la gloire de Dieu, & pour le soulagement des Pauvres, qu'il assista d'une maniére que *sa main gauche ne sçavoit pas ce que faisoit sa main droite.* Il fonda & renta quatorze Hopitaux en cette Ville, y bâtit trois Chapelles, donna des Rentes à sept Eglises, & fit plusieurs réparations dans leurs Cimetiéres. Sans ce qu'il a fait à Boulogne sur la Mer,

Comme Flamel faisoit ses charités sans bruit & sans éclat ; & parce qu'étant faites de cette maniére, elles sont beaucoup plus agréables à Dieu ; & parce qu'il ne se vouloit pas découvrir ; Nous n'avons de témoignages connus & convaincants de tout ce qu'il a fait en cette Ville, qu'en quatre endroits, où les marques en sont évidentes & incontestables.

La I. & la principale de ces remarques se voit au Cimetiére des SS. Innocens, où il a fait bâtir une Arche du côté de la ruë S. Denis, où sont ces Figures hiéroglyphiques. Au dehors de l'Arche, du côté du Cimetiére, dans les deux pilliers sont les statuës de S. Jacques & de S. Jean, & au dessous de celle de S. Jean est la figure de Flamel, lisant dans un Livre avec une N. gotique, comme il est représenté au côté gauche de l'Estampe, où les Figures sont gravées. Mais la Procession qu'il avoit fait mettre contre la muraille, ou étoient représentées par ordre les Couleurs de la Pierre, n'y est plus. Dans ce même Cimetiére il a fait bâtir un Charnier, (c'est-à-dire une Arche voutée pour mettre les Ossemens des Morts) qui est du côté de la ruë de la Lingerie. Sur l'un des pilliers de ce Charnier il y a une N. & un F. gotiques, & il y a écrit : *Ce Charnier fut fait & donné à l'Eglise*

*pour amour de Dieu l'An* 1399.

La II. de ces remarques eſt ſur la porte Marivaux de l'Egliſe de S. Jacques de la Boucherie, où la figure de Flamel eſt à côté gauche en entrant, à genoux au pieds de S. Jacques, & un N. gotique. Et la figure de Perrenelle eſt de l'autre côté, auſſi à genoux aux pieds de S. Jean, avec un P. gotique, l'image de la Vierge au milieu.

La III. remarque eſt dans la ruë notre Dame, au Portail de Sainte Geneviéve des Ardens (qui eſt appellée Sainte Geneviéve la *Petite* dans le Teſtament de Flamel) où ſa ſtatuë eſt à genoux dans une niche, avec une Ecritoire à côté, regardant S. Jacques, & une N. & une F. gotiques au deſſus, comme il eſt à côté droit de l'Eſtampe. Au bas il y a écrit: *Ce Portail fut fait l'An* 1402. *des Aumônes de pluſieurs.* Ce que Flamel a fait mettre pour ne paroître pas être le ſeul qui l'a fait bâtir.

La IV. remarque eſt dans la ruë du Cimetiére de S. Nicolas des Champs, proche la ruë S. Martin, où des deux côtés il y a un Bâtiment de pierres de taille, qui n'eſt pas parachevé du côté gauche, & qui étoit pour faire un Hôpital. Il y a quantité de Figures gravées dans les pierres avec une N. & une F. gotiques de

chaque côté. Au côté droit il y a: *Fait l'An* 1407. & au côté gauche *Fait l'An* 1410.

Flamel, employant ainsi pieusement à bâtir des Eglises & à fonder des Hôpitaux les grands Biens qu'il possédoit si ligitimement, ne crut pas avoir assez fait, s'il ne laissoit à la Postérité des Monumens qui lui enseignassent le moyen d'acquérir un si grand Trésor, pour l'employer, à son éxemple, à honorer & glorifier Dieu, & à secourir les Pauvres, qui sont ses membres. C'est ce qui fit qu'il choisit plûtôt qu'un autre Lieu, le Cimetiére des SS. Innocens, pour y mettre ses Figures hiéroglyphiques; & comme un Lieu Saint, & comme un Lieu public. Et c'est ce qui l'obligea à faire les deux Livres que nous avons de lui. Il fit prémiérement son Sommaire Philosophique en Rimes Françoises, à l'éxemple du Roman de la Rose, qui étoit lors fort en vogue. Et quatre ans après, en l'An 1413. il fit son Livre, que dans l'Avant-propos (qu'il fit le dernier) il appelle Commentaire, parce qu'il donne l'explication Morale & Philosophique de ses Figures, que personne n'auroit jamais bien entenduës sans cela.

Enfin, se voyant proche de la fin de sa vie, étant veuf il y avoit plus de vingt ans, & n'ayant point d'Enfans, il choisit

ſa Sépulture dans l'Egliſe de S. Jacques de la Boucherie, ſa Paroiſſe, devant le Crucifix, par Contract qu'il paſſa avec les Marguilliers de cette Egliſe, dont il eſt fait mention dans ſon Teſtament. Il diſpoſa enſuite de ſes Biens, qu'il partagea à l'Egliſe & aux Pauvres, comme il ſe voit par ſon Teſtament, qui eſt dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, avec celui de ſa femme. Celui de Flamel eſt paſſé le Dimanche 22. jour de Novembre 1416. par Hugues de la Barre & Jean de la Noë, Clercs-Notaires du Roi au Châtelet, Meſſire Tanneguy du Chaſtel, étant lors Garde de la Prévôté de Paris, qui fut celui,qui étant avec Charles VII. lors Dauphin, donna le premier un coup de hache au Duc de Bourgogne, qui fut tué à Monterau Faut-yone, après l'horrible maſſacre des Armagnacs à Paris. Ce Teſtament commence: *A tous ceux qui ces préſentes Lettres veront, Tanneguy du Caſtel, Chevalier Conſeiller Chambellan du Roi notre Sire, Garde de la Prévôté de Paris; Salut, ſçavoir faiſons que pardevant Hugues, &c. Fut perſonnellement établi Nicolas Flamel, Ecrivain, ſain de corps & de penſée, bien parlant, de bon & vrai entendement, &c.* Il eſt en quatre feüilles de parchemin, qui ſont collées les unes à la fin des autres, com-

me les Volumes des Anciens, & contient trente-quatre Articles. Dans le 20. il donne à ses Parens la Somme de quarante livres seulement, ce qui fait bien voir qu'il n'avoit point de Bien de patrimoine : car par l'Article 291. de la Coûtume de Paris, Tit. des Testam. Personne ne peut disposer par Testament de ses Biens propres *que du Quint seulement & non plus avant, encore que ce fût pour chose pitoyable.* Et ainsi les autres quatre Quints doivent appartenir aux Héritiers de la *Ligne.* Il survêcut à son Testament & ne mourut que trois ans après. L'Avant-propos de son Livre étant de l'An 1419.

Voilà la véritable Histoire de Flamel, qui fait évidemment voir qu'il a sçû & qu'il a fait la Pierre Philosophale ; & par ainsi elle est possible.

Mais voici ce que M. Naudé, Bibliothécaire de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & ce que ceux qui ne peuvent croire que la Pierre Philosophale se puisse faire ; & qui ne peuvent d'ailleurs démentir un témoignage si public & si avéré, se sont imaginé pour ruiner une preuve si authentique de cette vérité.

*Nicolas Flamel étoit un Ecrivain ou Copiste de Paris, qui faisoit les Affaires des Juifs à Paris, environ l'An 1393. & les années suivantes. Et parce qu'en peu de*

*temps il avoit acquis beaucoup de Biens ; il y en avoit qui ſoupçonnoient qu'il avoit trouvé la Pierre Philoſophale, ce qui eſt cauſe qu'encore préſentement les Chimiſtes mettent Flamel après Hermès & Raymond Lulle au nombre de leurs Patriarches. Mais c'eſt une impoſture & une folie de quelques Viſionnaires trop crédules, & qui par l'avidité qu'ils ont de s'enrichir, courent paſſionnément après la Pierre Philoſophale, qui n'eſt qu'une chimére. Voici la vérité de la choſe, par où l'on connoîtra ce qui a donné lieu à cette ſuppoſition. Nicolas Flamel étoit un Copiſte, comme je viens de dire, qui faiſoit les Affaires des Juifs. Le Roi les avoit banni alors de tout le Royaume, & confiſqué leurs Biens. Flamel, qui ſçavoit ce qui étoit dû aux Juifs par chaque Particulier, & qui eût pû les dénoncer au Roi, & lui déclarer combien ils devoient aux Juifs, s'accommoda ſous main avec eux, qui en furent bien-aiſes, pour n'être pas découverts, & parce qu'ils en furent quittes à meilleur marché. C'eſt par cet artifice & par cette impoſture, & non par l'Alchimie, comme s'imaginent ces Fous avec leurs Pierre Philoſophale, que Flamel s'enrichit extraordinairement en fort peu de temps du Bien des Juifs. Et comme le monde étoit fort devot en ce temps-là, pour expier ſon péché, il fit bâtir quelques*

*Egliſes, comme celle de Sainte Geneviéve des Ardens, & le Cimetiére des SS. Innocens, où il eſt enterré. Il n'y a rien de plus vrai que Flamel étoit un Copiſte. Car j'ai vû à Rome, dans la Bibliothéque du Cardinal Bagny, un Roman de la Roſe, dont Jean de Meun & Clopinel ſont les Auteurs, qui eſt écrit de la propre main de Flamel.*

C'eſt ce que dit Naudé dans ſes Obſervations Italiques, au rapport de Georges Hornius, dans la Diſſertation qu'il a faite de la vérité de la Chimie, imprimée au-devant des Oeuvres de Géber à Leyde 1668. que j'ai ci-devant cité.

Mais pour faire voir que Flamel ne s'eſt point enrichi du Bien des Juifs, comme Naudé le dit, il n'y a qu'à lire notre Hiſtoire. Depuis l'An 1300. que Flamel n'étoit pas encore né, juſqu'à l'An 1420. que Flamel étoit mort, les Juifs ont été bannis trois fois de ce Royaume. La prémiére fois fut l'An 1308. ſous Philippe le Bel, qui les bannit & confiſqua leurs Biens, *parce*, dit notre Hiſtoire, *qu'ils étoient l'éxécration des Chrétiens, & particuliérement du Peuple, à cauſe qu'ils les écorchoient par de cruelles uſures, & parce qu'ils ſe rendoient les Fermiers de tous les nouveaux Impôts.* Le P. le Meur, Jeſuite, dans les Notes qu'il a fait ſur les Croniques de S. Antonin, croit pieuſement que

l'une des raiſons qui obligea Philippes à chaſſer les Juifs, fut le Miracle de la Sainte Hoſtie, ſur qui un Juif exerça tant de cruautés, l'ayant percée à coups de canif, foüettée & fait boüillir en ſa maiſon, où fut bâtie l'Egliſe des Billettes. Mais ce Miracle étant arrivé dès l'An 1290. dix-huit ans auparavant, comme il ſe vérifie par l'Inſcription qui eſt à Saint Jean en Gréve, où fut portée & où ſe voit encore à préſent cette Sainte Hoſtie.

Les Juifs ayant été rétablis peu de temps après par Loüis le Hutin, Fils de Philippes, pour une Somme conſidérables ils fûrent bannis une autre fois par Philippes le Long, l'An 1319. 1320. ou 1321. parce que les Hiſtoirens ne conviennent pas tous de l'une de ces trois Années. Nicole-Gilles, qui dit que ce fût en 1319. le raconte en cette ſorte. *En ce temps le Roi Philippes fit brûler & mourir tous les Mézeaux, qui étoient en ce Royame* (c'étoient les Ladres qui mandioient leur vie, & que ce Roi obligea tous de ſe renfermer dans les Maladeries, à peine d'être brûlez) *parce qu'il fut ſçû & trouvé, qu'ils avoient entrepris d'empoiſonner tous les puits & fontaines. Et ce faiſoient-ils, comme on diſoit par l'emportement des Juifs, qui leur avoient baillé poiſon pour ce faire. Parquoi pluſieurs Juifs fûrent à cette cauſe empriſonnez &*

*bannis, & leurs Biens confisquez au Roi, & moult en fut ars.* Tous les Historiens conviennent que ce fut pour cette raison qu'ils fûrent bannis pour lors.

Charles V. surnommé le Sage, au commencement de son Règne, qui fut l'An 1364. les rétablit pour dix ans, moyennant une taxe. Et l'An 1369. il prolongea leur rétablissement pour dix autres années, en payant une grosse Somme qu'ils, avancérent, au rapport de du Tillet & de Dupleix.

Les Juifs demeurérent en repos jusqu'en l'An 1580. au commencement du Règne de Charles VI. que dans la Sédition, qui se fit à Paris, le Peuple demanda que les Usuriers & les Juifs fussent chassez. Mézeray, qui a recueilli plus fidellement & qui a mieux & plus éxactement écrit notre Histoire que pas un, le raconte ainsi dans son Abbrégé. *Dès le lendemain une autre bande* [des Séditieux] *rompit les Bureaux, déchira les Tariffes & Pancartes, & au partir de-là se jetta sur les maisons des Juifs. Il y en avoit quarante dans une rue, les pilla toutes, & brûla leurs Papiers, prit leurs Enfans & les traîna à l'Eglise pour les Baptiser, & eût assommé les Péres s'ils ne se fussent réfugiez dans les Prisons du Châtelet. Le Roi les rétablit dans leurs maisons & fit publier qu'on eût à leur rendre tout ce qui leur avoit été pillé.* Nicole

Gilles dit en cette endroit : *Que la chose déplut au Roi & à ses Oncles, qui firent crier que tout fût rapporté pardevers le Prévôt de Paris, mais peu y fut obéi.*

Les Juifs ne sûrent pas chassez pourlors; mais en l'An 1393. Nicole Gilles dit : *Qu'ils firent plusieurs inhumanités à un Chrétien & le tuérent en dépit de J. C. & de sa Loi.* ( c'est ce que l'on avoit toujours à dire aux Juifs, lorsqu'on leur vouloit chercher quérelle ) *& qu'il y en eut plusieurs prins, aucuns fait mourir, les autres battus de verges, & la totalité d'eux condamnez en dix-huit mil écus, qu'ils payérent & sûrent convertis en l'Edifice du petit Châtelet & de petit Pont à Paris, qui en fut fait tout de pierres.* En quoi il n'y a pas de vrai-semblance ; car les Juifs sûrent chassez alors, & Hugues Aubriot, Prévôt de Paris, qui avoit été condamné à tenir prison perpétuelle, d'où les Séditieux le retirérent l'An 1382. avoit fait bâtir le petit Châtelet, & petit Pont, quelques années auparavant *pour contrarier & obvier aux maux & courses que faisoient les Ecoliers par nuit*; ainsi que le même Historien l'a dit en l'Année 1381. Mais Mézeray le dit plus véritablement. *On ne sçavoit à qui s'en prendre.* Il parle de la rechute de Charles VI. dans sa maladie, qui étoit une foiblesse d'esprit, qui causa

tant de malheurs à ce Royaume. *On enjoignit aux Juifs pour la septiéme fois de sortir de France, ou de se faire Chrétiens. Quelques-uns aimerent mieux quitter leur Réligion que le Royaume, les autres vendirent leurs meubles & se retirérent.*

Ainsi il est vrai ce que Naudé a dit que les Juifs fûrent chassez de Paris, en l'An 1393. Mais il n'est pas véritable que le Roi Charles VI. (ou ses Oncles qui gouvernoient pendant sa maladie) ayent lors confisqué le Bien des Juifs; puisque notre Histoire ne le dit point; ce qu'elle n'auroit pas manqué de faire, s'il l'avoit été, comme elle l'a dit lorsque cela est arrivé. Mais au contraire, elle remarque qu'on leur donna le choix, ou de se retirer, ou de se faire Chrétiens; & que ceux qui ne voulurent pas changer de Religion, eûrent la permission de vendre leurs meubles, avant que de s'en aller, & ainsi ils eûrent le temps de se faire payer de ce qui leur étoit dû. Il n'est donc pas vrai, quoi que Flamel eût fait alors les Affaires des Juifs, qu'il se soit enrichi de leurs Biens, ni que ceux qui leur devoient de l'argent, ayent composé avec Flamel, de peur qu'il les allât dénoncer au Roi.

Flamel ne peut pas aussi s'être enrichi de cette maniére du Bien des Juifs, qui fûrent chassez sous Philippe le Long; car

ils fûrent chassez 98. ou 100. ans auparavant que Flamel moûrut. Et très-assûrément, ou il n'étoit pas encore né alors, ou il devoit être si jeune, qu'il n'étoit pas capable de faire les Affaires des Juifs, parce qu'il n'est pas croyable que toute une Nation aussi attachée à ses interêts, eût voulu commettre le maniement & la conduite de ses Affaires à un Homme qui n'eût pas eu du moins 25. ou 30. ans. Mais à ce compte là il faudroit que Flamel eût vêcu plus que Moïse, c'est-à-dire près de 130 ans. Ce qui ne peut pas être selon le cours ordinaire de la Nature, si ce n'est qu'on veille dire que Flamel ait prolongé sa vie par l'usage de l'Elixir des Philosophes, dont Naudé ne voudroit pas demeurer d'accord, parce qu'il avoûroit la vérité de la Pierre Philosophale, qu'il prétend détruire.

Mais qui lui a dit que tous les Juifs ensemble eussent lors un Commis qui fît leurs Affaires? Et d'où a t'il apris que ce fût Flamel? Car il n'en rapporte point de preuves, parce qu'il lui a été impossible d'en avoir pû rapporter aucune, & il n'a, pour appuyer ce qu'il dit, qu'une simple conjecture, qui est, *Que Flamel n'ayant été qu'un pauvre Copiste & ayant paru si opulent tout à coup par les grandes dépense des Bâtimens publics qu'il avoit fait faire*

*re ; il faut nécessairement qu'il ait eu toutes ces Richesses de la dépoüille des Juifs, qui furent bannis en ce temps-là & qu'ainsi il a dû être leur Commis ou leur Homme d'Affaires.* Ce qui étant une Conséquence qu'il tire d'un faux Principe, & que nous lui contestons avec raison. Sommes-nous obligez de le croire sur sa bonne foi? Car est-ce parce que Flamel vivoit de ce temps-là, qu'il a fait les Affaires des Juifs? Il y avoit alors plusieurs milliers de Personnes à Paris. Est-ce parce qu'il étoit Copiste? Il n'étoit pas le seul de cette Profession. Et cela même devroit faire croire que les Juifs ne l'auroient pas choisi pour leur Agent, parce qu'il n'est pas croyable que tous les Juifs, qui étoient fort opulents à cause de leurs usures, eussent voulu, d'un commun accord, confier tous leurs Effects & tous leurs Biens entre les mains d'un seul Homme, qui n'avoit point d'autre qualité que d'être Copiste, comme sont ceux que le Peuple appelle *Sécrétaires des Innocens*, & qui n'avoit pour tout Bien qu'une maison fort peu considérable.

Car de vouloir dire que Flamel n'étoit que comme un Solliciteur d'Affaires, qui, quoi qu'il n'eût pas entre ses mains les Effets des Juifs, n'a pas laissé de profiter de leurs Biens; parce que faisant leurs Affaires, & sçachant ceux qui devoient aux

Juifs & combien ils leur devoient, & qu'ainſi les pouvant dénoncer au Roi, qui avoit confiſqué le Bien des Juifs, il lui aura eté facile de s'accommoder ſous mains avec ces Gens-là. Ce n'eſt pas là une raiſon valable pour avoir pû obliger ceux qui devoient aux Juifs à s'accommoder avec Flamel, en lui payant une partie de ce qu'ils devoient, pour gagner & pour ſauver l'autre; parce qu'il n'en euſſent pas été quittes pour cela envers leurs Créanciers. Et ainſi pour pouvoir faire cette accommodement, & pour profiter par cet artifice & cette intrigue du Bien des Juifs, que Naudé ſuppoſe que le Roi avoit confiſqué, il eût fallu que Flamel eût eu des preuves juſtificatives & convaincantes, de ce qui étoit dû aux Juifs par chaque Particulier. Ces preuves ne pouvoient être que des Contracts & des Promeſſes faites par ces Particuliers aux Juifs. Mais Flamel n'a pû avoir ces Contracts & ces Promeſſes, pour deux raiſons. Prémiérement, parce qu'il eſt conſtant que les Juifs ne prêtoient qu'à groſſe uſure, comme il ſe vérifie par notre Hiſtoire, puiſque même nous avons vû qu'ils ont été bannis pour cette ſeule raiſon ſous Philippe le Bel, & qu'à la prémiére Sédition, qui ſe fit à Paris, ſous Charles VI. le Peuple demanda que les Juifs fûſſent chaſſez de Paris à cauſe de leurs

ufures. Or il eft certain que les Contracts ufuraires étoient dès lors deffendus par les Loix, comme il fe voit par l'Ordonnance de S. Louis, de l'An 1254. qui commence *Judæis ceffent ab ufuris.* Et par celle de Philippes le Bel, l'An 1312. qui font rapportées *au 4. Livre de la Conference des Ordonnances, Titre 7. des Ufures*, & qui toutes deux font devant le temps dont nous parlons.

Secondement, parce que les Juifs, comme l'on fçait qu'ils le pratiquent encore à préfent dans les Lieux où ils ont la liberté de demeurer, ne prêtoient ordinairement que fur des gages. Ce qui fe prouve par l'Hiftoire de ce malheureux Juif, qui fut brûlé en cette Ville du temps de Philippes le Bel, en l'an 1290. ainfi qu'il a été remarqué, pour avoir donné des coups de canif, & fait boüillir la Sainte Hoftie, qu'une Femme lui porta, & à qui, pour avoir cette Hoftie, il rendit la Robe qu'il avoit en gage pour trente fols. Et par la remarque que font nos Hiftoriens, qu'une des raifons qu'eut Philippes Augufte de bannir les Juifs au commencement de fon Règne, l'An 1180. fut que prêtant à groffes ufures, & ayant chez eux des Croix, des Calices, & d'autres Vafes & Ornemens d'Eglife en engagement, ils s'en fervoient à des ufages des-honnêtes ; quoi que Paul

Emile dise que ce ne fut qu'à cause qu'ils fûrent convaincus d'avoir crucifié un Chrétien. Et partant Flamel n'a pû s'enrichir du Bien des Juifs, soit de ceux qui fûrent chassez par Philippes le Long l'An 1320. puisqu'il n'étoit pas encore né, ou qu'il n'étoit pas en âge d'agir pour eux: soit de ceux qui fûrent bannis de son temps en 1393. puisque le Bien de ceux-ci ne fût point confisqué, & qu'il n'a pû s'accommoder avec ceux qui devoient aux Juifs, n'y ayant aucune preuve qu'il ait fait leurs Affaires, & étant assuré que les Juifs ne prêtoient qu'à grosse usure, & le plus souvent que sur gages.

En voilà assez pour faire voir évidemment que ce que Naudé a dit de Flamel, il l'a dit sans aucun fondement, & contre la vérité de l'Histoire, & qu'ainsi c'est une pure supposition. Et voilà aussi ce que j'avois à dire pour faire voir *la verité de la Science ou de l'Art de la Chimie, & de la Pierre Philosophale, qui en est l'effet.* Néanmoins, comme il est plus aisé de chicaner & d'embroüiller la Vérité que de la développer, ni de la bien établir, sur tout quand elle est aussi cachée & aussi embarassée qu'est celle-ci, qui a tant d'Ennemis à combattre, & de difficultés à surmonter, on fait plusieurs Objections contre elle, ausquelles je ne m'amuserai point

à répondre, parce que cela a dèja été fait par de plus habiles Gens que moi; & parce que sur le fondement que j'ai posé, & que j'ai tiré des sentimens des Philosophes, on pourra aisément se débarasser de toutes les difficultés que l'on pourroit proposer à l'encontre. Cependant, voici une forte Objection que font les Scholastiques, à quoi il faut satisfaire.

*Si la Chimie*, disent-ils, *pouvoit faire la Pierre Philosophale, ce ne pourroit être que par la chaleur du Feu bien proportionnée, qui produiroit la Forme substantielle de l'Or. Ce qui ne peut être, parce que la chaleur ne sert que de disposition à préparer la Matiére; & qu'étant un Accident, elle ne peut pas produire une Substance: & qu'il est impossible de si bien proportionner la chaleur artificielle, qu'elle soit tout à fait conforme à celle de la Nature, & qu'elle ne soit ou trop foible ou trop forte.*

J'avois oublié à mettre & à resoudre cette Objection dans son lieu. Mais il n'importe où l'on combatte ses Ennemis, pourvû qu'on les vainque. Ceux qui sont instruits dans les sentimens de la véritable Philosophie, voyent bien que pour le prémier point, je pourrois trancher la réponse en un mot. Mais je ne veux pas pour ce coup, avoir rien à démêler avec ceux de l'Ecole, sur le sujet des Accidens.

Je dis donc prémiérement qu'ils ne ſont pas tous d'accord là deſſus, & ainſi je pourrois raiſonnablement les laiſſer aux priſes les uns avec les autres, ſans me mêler dans leur quérelle particuliére, & ſans m'entremettre de les accorder; puiſque ce ſont deux Partis qui ſont également mes Ennemis qui ſe combattent. Et je devrois prendre plaiſir à les voir ſe détruire entre eux. Secondement, puiſque c'eſt la chaleur du Soleil qui produit l'Or dans les entrailles de la Terre, il n'y a pas plus d'inconvenient n'y d'impoſſibilité que la chaleur du Feu qui eſt de même nature, faſſe le même effet. Mais cette chaleur, diſent-ils, ne ſert qu'à diſpoſer la Matiére de l'Or. Qu'ils me montrent donc, s'il leur plaît, qui eſt l'Agent principal qui fait cette production. Eſt-ce l'Or qui eſt dêja formé? Il y a plus d'apparence que c'eſt lui, que toute autre Cauſe, puiſque chaque choſe produit ſon ſemblable. Mais la même difficulté ſe rencontre pour ce prémier Or. Et ſi c'eſt l'Or qui fait cet effet; l'Or a donc la vertu de ſe multiplier. Outre que c'eſt l'Or dont les Philoſophes ſe ſervent pour leurs Ouvrages. Voilà donc les Chimiſtes en repos de ce côté-là. Sera-ce la Cauſe prémiére? Sans doute. Car elle ne manque jamais à ceux de l'Ecole dans le beſoin Et ils aſſurent qu'a point nom-

mé elle ſupplée toujours le manquement des Cauſes ſecondes. Mais la Matiére des Philoſophes, eſt la même que celle dont ſe ſert la Nature. Elle a les mêmes diſpoſitions (puiſqu'ils veulent des diſpoſitions) par une même chaleur. Pourquoi donc la Cauſe prémiére n'agira-t-elle pas ici, s'il n'y a point d'autre Cauſe pour le faire, puiſqu'ils veulent qu'elle agiſſe immanquablement & néceſſairement quand toutes choſes ſont prêtes & préparées, & qu'il n'y a point d'autre Cauſe pour agir? Nous voilà encore une fois à couvert. Ainſi de quelque ſens que l'on tourne la choſe; ſoit que l'on veüille que ce ſoit la chaleur qui faſſe l'Oeuvre des Philoſophes; ſoit que ce ſoit l'Or qui en doive faire la production; ſoit qu'il faille avoir recours à la Cauſe prémiére, cet Oeuvre ne ſçauroit manquer.

Mais ſans ſe mettre tant en peine à en deviner la Cauſe, les Philoſophes diſent que c'eſt la Nature qui agit dans leur Ouvrage, & que l'Art ne fait que l'aider, en ôtant tous les empêchemens extérieurs, & en excitant par la chaleur du dehors le Soufre incombuſtible qui eſt dans la Matiére, & qui eſt le principal Agent. Et quand on voudroit ſoûtenir que c'eſt la chaleur extérieure qui cauſe toute ſeule cet effet; tous les Scolaſtiques ſeroient obligez d'en demeurer, d'accord, puiſqu'ils ſont

obligez d'avoüer que lors que ce qui étoit *Bois* devient *Feu*, c'eſt la chaleur qui produit ce *Feu*; ou plûtôt ce n'eſt que la chaleur elle-même. En effet, qu'eſt-ce que la chaleur, du moins au dernier dégré, (qu'on a limité au huitiéme) que le *Feu* lui-même? Car je les prie de me dire, ſi ce *Feu*, qui eſt produit dans le *Bois*, ſe détache de l'Agent, ou s'il ſort de la Matiére. Ce n'eſt aſſurément ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt pas un détachement qui ſe fait de l'Agent; parce que cette Forme qui s'en ſépareroit, ſeroit quelque temps ſans Sujet & ſans appui; & ainſi elle pouroit d'elle-même demeurer toute ſeule dans le Monde. Elle ne ſort pas auſſi de la Matiére; parce qu'il faudroit qu'une même Matiére eût pluſieurs Formes: & ainſi elle ſeroit tout à la fois pluſieurs choſes. Je ſçais bien qu'ils diſent que cette Forme eſt tirée de la puiſſance de la Matiére. Mais ils ne ſçauroient expliquer cette puiſſance autrement qu'une capacité qu'à la Matiére de recevoir cette Forme. Et quoi que la Matiére ſoit capable de recevoir cette Forme, il ne s'enſuit pas que l'Agent puiſſe tirer du ſein ou de la puiſſance de cette Matiére, une choſe poſitive & réelle, qui n'y eſt pas poſitivement & réellement contenuë, & qui n'y eſt qu'à cauſe qu'il faut concevoir qu'elle y eſt, encore qu'elle n'y ſoit pas,
parce

parce qu'autrement il s'en ensuivroit un grand inconvenient, qui est que la production de cette Forme seroit une création; cette Forme n'étant pas devant cette production, & n'étant point tirée d'une Matiére qui l'ait devancée. Mais comme cet inconvenient n'est que pour eux, qu'ils s'en débarassent comme ils l'entendront. Nous ne sommes pas obligez d'avoir une complaisance pour leurs sentimens si soumise & si aveugle, que de croire qu'une chose soit, que nous sçavons qui n'est pas, & qui ne peut être.

Il reste à les satisfaire sur la proportion de la chaleur, qu'il n'est pas impossible aux Philosophes de conduire, & de ménager avec la justesse, & dans le dégré qui est nécessaire pour exciter la chaleur du Soufre incombustible, & pour faire leur Oeuvre; puisqu'on la sçait bien proportionner pour faire éclorre des Oeufs, & faire naître des Poulets. A cela près, qu'on ait le Mercure des Philosophes, on viendra bien à bout du reste, malgré l'*Ergotisme* de l'Ecole.

Avant que de finir cette prémiére Partie, il y a encore quelques difficultés que l'on propose, ausquelles il faut satisfaire, pour ne l'aisser aucun scrupule à lever.

On demande: *Puisque la Pierre Philosophale se peut faire*, d'où vient que tant

de Perſonnes qui la cherchent, & qui n'y épargnent ni ſoin ni dépenſe, on n'en voit pas un qui réüſſiſſe, & qu'il y en a une infinité qui s'y ruinent? Pourquoi l'on ne voit aucun *Philoſophe*, & qu'il y a tant de *Sophiſtes* & un ſi grand nombre d'*Impoſteurs?*

Je réponds que cela vient de ce que les Philoſophes nous aſſurent qu'il n'y a qu'une ſeule Matiére & qu'une ſeule Voye pour faire leur grand Oeuvre, & pour y parvenir; & qu'il y a une infinité de Matiéres étrangéres, deſquelles il eſt impoſſible de le faire: Et qu'il y a tout de même une infinité de Voyes écartées pour s'en égarer. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner, ſi ceux qui ne ſuivent pas les avis des Philoſophes, ne font jamais ce que les Philoſophes leur enſeignent, & ſi ceux, qui ne vont pas par le chemin que les Philoſophes diſent qu'il faut tenir pour les ſuivre, n'arrivent jamais où les Philoſophes ſont parvenus. Quelle merveille donc ſi ceux qui travaillent ſur-toute autre Matiére que ſur la véritable; Qui ſuivent des routes toutes contraires à celles de la Nature, & à celles que les Philoſophes leur montrent; Qui commencent par où ils devroient finir; Qui ne ſçavent ce qu'ils cherchent ni ce qu'ils veulent faire; Qui s'embaraſſent en mille Opérations inutiles

& extravagantes, ne réüssissent jamais à faire la Pierre Philosophale, quelque peine qu'ils y prennent, quelque temps qu'ils y employent, & quelque dépense qu'ils puissent faire dans leurs Recherches. Ont-ils raison pour cela d'accuser la Science de leur égarement, comme si elle étoit fausse; & de se prendre aux Philosophes de leur erreur, comme si c'étoient des Trompeurs? Un Malade auroit-il sujet de se plaindre de son Médecin de ce qu'il ne gueriroit pas, s'il ne vouloit rien faire de tout ce qu'il lui ordonneroit; & qui feroit même tout le contraire? Et ne se mocqueroit-on pas d'un Homme qui s'opiniâtreroit d'aller de Paris à Orleans en prenant le chemin de Senlis, au lieu de celui d'Etampes qu'on lui auroit enseigné?

Il est vrai qu'il y a une quantité d'*Imposteurs* dans la Chimie, comme il y a une infinité de *Charlatans* dans la Médecine. Mais comme les Charlatans sont de faux Médecins; les Imposteurs & les Soufleurs ne sont pas de véritables Chimistes. Et il y a moins dequoi s'étonner qu'il y ait tant de Fourbes & de Trompeurs en ces deux professions. Mais où n'y en a-t'il point? Puisque la Religion même, qui est fondée sur la parole indubitable de Dieu, a eu tant d'Hérétiques? Il y a moins de sujet, dis-je, de s'étonner qu'il y ait tant

d'Affronteurs dans la Médecine & dans la Chimie, que de voir qu'il y ait tant de Duppes, & tant de Gens assez foibles pour les croire & pour se laisser tromper, en leur confiant leurs bourses & leurs vies.

Mais comme la Médecine n'en est pas moins certaine & n'en doit pas être moins honnorée, quoi qu'il y ait des Charlatans, qui sans y rien sçavoir, se mêlent de la pratiquer : La Chimie ne doit pas être méprisée, & n'est pas moins véritable, pour y avoir des Soufleurs, qui promettent de faire la Pierre Philosophale, qu'ils ne sçavent pas. Et c'est contre ces Imposteurs qu'est L'EXTRAVAGANTE *Spondent quas non exhibent divitias*, du Pape Jean XXII. *au Titre de Crim. Fal.* & ce que le Sçavant Erasme dit de l'Alchimie dans ses Colloques ; & toutes les fouberies que l'on raconte tous les jours qui se sont faites sous le prétexte de la Chimie par des Imposteurs. Mais la Science n'en est pas moins assurée & on ne doit pas la condamner là-dessus & sous ce déguisement : car comme dit Tertulien, y a-t'il rien de si déraisonnable que de condamner & de haïr ce que lon ne connoît pas ? *Quid est iniquius quam ut oderint Homines id quod ignorant ?*

Que si l'on ne voit jamais aucun Philosophe, il y a encore moins de raison de s'en

étonner, que de ce qu'on voit tant de Soufleurs; comme il est plus rare de trouver un Homme sçavant, que plusieurs Ignorans. Car un Philosophe se cache, & les Soufleurs se produisent d'eux-mêmes. Les Soufleurs n'ont rien à perdre, & ont besoin de tout, & ainsi ils cherchent continuellement de nouveaux Hommes pour les affronter. Un Philosophe n'a rien à souhaiter, & a tout à craindre de l'avarice & de la perfidie des Hommes; c'est pourquoi il les fuit pour n'être pas découvert. Ainsi un véritable Philosophe est comme un Homme de bien qui auroit trouvé dans sa maison un grand Trésor, que ses Ancêtres y avoient caché; il le garde avec soin; il le visite avec précaution; il le ménage avec prudence, & il ne s'en sert qu'avec quelque sorte de crainte, de peur qu'on ne le découvre. Mais il vit néanmoins content dans la légitime possession qu'il a & dans le bon usage qu'il fait pour la gloire de Dieu & pour le soulagement des Pauvres, d'un si grand bien & qui lui appartient si justement. Au lieu que les Soufleurs ressemblent à cette sorte de Gens, dont on dit qu'il y a un si grand nombre en cette Ville, qui promettent hardiment à ceux qui sont assez foibles pour les croire, de leur découvrir des *Trésors immenses*, parce qu'ils sçavent, disent-ils, le Lieu où on les a

caché depuis plusieurs siécles. Et quoi qu'aparemment ils en fassent un fort grand mistére, que cela ne se dise qu'à l'oreille, ils associent néanmoins fort librement au partage d'un Bien qu'ils n'ont pas, tous ceux qui sont assez crédules & assez faciles pour leur fournir de l'argent, afin dacheter des *Grimoires*, qui étant rares & difficiles à trouver, sont fort chers; mais qui pourtant sont absolument nécessaires pour conjurer les *Esprits* qui gardent, disent-ils, ces *Richesses imaginaires*; sans quoi l'on ne peut en avoir la posession. De sorte que comme il y a toûjours quelque *Cérémonie*, qui n'a pas été bien observée, & qu'à chaque fois l'on manque à quelque circonstance dans ces *Conjurations*; aussi y a-t'il toujours de nouveaux frais à faire & c'est incessamment à recommencer.

Il y a une autre sorte de Gens qui s'apliquent à la Chimie, & qui ayant quelque étude & quelque connoissance, cherchent la Pierre Philosophale par divers Essais, & par plusieurs Expériences qu'ils font. Et quoi qu'ils n'y puissent jamais réüssir, ne travaillant pas sur la véritable Matiére, ou n'y travaillant pas de la maniére qu'il faut; ils ne sont pas blâmables d'avoir cette curiosité; pourvû qu'ils ne fassent tort à personne, & qu'ils ne se ruinent pas à cette Recherche. Ce sont ceux, qui cherchant

une chose qu'ils ne peuvent pas trouver, parce qu'ils la cherchent où elle n'est pas, & ne la cherchent pas de la maniére qu'il faut chercher, ne laissent pas de faire de belles Découvertes, & d'avoir trouvé par leurs Opérations le moyen de réduire les Corps mixtes en leurs Principes, *Sel*, *Soufre & Mercure*, dont on a fait d'excellents Remédes plus efficaces & moins dégoutans que les ordinaires. C'est de cette Recherche & de leur travail qu'est venuë la *Poudre à canon*, qui est le Tonnerre des Souverains, & qui comme la Foudre fait des effets si prodigieux. C'est de-là que sont venuës les *Eaux distilées, & les Eaux fortes*; le *Verre de cendre de Fougere & des Pierres*; l'invention de faire le *Verre rouge* en dedans comme en dehors, dont on voit encore quelques restes aux vîtres des anciennes Eglises, & qui est présentement perduë; la maniére d'affermir les Caractéres de l'Imprimerie par le mêlange du Régule d'Antimoine; l'Etain d'Antimoine, & tant d'autres choses qui sont d'une grande utilité pour la guérison des Maladies, & pour la perfection des Arts. C'est de là enfin qu'est sortie cette autre branche de la Chimie, qui ne laisse pas de raporter du fruit; quoi que beaucoup moins précieux, & d'une espéce toute différente.

De sorte qu'il est arrivé à ces Chimistes,

comme à ceux, qui cherchant un passage pour aller aux Indes, où ils prétendoient s'enrichir d'Or, d'Argent, de Perles & de Pierreries, qui y sont en abondance, s'étant égarez de leur route, ont découvert des Isles & des Pays, qui jusqu'alors avoient été inconnus à notre Europe, & d'où, quoi qu'ils n'ayent pas rapporté ce qu'ils souhaittoient, y ont pourtant trouvé des Drogues & des Marchandises qui n'avoient jamais été vûës, & fort utiles aux Hommes.

Ainsi, quoi que ces Chimistes ne réussissent pas dans leur prémier dessein, leur égarement ne laisse pas d'être profitable au Public. Et on ne doit pas plûtôt les blamer de cette occupation, que ceux qui cherchent depuis si long-temps le *Mouvement perpetuel, & la Quadrature du Cercle*; puisque même, quand on pourroit trouver cette derniére, elle ne seroit d'aucune utilité. Cependant personne ne trouve étrange de voir, quoi qu'aucun n'ait encore réüssi, & ne puisse apparemment réüssir dans ces Recherches, que beaucoup d'habiles Mathématiciens employent plusieurs années à cette application. Et on lit même les gros Volumes que plusieurs en ont composé, & les Démonstrations qu'ils ont faites pour cela, & où ils se sont manifestement trompez.

Après avoir prouvé, ce me ſemble, la vérité de la Pierre Philoſophale par *Autorité*, par *Raiſons*, & par *Expérience*; & après avoir répondu aux principales Objections que l'on peut faire contre cette vérité; Je ne vois pas qu'il me reſte plus rien à faire pour parachever la prémiére Partie de ce Diſcours, qui doit ſervir de *Préface à la Bibliothéque des Philoſophes Chimiques, & de deffenſes à leur grand Oeuvre*; qu'à prier ceux qui le liront de me vouloir excuſer, ſi je ne l'ai pas fait avec toute la force & avec toute la grace qu'un Philoſophe auroit fait, s'il l'avoit entrepris. Une fameuſe République dans l'Antiquité refuſa de recevoir un bon Avis de la bouche d'un méchant Citoyen, & elle lui ordonna de le faire propoſer par un Homme de bien. Voici une Apologie de la Science ou de l'Art de la Chimie, & de la Pierre Philoſophale. C'eſt un Ignorant & un méchant Chimiſte qui la propoſe aux Philoſophes & à la République des Sçavans, comme un Avis très-important pour leur honneur; & qui les prie de vouloir ordonner à quelqu'un d'entr'eux de la mieux faire, pour lui donner dans le Monde & plus de croyance & plus d'autorité.

# SECONDE PARTIE.

## *De l'Obscurité des Philosophes Chimiques.*

CE n'est pas assez d'avoir prouvé que la Pierre Philosophale est véritable & possible, il faut encore enseigner les moyens de la pouvoir faire. C'est ce que feront les Auteurs que l'on a choisi pour composer cette *Bibliothéque.* Car qui peut mieux nous apprendre les moyens de la faire, que ceux qui l'ont sçuë & qui l'ont faite ? Ainsi, comme il a déja été dit, après l'inspiration de Dieu, ce n'est que par la lecture des véritables Philosophes que l'on peut apprendre ces moyens, qui ne consistent qu'à connoître la véritable Matiére, à la bien préparer & à lui donner la cuisson par un Régime & par une chaleur bien proportionnée. C'est ce que nous apprendrons dans les Livres des Philosophes, & ce que nous ne pouvons apprendre ailleurs. Et l'on peut dire avec vérité que ce qui fait que de tant de Personnes qui s'appliquent à la recherche de cette Science, s'il y en a si peu qui y réüssissent, ce n'est que parce que Personne ne lit les Philosophes, & n'étudie la Nature. Ou si on lit quelques

Auteurs de cette Science, car la plûpart ne s'amusent qu'à soufler & à faire mille *Procédés* extravagans, on s'attache bien souvent à lire plûtôt les mauvais, que les bons ; soit, ou parce que les bons sont plus rares, ou qu'ils paroissent plus difficiles aux Apprentifs que les mauvais. Cependant rien n'est si préjudiciable en cette Science, que de commencer par la lecture des faux Philosophes, & d'avoir commerce avec des Imposteurs. Parce qu'ils impriment de faux Principes & qu'ils empoisonnent de leur mauvaise doctrine ; dont il est mal-aisé de se défaire, & de se des-infecter. C'est pourquoi je ne ferai pas comme ceux qui ont ramassé dans leur *Théâtre Chimique* & dans leurs autres *Compillations*, indifféremment toutes sortes d'Auteurs, pourvû qu'ils parlent peu ou *prou*, bien ou mal de la Chimie. Car l'on ne trouvera dans tous les *Tomes* de ce *Recueil* que les Ouvrages de ceux qui ont le véritable Caractére des Philosophes & qui sont dans l'approbation générale.

Si les Philosophes avoient voulu enseigner clairement leur Magistére, & s'ils avoient eu dessein de rendre intelligible à tout le monde ce qu'ils en ont écrit, il ne seroit pas nécessaire de faire un grand Recueil de leurs Oeuvres, pour apprendre leur Science. Le moindre de leurs Traités

nous en eût pleinement instruit, & il leur eût été très-facile de nous rendre aussi sçavans qu'eux en fort peu de paroles. Car toute leur Science ne consistant qu'à sçavoir faire leur grand Oeuvre, ils n'auroient eu qu'à nous en enseigner la maniére, depuis la composition de leur Mercure, jusquà la projection de leur Elixir; commencer par en déclarer la Matiére, en dire la Préparation, raconter par ordre les Opérations qu'il faut faire, marquer toutes les circonstances de l'Ouvrage, & les Régimes du feu, & avertir enfin des fautes qu'on y peut commettre, & qu'on doit éviter pour y réüssir. Ce qui assurément n'est pas d'une si grande étenduë, ni embarassé d'un si grand nombre d'Opérations qu'il ne puisse être compris en fort peu de mots. Et certes, si nous en croyons ces Maîtres de l'Art, à qui l'on doit nécessairement s'en rapporter, il n'y a que deux choses à faire pour l'accomplissement d'une Oeuvre si excellente & si extraordinaire; faire leur prémier Mercure; & le mettre dans l'Oeuf Philosophique, ou seul; ce qui est l'Ouvrage le plus facile & le plus court, mais le plus rare & le plus inconnu; ou amalgamé & mêlé avec l'Or, qu'il dissout, & s'unit inséparablement à cet Or dissous, qui est de même nature que lui, étant comme lui un véritable Mercure.

Après quoi il n'y a plus qu'à le cuire & à le faire digérer, par un Régime de feu qui lui ſoit proportionné, juſqu'à ce que d'*Eau* qu'il eſt il devienne *Poudre*. Et c'eſt là ce que les Philoſophes appellent convertir les Elémens, diſſoudre & congeler; faire le fixe volatil, & le volatil fixe; & ce qu'ils nous avertiſſent ſi ſouvent être l'unique choſe qu'il y ait à faire pout l'entiére perfection de leur grand Oeuvre.

Mais laquelle de ces deux Voyes que l'on ſuive, c'eſt principalement à faire leur prémier Mercure, que les Philoſophes réduiſent toute la difficulté, & toute la peine; la ſeconde Opération étant ſi facile ſelon eux, qu'ils diſent que c'eſt un Ouvrage de Femme, & un Jeu d'Enfans. En effet, outre qu'ils ne font pas un fort grand miſtére de cette Opération, & que pluſieurs d'entr'eux l'ont même enſeignée ſi clairement, qu'ils l'ont entiérement déclarée; ayant éxactement marqué tous les changemens qui doivent arriver à la Matiére, lorſqu'elle eſt enfermée dans le Vaiſſeau, limité le temps auquel ils doivent arriver, & déterminé combien doit durer cette ſeconde Opération; Il eſt certain d'ailleurs que le *Feu* qui eſt *l'Agent* extérieur, & non ſeulement tout ce que l'Art peut contribuer à ce ſecond Ou-

vrage ; mais encore tout ce qui peut faire peine à l'Artiste, n'est pas une chose si difficile à régler qu'on voudroit le faire accroire. Sur tout après la régle infaillible que les Philosophes nous en ont donnée, de proportionner la chaleur à la résistance du Mercure ; c'est-à-dire, de faire la chaleur telle que le Mercure la puisse souffrir ; foible lorsqu'il est volatil ; & plus forte, quand après la dissolution de l'Or, il commence d'être fixe : avec cette précaution néanmoins, que la chaleur soit toujours plûtôt foible que trop forte: parce que le retardement de l'Ouvrage est tout le mal qui peut arriver d'une chaleur douce ; au lieu qu'étant violente, elle dissiperoit l'*Esprit*, & empêcheroit qu'il ne s'unît avec le *Corps*; & ainsi, comme dit Raymond Lulle, il ne le pourroit vivifier.

On peut dire même que quelque pénible que les Philosophes nous fassent ce prémier travail, & sur tout en la préparation de la principale Matiére, d'où leur prémier Mercure se doit tirer. Ce travail ne doit pourtant pas être ni fort difficile, ni fort embroüillé, & que pour le faire, il n'est pas besoin ni d'un grand attirail de Vaisseaux, ni d'une longue suite d'Opérations.

Et il est aisé de juger que cela doit être nécessairement ainsi ; tant parce que les

Philoſophes diſent que ce prémier Ouvrage ſe fait ſur le modelle & à l'imitation de la Nature, de qui les Opérations ſont fort ſimples & fort aiſées, & dont cet Ouvrage eſt un dénoüement, ou plûtôt une liaiſon admirable; que parce qu'ils aſſurent que la connoiſſance de leur Mercure s'acquiert tout à coup. Car ſoit que cette connoiſſance ſe découvre par une impétuoſité d'eſprit, comme le dit un Auteur moderne; ſoit qu'elle vienne de l'inſpiration de Dieu, comme il eſt beaucoup plus croyable, & plus conforme au témoignage qu'en rendent tous ceux qui l'ont ſçuë, pour l'avoir appriſe par leur étude; une facilité ſi prompte à comprendre d'abord ce Mercure, & à enviſager preſque d'une ſeule vûë la maniére de le faire, & tout ce qui contribuë à ſa compoſition, eſt une preuve évidente que ce doit être une choſe fort ſimple, & nullement embaraſſée d'une multitude de différentes Opérations, comme la plûpart ſe le perſuadent très-fauſſemeut.

Il eſt vrai néanmoins qu'il faut beaucoup de temps pour faire l'une & l'autre de ces deux Opérations, & il en faut peut-être autant pour la prémiére que pour la ſeconde. Car Morien aſſure qu'il y a une très-grande conformité entre ces deux Ouvrages. Ce qui ſe doit entendre de l'é-

galité de l'un & de l'autre, aussi bien que de la ressemblance qu'ils ont dans leur Matiére, dans leurs Opérations, & dans leurs autres Ciconstances. Et l'on sçait d'ailleurs que la Nature (qui travaille conjointement avec l'Art à faire le Mercure des Philosophes, & qui contribuë assurément le plus à sa Composition) tout le monde sçait, dis-je, que la Nature régle toutes ses productions sur le cours annuel du Soleil, qui en est le véritable Pére. Car qui ne sçait point que c'est le Soleil, qui, par sa chaleur vivifiante, fait naître & croître toutes choses ici bas? Que c'est lui qui rend la Terre & les Eaux fécondes? Que c'est lui, qui, selon le sentiment de l'Ecole, engendre les Minéraux dans les entrailles de la Terre? Que c'est lui qui produit les Plantes, qui en fait éclorre les fleurs, qui en forme & en meurit les fruits, qui en digére les semences, & qui les fait germer dans le sein de la Terre pour en faire une production nouvelle? Que c'est lui enfin qui contribuë tout de même à la génération des Animaux, qui font la troisiéme Famille de la Nature? Ce qui a fait dire à Aristote que le Soleil & l'Homme font l'Homme?

Mais le long-tems qu'il faut employer à faire l'une & l'autre Opération du Magistére, n'est pas ce qui en fait la difficulté

ni l'embarras. Aussi, à considérer sérieusement ce que les Philosophes disent de ces deux Opérations, qui font l'Oeuvre toute entiére, on trouvera que la prémiére, qui comprend la Composition & la Préparation extérieure de leur prémier Mercure, se devant faire comme se font les Ouvrages, & les Productions ordinaires & naturelles, pour longue que soit cette Opération en sa durée, & pénible en la préparation de la principale Matiére de ce Mercure (qui est tout ce que l'Art y contribuë) on trouvera, dis-je, qu'elle tient plus néanmoins en toute son étenduë de la simplicité de la Nature, que des soins & de l'empressement de l'Artifice. Et l'on verra aussi que la seconde, n'étant autre chose que la Dissolution de l'Or par le prémier Mercure, & la digestion du second; ce qui se fait par le seul Régime du feu, elle doit pareillement être très-simple. Et l'on doit inférer de là que ces deux Opérations ne consistent qu'en fort peu de chose, & que dans l'une & dans l'autre l'Artiste doit être la plûpart du temps Spéculateur oisif, sans avoir nulle autre chose à faire, qu'à considérer la complaisance que la Nature a pour l'Art, & à admirer l'obéïssance & l'assujettissement que Dieu permet qu'elle ait à la volonté des Hommes. Et ainsi l'on peut dire avec certitude,

qu'il ne faut pas un fort long Discours pour expliquer ces deux Opérations, ni par conséquent pour enseigner le Magistére tout entier.

Ce n'est pas que les Philosophes n'eussent pû traiter leur Science dans l'ordre & de la maniére qu'on enseigne les autres Sciences dans les Ecoles, par la Définition & la Division de leur Doctrine & de son Objet, par l'établissement de ses Principes, & par l'explication de ses Causes & de ses Propriétés, & appuyer tout cela sur des preuves & des raisonnemens solides. Aussi, quoi que la Science des Philosophes consiste plus dans la pratique & l'éxécution de leurs Maximes, que ni dans les preuves ni dans le raisonnement; parce que la Démostration la plus certaine & la plus convaincante que l'on puisse faire de la possibilité & des vertus d'une chose douteuse ou contestée, c'est d'en faire voir la certitude & les effets par expérience. Et quoi que la fin de cette Science, qui se termine à une Opération, la fasse souvent mettre au nombre des Arts, ne pouvant pourtant jamais se trouver par hazard; mais s'apprenant seulement ou par révélation, ou par une longue étude, & une profonde méditation; cela n'empêche pas qu'elle ne soit une véritable Science, qui a ses Principes & ses Démon-

ſtrations auſſi bien que les autres. Ses Principes ſont mêmes plus aſſurez, & ſes Démonſtrations ſont d'autant plus certaines que celles des autres, que ſes Démonſtrations & ſes Principes ſont fondez ſur les Opérations & ſur les Productions de la Nature, qui ſont toujours fort réguliéres & infaillibles ; puiſque, ſelon les Philoſophes, toute la Science ne conſiſte qu'à connoître les Opérations de cette ſage Ouvriére, & à les imiter.

De quelque maniére néanmoins que les Philoſophes euſſent enſeigné leur Science, & quelque Métode qu'ils euſſent ſuivie en leurs Livres pour nous l'apprendre, s'ils s'étoient expliquez aſſez nettement pour vouloir ſe faire entendre à tout le monde, il eſt certain que nous aurions appris en moins d'un quart d'heure tout ce qui auroit coûté à ces grands Genies pluſieurs années d'étude, de méditation & d'expérience. Et ſans avoir eu beſoin de lire pluſieurs volumes, & même preſque ſans nulle application, nous aurions ſçû ce que des Hommes conſommez dans la ſpéculation & dans la pratique, n'auroient eu découvert qu'après une étude opiniâtre & une peine incroyable.

Mais, ſoit que les Philoſophes ayent été jaloux d'une choſe, qui leur avoit tant couté, & d'une choſe, qui d'ailleurs eſt

plus précieuſe que tous les tréſors de la Terre, ſoit qu'ils l'ayent fait pour quelqu'autre motif (ce que nous éxaminerons enſuite) ils ſont bien éloignez d'avoir voulu enſeigner leur Science d'une maniére ſi réguliére & ſi inſtructive, & de la rendre ſi évidente & ſi facile à concevoir. Ils diſent au contraire fort ſincérement, qu'exprès ils l'ont enveloppée d'Egnimes pour la rendre obſcure. Ils avoüent de bonne foi qu'ils l'ont cachée, bien loin d'avoir eu deſſein de la divulguer, & qu'ils ne l'ont écrite que pour les Fils de la Science; c'eſt-à-dire, pour ceux qui ont dèja quelque connoiſſance de leur Mercure. Ils confeſſent ingénûment qu'ils l'enſeignent en ne faiſant pas ſemblant d'en rien dire; & ils aſſurent que quand ils ſemblent parler le plus clairement & le plus ſincérement, c'eſt alors qu'ils ſont le moins intelligibles, & le moins croyables. Ils avertiſſent que ce que l'on comprend d'abord & ſans peine dans leurs Livres doit être ſuſpect, & qu'il ne s'y faut pas fier. Et ils ne ſe ſont pas même contentez d'avoir déguiſé & obſcurci la vérité dans leurs Ecrits; ils ont encore conjuré & engagé tous ceux qui auroient un jour la connoiſſance de leurs Miſtéres, ou par les inſtructions qu'ils leur en auroient laiſſées, ou par la révélation de Dieu, ou

d'un Ami, à garder inviolablement le silence à leur éxemple, & à ne s'expliquer que par des termes ambigus, & énigmatiques. Et ils ont prononcé des maledictions & des anathêmes contre ceux qui seroient assez dépourvus de sens & de raison pour découvrir un si grand Sécret.

C'est par cette considération que dans de fors grands Traités, que plusieurs Philosophes ont fait de leur Science, ils n'ont rien dit de leur prémiére Opération; & que même dans quelques-uns de leurs Livres, qui ne laissent pas d'être fort estimez & recherchez, il ne s'en trouve rien du tout, tant ils ont appréhendé d'en trop dire, & de se trop découvrir là-dessus. Aussi leur prémier Mercure, qui se fait par cette Opération, est le principal Agent de l'Oeuvre; c'est lui qui la commence, c'est lui qui la finit, & c'est lui enfin qui en est la seule Clef, n'y ayant que lui *qui puisse ouvrir le Palais du Roi qui est fermé*, ou comme Philaléthe l'explique autrement, *de rompre les barriéres de l'Or.* Je veux dire qu'il n'y a que lui qui puisse dissoudre naturellement ou réduire en ses Principes l'Or, qui est le Roi du Règne Minéral, dont la composition est trés-forte, & ainsi fort difficile à détruire, à cause que ses parties, qui sont très-pures & & toutes de même nature, n'étant desu-

nies par le mêlange d'aucune impureté, ſont parfaitement liées & incorporées enſemble. Et la raiſon en eſt, qu'il n'y a aucun autre Diſſolvant que ce ſeul Mercure qui ſoit de même nature que l'Or; & par conſéquent il n'y a que lui qui, en le pénétrant & en diviſant ſes parties, puiſſe le diſſoudre, & s'unir enſuite inſéparablement à la diſſolution qu'il en aura faite; ſans quoi les Philoſophes aſſurent que le Diſſolvant n'eſt ni naturel ni véritable. Et ainſi étant abſolument impoſſible de faire l'Oeuvre ſans ce Mercure, & pouvant facilement être faite avec lui, & même ſeulement de lui; il eſt ſans doute que ce Mercure eſt tout ce qu'il y a de plus néceſſaire & de plus important dans l'Art des Philoſophes. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi, dans le deſſein qu'ils ont eu de cacher leur ſcience, ils ont fait un grand ſécret & un grand miſtere de ce Mercure, & s'ils ſe ſont étudiez ſi ſoigneuſement à ne le pas divulguer, parceque s'ils l'avoient une fois déclaré, leur Science, facile d'ailleurs comme elle l'eſt, deviendroit auſſi-tôt commune & publique; & ſi elle étoit ſçûë, leur Magiſtére pourroit être fait indifféremment & également par les Sçavans comme par les Ignorans. C'eſt ce qui a obligé ceux qui ont écrit de ce Mercure, d'en parler avec tant de cir-

conſpection, que preſque tous en ont parlé différemment, & d'en parler avec tant de retenuë, qu'ils n'en ont dit chacun qu'un mot ou deux, ou au moins que bien peu de choſe; & que ce qu'ils en ont dit eſt d'ailleurs ſi obſcur, qu'ils avoüent eux-mêmes qu'il eſt preſque impoſſible d'en rien découvrir parce qu'ils en ont dit. Ainſi l'on peut aſſurer que tout ce que les Philoſophes ont écrit de leur Mercure, ils l'ont écrit plûtôt pour confirmer dans leur opinion ceux qui l'ont dèja découvert & qui le ſçavent par avance, que pour en inſtruire ceux qui l'ignorent, & qui n'en ſçavent pas aſſez pour entendre leur langage particulier, & pour pénétrer dans leur intention. De maniére qu'ils donnent à ceux qui ont, ſelon les termes de l'Ecriture; & à ceux qui n'ont pas, ils leur ôtent cela même qu'ils n'ont pas.

Le Traité qui a paru depuis quelques années ſous le nom de Philaléthe eſt une preuve bien convaincante de cette vérité. Car encore que le Philoſophe, qui en eſt l'Auteur, ait écrit avec plus d'ordre & de métode, & qu'il ait eu plus de ſincérité & d'ingénuité que nul de ceux de qui nous avons les Ecrits, & qu'il ait traité beaucoup plus amplement & plus clairement que pas un du prémier Mercure, & qu'il ait découvert des choſes de la Compo-

ſition & de la Préparation de ce Mercure, dont perſonne n'avoit parlé avant lui ; & quoi qu'il l'ait fait tant pour les *Enfans de la Science*, comme il le dit lui-même, que principalement pour tendre la main à ceux qui ſont miſérablement engagez dans l'erreur, afin de les en retirer ; & que horſmis qu'il ne nomme pas les choſes par leurs noms propres, il enſeigne, dit-il, la Science ſi clairement, qu'il ne laiſſe nul ſujet de douter à ceux qui s'appliqueront à l'étudier, parce qu'il reſout toutes les difficultés & les doutes qu'ils pourroient avoir ; ce qu'il en a dit ne laiſſe pourtant pas de paroître fort obſcur & fort difficile à entendre. Et il y en a peu de ceux qui ſe ſont égarez, qui puiſſent voir la lumiére qu'il leur a donnée pour les éclairer, & les ramener dans la Voye des Philoſophes. [1]

Mais outre toutes les précautions que les Philoſophes ont priſes, parlant de leur prémier Mercure, par l'obſcurité & l'ambiguité qu'ils ont affectée dans la maniére de s'énoncer, & par les ténébres que de deſſein formé ils ont répanduës dans leurs Ecrits, il y a principalement trois

[1] Des Envieux ont tronqué le Traité de ce Philoſophe pour le rendre obſcur, & c'eſt ce que M. Salomon a peut être ignoré. On rétablit ce Traité dans cette Edition; & l'on y léve en partie le voile dont Philaléthe envoloppe la Matiére de ſon Mercure Philoſophique.

choſes

choses qui embarassent extrémement ceux qui s'appliquent à étudier leur Science, & qui leur en rendent encore la connoissance plus difficile, ou, pour parler comme eux, presqu'impossible à acquérir par les Livres qu'ils nous en ont laissez. La prémiére est que parmi les vérités qu'ils y ont enseignées, ils ont entremêlé plusieurs choses, non-seulement inutiles, mais qui paroissent même bien souvent toutes opposées & toutes contraires à ces vérités. L'autre, qu'ils ont embroüillé les deux Ouvrages de leur Magistére en multipliant les Opérations qui sont nécessaires pour les faire, & en donnant le change lorsqu'ils parlent de ces Ouvrages & de ces Opérations. Et la derniére, qu'ils n'ont pas même enseigné leur Doctrine par ordre & de suite, s'étant tous accordez à ne mettre ce qu'ils disent de leur prémier Mercure qu'en désordre & en confusion; & encore à ne le mettre que par piéces & par lambeaux, qu'ils ont dispersez çà & là, & loin à loin dans leurs Livres; ici un mot, & là un autre, afin qu'ils parussent inintelligibles, & que leur Sécret en fût d'autant plus méconnoissable, & plus difficile à découvrir. De sorte que s'ils n'ont pas eu la même cruauté que Médée, lorsque s'enfuyant de Colchos, elle emporta la fameuse Toison d'Or, & que j'ai fait voir

ailleurs être une Emblême de la Pierre Philosophale, on peut dire qu'ils en ont au moins imité l'addresse & l'artifice. Car cette cruelle Fille craignant que son Pére, qui la poursuivoit, ne lui enlevât ce Trésor, pour l'amuser & l'empêcher de reconnoître le chemin qu'elle avoit tenu, elle tua son Frére, & en ayant mis le corps en piéces, elle les jetta en différens endroits, afin que tandis que ce malheureux Pére seroit occupé à chercher & à ramasser soigneusement les membres dispersez d'un corps si cher, elle lui échapât, & que de cette maniére elle rendît ses poursuites vaines & son dessein inutile.

Ce n'est donc qu'en ramassant, & qu'en réünissant soigneusement toutes ces différentes piéces du Mercure des Philosophes (qui est leur véritable Enfant) qu'ils sont dispersées dans leurs Ecrits, qu'on peut en concevoir une véritable idée, pour en faire la Composition. Comme le portrait de Phidias ne se formoit au milieu du bouclier de Pallas que par le rapport & le concours de toutes les piéces, dont cet excellent Ouvrier l'avoit fait; ce n'est que dans les Ouvrages de ces grands Hommes, quelques obscurs & difficiles qu'ils nous paroissent, comme je l'ai dèja dit ailleurs, que nous pouvons trouver ce qu'ils y ont si soigneusement caché; comme ce n'est

ordinairement que dans le sein obscur de la Terre qu'on trouve l'Or, quelque peine & quelque difficulté qu'il y ait d'en foüiller les Mines. Et ce n'est enfin que le choix que nous devons faire de la conformité de leur Doctrine, parmi tout ce qui est contenu dans leurs Livres, qui nous fera découvrir une Vérité qu'ils ont embroüillée parmi tant de choses superfluës, en nous fournissant dequoi former une parfaite idée de leur Mercure. Comme le Peintre Zeuxis conçut autres-fois le dessein d'un portrait admirable de la Déesse Vénus, par le choix qu'il fit de tout ce que les belles Filles d'une Ville célébre avoient de mieux fait & de plus achevé, qu'il réünit, & qu'il proportionna ensuite selon les régles de son Art. C'est cette conformité qui nous donnera entrée dans leurs mistéres, parce que, dit un Philosophe, c'est en cette conformité toute seule que se rencontre la vérité, qui est l'unique chose que nous devons chercher.

Ainsi l'on peut dire qu'il est de la difficulté qui se trouve à déchifrer la Doctrine des Philosophes, comme de l'artifice de ces petits Cadenas, dont on se servoit autres-fois par curiosité. Ils étoient composez d'un certain nombre de cercles, sur chacun desquels il y avoit plusieurs lettres gravées; & l'on ne pouvoit les ouvrir

qu'en tournant si justement tous ces petits cercles, que de la rencontre; & de l'arrangement d'une lettre de chacun d'eux, il se formât un mot qui en étoit la clef. Car comme pour composer ce mot mistérieux chaque cercle ne contribuoit qu'une seule lettre de toutes celles qu'il avoit, & qu'il faloit chosir cette lettre parmi un nombre d'autres, qu'il n'y étoient ajoûtées que pour la faire méconnoître, & pour embarasser, par leur pluralité & leur différence, ceux qui voudroient entreprendre d'ouvrir ces Cadenas sans en sçavoir le sécret: On peut dire tout de même que dans les divers Traités que les Philosophes ont fait de leur Magistére, quelque grands que soient ces Traités, il n'y a assurément que peu de mots, & bien souvent qu'un seul mot qui soit utile, & qui étant joint à d'autres mots, qui se trouvent dans les Ecrits des autres, puissent servir à nous donner l'entrée dans leur Science, & l'intelligence de leur Sécret: tout le reste étant superflû, & n'ayant été mis que pour embroüiller davantage la chose, & la rendre plus difficile & plus méconnoissable: ou n'étant au moins que pour expliquer ou raconter les Opérations de leur seconde Oeuvre, qui est presque la seule chose dont ils ayent parlé. De sorte que le tout est de trouver le moyen de les accorder si bien tous, en arrangeant &

ajuſtant de telle maniére leurs mots miſtérieux les uns avec les autres, que nous découvrions enfin la conformité de leurs ſentimens, & que des diverſes notions que nous en ramaſſerons, nous puiſſions former une idée parfaite de leur prémier Mercure, & en connoître évidemment la nature & la compoſition, parce que, comme j'ai dèja dit pluſieurs fois, les Philoſophes nous aſſurent que c'eſt en cela ſeulement que conſiſte l'éclairciſſement de toutes leurs obſcurités, & que c'eſt l'unique Clef pour *ouvrir la porte du Palais fermée du Roi*, & pour nous donner entrée en leurs Miſtéres.

On voit évidemment, par les choſes que nous venons de dire, la néceſſité qu'il y a de faire un Recueil, & de ramaſſer, comme dans un Corps, les Oeuvres des véritables Philoſophes, & de ceux encore principalement qui ſont les moins diffus & les moins embaraſſez; tant afin que les uns ſuppléent à ce qui manque aux autres, & qu'ils s'entre-aident ainſi mutuellement; qu'afin auſſi qu'on puiſſe plus facilement conférer leurs opinions entr'elles, & éxaminer en quoi ils ſont tous d'accord, puiſque ce n'eſt qu'en cela qu'ils ont dit la vérité, & que ce n'eſt par conſéquent qu'en cela que nous la pourrons trouver. Ce qui doit néanmoins s'entendre avec cette ré-

ſtriction & cette régle, qu'ils nous ont eux-mêmes preſcrite. Qu'on doit toujours rapporter leurs ſentimens à la poſſibilité de la Nature. Comme s'ils nous diſoient que nous les devons croire, pourvû que ce qu'ils nous enſeignent ſe puiſſe faire naturellement. Car ſi c'eſt une choſe qui excéde le pouvoir & la maniére ordinaire d'agir de la Nature, c'eſt une marque indubitable, ou que ce qu'ils diſent eſt contraire à la vérité, ou que nous ne les entendons pas. Et la raiſon en eſt, que leur Oeuvre, & principalement la prémiére, n'étant véritable qu'autant qu'elle eſt poſſible & n'étant poſſible qu'en ce qu'elle eſt conforme à la Nature, c'eſt-à-dire, qu'en ce que la Nature la peut faire, & qu'elle ſe fait de la même maniére, & par les mêmes Opérations que la Nature fait toutes ſes Productions: Il eſt certain par conſéquent que ſi ce qu'ils en ont écrit eſt une choſe qui ſe trouve contraire aux Opérations & au pouvoir de la Nature, elle eſt conſtamment fauſſe & impoſſible: Quoique les mêmes Philoſophes nous aſſurent que d'elle-même la Nature ne peut faire leur Oeuvre ſi l'Art ne l'aide. Et c'eſt ſans doute ce qui en augmente encore la difficulté, parce que nous devons imaginer une choſe qui ſe puiſſe faire naturellement, & qui eſt néanmoins impoſſible à la Nature, ſi

l'Art ne lui fournit la Matiére propre & néceſſaire, s'il ne la prépare, & s'il ne lui donne ſon ſecours dans toute l'étendue de l'Opération. Comme nous voyons que ſi le Laboureur ne donnoit fort éxactement, & dans les Saiſons propres tous les labours, & toutes les façons à ſon Champ, s'il n'avoit ſoin de l'engraiſſer, & de l'échauffer par le fumier qu'il y répand & qu'il y mêle; & s'il n'arrachoit ſoigneuſement les méchantes herbes qui y naiſſent; ce ſeroit inutilement qu'il y ſémeroit du Blé, & qu'il eſpéreroit d'en recueillir la moiſſon. Il ſeroit aſſurément trompé, & il perdroit ſa ſemence, ſa peine, & ſon temps.

Ce ſont là les Maximes que les Philoſophes nous preſcrivent, & ce ſont les précautions qu'ils nous avertiſſent de prendre, ſi nous voulons découvrir leurs véritables intentions, & pénétrer dans leurs Miſtéres. C'eſt la lumiére qu'ils nous donnent, & dont nous devons nous ſervir pour diſſiper les ténébres dont ils ont obſcurci leur Science. C'eſt le chemin qu'ils nous montrent pour aller cueillir ce merveilleux *Rameau d'Or*, au milieu de cette Forêt épaiſſe & ſombre qui le couvre, & qui le cache aux yeux de tout le monde. Si nous ſuivons ces ſages conſeils, & ſi nous ne nous égarons point de leur route,

il eſt ſans doute que les *Colombes de Diane*(1) ſe preſenteront à nos yeux, & elles nous conduiront infailliblement à cet *Arbre miſtérieux & Philoſophique* qui produit inceſſament de nouvelles branches à meſure qu'on lui en ôte.

Car enfin, quoi que les Philoſophes n'ayent pas enſeigné leur Science d'ordre ni de ſuite, qu'ils l'ayent diſperſée par lambeaux & qu'ils ayent confondu les Opérations des deux Ouvrages, qui ſont abſolument néceſſaires pour faire le Magiſtére; & quoi qu'enfin ils ayent entremêlé dans leurs Livres beaucoup de choſes inutiles, & qui ſemblent même toutes oppoſées à leur Doctrine; il ne ſeroit pas néanmoins ſi difficile qu'on le penſe, d'accorder ce qui paroît contraire dans leurs Opérations, ni de ramaſſer toutes les piéces de leur prémier Mercure, qu'ils ont répanduës en divers endroits de leurs Livres, ni de les ajuſter & les réunir enſemble, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien éxaminer leurs ſentimens là deſſus, & de conſidérer ſérieuſement en quoi ils ſont tous unanimement d'accord. Car je le repete encore, ce n'eſt qu'en ce conſentement général des Philoſophes que nous découvrirons la vérité; & c'eſt une pure folie de nous amuſer à toute autre choſe.

(1) Vous apprendrez dans les Notes ſur Philaléthe ce que c'eſt que ces Colombes.

Cependant, quoi que tous ceux qui s'appliquent à la recherche de cette Science, doivent être fortement persuadez que c'est l'unique moyen d'y réussir, & qu'ils n'y réussiront jamais autrement. Personne néanmoins ne veut prendre cette peine, & Personne ne veut étudier les Philosophes. Et sans étude & sans application tout le monde veut sçavoir une chose si cachée, si embarassée, si difficile à concevoir, & qui ne peut s'apprendre que par une étude opiniâtre, & que par une longue & laborieuse méditation de la Nature.

On prend même des routes toutes opposées à celles des Philosophes. On travaille sur des Matiéres étrangéres, c'est-à-dire qui n'ont aucune affinité avec ce qu'on veut faire, & dont la Nature elle-même ne sçauroit faire le moindre Métail ; & ainsi l'on prétend trouver dans une chose ce qui n'y est pas, & ce qu'elle ne peut pas donner. On donne une explication & un sens tout contraire aux paroles des Philosophes, & à ce qu'ils nous enseignent ; & au lieu d'imiter la Nature en ses Opérations & suivre sa Voye toute pure & toute simple, on s'embarasse en mille subtilités extravagantes, & l'on quitte volontairement le chemin qu'elle montre, où l'on s'en égare aveuglément. Ainsi l'obscurité que nous imputons aux Philosophes

eſt bien moins en eux, qui peut-être n'ont pû parler guéres plus clairement ni plus intelligiblement qu'ils ont fait, qu'en nous mêmes, qui ne pouvons pas appercevoir ce que nous voyons tous les jours; qui nous aveuglons pour ne pas voir la lumiére, & qui nous infatuons pour ne pas connoître la vérité. Et après cela avons-nous ſujet de nous plaindre que les Philoſophes ont affecté d'écrire obſcurément, pour ſe rendre inintelligibles.

Il eſt vrai que les Philoſophes n'ont pas enſeigné mot à mot, ni de ſuite, toute la maniére de faire leur Magiſtére, parce qu'ils n'ont pas voulu que ce fût une choſe ſi publique. Et certes ils ont eu très-grande raiſon d'en uſer ainſi. Car outre qu'ils nous aſſurent que c'eſt Dieu (de qui dépend la révélation de leur Science, auſſi bien que la diſtribution des autres graces) qui veut qu'elle ſoit cachée, puiſque depuis tant de ſiécles qu'elle a été connuë, elle eſt toujours demeurée fort ſécrette, & que tous les Philoſphes, tant ceux qui avec la bénédiction de Dieu l'ont appriſe par leur étude & par leur travail, que ceux à qui on l'a déclarée, ſe ſont tous accordez en cela de la cacher, & de ne l'enſeigner que par Enigmes, & en des termes qui paroiſſent ambigus & fort obſcurs à tous les autres. Ce qu'il n'eſt pas

possible qui fût arrivé après que tant de milliers d'Hommes de toutes Nations, de toutes Religions, de toutes sortes d'états & de conditions, jusques aux Femmes mêmes l'ont sçuë, sans un effet particulier & visible de la providence de Dieu, qui n'a pas permis qu'elle fût divulguée. Outre, dis-je, que Dieu, qui est le Maître des pensées & des paroles des Hommes, ne veut pas que cette Science soit si commune, & qu'il ne seroit pas juste ni raisonnable que les Stupides & les Paresseux eussent le même avantage que les Personnes éclairées & laborieuses; Il est certain qu'un Philosophe causeroit le plus grand desordre qui fut jamais, qui enseigneroit clairement le moyen de faire autant d'Or & d'Argent qu'on en pourroit souhaiter; en sorte que ces deux Métaux, qui servent d'ornemens à toutes les Dignités, & qui sont le lien du commerce & de la société humaine, fussent aussi communs que les pierres; comme l'Ecriture nous apprend qu'ils étoient dans la Judée pendant le Règne de Salomon.

Ce n'est pas qu'il ne fût à souhaiter pour la paix & la tranquilité des Hommes, ou que l'Or & l'Argent leur eussent toujours été inconnus, ou qu'au moins ils leur eussent toujours été inutiles; puisque ce sont ces deux Métaux, qui, par la nécessité que

l'on en a, & par le mauvais uſage qu'on en fait, ſont la cauſe des plus grands maux qui arrivent ſur la Terre: Que ce ſont eux qui font maintenant preſque toute la diſtinction des conditions des Hommes; qui font la différence des Riches & des Pauvres; des Maîtres & des Serviteurs, des Grands & des Petits; des Magiſtrats & du Peuple, & que ce ſont enfin les Idoles de ce Monde. Mais après tout, ce ſeroit abſolument détruire la Société qui eſt établie depuis tant de ſiécles parmi les Hommes par les Loix divines & humaines, & ce ſeroit renverſer tous les Etats, que de rendre ſi communs l'Or & l'Argent, qui les entretiennent & les font ſubſiſter par leur commerce.

Et en effet, une abondance ſi grande & ſi générale feroit tous les Hommes également riches, ou plûtôt elle les rendroit tous également pauvres. Les Villes demeureroient déſertes, les Communautés ſeroient des-unies: Chacun ſeroit obligé de cultiver la terre pour ſa ſubſiſtance particuliére, & chacun ſeroit contraint de faire divers métiers pour pouvoir vivre. Et cette contrainte & cette néceſſité ſeroit encore plus grande dans les Climats où nous ſommes, où par l'intempérie des Saiſons, on peut dire que l'Homme ne peut pas vivre de pain ſeulement, & que les vétemens, & les au-

tres ſecours, qu'il reçoit des Arts méchaniques, ne lui ſont pas moins néceſſaires pour la vie que la nourriture. Cependant comme le nombre des Méchans & des Fainéans ſera toujours beaucoup plus grand que celui des Gens de bien, & de ceux qui voudroient vivre du travail & de l'induſtrie de leurs mains, les plus forts opprimeroient les plus foibles; de ſorte qu'en rendant les autres malheureux, ils ſe feroient miſérables eux-mêmes, & ainſi tout ſeroit en confuſion. Car la Pêche & la Chaſſe ne pourroient pas en notre Europe, comme elles font dans l'Amérique, fournir de quoi vivre à tant de millions de Perſonnes qui l'habitent. Ainſi il faudroit néceſſairement de deux choſes l'une, ou revenir à la permutation des choſes, qui ne pourroit pas en faire ſubſiſter pluſieurs, ni fort long-temps, toutes les choſes n'étant pas d'une égale néceſſité; ou établir une maniére de Société & de Gouvernement ſemblable à celui dont l'illuſtre Chancelier d'Angleterre *Thomas Morus* a laiſſé un projet dans ſon *Utopie*: ou à celui qu'une Relation, qu'on a faite depuis peu des Terres Auſtrales, nous veut faire croire, qui eſt établie parmi les Peuples qu'elle nomme *Sevarambes*.

Mais parce que ces innovations ne ſe pourroient faire ſans bouleverſer l'ordre é-

tabli depuis si long-temps dans le Monde; & par conséquent sans être accompagnées de très grands malheurs; & parce que dans l'état où sont maintenant les choses, par le commerce de l'Or ou de l'Argent, chacun en ne faisant qu'un seul métier, & qu'une seule profession, peut avoir facilement toutes les choses nécessaires à la vie; & qu'un seul Homme joüit par ce moyen du travail de tous les autres, comme s'il faisoit lui-même tous les métiers & toutes les professions; ce qui fait que chacun peut vivre content & en repos dans sa Famille selon sa condition. Il est sans doute qu'on doit considérer le silence & l'obscurité des Philosophes, comme un très-grand bien pour le repos & la tranquilité commune de tous les Hommes.

Et néanmois c'est cette obscurité qui a attiré aux Philosophes la médisance, la haine & le mépris de presque tous les Hommes: Et c'est cette même obscurité qui est cause de toutes les calomnies & de toutes les injures qu'on leur à dites. Car comme les Hommes ne souhaittent rien tant que de vivre long-temps & fort heureusement sur la Terre, & qu'ils envisagent la Pierre Philosophale comme le seul & infaillible moyen pour leur procurer un si grand bonheur; considérant en même temps cette obcurité comme un obstacle

invincible qui leur ôte la possession d'un si grand bien; ils déclament & fulminent contre cette obscurité, & ils s'emportent à dire mille injures, & à faire mille imprécations contre les Philosophes, qui en sont les Auteurs. Ils appellent Fourbes, Menteurs, Ignorans & Enfans de ténébres. Ils disent qu'ils se sont servis de cette obscurité comme d'un voile & d'un prétexte pour couvrir leur ignorance & leur imposture. Et ils disent enfin qu'il est de leur Science comme de certains Mistéres de la Religion des Payens, qui obligeoient par serment tous ceux, à qui ils les déclaroient, de ne les révéler jamais, & qu'en effet personne n'a jamais révélez, parce que ce n'étoit rien du tout. Et, certes si les Philosophes avoient écrit obscurément de leur Science à dessein de l'enseigner clairement à tout le monde, j'avouë qu'on auroit raison de leur faire ces reproches. Mais il sont bien éloignez de promettre un si grand éclaircissement de leur Doctrine: Au contraire, ils disent & ils avertissent fort sincérement qu'ils n'ont eu intention d'écrire que pour les Fils de la Science seulement; c'est-à-dire, comme je l'ai dèja dit plusieurs fois, pour ceux qui ont dèja quelque connoissance de leur prémier Mercure, qui est ce qu'ils ont le plus caché; & qu'à l'égard des autres, ils n'ont

voulu ni n'ont pû écrire autrement, ni moins obſcurément qu'ils ont fait. Quel ſujet donc de blâmer les Philoſophes de leur obſcurité, puiſqu'il n'y a que ceux qui ne les entendent pas qui les blâment, & que ce n'eſt pas pour ceux qui ne les peuvent entendre qu'ils ont ecrit? Pourroit-on avec juſtice trouver à redire qu'un Homme, qui, par la bénédiction que Dieu auroit donnée à ſon induſtrie & à ſon travail, ayant amaſſé légitimement de très-grandes Richeſſes, qu'il tiendroit cachées, laiſsât toutes ces Richeſſes à ſes Enfans ſeulement, qui auroient ſeuls la connoiſſance du lieu où il les auroit miſes, & qui ſçauroit qu'ils en feroient un bon uſage? Pourroit-on, dis-je, blâmer cet Homme de laiſſer par ſon Teſtament ce Tréſor à ſes Enfans, à l'excluſion de tous les autres?

Mais quand il n'y auroit pas autant de danger, que j'ai fait voir qu'il y en auroit à rendre la Science du Magiſtére commune à toute le monde, les Philoſophes ne ſeroient pas blâmables de l'avoir déguiſée, ni d'en avoir écrit avec obſcurité; puiſqu'Ariſtote n'a pas fait difficulté de rendre fort obſcur ce qu'il a écrit de la Phiſique, quoi qu'il n'y eût aucun inconvenient pour la Société humaine, que ce qu'il en a écrit fût très-clair & très-intelligible

gible. Et, ſans parler de l'Ecriture Sainte, ne ſçait-on pas que les Egyptiens n'écrivoient autresfois que par Hiéroglyphes, que perſonne, que leurs ſeuls Diſciples, ne pouvoit déchifrer ?

Voilà quel a été l'eſprit & la conduite des Philoſophes en écrivant de leur Science pour l'enſeigner, & la communiquer aux Hommes. Ne l'ayant appriſe que par la bénédiction que Dieu avoit donnée à leur étude, ils n'ont voulu auſſi en faire part qu'à ceux qui de la même maniére en auroient aſſez découvert pour les pouvoir entendre. Ainſi, ce qui eſt obſcurité & ténébres pour les autres, ce qui les aveugle, ce qui les fait égarer, & ce qui les met au deſeſpoir, cela même eſt pour les Fils de la Science une lumiére qui leur diſſipe tous les nuages, & leur découvre tous les Miſtéres les plus cachez ; c'eſt pour eux un ſujet de conſolation & de joye particuliére & toute extraordinaire. Car ils ont tout à la fois la ſatisfaction de ſçavoir une Science la plus excellente, la plus utile, mais la plus cachée & la plus inconnuë que l'Eſprit humain ait jamais pû inventer, & qui leur donne tout enſemble des Richeſſes immenſes avec la volonté d'en bien uſer & une longue & heureuſe vie, qui ſont les plus grands Biens qu'on puiſſe ſouhaitter pour

ce Monde. Et ils ont en même temps la satisfaction de se voir éxemts de l'aveuglement & de l'erreur où sont généralement les autres Hommes, qui tous, ou ne connoissent pas, ou méprisent une Science si rare & si précieuse, ou la cherchent vainement par mille voyes fautives, & par mille moyens inutiles. Car comme l'a dit excellemment Lucréce :

*Suave Mari magno turbantibus æquora ventis*
*E terrâ magnum alterius spectare laborem,*
*Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,*
*Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.*
*Suave etiam belli certamina magna tueri*
*Per campos instructa tuâ sine parte pericli:*
*Sed nil dulcius est, benè quam munita tenere*
*Edita doctrinâ Sapientum templa serenâ,*
*Despicere unde queas alios possimque videre*
*Errare.*

Ce que j'ai traduit ainsi pour ceux qui n'entendent pas le Latin.

*Un Homme assis sur le rivage*
*Sent du plaisir à voir, menacé du naufrage,*
*Un Vaisseau que les vents tourmentent dans la Mer.*

*Son plaisir ne vient pas de le voir dans la peine ;*
*Mais il a de la joye, & sans être inhumaine,*
*A n'être pas dans le danger.*

*On a plaisir à voir du haut d'une muraille*
*Donner bien loin une bataille,*
*Etant en sureté du péril & des coups ;*
*Mais rien ne peut être si doux,*
*Que de voir les faux pas de l'aveugle Ignorance,*
*Ses chûtes, ses égaremens,*
*Et comme dans un Fort, être en pleine assurance,*
*Des Sages en suivant l'infaillible Science,*
*Et leurs solides sentimens.*

De sorte que l'on peut dire qu'il est de l'obscurité des Philosophes, à l'égard des Fils de la Science & des autres Hommes, ce qu'étoit cette Nuée miraculeuse que Dieu mit autresfois entre son Peuple, lorsqu'il sortit d'Egypte, & l'Armée de Pharaon qui le poursuivoit. Cette Nuée étoit claire & lumineuse du côté des Israëlites, afin de les éclairer & de les conduire ; & cette même Nuée étoit ténébreuse du côté des Egyptiens, pour les aveugler, & pour les jetter dans le désordre & dans la confusion.

Quelque peine que j'aye prise à m'expliquer le plus clairement & le plus succinctement que j'ay pû, & quelque soin que j'aye eu de diversifier ce Discours pour le rendre moins désagréable ; je ne doute point qu'il ne paroisse beaucoup trop long, & qu'il ne soit fort ennuyeux. Je sçai même qu'il sera inutile à ceux qui sont dèja avancez. Aussi n'est-ce pas pour eux que je l'ai fait, mais seulement pour ceux qui commencent, & qui voudront sérieusement s'appliquer à cette Science, & à la recherche de la Pierre Philosophale. C'est à ceux-là que je puis dire que ce Discours, qui est fondé sur l'Autorité des Philosophes, ne devra pas être inutile ni déplaisant: Parce que, les confirmant dans cette vérité, & leur fournissant par avance une véritable idée du grand Oeuvre, ils feront plus de progrès dans leur lecture, ils seront plus assurez dans les vûës qu'ils en auront, & ils ne s'écarteront pas si aisément de la seule Voye qu'il faut suivre pour parvenir à cette Connoissance. Et afin qu'ils puissent encore plus utilement lire les Livres des Philosophes, & s'éloigner de toutes les erreurs & les Sophistications, je finirai cette Préface par quelques Maximes, que j'ai tirées de nos Auteurs, & qui serviront aux Apprentifs, & à moi, de Guide dans notre Etude, & dans le Projet, que par la lecture

des Philosophes, nous pourrons former de leur grand Oeuvre.

I. Maxime. Il n'y a rien de réel & de véritable dans la Philosophie, que la seule Pierre Philosophale. *Je sçavois bien*, dit le Trévisan, *que toute autre chose que la Pierre etoit fausse*. Et ailleurs, *Il n'y a point d'autre Teinture que la nôtre*. Ainsi tout ce que l'on appelle *Particliers*, toutes les *Graduations*, *Augmentations*, *Teinture de Lune*, qui se font autrement que par la véritable Poudre de Projection, sont fausses. Et la raison en est, parce qu'il n'y a que l'Or, élevé & éxalté par la Nature & l'Art, qui puisse donner la véritable Teinture de l'Or. Et l'on ne peut l'éxalter que par le Mercure des Philosophes qui est son seul & véritable Dissolvant. Quoi que l'on puisse faire l'Oeuvre de ce seul Mercure, qui est Hermaphrodite, & qui a en soi les deux Teintures.

II. Maxime. Il ne faut point s'entremettre à travailler, dit Zachaire, que l'on ne sçache véritablement la chose, & que l'on n'en voye la possibilité, & toutes les Opérations & les suites de l'Ouvrage jusqu'à sa derniére perfection, comme si on l'avoit présente devant les yeux. Et qu'on n'entende l'Oeuvre par les Philosophes, & les Philosophes par l'Oeuvre, qu'on puisse les accorder tous, & qu'on ne trou-

ve plus de contradictions dans leurs Ecrits. Ce n'est pas qu'il y a beaucoup de choses dans les Livres des Philosophes, dit Nathanael Albineus, qui est l'Auteur de la Bibliothéque Chimique, que les Philosophes mêmes ne sçauroient entendre, parce qu'ils font allusion à de certaines choses, & à de certaines circonstances, qu'il n'est pas aisé de deviner; mais ce ne sont pas des choses essentielles.

III. Maxime. Quiconque sçaura la Science ne le dira jamais, si ce n'est à un fidelle Ami, parce que les Philosophes sont si jaloux de leur Science, qu'ils se la cacheroient à eux-mêmes s'il leur étoit possible. Et ainsi, tous ceux qui disent qu'ils sçavent la Pierre Philosophale, & qui demandent de l'argent pour la faire, font évidemment voir par-là qu'ils ne la sçavent pas; parce qu'ils aimeroient mieux ne la faire jamais, que de la dire pour de l'argent. Le sécret est la marque essentielle d'un Philosophe. Ce qui vient assurément de la trop grande facilité & simplicité de la chose.

IV. Maxime. Il n'y a qu'une seule Matiére, qui est Métallique, & qu'une seule Voye pour faire le grand Oeuvre, qui est naturelle, simple, & aisée, bien loin d'être embarassée de tant d'Opérations phantastiques, que les Sophistes imaginent,

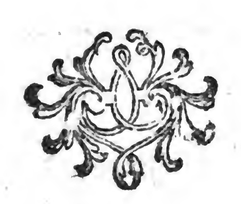
& parce que les Philoſophes l'aſſurent, & parce qu'autrement ils ne l'auroient jamais pû découvrir. Toute la difficulté n'eſt qu'à faire le Mercure des Philoſophes.

V. MAXIME. La Pierre Philoſophale ne ſe trouve point par hazard, dit Philaléthe. Parce que c'eſt une Science certaine & véritable, & qui eſt fondée ſur les Principes infaillibles de la Nature, Et elle n'eſt vraie & poſſible, que parce qu'elle eſt naturelle. Ainſi, ceux qui travaillent ſans ſçavoir ce qu'ils doivent faire, & ſans ſçavoir la choſe, ne trouveront jamais rien.

VI. MAXIME. Il en coûte peu de frais pour faire la Pierre Philoſophale, dit Philaléthe. Et ſans doute ils ne vont pas à vingt ou trente piſtoles en tout. Et ainſi ceux qui nous veulent engager en de grandes dépenſes pour faire l'Oeuvre, ſont des Ignorans & des Impoſteurs qu'il ne faut pas croire. Le plus sûr eſt de garder ſon argent, & de ne faire aucune folle dépenſe pour cela; ſe ſouvenant du Proverbe Eſpagnol, qui dit *Alquimia probada, tener Renta, y nogaſtar nada.* Que c'eſt une Pierre Philoſophale aſſurée que d'avoir bien du Revenu, & n'en rien dépenſer, ou du moins le bien ménager.

VII. La derniére MAXIME, & qui devoit être la prémiére, parce qu'elle eſt

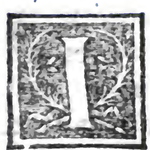
la plus considérable de toutes: Est que sans la bénédiction de Dieu, il est impossible que nous puissions jamais réüssir dans un si grand dessein: Que c'est, comme il a été dit, de ce seul Pére des lumiéres que nous devons espérer la connoissance & la révélation de ce grand Mistére: Et que ce n'est que de ce Souverain Maître, & juste Dispensateur de tous les Biens, que nous devons attendre la possession d'un si grand Trésor. Ainsi nous lui devons demander cette grace, si c'est pour notre salut, & attirer sur nous sa sainte bénédiction par nos priéres, par la pureté & l'innocence de notre vie, & ne lui demander & ne souhaiter un si grand Bien, que pour l'employer pour sa gloire, & pour nous en servir à secourir les véritables Pauvres, pour son amour.



LA TABLE



# LA TABLE D'EMERAUDE, DE HERMES TRISMEGISTE PERE DES PHILOSOPHES.



IL est vrai, sans mensonge, certain & très-véritable.

Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut : & ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, pour faire les Miracles d'une seule chose.

Et comme toutes les choses ont été,& sont venuës d'un, par la méditation d'un; ainsi toutes les choses ont été nées de cette chose unique ; par adaptation.

Le Soleil en est le Pére ; la Lune est sa Mére ; le Vent l'a porté dans son ventre ; la Terre est sa Nourrice. Le Pére de tout le *Téléme* de tout le Monde est ici. Sa force ou puissance est entiére ; si elle est convertie en Terre.

Tu ſépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Epais, doucement avec grande induſtrie. Il monte de la Terre au Ciel, & derechef il décend en Terre, & il reçoit la force des choſes ſupérieures & inférieures. Tu auras par ce moyen la gloire de tout le Monde; & pour cela toute obſcurité s'enfuira de toi.

C'eſt la Force forte de toute force; car elle vaincra toute choſe ſubtile, & pénétrera toute choſe ſolide.

Ainſi le Monde a été créé

De ceci ſeront & ſortiront d'admirables adaptations, deſquelles le moyen en eſt ici.

C'eſt pourquoi j'ai été appellé Hermès Triſmegiſte, ayant les trois parties de la Philoſophie de tout le Monde.

Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil eſt accompli, & parachevé.

## *EXPLICATION DE LA TABLE d'Emeraude, par Hortulain.*

## PREFACE.

*Loüange, honneur & gloire vous ſoit à jamais renduë, ô Seigneur Dieu tout-puiſſant! avec votre très-cher Fils, notre Sauveur* JESUS-CHRIST, *vrai Dieu & ſeul Homme parfait, & le Saint Eſprit Conſolateur, Trinité ſainte, qui êtes*

*le ſeul Dieu, je vous rends graces de ce qu'ayant eu la connoiſſance des choſes paſſagéres de ce Monde nôtre ennemi, vous m'en avez retiré par votre grande miſéricorde, afin que je ne fuſſe pas perverti par ſes voluptés trompeuſes. Et parce que j'en voyois pluſieurs, de ceux qui travaillent à cet Art, qui ne ſuivent pas le droit chemin; je vous ſuplie, ô mon Seigneur, & mon Dieu! qu'il vous plaiſe que je puiſſe détourner de cette erreur, par la Science que vous m'avez donnée, mes très-chers & bien-Aimés; afin qu'ayant connu la vérité, ils puiſſent loüer votre ſaint Nom, qui eſt bénit éternellement.*

*Moi donc Hortulain, c'eſt à dire Jardinier, ainſi apellé à cauſe des Jardins maritimes, indigne d'être appellé Diſciple de Philoſophie, étant émeu par l'amitié que je porte à mes très-Chers, j'ai voulu mettre en écrit la déclaration & explication certaine des paroles d'Hermès, Pére des Philoſophes, quoiqu'elles ſoient obſcures; & déclarer ſincérement toute la Pratique de la véritable Oeuvre. Et certes il ne ſert de rien aux Philoſophes de vouloir cacher la Science dans leurs Ecrits, lorſque la Doctrine du Saint Eſprit opére.*

## CHAPITRE PREMIER.

*L'Art d'Alchimie est vrai & certain.*

LE PHILOSOPHE dit : *Il est vrai*, à sçavoir que l'Art d'Alchimie nous a été donné. *Sans mensonge*, il dit cela pour convaincre ceux qui disent que la Science est mensongére ; c'est-à-dire, fausse. *Certain*, c'est à dire expérimenté ; car tout ce qui est expérimenté est très-certain. *Et très véritable*, car le très-véritable Soleil est procréé par l'Art.

Il dit très-véritable au superlatif, parce que le Soleil engendré par cet Art, surpasse tout Soleil naturel en toutes propriétés, tant médecinales qu'autres.

## CHAPITRE II.

*La Pierre doit être divisée en deux parties.*

ENsuite il touche l'Opération de la Pierrre, disant, *Que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut*. Il dit cela parce que la Pierre est divisée en deux parties principales, par le Magistére; sçavoir en la partie supérieure, qui monte en haut, & en la partie inférieure qui demeure en bas fixe & claire. Et toutesfois

ces deux parties s'accordent en vertu. C'eſt pourquoi il dit, *Et ce qui eſt en haut eſt comme ce qui eſt en bas.* Certainement cette diviſion eſt néceſſaire. *Pour faire les Miracles d'une choſe.* C'eſt à dire de la Pierre; car la partie inférieure c'eſt la Terre, qui eſt la Nourrice & le Ferment; & la partie ſupérieure c'eſt l'Ame, laquelle vivifie toute la Pierre, & la reſſuſcite. C'eſt pourquoi la Séparation, & la Conjonction étant faite, beaucoup de Miracles viennent à ſe faire en l'Oeuvre ſecrette de Nature.

---

## CHAPITRE III.

*La Pierre a en ſoi les quatre Elemens.*

ET *comme toutes choſes ont été & ſont venües d'un par la méditation d'un.* Il donne ici un éxemple diſant; Comme toutes choſes ont été & ſont ſorties d'un, c'eſt à ſçavoir, d'un globe confus, ou d'une maſſe confuſe, *par la méditation*, c'eſt à dire, par la penſée & création *d'un*; c'eſt a dir·, de Dieu tout-puiſſant. *Ainſi toutes choſes ſont nées.* C'eſt à dire, ſont ſorties, *de cette choſe unique*; c'eſt à dire, d'une Maſſe confuſe, *par adaptation*; c'eſt à dire par le ſeul commandement & miracle de Dieu. Ainſi notre

Pierre eſt née & ſortie d'une Maſſe confuſe, contenant en ſoi tous les Elémens, laquelle a été créée de Dieu, & par ſon miracle, notre Pierre en eſt ſortie & née.

---

## CHAPITRE IV.

*La Pierre a Pére & Mére, qui ſont le Soleil & la Lune.*

COmme nous voyons qu'un Animal engendre naturellement pluſieurs autres Animaux ſemblables à lui; ainſi le Soleil artificiellement engendre le Soleil par la vertu de la Multiplication de la Pierre. C'eſt pourquoi il s'enſuit, *Le Soleil en eſt le Pére*; c'eſt à dire, l'Or des Philoſophes. Et pour ce qu'en toutes Générations naturelles, il doit y avoir un lieu propre à recevoir les Semences, avec quelque conformité de reſſemblance en partie; Ainſi faut-il qu'en cette Génération artificielle de la Pierre, le Soleil ait une Matiére qui ſoit comme une Matrice propre à recevoir ſon Sperme & ſa Teinture. Et cela, c'eſt l'Argent des Philoſophes. Voila pourquoi il s'enſuit, *& la Lune en eſt la Mere.*

## CHAPITRE V.

*La conjonction des Parties est la conception & la génération de la Pierre.*

QUand ces deux se reçoivent l'un l'autre en la conjonction de la Pierre, la Pierre s'engendre au ventre du Vent, & c'est ce qu'il dit puis après : *Le Vent l'a porté en son ventre.* On sçait assez que le Vent est Air, & l'Air est vie, & la vie est l'Ame, laquelle j'ai déja dit cy-dessus, qu'elle vivifie toute la Pierre. Ainsi il faut que le Vent porte toute la Pierre, & la rapporte, & qu'il engendre le Magistére. C'est pourquoi il s'ensuit qu'il doit recevoir aliment de sa Nourrice, c'est à sçavoir de la Terre. Aussi le Philosophe dit : *La Terre est sa Nourrice.* Car de même que l'Enfant, sans l'aliment qu'il reçoit de sa Nourrice, ne parviendroit jamais en âge ; ainsi notre Pierre ne parviendroit jamais en effet sans la fermentation de la Terre ; & le ferment est appellé aliment. De cette sorte s'engendre d'un Pere avec la conjonction de sa Mére, *la chose*, c'est à dire, les Enfans semblables aux Péres; lesquels, s'ils n'ont la longue decoction, seront faits semblables à la Mére, &

retiendront le poids du Pére.

## CHAPITRE VI.

### *La Pierre est parfaite si l'Ame est fixée dans le Corps*

APrès il s'ensuit, *le Pere de tout le Téléme du Monde est ici*; c'est à dire, en l'Oeuvre de la Pierre il y a une voye finale. Et notez que le Philosophe appelle l'Opération *le Pére de tout le Téléme :* c'est à dire, de tout le Secret ou Trésor *de tout le Monde* ; c'est à sçavoir de toute Pierre qu'on a pû trouver en ce Monde. *Est ici.* Comme s'il disoit, Voici je te le montre. Puis le Philosophe dit, veux-tu que je t'enseigne quand la force de la Pierre est achevée & parfaite? C'est quand elle sera convertie & changée en sa terre. Et pour ce, dit-il, *sa force & puissance est entiére ;* c'est à dire, parfaite & complette, *si elle est convertie & changée en terre.* C'est à dire, si l'Ame de la Pierre ( de laquelle a été faite ci-dessus mention, que l'Ame est appellée Vent, & Air, en laquelle est toute la vie & la force de la Pierre ) est convertie en terre, c'est à sçavoir de la Pierre,& qu'elle se fixe en telle sorte, que toute la Substance de la Pierre soit si bien unie

avec ſa Nourrice ( qui eſt la Terre ) que toute la Pierre ſoit tournée & convertie en ferment. Et comme lors que l'on fait du pain, un peu de levain nourrit & fermente une grande quantité de pâte ; & en cette ſorte change toute la ſubſtance de la pâte en ferment : Auſſi veut le Philoſophe que notre Pierre ſoit tellement fermentée , qu'elle ſerve de ferment à ſa propre multiplication.

---

## CHAPITRE VII.

### *La mondification de la Pierre.*

ENſuite il enſeigne comment la Pierre ſe doit multiplier : Mais auparavant il met la mondification d'icelle & la ſéparation des parties, diſant : *Tu ſépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Epais, doucement avec grande induſtrie.* Doucement c'eſt à dire peu à peu, non pas par violence , mais avec eſprit & induſtrie , c'eſt à ſçavoir au fient ou fumier philoſophal. *Tu ſépareras* , c'eſt à dire diſſoudras, car la diſſolution eſt la ſéparation des parties. *La Terre du Feu , le Subtil de l'Epais* ; c'eſt à dire, la lie & l'immondicité du Feu , de l'Air, & de l'Eau & de toute la Subſtance de la Pierre , en ſorte qu'elle demeure entiérement ſans ordure.

## CHAPITRE VIII.

*La Partie non fixe de la Pierre doit séparer la Partie fixe & l'élever.*

LA Pierre étant ainſi préparée, elle ſe peut lors multiplier. Il met donc maintenant la Multiplication, & il parle de la facile liquefaction ou fuſion d'icelle par la vertu qu'elle a d'être entrante & pénétrante dans les Corps durs & mous, diſant: *Il monte de la Terre au Ciel & derechef décend en Terre.* Il faut bien remarquer ici, que quoi que notre Pierre, en ſa premiére Opération, ſe diviſe en quatre Parties, qui ſont les quatre Elémens: néanmoins (ainſi qu'il a été dit ci-deſſus) il y a deux Parties principales en elle; l'une qui monte en haut, qui eſt appellée la non fixe, ou la volatile; & l'autre qui demeure en bas fixe, qui eſt appellée la terre ou ferment, comme il a été dit. Mais il faut avoir grande quantité de la Partie non fixe, & la donner à la Pierre, quand elle eſt très-nette & ſans ordure, & il lui en faut donner tant de fois par le Magiſtére, que toute la Pierre, par la vertu de l'Eſprit, ſoit portée en haut, la ſublimant & la faiſant ſubtile. Et c'eſt ce de que dit le Philoſophe: Il monte de la Terre au Ciel.

## CHAPITRE IX.

*La Pierre volatile doit derechef être fixée.*

APrès tout cela, il faut incérer cette même Pierre, (ainsi exaltée & élevée, ou sublimée) avec l'Huile, qui a été tirée d'elle en la prémiére Opération, laquelle est appellée l'Eau de la Pierre. Et il la faut tourner si souvent en sublimant, jusqu'à ce que par la vertu de la fermentation de la Terre (avec la Pierre élevée ou sublimée) toute la Pierre par reïtération décende du Ciel en Terre, demeurant fixe & fluente. Et c'est ce que dit le Philosophe, *& de rechef décend en Terre*. Et ainsi, *Elle reçoit la force des choses supérieures*, en sublimant, *& des inférieures*, en décendant; c'est à dire, que ce qui est corporel, sera fait spirituel dans la Sublimation, & le spirituel sera fait corporel dans la *Descension* ou lors que la Matiére décend.

## CHAPITRE X.

*De l'utilité de l'Art, & de l'efficace de la Pierre.*

T*U auras par ce moyen la gloire de tout le Monde*. C'est à dire, par

cette Pierre ainsi composée, tu posséderas la gloire de tout le Monde. *Et pour cela toute obscurité s'enfuira de toi*; c'est à dire, toute pauvreté & maladie. *Cecy est la Force forte de toute force.* Car il n'y a aucune comparaison des autres forces de ce Monde à la force de cette Pierre : *Car elle vaincra toute chose subtile, & pénétrera toute chose solide.* Vaincra, c'est à dire, en vaincant & surmontant, elle changera & convertira le Mercure vif en le congelant, lui qui est subtil & mou, & pénétrera les autres Métaux, qui sont des Corps durs, solides & fermes.

---

## CHAPITRE XI.

### *Le Magistére imite la Création de l'Univers.*

LE PHILOSOPHE donne ensuite un éxemple de la Composition de sa Pierre, disant, *Ainsi le Monde a été créé*; c'est à dire, que notre Pierre est faite de la même maniére que le Monde a été créé. Car les prémiéres choses de tout le Monde, & tout ce qui a été au Monde, a été prémiérement une Masse confuse,& un Cahos sans ordre, comme il a été dit ci-dessus. Et après, par l'artifice du souverain Créateur, cette Masse confuse,

ayant été admirablement ſéparée & rectifiée, a été diviſée en quatre Elémens: & à cauſe de cette ſéparation, il ſe fait diverſes & différentes choſes. Ainſi auſſi ſe peuvent faire diverſes choſes par la production & diſpoſition de notre Oeuvre, & ce par la ſéparation de divers Elémens de divers Corps. *De ceci ſeront & ſortiront d'admirables adaptations.* C'eſt à dire, ſi tu ſépares les Elémens, il ſe fera d'admirables Compoſitions propres à notre Oeuvre, en la Compoſition de notre Pierre, par la conjonction des Elémens rectifiez. *Deſquelles*: c'eſt à dire, deſquelles choſes admirables propres à ceci. *Le moyen*, c'eſt à ſçavoir d'y procéder, *en eſt ici.*

---

## CHAPITRE XII.

### *Déclaration énigmatique de la Matiére de la Pierre.*

C'*Eſt pourquoi j'ai été appellé Hermès Triſmegiſte*, c'eſt à dire, *Mercure trois fois tres-grand.* Après que le Philoſophe a enſeigné la Compoſition de la Pierre, il montre ici couvertement dequoi ſe fait notre Pierre, ſe nommant ſoi-même. Premiérement, afin, que ſes Diſciples, qui parviendront à cette Science, ſe ſouviennent toujours de ſon nom. Mais

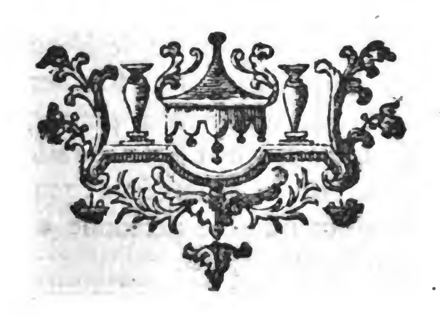
néanmoins il touche de quoi c'eſt que ſe fait la Pierre, diſant enſuite : *Ayant les trois Parties de la Philoſophie de tout le Monde*, pource que tout ce qui eſt au Monde, ayant Matiére & Forme, eſt compoſé des quatre Elémens. Or quoi que dans le Monde il y ait une infinité de choſes qui le compoſent & qui en ſont les Parties, le Philoſophe les diviſe & les réduit pourtant toutes à trois Parties; c'eſt à ſçavoir en la Partie minérale, végêtale, & animale, de toutes leſquelles enſemble ou ſéparément il a eu la vraie Science, en l'Opération du Soleil, ou Compoſition de la Pierre. Et c'eſt pour cela qu'il dit, *Ayant les trois Parties de la Philoſophie de tout le Monde*, leſquelles toutes trois ſont contenuës dans la ſeule Pierre; c'eſt à ſçavoir au Mercure des Philoſophes.

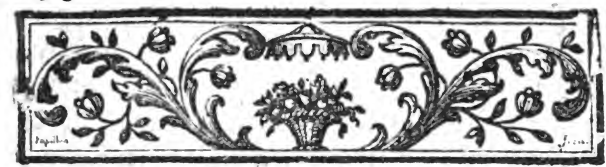
## CHAPITRE XIII.

### *Pourquoi la Pierre eſt appellée parfaite.*

CEtte Pierre eſt appellée parfaite, parce qu'elle a en ſoi la nature des choſes minérales, végétales & animales. C'eſt pourquoi elle eſt appellée triple, autrement trine-une; c'eſt à dire triple & unique, ayant quatre Natures, c'eſt à

sçavoir les quatre Elémens, & trois Couleurs, la noire, la blanche & la rouge. Elle est aussi appellée le grain de froment; lequel, s'il ne meurt, demeurera seul, & s'il meurt (comme il a été dit ci-dessus, quand elle se conjoint en la conjonction) il rapporte beaucoup de fruit; c'est à sçavoir, quand les Opérations, dont nous avons parlé, sont parachevées. O Ami Lecteur! si tu sçais l'Opération de la Pierre, je t'ai dit la vérité; & si tu ne la sçais pas, je ne t'ai rien dit. *Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil est accompli & parachevé.* C'est à dire, ce qui a été dit de l'Opération de la Pierre de trois Couleurs & de quatre Natures, qui sont en une chose unique; c'est à sçavoir au seul Mercure philosophal, est achevé & fini.





# LES SEPT CHAPITRES, ATRIBUEZ A HERMES

## CHAPITRE PREMIER



VOICI ce que dit Hermès. Pendant le long-tems que j'ai vêcu, je n'ai cessé de faire des expériences; & j'ai toûjours travaillé sans m'épargner.

Je ne tiens cet Art & cette Science que de la seule inspiration de Dieu. C'est lui qui a daigné la révéler à son Serviteur.

C'est lui qui a donné à ceux qui sçavent se bien servir de leur raison, le moyen de connoître la vérité : mais il n'a jamais été cause que personne ait suivi l'erreur ni le mensonge.

Pour moi, si je ne craignois le jour du Jugement, & d'être damné pour avoir caché cette Science, je n'en aurois rien dit; & je n'écrirois point, pour l'enseigner

gner à ceux qui viendront aprés moi.

Mais j'ai voulu rendre aux Fidéles ce que je leur devois, en leur enseignant ce que l'Auteur de la fidélité a daigné me révéler.

Ecoutez donc, Fils des sages Philosophes, nos Prédécesseurs, non pas corporellement ni inconsidérément la Science des quatre Elémens (1) qui sont passibles, *& qui peuvent être alterez & changez* par leurs Formes; & qui sont cachez avec leur action.

Car leur action est cachée *dans notre Elixir;* parce qu'il ne sçauroit agir, s'il n'est composé *de l'union tres-éxacte de ces mêmes Elémens*; & il n'est point parfait, qu'il n'ait passé par toutes ses Couleurs, *dont chacune marque la domination d'un Elément particulier.*

Sachez, Fils des Sages, qu'il y a une di-

(1) Les Philosophes appellent ainsi leur Science, parce qu'ils assûrent qu'elle ne consiste qu'à transmuer les Elémens. Cette Transmutation se fait en changeant la Terre en Eau, & l'Eau en Terre, parce qu'il n'y a que ces deux Elémens sensibles & apparens, & que les deux autres, qui sont l'Air & le Feu, sont renfermez en ces deux-là. Ainsi, pour faire l'Oeuvre des Philosophes, il n'y a qu'à dissoudre l'Or, qu'ils appellent Terre, ou Corps, & à le reduire en Mercure (ce qui ne peut se faire que par leur prémier Mercure, qu'ils appellent Eau, à cause qu'il est liquide & qu'il est le véritable & unique Dissolvant de l'Or) puis à changer en Terre ou en Poudre ces deux Mercures, qui sont Eau, & parfaitement unis ensemble, & que le Trévisan appelle *Mercure double.*

vision de l'Eau des anciens Philosophes; qui la partage en quatre autres choses. Une est à deux, & trois à une. Et à la Couleur de ces choses, c'est à dire à l'Humeur qui coagule, appartient la troisiéme partie, & les deux autres troisiémes parties sont pour l'Eau. Ce sont-là les poids des Philosophes. (1)

Prenez de l'Humeur une once & demie, & de la Rougeur méridionale, ou de l'Ame du Soleil la quatriéme partie, qui est une demie once, & de la Gomme orangée aussi une demie once, & la moitié d'Orpiment, qui sont huit, c'est à dire trois onces.

(1) L'Auteur détermine ici quelle doit être la dose, ou la quantité des deux Matiéres, qui entrent dans la Composition de l'Oeuvre. Il appelle cette Composition l'Eau des anciens Philosophes, ou à cause que leur prémier Mercure, qui est leur Eau, est la prémiére & principale partie de cette Composition, & qu'il y est en double portion du Soufre, ou de l'Or, qui en est l'autre partie, ce qui est, dit-il, le poids des Philosophes; ou bien, parce que le mêlange du prémier Mercure & de l'Or ne peut point être appellé la Composition de l'Oeuvre, qu'après que l'Or est dissous; n'y ayant effectivement que les choses liquides, & encore celles qui sont de même nature, qui puissent s'unir parfaitement, & faire une véritable Composition. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il nomme le Soufre, ou l'Or, la Teinture des Matiéres, & l'Humeur coagulante, parce que c'est le Soufre qui teint & qui fixe. D'ou il est évident qu'il faut nécessairement que l'Or soit dissous, pour pouvoir être éxactement uni avec le Mercure, qui est son Dissolvant, & par conséquent, pour faire ensemble la véritable Composition de l'Oeuvre.

Et ſçachez que la Vigne des Sages ſe tire en trois, & que ſon vin eſt parfait à la fin de trente.

Concevez comment l'Opération s'en fait. La Cuiſſon le diminuë *en quantité*, & la Teinture l'augmente *en qualité*; parce que la Lune commence à décroître après ſon quinziéme jour, & elle croît au troiſiéme. C'eſt donc là le commencement & la fin.

Voici, je viens de vous déclarer ce qui avoit été célé. Car l'Oeuvre eſt avec vous & chez vous; de ſorte que la trouvant en vous-même, *où elle eſt continuellement*, vous l'avez auſſi toûjours quelque-part où vous ſoyez, ſoit en Terre ou en Mer. (1)

Gardez donc l'Argent-vif, qui ſe fait dans les Lieux ou Cabinets intérieurs, c'eſt-à-dire *dans les Principes des Métaux, qui en ſont compoſez*, & dans l'eſquels il eſt coagulé. Car c'eſt-là cet Argent vif, que

(1) M. Salomon penſe que par ces paroles, *l'Oeuvre eſt avec vous & chez vous*, l'Auteur veut dire que dans la conformation de nos Corps & dans le changement des alimens, qui ſe fait continuellement en notre ſubſtance, il ſe trouve une repréſentation de l'Oeuvre des Philoſophes. Si j'oſois ajouter ma penſée à celle de ce ſçavant Commentateur, je dirois qu'il me ſemble qu'Hermès, ou celui qui a écrit ſous ſon nom, entend parler ici de l'Eſprit Univerſel (*principe eſſentiel de notre vie*,) que nous reſpirons en tout tems & en tous lieux, & qui eſt la véritable origine du Mercure Philoſophique.

l'on dit être de la Terre qui reſte.

Que celui donc qui n'entend pas mes paroles, en demande l'intelligence à Dieu, qui ne juſtifie les œuvres d'aucun Méchant, & qui ne refuſe à nul Homme de bien la récompenſe qui lui eſt duë.

Car j'ai découvert tout ce qui avoit été caché de cette Science; j'ai declaré un très-grand Secret; & j'ai dit même toute la Science à ceux qui ſçauront l'entendre.

Vous donc, Inquiſiteurs de la Science, & vous, Enfans de la Sageſſe, ſçachez que le Vautour étant ſur la Montagne, crie à haute voix: Je ſuis le blanc du noir, & le rouge du blanc, & l'orangé du rouge. Certes je dis la vérité.

Sçachez auſſi que le Corbeau qui vole ſans aîles dans la noirceur de la nuit, & dans la clarté du jour, eſt la tête, ou *le commencement* de l'Art.

Le Coloris ſe prend de l'amertume qui eſt en ſon goſier, & la teinture eſt ſortie de ſon corps, & il ſe tire une Eau véritable & toute pure de ſon dos.

Comprenez donc ce que je dis, & recevez par même moyen le Don de Dieu *que je vous communique :* Mais célez-le à tous les Imprudens.

C'eſt une Pierre que l'on doit honorer, qui eſt cachée dans les Cavernes ou *dans*

*le profond* des Métaux. Sa couleur la rend éclatante ; c'eſt une Ame, ou *un Eſprit* ſublime, & une Mer ouverte.

Voicy, je vous l'ay declarée ; rendez graces à Dieu, de ce qu'il vous a enſeigné cette Science : car il aime ceux qui ont de la reconnoiſſance de ſes graces.

Mettez donc *cette Pierre*, c'eſt à dire *ſa Matiére*, dans un feu humide, & l'y faites cuire. Ce feu augmente la chaleur de l'humidité, & il tuë la ſéchereſſe de l'incombuſtion, juſqu'à ce que la racine paroiſſe : C'eſt à dire, *juſqu'à ce que le Corps ſoit reſous en ſon Mercure*. Après cela faites ſortir de cette Matiére la rougeur, & ſa partie légére, *Continuant à le faire*, j'uſqu'à ce qu'il n'y en ait que la troiſiéme partie qui reſte.

Enfans des Sages, *la raiſon pour laquelle* on a appellé les Philoſophes (*Envieux*) ce n'a pas été à cauſe qu'ils ayent jamais eu deſſein de rien céler aux gens de bien, ni à ceux qui vivent pieuſement, ni aux légitimes *& veritables Enfans de la Science*, ni aux Sages.

Mais parce qu'ils la cachent aux Ignorans C'eſt à dire, *à ceux qui n'en ſçavent pas aſſez pour la connoître*, aux Vicieux, & à ceux qui vivent ſans loi & ſans charité ; de crainte que par ce moyen les Méchans ne devinſſent puiſſans pour

commettre toutes ſortes de crimes, dont les Philoſophes ſeroient reſponſables à Dieu. Car tous les Méchans ſont indignes de *poſſéder* la Sageſſe.

Sachez que je nomme cette Pierre par ſon nom. Car les Philoſophes l'appellent la Femme de la Magnéſie, ou la Poule, ou la Salive blanche, le Laît des choſes volatiles, & la Cendre incombuſtible, afin de la cacher aux Imprudens, qui n'ont ni ſens, ni loi, ni humanité.

Mais moi, je l'ai nommée d'un nom fort connû, en l'appellant la Pierre des Sages. Conſervez donc dans cette Pierre la Mer, le Feu, & le Volatil du Ciel, juſqu'au moment de ſa ſortie.

Or je vous conjure tous, ô Fils des Philoſophes! au nom de notre Bien-faicteur, qui vous fait une grace ſi ſinguliére de ne jamais déclarer le nom de cette Pierre à aucun Fou, à aucun Ignorant, ni à aucun qui en ſoit indigne.

Pour ce qui eſt de moi, je puis dire que perſonne ne m'a rien donné que je ne lui aye rendu tout ce qu'il m'a donné. Je n'ai jamais manqué au reſpect que je lui devois; & j'ai toûjours parlé fort honorablement de lui.

Mon Fils, cette Pierre eſt enveloppée de pluſieurs Couleurs, qui la cachent; mais il n'y en a qu'une ſeule, qui marque

ſa naiſſance, & ſon entiére perfection. Connoiſſez qu'elle eſt cette Couleur, & n'en dites jamais rien.

Avec l'aide de Dieu tout-puiſſant, cette Pierre vous délivrera & vous garantira de maladies pour grandes qu'elles ſoient; elle vous préſervera de toutes triſteſſe & afflictions, & de tout ce qui pourroit vous nuire au corps & à l'eſprit.

Elle vous conduira encore des ténébres à la lumiére, du déſert à la maiſon, & de la néceſſité à l'abondance.

---

## CHAPITRE II.

MON Fils, avant toutes choſes, je vous avertis de craindre Dieu, car c'eſt lui qui fera réüſſir votre Opération, & qui fera l'union de chaque Elèment ſéparé.

Mon Fils, comme je ne vous crois pas privé de raiſon, ni inſenſé, vous devez raiſonner ſur tout ce que l'on vous dira de notre Science, Recevez même mes exhortations & méditez ſi bien les leçons que je vous fais, que vous les entendiez, comme ſi c'étoit vous-même qui en fuſſiez l'Auteur.

Car comme ce qui eſt naturellement chaud ne peut devenir froid, ſans être altéré; de même celui qui uſe bien de ſa

raiſon, doit fermer la porte à l'ignorance, de peur que ſe croyant aſſûré, il ne ſoit trompé.

Mon Fils, prenez le volatil, ſubmergez-le lorſqu'il vole, & ſéparez-le de ſa roüille, qui le tuë; ôtez-la, & chaſſez-la de lui, afin qu'il devienne vivant, comme vous le ſouhaitez; après quoi il ne faut plus qu'il s'éléve dans le Vaiſſeau; mais il doit retenir *& fixer* viſiblement ce qu'il y a de volatil.

Car ſi vous le tirez d'une ſeconde affliction, après l'avoir tiré d'une prémiére, & ſi pendant les jours, dont vous ſçavez le nombre, vous le gouvernez avec adreſſe, ce vous ſera une compagnie telle qu'il vous l'a faut, & en le ſéparant, vous en ſerez le maître, & il vous ſervira d'ornement.

Mon Fils, ſéparez du rayon ſon ombre, & ce qu'il a d'impur; parce qu'il y a des nuées au deſſus de lui, qui le saliſſent, & qui l'empêchent de luire, à cauſe qu'il eſt brûlé par l'oppreſſion, & par ſa rougeur.

Prenez cette rougeur, qui a été corrompuë par l'Eau, de même que la cendre vive contient en ſoi du feu. Que ſi vous l'ôtez toûjours, juſqu'à ce que la rougeur ſoit nette & purifiée; vous ferez une union, dans laquelle il s'échauffe & ſe repoſe.

Mon

Mon Fils, remettez dans l'Eau, pendant les trente jours que vous ſçavez, le Charbon de qui la vie eſt éteinte Ainſi, *ô notre Oeuvre!* vous repoſant ſur le puis de cet Orpiment, qui n'a point d'humidité.

Voici, j'ai comblé de joye les cœurs de ceux qui eſpérent en vous, *ô notre Elixir!* & j'ai rejoui les yeux de ceux qui vous conſidérent, par l'eſpérance du bien que vous renfermez en vous-même.

Mon Fils, ſoyez aſſuré que l'Eau étoit prémiérement dans l'Air, puis dans la Terre. C'eſt pourquoi faites-la auſſi remonter en haut par ſes conduits, & changez-la avec diſcrétion; & enſuite uniſſez-la peu à peu à ſon prémier Eſprit rouge, qui a été ramaſſé.

Mon Fils, je vous apprens que l'Onguent de notre Terre eſt un Soufre, Orpiment, Gomme, Colchotar, qui eſt Soufre, Orpiment, & même *divers* Soufres, & ſemblables choſes; chacune deſquelles eſt plus vile que n'eſt l'autre, & il y a diverſité entre-elles

De ces choſes vient encore l'Onguent de la Colle, qui eſt Poils, Ongles & Soufre. De là vient auſſi l'Huile des pierres, & le Cerveau qui eſt Orpiment. De la même vient l'Ongle des Chats qui eſt Gomme, & l'Onguent des blancs, &

l'Onguent des deux Argens vifs Orientaux, qui pourchaſſent les Soufres, contiennent les Corps.

Je dis de plus que le Soufre teint & fixe, & qu'il eſt contenu *& renfermé*, & qu'il ſe fait par l'union de Teintures. Or les Onguents (1) teignent & fixent ce qui eſt contenu dans le Corps ; & c'eſt par ce ſeul moyen que ſe fait l'union des choſes volatiles avec les Soufres allumineux, qui retiennent & fixent tout ce qu'il y a de volatil.

Mon fils, la diſpoſition, que les Philoſophes recherchent, eſt unique de notre Oeuf, ce qui ne ſe rencontre pas en l'œuf de Poule. Il y a néanmoins quelque reſſemblance en notre divine Oeuvre, qui eſt l'ouvrage de la Sageſſe, & l'œuf de Poule ; en ce qu'en l'une & en l'autre les Elémens y ſont unis & arrangez avec ordre

Sachez donc, mon Fils, que de cette reſſemblance, & de cette proximité de nature, l'on peut tirer un grand avantage pour la connoiſſance de notre Oeuvre. Car dans l'œuf de Poule il y a une ſubſtance qui repreſente la matiére *aqueuſe de l'Oeuvre*, qu'on appelle Spirituelle ou Eſprit ; il y en a une autre ſemblable à l'Or, *qui eſt la Terre des Philiſophes*.

(1) Le Soufre des Philoſophes.

Et en ces deux Subſtances on remarque viſiblement l'aſſemblage & l'union des quatre Elémens. (1)

(1) La comparaiſon que les Philoſophes font de leur grand Oeuvre avec l'œuf, eſt fort juſte, mais non pas tant à mon advis, parce que les quatre Elémens ſe trouvent dans leur Oeuvre de même que dans l'œuf, qu'à cauſe qu'il y a deux Matiéres dans l'Oeuvre des Philoſophes, leur Mercure & l'Or; comme il y en a deux dans l'œuf, le Jaune & le Blanc. Que ces Matiéres ont grand rapport les unes aux autres, & quil y a beaucoup de reſſemblance entre-elles; outre les autres choſes qui contribuent à cette conformité. Car prémiérement le Mercure des Philoſophes étant, ſelon Philaléthe, ſemblable à l'Argent vif vulgaire, & en ayant l'apparence & toutes les propriétés, il repréſente parfaitement le blanc de l'œuf non ſeulement parce que, comme lui, il eſt blanc, aqueux, liquide, & d'une conſiſtance un peu épaiſſe, & que d'ailleurs dans la compoſition de l'Oeuvre, il y a plus de ce prémier Mercure que d'Or; comme dans l'œuf le blanc eſt en plus grande quantité que n'eſt le jaune; mais principalement parce que le Mercure vivifie l'Or, diſent les Philoſophes, & qu'il a en lui tout ce qui eſt néceſſaire pour la compoſition & perfection de l'Oeuvre. Ce qui a donné lieu à cette Maxime; *Tout ce que les Sages cherchent, eſt dans le Mercure*, de même que le blanc de l'œuf a en ſoi tout enſemble & la matiére, dont eſt entiérement formé le Poulet, & le principe qui lui donne la vie. Secondement l'Or, qui eſt l'autre Matiére de l'Oeuvre, reſſemble pareillement au jaune de l'œuf, tant par ſa Couleur & ſa conſiſtance, qui eſt plus reſſerrée & plus ſolide que n'eſt celle du Mercure, qu'à cauſe qu'il lui ſert de ferment, & même de nourriture; ce qu'il fait en l'épaiſſiſſant, le fixant, & s'uniſſant intimement à lui: comme le jaune de l'œuf eſt plus épais que le blanc, & que dans l'œuf il ſert d'aliment au Poulet, qui ſe forme du blanc, juſqu'à ce qu'il ſoit éclos. Ainſi le jaune de l'œuf en nourriſſant le Poulet, & s'uniſſant à ſa ſubſtance, reçoit la vie; comme l'Or, ſelon les Philoſophes, eſt vivifié, lorſqu'il eſt ſi éxactement uni à leur Mer-

Le Fils a demandé à Hermès: Les Soufres, qui conviennent à notre Oeuvre, sont-ils célestes ou terrestres ? Et Hermès repondit: Il y en a de célestes, & il y en a aussi qui sont terrestres. (2)

*Le Fils lui dit là-dessus* : Mon Pére,

ture, que tous deux ne font plus qu'une même Substance. Enfin, comme le blanc & le jaune de l'œuf sont contenus dans une taye, & dans la coque qui enveloppe le tout ; de même aussi les Philosophes renferment la composition de leurs deux Matiéres dans un Vaisseau de verre, bouché fort éxactement, & que pour cette raison, & pour sa figure ovale, ils appellent leur Oeuf ; & ils le posent dans un Fourneau, sur une écuelle pleine de cendres, qui servent d'*interméde*, comme les Artistes l'appellent, c'est à dire de milieu entre le Feu & le Vaisseau, & ces deux choses, dit Flamel en son Poëme, sont comme la Paille & le Nid de la Poule où est l'œuf qu'elle couve. Les Philosophes entretiennent au commencement dans leur fourneau un feu doux & continuel, pour éxiter peu à peu les Esprits qui sont dans leur Mercure, & qui doivent faire la dissolution de l'Or & le vivifier, qui sont les principales Opérations de leur Oeuvre. Comme la Poule échaufe doucement ses œufs dans son nid, en les couvant pour réveiller & faire agir le principe de vie qui est renfermé dans le blanc, & qui doit faire la conformation de toutes les parties du Poulet, & l'animer ; Et comme la Poule ne cesse de couver ses œufs, jusques à ce que les Poulets soient arrivez à leur terme, & qu'ils soient éclos ; les Philosophes contienüent toûjours à entretenir le feu dans leur Fourneau, jusqu'à ce que leur Elixir, qu'ils appellent aussi leur Poulet, soit arrivée au tems limité de sa perfection. *M. Salomon.*

(2) Le Soufre céleste est celui que contient l'Esprit Universel, & qu'on en tire facilement. Le Soufre terrestre est celui qu'on extrait de l'Or, lorsqu'on le réincrude on remet dans ses prémiers Principes, par le moyen du Mercure des Philosophes, son unique & véritable Dissolvant.

je crois que le Ciel eſt le cœur dans les choſes ſupérieures, & que la Terre l'eſt dans les inférieures. A quoi Hermès répondit: Vous ne dites pas bien. Car le Mâle eſt le Ciel de la Fémelle, & la Fémelle eſt la Terre du Mâle.

*Le Fils lui demanda enſuite*: Lequel des deux eſt le plus digne d'être le Ciel, ou d'être la Terre? Hermès répondit: Ils ont beſoin l'un de l'autre, parce qu'en tous les Préceptes l'on ne commande que la médiocrité. Comme qui diroit: Le Sage commande à tous les Hommes. Car le médiocre eſt le meilleur; parce que quelque Nature que ce ſoit s'aſſocie & s'unit beaucoup mieux avec celle qui lui eſt ſemblable. Et notre Science, qui eſt appellée Sageſſe, nous fait voir qu'il n'y a que les choſes médiocres & tempérées qui s'uniſſent.

Le Fils dit alors: Mon Pére, lequel de ceux-là eſt le médiocre? Hermès repondit: A chaque Nature il y en a trois de deux. L'Eau eſt prémiérement néceſſaire, puis l'Onguent ou Soufre, & les féces ou impuretés demeurent en bas.

Or le Dragon ſe trouve en toutes ces choſes. Les ténébres ſont ſa maiſon, & la noirceur eſt en elles. Et par cette noirceur, il monte en l'Air. Et cet Air eſt le Ciel, ou il commence de paroître

comme en ſon Orient. Mais tandis que ces choſes s'élevent comme une fumée *& s'évaporent*, elles ne ſont pas permanentes *ni fixes*.

Mais faites raſſoir la fumée de l'Eau; ôtez la noirceur à l'Onguent, & chaſſez la mort des féces *& de l'impureté*. Et la diſſolution étant faite par la victoire *que les deux Matiéres ont remportées l'une ſur l'autre*, & s'étant unie enſuite, de ſorte qu'elles s'entre-tiennent toutes deux, alors elles ſont vivantes.

Mon Fils, vous devez ſçavoir que l'Onguent médiocre, c'eſt à dire le Feu, tient le milieu entre les féces & l'Eau, & c'eſt lui qui recherche l'Eau; parce qu'on les appelle Onguent & Soufre, & qu'il y a une grande affinité entre le Feu, l'Huile & le Soufre; car de même que le Feu jette une flamme, auſſi fait le Soufre.

Shachez, mon Fils, que toutes les ſageſſes du monde ſont audeſſous de la ſageſſe que je poſſéde; & que tout ce que ſon Art peut faire, conſiſte à rendre ces Elémens occultes & cachez; ce qui eſt une choſe merveilleuſe.

Celui donc qui déſire être introduit en cette ſageſſe cachée que nous poſſedons, doit fuir le vice d'arrogance, être Pieux, être Homme de bien, d'un

profond raiſonnement, & garder les Secrets qui lui ont été découvers.

Je vous avertis encore mon Fils, que qui ne ſçait pas mortifier, faire une *nouvelle* génération, vivifier les Eſprits, purifier, introduire la lumiére, juſques à ce que les Elémens ſe combattent, qu'ils ſoient colorez, & qu'ils ſoient nettoyez de leurs taches, telles que ſont la noirceur & les ténébres; celui-là ne ſçait rien, & n'avance rien. Mais s'il ſçait faire ce que je viens de dire, il ſera élevé en grande dignité, tellement que les Rois auront de la vénération pour lui.

Mon Fils, nous ſommes obligez de garder ces Sécrets, & de les céler à tous les Méchans, & à ceux qui n'ont pas aſſez de ſageſſe, ny aſſez de diſcrétion *pour les garder, & en bien uſer.*

Vous devez ſçavoir de plus que notre Pierre eſt faite de pluſieurs choſes, & de pluſieurs couleurs; qu'elle eſt faite & compoſée de quatre Elémens unis; que nous devons ſéparer ces Elémens, les deſunir, & comme autant de piéces différentes, les mettre chacun à part.

Nous devons auſſi mortifier en partie la Nature ou les Principes, qui ſont en cette Pierre; conſerver l'Eau & le Feu qui demeure en elle, & qui ſont faits des

quatre Elémens ; & retenir *ou fixer* leurs Eaux par ſon Eau, laquelle n'eſt pas pourtant Eau quant à la forme *extérieure*, *ou apparente* ; mais un Feu, qui monte ſur les Eaux, & qui les contient dans un vaiſſeau, qui doit être entier *& ſans fêlure*, de peur que les Eſprits ne s'échapent & ne ſortent des Corps. Etant ainſi retenus, ils deviennent tingens & fixes.

O benîte forme ou apparence d'Eau Pontique, qui diſſous les Elémens ! Or afin qu'avec cette Ame aqueuſe nous poſſedions la Forme ſulphureuſe, c'eſt-à-dire *afin que la Compoſition, qui étoit ſemblable à de l'Eau, devienne Terre ou Soufre*, il faut que nous la mêlions avec notre Vinaigre.

Car lors que par la puiſſance & la vertu de l'Eau le Composé eſt diſſout, c'eſt alors la clef, *ou le moyen aſſeuré* pour le rétablir & le refaire. Alors la Mort & la noirceur les quittent, & la Ageſſe, *c'eſt-à-dire l'Ouvrage de la Sageſſe*, commence de paroître. Je veux dire, *que l'Ariſte connoît par là, qu'il a bien & ſagement conduit ſon Opération, & qu'il eſt dans la véritable voye que les Philoſophes ont tenuë.*

## CHAPITRE III.

SACHEZ, mon Fils, que les Philoſophes font *des liaiſons* ou des nœuds forts & ſerrez pour combatre contre le feu; parce que les Eſprits aiment d'être dans les Corps qui ſont lavez, & ils ſe plaiſent à y demeurer.

Et dès que les Eſprits ſont unis à eux, ces Eſprits les vivifient, & ils demeurent en eux, & les Corps retiennent ces Eſprits, ſans jamais les quitter.

Alors les Elémens, qui ſont morts, deviennent vivans, & ils teignent les Corps compoſez de ces Elémens; ils ſont altérez & changez, & ils font des œuvres admirables, & qui ſont permanentes, comme dit le Philoſophe. (1)

O forme aqueuſe d'Eau permanente, qui crée les Elémens dont eſt fait notre Roi, & qui par un régime témperé ayant acquis la Teinture, & t'étant unie à tes Fréres, te repoſes enſuite, *parce que tu es parvenuë à ta fin.* !

(1) S'il eſt vrai qu'Hermès ait été le prémier des Philoſophes, comme c'eſt l'opinion commune, fondée ſur tous les Ecrits que nous avons des anciens Philoſophes, qui pour cette raiſon l'appellent *Pére*, les derniers mots de ce verſet font voir que cet Ouvrage n'eſt pas de lui.

Notre Pierre très-prêtieuse, étant jettée sur le fumier, est très-chere & tout ensemble ville & même très-vile, parce que nous devons tout à la fois mortifier & vivifier deux Argents-vifs, qui sont l'Argent vif de l'Orpiment, & l'Argent-vif Oriental de la Magnésie.

O que la Nature est une grande Ouvriere! puisqu'elle cré les Principes naturels; qu'elle retient ce que ces Principes ont de médiocre, après les avoir séparez *des crasses, & impuretés grossiéres.* Cette Nature est revenuë avec la lumiére; & elle a été produite avec la lumiére, qu'a enfanté une Nuée ténébreuse. & cette Nuée est la Mére de toute l'Oeuvre.

Mais lors que nous unirons le Roi couronné à notre Fille rouge. Cette Fille, par le moyen d'un régime de feu si bien tempéré, qu'il ne puisse rien gâter, concevera un Fils, qui sera uni à elle, & qui sera pourtant au dessus. Elle nourrit ce Fils, & le rend fixe & permanent, avec ce petit feu. Et ainsi le Fils vit de notre feu.

Or quand on laisse le feu sur la feüille de Soufre, il faut que le terme des cœurs entre sur lui, qu'il en soit lavé, & qu'ainsi son ordure sorte hors de lui. Il se change alors, & quand il est tiré du

feu, sa teinture demeure rouge comme les chairs *vives*.

Notre Fils, qui est né Roi, reçoit sa teinture du feu; après quoi, & la mort, & la mer, & les ténébres le quittent; *parce qu'il devient vivant; il se desseche, & se fait poudre; & il a une lueur vive & éclatante.*

Le Dragon, qui garde les trous, fuit les rayons du Soleil. Notre Fils, qui est mort, reprendra la vie. Il sortira du feu étant Roi, & il se réjoüira de son union & de son mariage. Ce qui étoit occulte & caché deviendra manifeste & apparent, & le lait de la Vierge sera blanchi.

Ce Fils, ayant recû la vie, combat contre le feu, il a une teinture la plus excellente de toutes les teintures. Car alors il a le pouvoir de faire du bien, *en communiquant cette teinture à ses Fréres*. Et il contient en soi la Philosophie, *puisqu'il en est le fruit & l'ouvrage.*

Venez, Fils des Sages; réjoüissons-nous tous ensemble; faisons éclater notre joye par des cris d'allégresse; car la mort est consumée. Notre Fils règne. Il a sa robe rouge, & il est revétu & paré de sa pourpre.

# CHAPITRE IV.

ECOUTEZ, Fils des Sages, comme cette Pierre crie: Défendez-moi, & je vous défenderai. (1) Voulez-vous me donner ce qui m'appartient, afin que je vous aide?

(1) Quoique la Nature ne produise pas seulement la Matiére du premier Mercure des Philosophes & l'Or, qui sont, dit Philaléthe, les matériaux du Magistére; mais qu'elle en soit même la principale Ouvriére; il est certain néanmoins qu'elle ne le sçauroit faire toute seule, & il faut nécessairement que l'Art lui aide. Ce qu'il fait dans toute l'étenduë & la durée de l'Oeuvre. Car dans la prémiére Opération, l'Art aide à la Nature à faire la Composition du prémier Mercure, par la préparation qu'il donne à sa Matiére, & sans doute encore par d'autres secours, qui pour être moins pénibles, ne sont pas moins nécessaires. Et dans la seconde, l'Art contribuë à parachever l'ouvrage, tant par le régime du feu, qu'il entretient & conduit, que par la jonction qu'il fait de ce prémier Mercure avec l'Or, qui est par où commence cette derniére Opération. Et c'est-là cette jonction que la Pierre (c'est à dire ce Mercure, qui est la principale partie de la Pierre) demande ici à l'Artiste qu'il fasse, afin qu'elle lui aide ensuite; la Pierre (ou cette Matiére) ne pouvant être utile, si elle n'est parfaite, ni parfaite sans cette union du Mercure & de l'Or au moins par la voye ordinaire, qui est ou la seule que les prémiers Philosophes ont sçûë, ou qu'ils ont voulu que l'on sçût. Et c'est assurément celle dont parle notre Auteur, puisqu'il assure dans le Chapitre 7. que *sans le Ferment de l'Or l'Elixir ne se peut faire.* Or ce Philosophe fait dire ici au Mercure, que l'Or lui appartient, parce que l'Or est le fils du Mercure, étant fait de sa propre

Mon Soleil & mes rayons sont intimement en moi ; & la Lune, qui m'est

Substance ; & que d'ailleurs c'est de l'Or seul, de qui le Mercure attend sa fixité & sa teinture. Aussi est-ce l'Or, comme il est dit sur la fin de ce Chapitre, *qui retient la Substance de sa Mére*, lorsqu'il est uni à elle ; c'est à dire, qu'il fixe le Mercure, au même tems que ce Mercure le dissout : car par ce moyen, ils s'unissent ensemble pour n'être jamais séparez. Et c'est pareillement *le Laiton* ou l'Or, dit notre Auteur ensuite, qui *est la teinture de l'Eau permanente*, c'est à dire du second Mercure des Philosophes, qui est fixe, & duquel la dissolution de l'Or fait une partie: ce second Mercure étant composé de l'union du prémier Mercure, qui est le Dissolvant de l'Or ; & du Mercure de l'Or, ou de sa dissolution. Ce qui a été cause que le Trévisan appelle ce second Mercure des Philosophes *le double Mercure.* L'Or donne, dis-je, la teinture à ce Mercure, à cause du Soufre très-pure & parfaitement digeré, que l'Or a dans lui même, & qui lui donne sa couleur & son éclat. Et quoi que l'Or soit dissous, son Soufre ne perd rien néanmoins pour cela, & ne décheoit nullement de sa teinture ni de sa fixité. Car la dissolution de l'Or, qu'on appelle autrement *réincrudation*, n'est autre chose que la réduction qui se fait de l'Or en ses principes, sans que ces principes soient détruits ni altérez, & qu'ils perdent rien de leur prémiére perfection, comme nous voyons que dans la dissolution des autres Mixtes leurs principes demeurent tous entiers. Aussi les Philosophes assurent que *la dissolution du Corps est la fixation de l'Esprit ;* c'est à dire qu'au même tems que le Mercure, qui est l'Esprit, dissout l'Or, que l'on nomme Corps; l'Or fixe le Mercure. Ce qu'il ne fait que par le moyen de son Soufre, parce que c'est le Soufre qui teint & qui fixe. De sorte que le Soufre de l'Or retient sa vertu fixative, dans le tems même que l'Or est dissous, puis qu'alors il fixe le Mercure, en s'unissant à lui, & le rendant par ce moyen *Eau permanente.* Et par conséquent il doit aussi retenir sa teinture, puis qu'après avoir fixé ce Mercure, il le teint en lui donnant la perfection d'Elixir, avec le secours du

propre & particuliére, eſt ma lumiére, qui ſurpaſſe quelque lumiére que ce ſoit; & mes biens valent mieux que tous les autres biens.

Je donne la joye, la ſatisfaction, la gloire, les richeſſes, & les plaiſirs ſolides à ceux qui me connoiſſent; & je leur donne encore la parfaite intelligence de ce qu'ils cherchent, *avec tant d'empreſſement*, & je leur donne enfin la poſſeſſion des choſes divines. (1)

Ecoutez, je vais vous découvrir ce que les anciens Philoſophes avoient célé de leur Science. Ceſt une choſe dont le nom eſt compris en ſept lettres. Car elle en ſuit deux Alpha & Eta.

Le Soleil ſuit tout de même la Lune, *& il vient après elle*; mais il veut pourtant avoir la domination, & être le maî-

feu extérieur, que l'Artiſte entretient coutinuellement; & ſans lequel la Nature, c'eſt à dire les Eſprits & la chaleur, qui ſont intimement dans la Matiére, ne ſçauroit rien faire.

(1) Il veut dire que la Science, comme le dit Morien, inſpire aux Philoſophes un grand détachement & un grand mépris du monde & de ſes vanités; & qu'elle les éléve à la contemplation des choſes divines, c'eſt a dire à la connoiſſance de Dieu; qu'en cette veuë ils glorifient comme Dieu, parce qu'ils ſçavent bien que d'eux-mêmes ils n'ont pas été capables d'acquérir une Science ſi admirable & ſi extraordinaire; mais que cette capacité, comme parle l'Apôtre, leur a été donnée du Pére des lumiéres, qui eſt l'Auteur & le juſte Diſpenſateur de tous les biens. *M. Salom.*

tre *de l'Oeuvre*, Il veut conserver Mars, & teindre le Fils de l'Eau vive, qui est Jupiter, & c'est-là le Sécret que les Philosophes ont caché. (1)

Comprenez-moi donc, vous qui m'écoutez, & dorénavant mettons en pratique ce que nous sçavons. Je vous ai déclaré ce que j'ai écrit, après l'avoir recherché fort curieusement, & l'avoir fort subtilement medité. C'est que je connois une certaine chose qui est unique.

Car qui est-ce qui comprend *notre*

(1) Il est parlé ici des Couleurs de l'Oeuvre, que l'Auteur marque, comme font ordinairement les Philosophes, par le nom des Métaux, puisqu'il nomme ici la Lune, le Soleil & Jupiter, & que Vénus est nommée ensuite. Que c'est de la Couleur rouge dont il s'agit principalement, *qui veut*, dit-il, *avoir la domination*, Et que la Couleur de Mars, qui est appellée, *roüille* dans la Tourbe, *& le rouge diminué*, est une ébauche & un commencement de la Couleur rouge. De maniére que lors que la Couleur de Mars commence à paroître dans l'Oeuvre, la Matiére ne la quitte plus; mais cette Couleur se fortifie & s'augmente toûjours en elle par la cuisson, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la rougeur parfaite: & Jupiter doit être teint tant en Lune qu'en Soleil; parce qu'encore que Jupiter précéde la Lune, on peut dire aussi en quelque façon qu'il la suit. Car la Couleur blanche parfaite de Lune, qui est une augmentation de la Couleur de Jupirer, & qui le teint, ne peut passer à la Couleur rouge, que par degrés, & en diminuant peu à peu: de maniére que cette diminution, qui suit la blancheur parfaite, peut être appellée Jupiter aussi bien que la diminution qui la précéde. Et c'est proprement cette derniére diminution de la blancheur, qui reçoit les prémiéres impressions de la Couleur rouge; & par conséquent Jupiter est teint de la rougeur solaire. *M. Salomon.*

*Science*, ceux qui l'étudient sérieusement, la recherchant avec une si grande application, qu'ils employent toute la force de leur esprit & de leur raisonnement pour la découvrir?

Voyez comme (1) d'un Homme il ne peut provenir que son semblable, ni d'un autre Animal non plus. Et s'il arrive que deux Animaux de différentes espéces s'accouplent, il en naîtra un, qui ne ressemblera ni a l'un ni a l'autre.

Maintenant Vénus dit : J'engendre la lumiére, & les ténébres ne sont pas de ma nature : & n'étoit que mon Métail est sec, tous les *autres* Corps auroient besoin de moi.

Car je les fonds, j'efface leur roüille & je tire leur substance. Rien n'est donc meilleur, ni ne mérite d'être plus honoré que mon Frére & moi lors que nous sommes unis

Mais le Roi, qui a la domination de *l'Oeuvre*, dit a ses Fréres, qui *par leur transmutation*, rendent témoignage *de cette vérité*. Je suis courronné, je suis paré

(1) Les Philosophes se servent souvent de cette comparaison, qu'ils prennent tant des Animaux que des Végétaux, pour nous faire voir évidemment, que comme dans ces deux familles de la Naure, chaque chose produit son semblable, le même aussi se doit nécessairement faire dans les Minéraux ; & qu'ainsi leur Oeuvre ne peut être faite d'une Matiére étrangére, & qui ne soit pas de même espéce, & de même nature qu'elle. *M. Salomon*.

paré du Diadême, (1) je porte le manteau royal, & je remplis les cœurs de joye.

Et quand je me trouve entre les bras & sur le giron de ma Mére, & que je suis uni à sa substance, je retiens & j'arrête cette substance en la fixant (2) Et de ce qui est visible, j'en fais & j'en compose l'invisible.

Alors ce qui est occulte & caché, sera manifesté & apparoîtra; & tout ce que les Philosophes ont célé *de leur Oeuvre*, sera *évidemment* produit & engendré de nous deux.

(1) Les Métaux imparfaits, qui sont les Fréres de ce Roi, étant formez de la même matiére que lui, rendent témoignage de sa Royauté, lors que par leur transmutation, il les y associe, & leur fait part de son Diadême & de sa Pourpre Royale.

(2) L'Or fixe la substance de sa Mére, c'est à dire du Mercure, qui est naturellement volatil. Il est vrai que l'on peut dire que l'Or, ou dumoins son soufre, fixe aussi sa Substance, tant parce qu'il fixe pareillement son Mercure, je veux dire, le Mercure en quoi il est résous; qu'à cause que le Mercure qui le dissout, est de même nature & de même substance, ou pour parler comme la Tourbe, de même sang que lui: car autrement ces deux Mercures ne s'uniroient pas inséparablement, comme ils font. *Et de ce qui est visible j'en fais & j'en compose l'invisible.* Il semble qu'il faudroit dire tout le contraire, & qu'il y eût, *de l'invisible j'en fais le visible*, parce qu'il est dit ensuite que *ce qui est oculte devient manifeste*. Mais le visible qui devient invisible, se doit entendre, à mon sens, de la couleur de l'Or, qui se perd en sa dissolution, & qui est comme ensevelie dans la noirceur, mais qui se dégage & qui paroît dans la suite de l'Opération. *M. Salomon.*

Comprenez bien ces paroles, vous qui m'écoutez ; conservez-les soigneusement dans votre cœur ; méditez-les attentivement, & ne cherchez rien autre chose.

Ne voyez-vous pas que l'Homme, dont les entrailles sont de chair, est engendré du principe de Nature, *lequel est fait de sang*, *dont la chair a été faite elle-même*. Et l'Homme ne sçauroit avoir été fait autrement, *ni formé d'autre chose*. Méditez ce que je viens de dire, & rejettez tout ce qui est super flu, *& étranger*. (1)

C'est pourquoi le Philosophe a dit, (2) Botri est fait de l'orangé, qui est

(1) L'éxemple que notre Auteur prend ici de la conformation du corps de l'Homme, qui n'est, ni ne peut être fait que des principes qui sont de sa même nature, confirme ce qu'il a dit dans le Chap. 1. que *l'Oeuvre est dans nous & chez nous* : & fait voir l'aveuglement de ceux qui pretendent faire le Magistére des Philosophes, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits ( c'est à dire, donner à leur Mercure la fixité & la teinture de l'Or & de l'Argent, & le dégager du mauvais soufre & des crases & impuretés qu'il a contractées dans sa Matrice ) en se servant de toute une autre Matiére, que de celle dont sont formez les Métaux, tant ceux qui doivent recevoir cette perfection, que ceux qui ont une pefection semblable à celle qu'ils doivent recevoir, Et cette Matiére différente & étrangére est appellée ici *le superflus*, que l'Auteur commande de rejetter, ou de ne s'en point servir, comme étant une chose superfluë, & entiérement inutile à l'Oeuvre. *M. Salomon*.

(2) Il est difficile de dire ce que les Philosophes

tiré du nœud rouge, & non d'ailleurs. Que si vous le pouvez faire orangé, ce sera un effet de votre sagesse, & un témoignage de la certitude de votre Science.

Ne vous souciez & ne vous appliquez uniquement qu'à tirer & à faire sortir du rouge *cette couleur orangée.* Voyez, je ne me suis point servi d'un circuit de paroles, & si vous m'entendez, vous verrez que peu s'en faut que je ne l'aye découvert.

Fils des sages, (3) brûlez le corps

entendent par ce mot *Botri*, les Arabes ne le connoissant pas, & n'étant ni Grec, ni Latin. Il est vrai qu'il s'approche du Grec Car Botris en cette Langue, signifie un *raisin*; & une sorte d'herbe dans Dioscoride & dans Pline. Mais quoi que les Philosophes parlent de vigne & de vin, je ne me souviens point d'avoir leu le mot de *raisin* dans leurs Livres, ni qu'ils s'en soient servis pour signifier ni l'Oeuvre, ni quelqu'une de ses cir conconstances. *Joli* a expliqué ce mot *Botri* par celui du Soufre, ce que sans doute il n'a pas dit de lui-même. Il y a même apparence qu'en cet endroit il signifie *le Soufre parfait*, parce qu'il est dit que Botri est fait de l'orangé, & que cet orangé est fait du rouge, c'est à dire de l'Or, lequel par sa dissolution, perd sa couleur rouge & qui ayant passé par plusieurs couleurs, devient orangé, avant que d'arriver à la rougeur parfaite. C'est pourquoi il est dit dans la suite *que l'on doit s'appliquer uniquement à faire en sorte que le rouge devienne orangé*, parce que ce sera une marque infaillible que l'Or a été dissout, ce qu'il n'y a que les Philosophes qui puissent faire. *M. Salomon.*

(3) Les Philosophes, par ce mot *Laiton*, entendent le plus souvent l'Or; quoi qu'ils le prennent aussi quelquefois pour

du Laiton à fort feu, & il vons donnera ce que vous cherchez. Empêchez que celui qui fuit, ne s'envole de celui qui ne fuit pas, *& qu'il ne le quitte & ne se sépare de lui.*

Mais faites en sorte qu'il se repose, & qu'il demeure sur le feu, quelque âpre qu'il soit. Et ce qui sera corrompu par la chaleur violente du feu, c'est Cambar. (1)

Sachez que le Laiton est une partie de cette Eau permanente, qu'il est sa teinture, & que ce qui lui a fait sa noir-

sa dissolution. L'Auteur dit ici, qu'*il le faut brûler à fort feu*, c'est à dire, le dissoudre par le Mercure des Philosophes; parce que la Tourbe Latine assure, comme il a déjà été dit, que l'Argent-vif est de la nature du feu, & qu'il brûle les Corps ou Métaux, mieux que ne fait le feu. Mais le Laiton, ou l'Or, de son côté retient & fixe le Mercure, qui est naturellement volatil, & qui s'enfuit de dessus le feu. Et afin que la dissolution du Laiton se puisse faire par le Mercure, notre Auteur donne ici une régle pour le régime & la conduite du feu, que l'on doit éxactement observer, lors de cette opération: qui est, qu'il faut empêcher que celui qui fuit, ne s'en vole & ne s'enfuie pas de celui qui ne fuit point. Il veut dire, qu'il faut faire le feu si doux, au commencement de la seconde Opération, que le Mercure, qui est volatil, ne s'éléve pas tout seul, sans enlever peu à peu l'Or avec lui. Parce que si le Mercure se sublimoit tout seul, il laisseroit le Corps, qui est le Laiton ou l'Or, au fond du vaisseau, sans qu'il fût nullement altéré: & ainsi la dissolution ne se feroit point, ni l'Oeuvre par conséquent. *M. Salomon.*

(1) *C'est Cambar.* Ce mot est encore l'un de ceux dont les Philosophes se servent, & que l'on peut dire qui n'est que de leur Langue & de leur Idiome.

ceur, ſe change alors en véritable rouge. (1)

Je proteſte devant Dieu que je n'ai dit que la vérité. Et que les choſes qui détruiſent, ſont celles-là même qui perfectionnent. (2) Et c'eſt pour cela que rien ne peut être amendé ni rendu meilleur, s'il n'eſt corrompu auparavant, & cette corruption fera paroître l'amendement & la perfection; & l'un & l'autre eſt une marque eſſentielle de la vérité de l'Art.

Flamel en parle dans ſon Chap. 5. ſelon notre Edition. Et il dit que c'eſt un des noms que les Philoſophes envieux ont donné à l'Opération qu'il décrit en cet endroit-là. Joli a traduit *Cambar*, par *Mercure*. Mais je ne ſçai quelle authorité il a euë pour cela. *M. Salomon.*

(1) Le Laiton ou l'Or, étant diſſous & uni avec ſon Diſſolvant, compoſe *le double Mercure*, comme le Treviſan l'appelle, & que notre Auteur nomme *Eau permanente*, parce que ce Mercure eſt fixe & permanent; ainſi le Laiton eſt véritablement une partie de cette Eau, qui eſt le ſecond Mercure des Philoſophes.

(2) Ces choſes qui détruiſent l'Or ou le Laiton, & qui lui donnent enſuite la perfection de l'Elixir, ce ſont le prémier Mercure des Philoſophes, & le feu extérieur. Car ce ſont ces deux Agens qui font la diſſolution de l'Or, & qui vivifient & digérent cette diſſolution. De ſorte que l'Or ne pouvant teindre s'il n'eſt teint, c'eſt à dire s'il n'eſt élevé à une plus forte couleur, que celle que la Nature lui a donnée; & ne pouvant recevoir cette teinture, s'il n'eſt détruit & diſſous, & s'il ne reçoit un nouveau Soufre par le prémier Mercure, & que le ſien ne ſoit plus cuit & plus digéré par la cuiſſon, il eſt évident que ſa corruption eſt la cauſe de ſa perfection, & que ce qui le détruit, eſt ce qui le perfectionne. *M. Salomon.*

## CHAPITRE V.

MON Fils, ce qui naît du Corbeau est le commencement de cet Art. Voici, j'ai obscurci ce que je vous ai dit, & je lui ai ôté sa clarté (1) par un circuit de paroles ; & j'ai dit, que ce qui est conjoint étoit désuni, & que ce qui est très-proche, étoit fort éloigné.

Rotissez donc ces Matiéres; & cuissez-les ensuite par l'espace de sept jours, de quatorze & de vingt & un, (2) dans ce qui vient du ventre des Chevaux.

Lors se fait le Dragon, qui mange ses aîles, (3) & qui se mortifie soi mê-

(1) Cette circonlocution, par laquelle il a obscurci ce qu'il vouloit dire, est à mon avis, qu'au lieu de dire, que le Corbeau est le commencement de l'Oeuvre, il a dit, que c'étoit ce qui naît du Corbeau, c'est à dire, la noirceur. Car en disant ce qui naît du Corbeau il dit deux chose, le Corbeau, & ce qui naît de lui; & cependant il n'y a qu'une seule chose, par où commence l'Oeuvre, qui est la noirceur, que les Philosophes appellent le Corbeau, où la tête du Corbeau. *M. Salom.*

(2) On se sert souvent dans la Chymie vulgaire du fumier de Cheval, pour metre les Matiéres en digestion. Les Artistes l'appellent ordinairement *le ventre de Cheval*, & *le Vicaire du Bain-Marie*. Notre Auteur veut dire ici, que la chaleur doit être douce au commencement semblable à celle du fumier de Cheval échauffé. *M. Salomon.*

(3) Les Philosophes appellent leur prémier Mercure un Dragon vo-

me. Après quoi mettez le dans un morceau de drap, & dans le feu du fourneau, & prenez soigneusement garde qu'il ne sorte du vaisseau. (4)

lant, non seulement à raison de la Matiére d'où il est tiré, qui est, disent-ils, un poison; mais encore, parce qu'il est volatil, & qu'il ronge & dissout l'Or, qu'il enleve peu à peu, en se sublimant par une chaleur douce. Mais lors que la dissolution de l'Or est faite, & que la Matière est noire, le Mercure ne s'élevant plus, à cause que cet Esprit est devenu fixe par la dissolution du Corps, qui lui a communiqué sa fixité, le Dragon mange alors ses aîles & se mortifie; c'est à dire devient noir, ce qui marque la morification de la Matiére. *M. Salomon*.

(4) Je n'atens point ce que l'Auteur veut dire par *petiâ panni*, c'est à dire *une piece* ou *un morceau de drap*. Car quel sens peut avoir ici le mot de *drap*, même par figure, ou il ne s'agit que de cuire les deux Matiéres, ou Mercures, exactement mêlées ensemble par la corruption, ou la fermentation qui s'en est faite, comme le marque la noirceur qui a précédé? Peut-être qu'au lieu de *in petiâ panni*, il faudroit lire, *in bociâ stanni*; ce qui voudroit dire, qu'alors il faudroit mettre la Matiére de l'Oeuvre dans un bocal ou vaissean d'Etain, par une façon de parler, qui est assez ordinaire aux Philosophes, pour marquer que le Régime de Jupiter doit commencer immédiatement après célui de Saturne; c'est à dire que de la noirceure, la Matiére doit passer à la blancheur, telle qu'est celle de Jupiter; qu'autrement l'Oeuvre ne se fera point: le mot *Bocia* étant usité par ceux, qui ont traduit les Livres des Arabes en Latin, qu'ils ont peut-être pris du mot Espagnol *Bocal* dont nous nous servons aussi. L'Auteur ajoute qu'*alors on doit mettre la Matiére dans le feu du fourneau*; voulant dire, que comme la Matiére est fixe, puisque c'est alors le double Mercure & l'Eau permanente; on doit augmenter le feu, afin que la cuisson s'en fasse mieux; n'y ayant plus à craindre que le prémier Mercure s'éleve, & qu'il se sépare de l'Or, qui est dissous, & avec lequel il est uni. *M. Salomon*.

Et ſçachez que les temps de la Terre ſont dans l'Eau, & que l'Eau ſe fait toûjours, juſqu'à ce que vous mettiez la Terre ſur elle. (1)

Quand la Terre ſera donc reduite en Eau, & brûlée, prenez ſon Cerveau, & broyez-le par le Vinaigre très-fort, & l'Urine d'Enfans, juſques à ce qu'il s'obſcurciſſe. (2)

(1) Il veut dire, à mon avis, que la Terre ne paroît point dans l'Oeuvre, que par le deſſéchement de l'Eau; de maniére que la converſion des Elémens dépend de la coagulation & de la cuiſſon du Mercure, qui eſt l'Eau des Philoſophes, laquelle devient Terre, en ſe deſſéchant par la digeſtion qui s'en fait. *L'Eau ſe fait donc toûjours*, comme il eſt dit enſuite, *juſques à ce que la Terre ſoit miſe ſur elle.* C'eſt à dire, que dans l'Oeuvre, il ne paroît que de l'Eau, au commencement & dans la ſuite de l'Ouvrage, lors que le prémier Mercure, qui eſt liquide, diſſout l'Or & le reduit en Mercure ou en Eau, juſqu'à ce que cette Eau devienne fixe & permanente; par l'action du Soufre, & qu'elle s'épaiſſiſſe par la cuiſſon, & que la Terre apparoiſſe: Ce qui n'arrive qu'après que la noirceur eſt diſſipée, & que la Matiére a blanchi: Et c'eſt de-là en partie, que quelques Auteurs ont pris ſujet de dire, que l'Oeuvre reſſemble à la Création du Monde, où tout étoit eau & ténébres au commencement, juſqu'à ce que Dieu, ayant produit la Lumiére, la Terre parut peu aprés toute ſéche. *M. Salomon.*

(2) Le Cerveau de la Terre, eſt, à mon ſens, l'Or qui a été ſublimé & élevé au haut du Vaiſſeau, par le prémier Mercure. Et c'eſt ce que l'Auteur dit qu'il faut broyer, ou mettre en poudre par le Vinaigre très-fort, il veut dire par le même Mercure, que la Tourbe appelle *Vinaigre trés-aigre, & l'Urine des Enfans*, à cauſe de ſon acrimonie & *ponticité.* Ainſi, par une maniére de parler des Philoſophes, l'Auteur dit ici, que lors que la Terre eſt reduite en Eau (il veut

Cela

Cela étant fait, votre Magistére vit dans la pourriture, les nuées noires qui étoient en lui avant qu'il mourût, seront changées & converties en son Corps. Or étant refait de la maniére que je l'ai décrit, il meurt une seconde fois, & après il reçoit la vie, ainsi que je l'ai dit. (1)

Au reste, nous nous servons d'Esprits, & dans sa vie, & dans sa mort. Car de même qu'il meurt lorsque ses Esprits lui sont ôtez, il se revivifie aussi lorsqu'ils lui sont rendus, & il s'en réjoüit.

Si vous pouvez parvenir jusques-là [2]

dire, quand l'Or est dissous ] il faut faire ce qui est déja fait. Ou, par le cerveau de l'Oeuvre, il entend l'Elixir, qui se fait par la dissolution ou liquefaction du Corps ou de l'Or, & par la combustion de l'Esprit, c'est à dire par la conversion du second Mercure en terre ou en poudre : parce que comme le cerveau est la principale partie du corps de l'Homme, où l'Ame exerce ses plus nobles fonctions, aussi l'Elixir est l'Ame, & la Quintessence de l'Oeuvre. Ainsi l'Auteur enseigneroit ici la maniére de faire la multiplication [ comme en effet il en parle ensuite ] en dissolvant l'Elixir dans le prémier Mercure, & le faisant cuire & digérer de la maniére que la Pierre a été faite du prémier Mercure & de l'Or. *M. Salom.*

[1] Il parle ici de la Multiplication, qui est une reïtération abrégée de l'Oeuvre, dans laquelle la Matiére [ qui est composée du prémier Mercure des Philosophes & de l'Elixir ] reçoit les mêmes changemens & les mêmes couleurs qu'à la prémiére fois, n'y ayant d'ailleurs nulle autre différence entre ces deux Opérations, que de l'espace du tems, qui est plus court dans la seconde que dans la prémiére, qui diminuë à mesure qu'on refait la Multiplication. *M. Salomon.*

[2] L'Auteur veut dire ici, que si l'Artis-

je vous assure que vous aurez la satisfaction de voir ce que vous cherchez. Je vous dis ici les signes qui réjoüissent ceux qui les voyent, & ce qui fixe son Corps.

Or quoi que vos Prédécesseurs soient arrivez par cette Opération à ce qu'ils s'étoient proposé de faire, ils sont pourtant morts. [1]

te peut faire par son Opération, que l'Esprit vivifie le Corps, il verra ce qu'il souhaite, & qu'il fera indubitablement le Magistére : car les Philosophes nous assurent que toute la difficulté & tout le sécret de l'Oeuvre consiste à dissoudre & à rendre volatil le Corps qui est fixe, & à fixer l'Esprit qui est volatil: à mortifier, ou à faire mourir le vif, & à vivifier le mort. Car qui pourra faire ces Opérations, il sçaura faire le prémier Mercure des Philosophes, qui est le seul & véritable Dissolvant de l'Or, & ce qui le rend volatil & qui le vivifie. Et ainsi il sçaura tout ce qu'il y a de caché & de mystérieux dans l'Oeuvre, n'y ayant que le seul prémier Mercure, que les Philosophes ayent célé; c'est à dire dont ils n'ont pas parlé si ouvertement, que du reste, quoi qu'ils l'ayent peut-être dit aussi intelligiblement. *M. Salomon.*

[5] L'Auteur veut peut-être dire, qu'encore que les Philosophes ayent sçû le sécret d'animer & de vivifier une Matiére morte, comme l'est l'une de celles qu'ils employent à faire leur grand' Oeuvre, ils n'ont pas pû s'empêcher de mourir, & n'ont pû se revivifier eux-mêmes n'y ayant que Dieu, seul qui puisse le faire. Et ainsi quoi que l'Elixir ait la vertu d'entretenir la santé, de garantir des maladies, & de les guérir, il ne peut pas immortaliser l'Homme pour cela; puisque, comme le dit l'Apôtre, c'est une loi & une nécessité à l'Homme de mourir une fois. J'aurois occasion de parler ici de l'immortalité que quelques-uns ont attribuée aux Rosecroix, qui fixent, disent-ils, leurs Ames dans leurs corps par le moyen de l'Elixir. Mais outre que ceux qui ont écrit de cette Confrairie, [véritable ou

Je vous ai dèja montré *l'accomplissement* ou la fin *de l'Oeuvre*; j'ai ouvert le Livre à ceux qui sçavent; j'ai célé *aux autres* les choses qui leur sont cachées, *&* *inconnuës*; j'ai joint & incorporé ensemble celles qui étoient séparées, & qui avoient des figures différentes, & j'ai uni les Esprits. Recevez ce Don des mains de Dieu. [1]

imaginaire] rapportent la mort des prémiers de cette Société, le lieu de leur Sépulture, & leurs Epitaphes, il faudroit faire un trop long discours, qui ne serviroit de rien; ceux qui auront cette curiosité pouvant voir ce que Mayerus, Flud, & quelques autres en ont écrit. *M.Sal.*

[1] Les Philosophes assurent tous qu'ils n'ont écrit que pour les Enfans de la Science. Ils appellent ainsi ceux qui ont quelque connoissance de la maniére de faire & de composer leur prémier Mercure, parce que c'est la clef & toute l'intelligence de l'Oeuvre. Ainsi ils ont écrit pour confirmer ceux qui sçavent, & non pour instruire ceux qui ne sçavent rien. L'Auteur fait ensuite une récapitulation de tout le Magistére en peu de mots. En disant, *Qu'il a joint les choses qui étoient séparées*, il entend les deux Matiéres, *qui ont des figures différentes*; c'est-à-dire, dont l'une est liquide, & l'autre solide: & *qu'il a uni les Esprits*, appellant Esprit le Corps, qui a été spiritualisé par la Sublimation, comme l'Esprit a été pareillement corporifié. *M. Salomon.*

---

## CHAPITRE VI.

NOus sommes obligez de rendre graces à Dieu, qui donne à tous ceux qui sont sages une Science si admirable,

qu'elle nous délivre de la misére & de la pauvreté ; & de ce qu'il a renfermé tant de merveilles dans la Pierre des Sages. [1]

Quoi que ceux à qui il ne fait pas une grace si singuliére n'ayent pas moins de sujet de le remercier de toutes les choses qu'il produit continuellement pour leur subsistance, & qui sont comme autant de miracles qu'il fait incessemment pour tous les Hommes.

Que si non contens de tous ses bienfaits, ils aspirent à cette Science, ils doivent demander cette grace à Dieu par de continuelles & ferventes priéres, pour en obtenir la connoissance pendant leur vie.

Au reste, afin que ce que j'ai dit *ci-devant* des Onguents que nous tirons des Ongles, des Poils, du Verdet, du Tragacant & des Os, *ne les jette dans l'erreur, je les avertis que* ce sont des mots dont les Anciens Philosophes se sont servis figurativement dans leurs Livres, que l'on ne doit pas prendre à la lettre.

Il nous reste encore à expliquer plus amplement la disposition ou préparation de

[1] Ce Chapitre est tout tronqué, & presque corrompu par tout Ainsi il est bien difficile de donner un sens raisonnable à ce qui nous en reste, la plus grande partie consistant en des mots, qui nont nulle liaison avec ce qui précéde, ni avec ce qui suit. J'ai été même obligé de laisser des lacunes en deux endroits, où il est évident qu'il manque quelque chose. *M. Salomon*.

l'Onguent, qui contient en soi les Teintures, qui coagule & fixe les choses Volatiles & qui embellit les Soufres. ******
*****************

C'est un Onguent caché & enseveli, duquel il semble qu'il n'y ait aucune préparation à faire. Et il demeure dans son Corps, comme le feu dans les Arbres, & dans les Pierres. Et il faut tirer cet Onguent par une industrie très-subtile, & par un grand artifice, & prendre garde qu'il ne soit brûlé. ********

Et Sachez que le Ciel est joint à la Terre par ce qui est médiocre ; [1] parce que

[1] J'aurois occasion de parler ici des figures qu'ont les atomes ou petits corps qui sont les principes dont les corps sont composez & qui ne s'unissent que par le moyen de ces figures; ceux, dont les figures sont semblables, s'unissant plus facilement, & faisant la composition des Corps plus resserrée & plus forte, au lieu que ceux qui ont des figures différentes, la font plus poreuse, plus lâche, & moins pressée. Mais comme il y a apparence que cet endroit est corrompu, je me contenterai d'expliquer l'intention de l'Auteur autant que je la puis connoître. Il veut donc dire, à mon sens, que c'est l'Eau [qu'il appelle *le médiocre*, c'est à dire le moyen unissant, comme parlent les Chimistes] qui joint & unit l'Esprit ou le Mercure, avec le Corps ou l'Or, par la dissolution qu'il en fait. Car par ce moyen le Corps est réduit en son Mercure, qui est liquide & coulant, & de nature d'Eau, n'y ayant que les choses liquides qui puissent s'unir inséparablement, & n'être plus qu'une même Substance. Or il appelle le prémier Mercure des Philophes, *Ciel*, parce qu'étant fort spirituel, il s'éléve par la chaleur au haut du Vaisseau. Et c'est ain-

l'Eau, qui est le médiocre, a une figure *commune* avec le Ciel & la Terre.

L'Eau est la prémiére chose qui sort de cette Pierre ; l'Or est la seconde ; la troi-

si qu'il l'a cy--devant appellé dans le Chapitre, où il a dit, qu'*il y a des Soufres célestes & terrestes*, voulant dire, qu'il y a des Soufres dans le prémier Mercure, comme il y en a un dans l'Or. Et il y a ajoûté en ce lieu-là, que *le Mâle est le Ciel de la Fémelle, & la Fémelle la Terre du Mâle*, parce que dans la génération ordinaire des Animaux, d'où il prend cette comparaison, le Mâle tient toûjours le dessus, comme le Ciel ou l'Air est au dessus de la Terre, & la Fémelle est au dessous, de même que la Terre est à l'ègard du Ciel ou de l'Air. De sorte que c'est le Mâle qui rend la Fémelle féconde : comme c'est par la vertu que la Terre reçoit du Ciel, c'est à dire, par la chaleur du Soleil, & par les pluyes qui s'élévent & qui se forment dans l'Air, qu'elle devient fertile, & qu'elle fait toutes ses productions. Néanmoins, comme le dit M. d'Espagnet dans son Traité, qui a pour titre, *Arcanum Hermeticæ Philosophiæ Opus*, cet ordre est renversé dans l'Oeuvre des Philosophes, parce que la Fémelle, par un emportement d'amour, fait de la fonction Mâle, & prend le dessus. Je veux dire, que c'est le prémier Mercure, qui, s'élevant dans le Vaisseau, emporte l'Or qui est en bas, qui le dissout, qui l'engrosse, & l'anime. Ce qui me fait croire, que dans le Chapitre 2. que je viens de citer, il faudroit qu'il y eût, *la Fémelle est le Ciel du Mâle & le Mâle est la Terre de la Fémelle*, parce qu'ordinairement, les Philosophes appellent l'Or, Terre, & Corps ; & le Mercure, Eau, & Esprit, Je dis ordinairement, car quelquefois ils appellent leur prémier Mercure, Terre, comme Philaléthe, dans le Chapitre XI. dit que *les anciens Philosophes jugérent que le Mercure étoit la Terre dans laquelle ils devoient semer leur Or, afin qu'il s'y vivifiât*. Notre Auteur suit ici la maniére ordinaire, en appellant l'Or, Terre, parce qu'il est fixe, solide & pésant, & que naturellement il se tient en bas. Et par le médiocre, il entend l'Eau, comme il l'explique luimême, parce que l'Eau

ſiéme c'eſt une choſe qui eſt preſque Or, & médiocre, qui eſt pourtant plus noble que l'Eau, & que les féces ou impuretés.

La fumée, la noirceur, & la mort ſe trouvent en ces trois choſes. Il faut donc

eſt ſur la Terre, & qu'elle eſt placée entre la Terre & l'Air, que l'on appelle Ciel. Ou plutôt par le médiocre, il entend le ſecond Mercure des Philoſophes, qui eſt une Eau permanente, & qui tient le milieu entre l'Or, qui eſt ſolide, & le Mercure qui eſt une Eau vaporeuſe & volatile, parce que ce ſecond Mercure eſt une Eau fixe, moins ſolide que l'Or, qui eſt la Terre; mais plus épaiſſe que le prémier Mercure, qui eſt le Ciel, & qu'elle unit enſemble, puiſqu'elle les contient tous deux, étant faite du mêlange & de l'union de tous les deux. L'Auteur ajoûte à ceci que l'Eau eſt ce qui ſort le prémier de la Pierre, c'eſt à dire de l'Or, qui en eſt une des Matiéres; parce que la prémiére Opération, qui ſe fait dans le Vaiſſeau, après que le mêlange des deux Matiéres y eſt enfermé, c'eſt la reduction de cette Compoſition en Eau. Ce qui a fait dire à un Philoſophe qu'*au commencement de l'Oeuvre il n'y a qu'Eau, & qu'il ne ſe voit que de l'Eau.* Il dit enſuite que l'Or eſt la ſeconde choſe qui en ſort, parce que les Philoſophes appellent proprement l'Or vulgaire leur Or, lors qu'il eſt animé, dit Philaléthe; qui eſt lors que l'Or eſt entiérement diſſous, & uni au prémier Mercure, & c'eſt ce que notre Auteur dit dans le Chapitre 7. qui eſt plus péſant que le Plomb. Pour la troiſiéme choſe qui ſort de la Pierre & qu'il appelle *le médiocre.* J'ai dèja dit que c'étoit le ſecond Mercure des Philoſophes: mais ce n'eſt que lors qu'il commence à ſortir de la noirceur. Parce qu'en cet état il eſt encore un peu liquide, mais pourtant plus noble que l'Eau, c'eſt à dire plus que le prémier Mercure, puiſque ce prémier Mercure eſt lui-même une partie de cette Eau qui eſt faite de lui & de la diſſolution de l'Or. Et elle eſt plus noble que les féces; c'eſt à dire, qu'en cet état la Matiére s'approche plus de la perfection, que lors que la diſſolution ſe faiſoit, & que tout étoit noir. De ſorte que cette

que nous ôtions la fumée qui est sur l'Eau; [2] que nous séparions la noirceur d'avec l'Onguent, & que nous chassions la mort hors des féces. Ce que nous ferons par le moyen de la Dissolution. Et par là nous aurons une souveraine Philosophie, & le Sécret de tous les Sécrets.

J'ai laissé dans ce Chapitre deux Lacunes marquées par plusieurs étoilles, â cause qu'il manque quelque chose en ces deux endroits; & que la Traduction de Joli est plus ample. Comme elle est même différente au commencement, j'ajoûte ici ce Chapitre tout entier comme il l'a traduit. Le voici, où l'on remarquera que ce qui est en lettre différente, est ce qui n'est pas dans les Exemplaires Latins, ni par conséquent dans la Traduction que j'en ai faite.

Eau est presque Or, y ayant peu à dire qu'elle ne soit Elixir, tous les changemens intérieurs étant presque faits, & n'y ayant plus autre chose à faire pour la perfection du Magistére, qu'à lui donner le régime du feu, pour en faire la digestion, & pour rendre *Manifeste* ce qui est *Occulte*: c'est à dire, pour faire paroître la couleur de l'Or, qu'elle renferme au dedans; puisque l'Or pour être dissout, ne perd rien de sa prémiére perfection. *M. Salomon.*

[2] Il veut dire, qu'il faut empêcher que le Mercure ne s'éléve en vapeur, ce qu'il appelle la fumée, & qu'ainsi il faut lui ôter sa volatilité, & le fixer. Qu'il faut faire sortir la Composition de la noirceur, & chasser la mort des féces, c'est-à-dire que de la corruption, la Matiére vienne à la perfection, qu'elle soit vivifiée, & qu'elle passe de la mort à la vie. *M. Salomon.*

## *TRADUCTION DU CHAPITRE sixiéme par Joli.*

IL faut que vous rendiez graces à Dieu, qui donne cette Science à tout Sage, qui nous délivre de misére & pauvreté. Remerciez-le de tous ses dons, & grands miracles qu'il a mis en cette Nature, & le priez que pendant que nous vivons nous parvenions à lui. En après, mon Fils, les Onguents, desquels nous extrayons ès Livres des Auteurs, sont éscrits d'Ongles, Poils, Leton verd, Tragacantes & Os. Outre plus il nous faut exposer la disposition de l'Onguent qui coagule les Natures fuitives, & orne les Soufres. *& les présére à tous autres Onguents parfaits. Car nous sçavons l'essence de son vase, & combien il est précieux, qui est appellé divin Soufre & figures aux autres Onguents*, qui est l'Onguent oculte & enseveli, duquel il ne se voit aucune disposition, & habite en son Corps, comme le feu dans les Arbres & Pierres, qu'il nous faut extraire par un Art & entendement subtil, sans combustion aucune. *Sachez, mon Fils, que qui ne connoît point la différence, ne connoît pas si bien les deux Soufres. Non pas que les Onguents qui se subliment des Pierres soient*

*Soufres, pour accomplir la Teinture. Or les deux mêlez avec leurs Corps, il s'en fait un parfait. Et faut sçavoir que deux Soufres teignent; mais ils s'enfuyent, lesquels il faut fort bien séparer, & les retenir de leur fuite.* Et sçachez que le Ciel se joint médiocrement avec la Terre, & le médiocre est figuré avec le Ciel & avec la Terre, ce qui est l'Eau. Et toute la prémiére est Eau qui sort de cette Pierre, & le second est vraiment l'Or, & le troisiéme l'ordure; & le médiocre est l'Or, qui est plus noble que l'ordure. Or en ces trois sont la fumée, la noirceur, & la mort. Il nous faut donc chasser la fumée, qui est au dessus de l'Eau, la noirceur de l'Onguent, & des féces la mort, & ce par Dissolution. Ce qui étant nous avons une très-grande Philosophie, & le Sécret des Sécrets.

---

## CHAPITRE SEPTIEME ET DERNIER

FILS des Philosophes, il y a sept Corps ou Métaux, entre lesquels l'Or tient le prémier rang, comme étant le plus parfait de tous; c'est pourquoi on l'appelle leur Roi & leur Chef. [1]

[1] Tous les Philosophes ne sont pas d'accord du nombre des Métaux. Ceux qui, comme notre Auteur

La Terre ne ſçauroit le corrompre ; les choſes brûlantes ne le détruiſent point ; l'Eau ne l'altére ni ne le change, parce que ſa compléxion eſt tempérée, & qu'il eſt également compoſé de chaleur, de froideur, *de ſécheresſe*, & d'humidité, & il n'y a rien de ſuperflu en lui. [1]

veulent qu'il y en ait ſept, y comprennent l'Argent-vif, qu'on appelle autrement Mercure ; mais quelques-uns ſoûtiennent que ce n'eſt pas un Métail, & qu'il eſt ſeulememt la Matiére des Métaux : parce que la définition du Métail, d'être *un Corps minéral, compoſé d'Argent-vif & de Soufre, dur, malléable & fuſible*, ne lui peut convenir. Et ceux-là ne reconnoiſſent que ſix Métaux, qu'ils appellent autremẽt Corps, pour les diſtinguer du Soufre, de l'Arſenic, & de l'Argent-vif, qu'ils appellent Eſprits. Les uns & les autres les diviſent en Mètaux parfaits & imparfaits. Les parfaits ſont ceux à qui la Nature a donné une fixité & une teinture parfaite, qui ſont l'Argent & l'Or, qui demeurent à toutes épreuves. Les imparfaits ſont ceux qui n'ont pû atteindre à cette perfection, n'ayant qu'une teinture ébauchée, & qui n'eſt pas permanente ; & parce que leur Argent-vif eſt demeuré volatil, ils s'en vont à la Coupelle, & ne souffrent pas les autres épreuves. Les imparfaits ſe diviſent en rouges & en blancs. Les prémiers ſont le Fer qu'on appelle Mars, & Venus que l'on nomme Cuivre ou Airain. Les blancs ſont le Plomb & l'Etain, qui ſont apellez Saturne & Jupiter. Ceux qui mettent l'Argent-vif au nombre des Métaux, diſent qu'il a en lui les deux Teintures, la blanche & la rouge ; la prémiére extérieure & l'autre intérieure, & qu'il eſt Androgine ou Hermaphrodite, c'eſt à dire, qu'il a les deux Séxes, étant mâle & fémelle. *M. Sal.*

[1] L'Or eſt compoſé d'un Argent-vif & d'un Soufre tres-purs, parfaitement digérez, & ſi éxactement unis, que l'un eſt changé en la nature de l'autre, ſon Argent-vif étant véritablement Soufre, & ſon Soufre Argent vif : comme nous avons dit que dans la Compoſition de l'Argent vif la

C'eſt pourquoi les Philoſophes l'ont préféré *à tous les autres*, & ils l'ont fort eſtimé, nous aſſurant que l'Or, par ſa ſplendeur, étoit à l'égard des Métaux, ce que le Soleil étoit entre les Aſtres par ſa lumiére, qu'il a beaucoup plus éclatante que tous eux.

Auſſi comme c'eſt le Soleil, qui, par la volonté de Dieu, fait naître & croître tous les Végétaux, & qui produit & meurit tous les fruits de la Terre, l'Or contient auſſi tous les Métaux *en perfection* [1]

Terre eſt Eau & l'Eau eſt Terre. De ſorte que l'Or étant homogéne, c'eſt-à-dire, les parties de l'Or étant toutes de même nature, il s'enſuit néceſſairement qu'il n'y a rien de ſuperflu ni d'étranger en lui. *M. Salomon.*

[1] Tous les Métaux étant faits d'une même principale Matiére, la Nature les auroit tous formez parfaits, ſi elle n'en avoit pas été empêchée par les impureté & les mauvais Soufre, dont cette Matiére a été infectée dans les Mines. Ce qui a fait la différence & la pluralité des Métaux imparfaits, ſelon le divers mélange de ces impuretés & de ce mauvais Soufre avec un Argent-vif impur, & plus ou moins volatil. La moindre ou la plus grande pureté du Soufre & de l'Argent vif, & la diverſité de leur Teinture, a fait deux ſortes de Métaux parfaits. L'Or étant le plus parfait de tous, par la pureté de ſes principes, & par ſa fixité & ſa teinture, qui ſont dans le dernier dégré de perfection [ c'eſt-à-dire, auſſi grande que la Nature l'a pû donner à cette commune Matiére de tous les Métaux] & qui ne peuvent être détruites ni corrompuës par nul Agent naturel ni artificiel, quelque violent qu'il puiſſe être; il eſt évident que l'Or contient tous les autres Métaux en perfection, & qu'il eſt à leur égard ce qu'eſt le Soleil entre les Aſtres, comme le dit notre Auteur. *M. Salomon.*

C'eſt lui qui les vivifie, parce que c'eſt lui qui eſt le Ferment de l'Elixir, & ſans lui l'Elixir ne peut être parfait.

Car de même que la pâte ne ſçauroit être fermentée ſans levain; ainſi quand vous aurez ſublimé le Corps, que vous l'aurez nettoyé, que vous aurez ôté aux féces la noirceur qui les rendoit déſagréables, afin de joindre & unir ce Corps & ces féces enſemble, mettez-y du Ferment, & de la Terre faites-en de l'Eau, juſqu'à ce que l'Elixir devienne Ferment, comme la pâte devient levain. *par le levain que l'on mêle avec elle.*

Que ſi vous conſidérez, & que vous examiniez bien la choſe, vous trouverez que le Ferment que l'on doit ajoûter à l'Oeuvre, ne ſe doit prendre d'autre choſe que de ce qui eſt de ſa propre nature. Car ne voyez vous pas que le levain ne ſe prend que de la pâte, *qui a été fermentée?*

Et remarquez que le Ferment blanchit la Compoſition: il empêche qu'elle ne ſe brûle; il retient la Teinture, & la rend fixe & permanente; il réjoüit les Corps; il les unit enſemble, & les fait entrans & pénétrans. [1]

[1] Il y a dans le Latin, *Et nota quod fermentum confectionem dealbat.* J'aurois crû qu'il y auroit eu faute en cet endroit, & qu'il eût fallu lire, *deaurat* c'eſt à dire *doré*, au lieu de *dealbat* qui veut dire *blanchit.* Parce que tous les Philoſophes aſſûrent que

Et c'eſt-là la clef des Philoſophes, & la fin à quoi ſe terminent toutes les Opérations qui ſe font dans l'Oeuvre. C'eſt par le moyen de cette Science, que les Corps ſont rendus plus parfaits qu'ils n'étoient, & qu'avec l'aide de Dieu l'Oeuvre eſt accomplie, comme c'eſt par le mépris & la mauvaiſe opinion que l'on a de ce Ferment,

c'eſt l'*Azoth*, c'eſt à dire leur Eau ou prémier Mercure, comme l'explique *Artéphius*, qui blanchit le Laiton. Voici ſes paroles, *Nihil eſt quod à Corporibus perfectis, id eſt, à Sole & Lunâ colorem poſſit auferre, niſi Azoth, id eſt, Aqua noſtra, quæ colorat & album reddit Corpus rubeum, ſecundùm regimina ſua.* C'eſt à dire, *Rien ne peut ôter la couleur au Soleil & à la Lune, qui ſont les deux Corps parfaits, ſi ce n'eſt l'Azoth, je veux dire notre Eau; qui, ſelon ſes divers régimes, teint & rend blanc le Corps qui eſt rouge.* Mais l'Auteur ajoûte enſuite, *combuſtionem vetat*, c'eſt à dire *empêche la combuſtion*, il veut dire que le Ferment empêche que la Compoſition ne ſe brûle. De ſorte qu'il ſemble que ce Philoſophe appelle ici *Ferment* ce que les autres nomment Azoth. Ou dumoins que par ce mot *Ferment*, il entend le *ſecond Mercure*, étant certain, comme *Geber* le prouve dans ſa *Somme*, & comme l'aſſurent les autres Philoſophes, que ce n'eſt que le Mercure ou Eau Mercurielle, qui empêche la combuſtion; puiſque c'eſt l'Argent-vif, tout impur qu'il ſoit, qui dans les Métaux imparfaits, empêche qu'ils ne ſoient brûlez & conſumez par le feu, lorſqu'ils ſe fondent, ou qu'ils demeurent long-tems rouges dans un fourneau. Ce que l'Auteur ajoûte, dans ce verſet, que le Ferment unit les deux Corps [car aſſurément ils ſe ſervoient des deux Corps] & qu'il les rend pénétrans & entrans, me fait croire qu'il parle du prémier Mercure, qui étant Eſprit, ſpiritualiſe les Corps, & les rend capables de pénétrer les Métaux imparfaits, pour en faire la tranſmutation. *M. Salomon.*

que l'Ouvrage est gâté, & qu'il ne se fait pas. [1]

Car ce qu'est le levain à la pâte, la présure au lait, à l'égard du fromage, *qui s'en fait* & ce qu'est le musc dans les parfums, la couleur de l'Or l'est assurément pour

[1] S'il n'y a point de faute en cet endroit, l'Auteur veut dire, que ceux-là ne peuvent jamais réüssir à faire l'Oeuvre des Philosophes, qui ne connoissent pas le Ferment dont ils parlent, & qui ne l'emploient, pas en leur Ouvrage; parce que, comme il a dit auparavant, l'Elixir ne se peut faire sans lui, on doit dire la même chose, si l'on explique le Ferment par le prémier Mercure des Philosophes, que ceux-là ne feront jamais le Magistére, qui ne connoissent ni la véritable Matiére, ni comment se doit faire la Composition de ce Mercure: parce que, disent les Philosophes, c'est *la clef de l'Oeuvre*, sans quoi il est impossible de la faire. Cependant sans parler des autres choses, qui doivent entrer en sa Composition, combien y a-t'il d'opinions fausses & erronées sur la Matiére, dont il se faut servir pour le faire? Car quoi que les Philosophes ayent parlé fort intelligiblement là-dessus, il y en a pourtant très-peu qui la veüillent connoître. Les uns la veulent trouver en des choses étrangéres, & qui n'ont nulle affinité avec les Métaux & les autres dans l'Esprit Universel, c'est à dire, de la maniére qu'ils le conçoivent, dans une pure imagination. *M. Salomon.*

Mr. Salomon, qui, dans toutes ses Remarques sur la Philosophie Hermétique, fait paroître une érudition profonde, semble, par ce qu'il dit ici, que l'usage qu'un vrai Philosophe fait de l'Esprit Universel soit une chimére. Ce sçavant Médecin ignoroit apparemment, comme l'ignorent encore beaucoup de Gens, qu'il y a des Aymans avec lesquels on attire cet Esprit Universel, dont un habile Artiste extrait un Mercure, & un Soufre & un Sel purement célestes desquels il compose un Dissolvant, qui réduit si radicalement l'Or en ses prémiers Principes, qu'il n'est plus possible de le remettre en Corps, si ce n'est par la voye des Regimes du grand Oeuvre:

la Teinture rouge, & sa nature n'est pas une douceur. [1]

C'est pourquoi de lui nous faisons la Soye, c'est à dire l'Elixir, & de lui nous avons fait la peinture dont nous avons écrit, & nous teignons la boüe du Sceau Royal, & nous avons mis en elle la couleur du Ciel, laquelle fortifie la veüe de ceux qui la regardent. [2]

L'Or est donc la Pierre très-précieuse, qui

Réduction, dit l'Auteur de *la Lumiére sortant des Ténébres*, que le Mercure vulgaire ne sçauroit faire, parce qu'il a perdu sa prémiére simplicité & pureté, & qu'il a passé dans une autre Substance, étant devenu un Corps métallique, abondant en une humidité superfluë, & en une lividité, qui le rendent incapable d'opérer une véritable Réduction de l'Or. *Cependant*, selon Géber, *on peut l'en rendre capable.*

[1] Je croi que notre Auteur, par toutes ces maniéres de parler, fait allusion à des choses qui se trouvoient dans les Livres des Philosophes : comme ce qu'il avoit dit des Onguens qu'ils tiroient des poils, des ongles, &c étoient des façons de parler des Anciens. *M. Salom.*

[2] l'Auteur appelle ici bouë la dissolution de l'Or, quand elle est dans la noirceur. Et c'est ce que Philaléthe appelle *le Plomb des Philosophes*, qu'il dit *qui est plus précieux que le plus fin & le plus pur Or du monde.* On teint cette bouë du Sceau Royal, quand par la cuisson on lui donne cette couleur éclatante, qui brille dans le vaisseau, & qui le fait paroître tout doré, dit Philaléthe, avant que d'être Elixir parfait. Mais il faut que la Matiére ait passé auparavant par la couleur du Ciel. Il veut dire, par la couleur blanche brillante, s'il prend ce mot de *Ciel* figurativement, comme il a fait cidevant, pour le prémier Mercure. Ou pour la couleur verte & azurée, qui est la couleur que l'on attribuë ordinairement au Ciel, & qui est effectivement fort agréable à la veuë. Ce qui est plus vraisemblable. *M. Salomon.*

qui n'a point de taches, & qui eſt tempérée. Et ni le Feu, ni l'Air, ni l'Eau, ni la Terre ne ſçauroient corrompre ce Ferment univerſel, lequel, par ſa compoſition tempérée, rectifie & met tous les Corps imparfaits, en une juſteſſe & température modérée & égale *en les tranſmuant en Or.* Et ce Ferment eſt jaune, ou eſt véritable orangé.

L'Or des Sages étant cuit & bien digéré, [1] par le moyen de l'Eau ignée, ou de l'Eau-feu, fait & compoſe l'Elixir. Car l'Or des Philoſophes eſt plus péſant que le Plomb, & par ſa compoſition tempérée & égale, il eſt le Ferment de l'Elixir. Comme au contraire, ce qui n'eſt pas tempéré eſt fait par une compoſition inégale.

Au reſte, le prémier Ouvrage ſe fait du Végétable, & le ſecond de l'Animal, dont nous avons un éxemple (dans l'œuf de Poule, *duquel ſe forme le Poulet,*) des Elémens qui s'y voyent viſiblement. Et notre Terre eſt Or, duquel nous faiſons la Soye, qui eſt le Ferment de l'Elixir.

[1] Les Philoſophes appellent l'Or vulgaire, leur Or lors qu'il a été diſſous & vivifié par leur prémier Mercure, & il ne manque à cet Or que la digeſtion, pour être Elixir parfait. C'eſt pourquoi ils diſent que l'Azoth, & le Feu ſuffiſent pour faire leur Magiſtére; donnant indifféremment le nom d'Azoth, tant à cette Diſſolution ou ſecond Mercure, qu'au prémier, qu'ils appellent Eau Feu, ou Eau ignée. *M. Sal.*

## OBSERVATION.

*Sur les motifs qui engagent à reconnoître Hermès pour l'Auteur des Sept Chapitres.*

Tous ceux qui ont parlé des *Sept Chapitres*, ou qui en ont cité quelque paſſage, l'ont toujours fait ſous le nom d'Hermès Triſmégiſte, qui eſt auſſi l'Auteur de la *Table d'Emeraude*, & ce conſentement général de tous les Philoſophes eſt une preuve ſuffiſante pour faire voir qu'Hermès en eſt l'Auteur. Il s'y trouve néanmoins des choſes touchant notre Religion, qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'Hermès, au temps qu'il a été ( s'il en faut croire *Cédrénus*, qui le fait plus ancien qu'Abraham ) ait pû connoître ſi préciſément qu'elles y ſont énoncées. Car il y eſt parlé du Jugement final, que Dieu doit faire de tous les Hommes, & de la damnation des Réprouvés, qui ſont deux choſes leſquelles ne ſe trouvent point dans l'Ancien Teſtament, au moins n'y ſont-elles pas ſi clairement. Il eſt vrai que dans le *Pimandre*, *l'Aſclépius* & les autres Ouvrages qu'on attribuë au même Hermès, les plus hauts Myſtéres de notre Religion y ſont auſſi clairement expliquez. Et c'eſt ſans contredit l'une des plus fortes raiſons que *Caſaubon*

allégue dans les Essais qu'il a faits contre *Baronius*, pour prouver qu'Hermès n'en est pas l'Auteur. Et en effet, quoi que selon les Philosophes, leur Elixir, qui prend naissance d'une Vierge, qui meurt après avoir été élevé, & qui ressuscite ensuite glorieux & tout spirituel de son tombeau, soit un simbole & une réprésentation de la Naissance, de la Mort, & de la Resurrection du Sauveur. Je ne crois pas néanmoins que *Bon de Ferare* dans sa *Marguerite précieuse*, ni quelques autres Auteurs, ayent eu raison pour cela de dire que les anciens Philosophes ont eu le Don de Prophétie, & qu'ils ont connu la Naissance du Verbe Eternel, le Jugement dernier, la Trinité, & les autres Mistéres de la Religion Chrétienne. Si ce n'est qu'on voulût dire que Dieu eût révélé ces Mistéres aux Philosophes, que son Peuple ne connoissoit pas si clairement, comme il leur avoit révélé une Science si merveilleuse & si cachée au reste des Hommes. On pourroit encore douter qu'Hermès, que tous les Philosophes, dont nous avons les Ecrits, reconnoissent pour le Pére de la Philosophie Chimique, fût l'Auteur de ces *Sept Chapitres*, puisque celui qui les a faits parle souvent des anciens Philosophes, qu'il appelle ses Prédécesseurs ; & qu'on sçait que c'est Pythagore (qui a été long-temps

après Hermès, puiſqu'il étoit du temps de Tarquin, dernier Roi de Rome) qui le prémier prit le nom de Philoſophe, c'eſt à dire, Amateur de la Sageſſe; tous ceux de ſa profeſſion ayant accoûtumé avant lui de s'appeller Sages. D'ailleurs ce Traité commençant par ces paaoles, *Voici ce que dit Hermès*, on pourroit préſumer de là que ce ſeroit quelqu'autre Philoſophe beaucoup moins ancien, qui auroit fait un Recuëil & un Abrégé des Oeuvres d'Hermès, qui, comme on ſçait, avoit fait pluſieurs Livres, que cette Abbréviateur auroit réduit en ces *Sept Chapitres*. Outre que dans les *Allégories*, imprimées après la Tourbe Latine, au cinquiéme volume du Théâtre Chimique, il y a des paſſages entiers citez d'Hermès, qui ſont ſemblables à d'autres, qui ſe trouvent dans les *Sept Chapitres*, & qui ſont mêmes plus amples & plus étendus. Mais il n'eſt pas difficile de réſoudre ces difficultés. Car pour ce qui eſt du nom de *Philoſophe*, qui ſe trouve en pluſieurs endroits des *Sept Chapitres*, il eſt certain que ceux, qui ont traduit ce Traité, ſe ſont ſervis de ce mot (qui ayant paru plus modeſte, avoit été communément reçû depuis Pythagore) au lieu de celui de *Sage*, qui étoit plus vain, & qui n'étoit plus uſité de leurs tems; quoi que ce mot de *Sage* ſe trouve auſſi en ce Traité. Et quand les

Philoſophes reconnoiſſent Hermès pour l'Auteur de la Philoſophie Chimique, ils veulent dire ſans doute, qu'Hermès eſt celui qui en a écrit le prémier, ou qu'il eſt l'Auteur le plus ancien dont les Ouvrages ſoient venus juſqu'à eux. Que ſi le prémier de ces *Sept Chapitres* commence pas ces mots, *Voici ce que dit Hermès*, tant s'en faut qu'il ne ſoit pas de lui, qu'au contraire, c'eſt une preuve qu'il en eſt véritablement l'Auteur; puiſque l'on ſçait que c'étoit la maniére d'écrire des Anciens. Car, ſans parler des Prophétes, qui ont commencé leurs Livres de la même maniére, les Proverbes & l'Eccléſiaſte commencent ainſi. Le prémier, *Les Paraboles de Salomon, Fils de David, Roi d'Iſraël*: & le dernier, *Voyci les Paroles de l'Ecléſiaſte, Fils de David Roi, de Jeruſalem.* Et Hérodote, le prémier Hiſtorien des Grecs, & que pour cette raiſon Cicéron appelle le Pére de l'Hiſtoire, n'a-t'il pas commencé *Clio* ou ſon prémier Livre de cette ſorte, *Voyci l'Hiſtoire qu'Hérodote d'Halicarnaſſe à mis en lumiére.* Pour ce qui eſt des paſſages qui ſe trouvent ſemblables dans les Allégories & dans ce Traité, il n'y a nul inconvénient qu'un même Auteur diſe les mêmes choſes en divers Traités, & qu'il les diſe même un peu diverſement, & qu'ainſi l'expreſſion en ſoit ou plus éten-

duë, ou plus reſerrée. Mais il ſe peut faire auſſi que cette diverſité ne provient que de la faute, ou que de l'ignorance des Copiſtes, qui ont mal écrit, ou qui ont abrégé les paſſages du même Livre. Quoi qu'il en ſoit (car je ne veux point m'engager ici dans une diſpute qui ſeroit d'une trop longue diſcution, qui ſeroit difficile à débroüiller, & qui ne ſerviroit de rien) ou qu'Hermès ſoit l'Auteur de ce Traité, comme la tradition & l'authorité des anciens Philoſophes le veulent, ce qui ſuffit pour le perſuader: Ou bien que quelque Philoſophe Chrétien l'ait fait ſous le nom d'Hermès; ou qu'il y ait ſeulement ajoûté ce que nous venons de dire touchant notre Religion, à quoi il y a plus d'apparence: il eſt ſans doute que c'eſt l'Ouvrage d'un véritable & fort ancien Philoſophe, puiſque les Auteurs les plus anciens que nous ayons le citent comme tel, qu'il eſt dans l'approbation générale, & qu'il ne faut que le lire pour le connoître. Voilà ce que dit Mr. Salomon pour favoriſer l'opinion de ceux qui prétendent que ces *Sept Chapitres* ont été compoſez par Hermès, contre le ſentiment de ceux qui penſent que ce Traité n'eſt pas de la compoſition de ce Philoſophe: Et voici ce que le Préſident d'Eſpagnet à écrit avant M. Salomon pour convaincre d'erreur ceux

qui refusent de reconnoître Hermès pour l'Auteur de ce même Traité. La différence, dit-il, qu'il y a entre la Philosophie vivante des Herméticiens, & la Philosophie morte des Payens, est que la prémiére a été divinement inspirée aux prémiers Maîtres de la Chimie, cette Reine de toutes les Sciences, qu'elle ne reconnoît pour son Auteur que l'Esprit-Saint de la Vérité, lequel soufflant où il lui plaît, verse dans les Esprits la vétitable Lumiére de la Nature, par laquelle les ténébres de l'Erreur sont dissipées : Et que la seconde doit son invention aux Payens, qui négligeant & abandonnant les Sources pures de la Doctrine, ont introduit pour véritable des Principes faux, qui ne sont que les productions de leur imagination au grand dommage de la République des Lettres. Mais, que pourroient produire de bon ceux qui n'ont jamais été éclairez d'aucun rayon de la Sagesse éternelle de Dieu, qui n'ont jamais connu *Jesus-Christ*, Source de toute science & de toute intelligence? Il ne faut donc pas être surpris de ce qu'ils n'ont rien établi de solide, & de ce qu'ils nous ont débité des rêveries & des fictions, dont ils ont tellement défiguré la Philosophie sacrée, qu'on ne retrouve plus en elle aucun trait de sa prémiére beauté. Vous m'objecterez qu'Hermès même, le Prince

de notre Philoſophie vivante, a été Payen, & qu'il a précédé de beaucoup de Siécles des Auteurs, dont la Philoſophie ne doit aucunement être reçûë. Que cela ſoit; que s'enſuit-il de là? Hermès à la vérité eſt né dans le Paganiſme; mais, par un privilége de Dieu tout particulier, il a été tel que dans ſa vie, dans ſes mœurs & dans ſa Religion il faiſoit paroître parfaitement le Culte du vrai Dieu. Il reconnoiſſoit Dieu le Pére, & diſoit qu'il ne faiſoit aucun autre participant de ſa Divinité. Il le reconnoiſſoit pour le Créateur de l'Homme. Il reconnoiſſoit auſſi le Fils de Dieu, par lequel tout ce qui eſt créé, a été fait univerſellement, & dont le Nom, comme merveilleux & inéffable, étoit inconnu aux Hommes, & même aux Anges, qui admiroient avec étonnement ſa génération. Que veut-on davantage? Tel a été notre Hermès, qui, par une grace ſpéciale, & par une révélation de Dieu très-bon & très-grand, a prédit que ce même Fils devoit venir en chair dans les derniers Siécles, afin de rendre les Hommes pieux éternellement heureux. C'eſt lui, qui a enſeigné avec clarté le Miſtére adorable de la très-ſainte Trinité, tant ſelon la pluralité des Perſonnes, que ſelon l'unité de l'Eſſence Divine en trois Hypoſtaſes, comme ceux qui ont tant ſoit peu de diſcernement & d'intelligence

d'intelligence pourront le conjecturer par les choses suivantes ; car à peine le peut-on trouver ailleurs plus ouvertement & plus clairement. De la *Lumiére intelligente*, dit-il, qui a été de toute éternité, a procédé une Lumiére intelligente, & cette Lumiére intelligente, ou cet Entendement lumineux, est aussi éternel que son Principe, en ayant procédé de toute éternité, & n'étant rien autre que sa Vérité & son Esprit, qui embrasse & contient toutes choses. Hors de lui, il n'y a point d'autre Dieu, point d'Ange, ni aucune Essence; car il est le Seigneur de toutes choses, & le Pére & le Dieu de toutes les Créatures. Toutes choses sont audessous de lui & en lui. Je t'atteste, ô Ciel! qui est le sage Ouvrage du grand Dieu: Je t'atteste, Voix du Pére, toi qu'il proféra pour la prémiére fois, lorsqu'il forma le Monde: Je t'atteste par la Parole uniquement engendrée du Pére, & par le Pére même, qui contient toutes choses, & lequel je reclame pour qu'il me soit propice & favorable. Feüilletez maintenant autant qu'il vous plaira, chers Enfans d'Hermès, & lisez jour & nuit les Livres des Philosophes Payens, vous verrez si vous y trouverez des choses si saintes, si pieuses & si chrétiennes. Notre Hermès a été Payen, je l'avoüe; mais ç'a été un Payen qui a connu la puis-

ſance & la grandeur de Dieu, tant par ſoi-même que par les autres Créatures. Il a glorifié Dieu en tant que Dieu ; & même je ne ferai point de difficulté de dire qu'il a de beaucoup ſurpaſſé par ſa piété pluſieurs Chrétiens, qui ne le ſont que de nom, & qu'il a rendu à Dieu, comme à la Source de tous les biens, des graces & des remercimens pour les bien-faits reçûs, avec une profonde ſoumiſſion & tout autant qu'il l'a pû. Apprenez du Prophéte, ô Amateurs de la Doctrine, ſi Dieu n'a pas converſé & agi parmi les Gentils auſſi bien qu'avec ſon Peuple, quand il s'exprime ainſi: Depuis le Soleil levant juſqu'au Couchant mon Nom eſt grand entre les Nations ; par tout on ſacrifie & l'on offre en mon Nom des Oblations pures, parce que mon Nom eſt grand parmi les Nations, dit le Dieu des Armées. Rappellez, je vous prie, dans votre mémoire, & nous dites ſi les Mages qui vinrent d'Orient, conduits par une Etoile, pour adorer JESUS-CHRIST, n'étoient pas Gentils,& ſi ſon Peuple lui-même ne là pas attaché ſur la Croix ? Voyez, fidelles Nourriçons de la véritable Sageſſe, la différence qu'il y avoit d'Hermès aux autres Gentils qui n'a-pas ſes ſentimens, & quelle eſt la Source d'où ils ont puiſé les fondemens de leur Doctrine. Cherchez diligemment dans leurs

Ecrits, & vous verrez que ces Philosophes-là ne rapportent pas à Dieu les Principes de leur Science, mais qu'ils pensent seulement les avoir acquis par leurs études & par leurs travaux. Au contraire, si vous jettez les yeux sur le commencement de l'excellent Traité de votre Pére Hermès, contenant *Sept Chapitres*, dans lesquels il parle du Sécret de la Pierre Physique, vous y verrez avec quels sentimens de piété il parle de Dieu, Distributeur de cette Science secréte; car il s'éxprime de cette sorte: Pendant tout le cours de ma vie je n'ai cessé de faire des expériences, & je n'ai jamais donné de relâche à mon esprit dans le travail. J'ai eu cet Art & cette Science par l'inspiration de Dieu seulement, qui a daigné me la révéler comme à son Serviteur. Il donne à ceux qui se servent de leur rairaison la liberté de juger de cette Science, & il ne met personne dans l'occasion de s'y tromper. Pour moi, si je ne craignois le jour du Jugement & la damnation de mon ame, pour avoir caché cette même Science, je n'en écrirois en aucune maniére, & je n'en révélerois aucune chose a qui que ce pût être; mais j'ai voulu rendre aux Fidelles ce que l'Auteur de la Foi a daigné me départir. C'est ainsi que parle Hermès, & je ne pense pas qu'on puisse rien proférer de plus raisonnable & de plus conforme

à la Religion Chrétienne. Et c'eſt pour cela que tous les Eſprits les plus ſublimes, qui ſont & qui ont été, ont embraſſé cette Philoſophie vivante, ſacrée & divine d'Hermès de tout leur cœur, de toute leur ame & de toutes leurs forces, & qu'ils ont rejetté la Doctrine morte, prophane & humaine des Gentils. Par ce diſcours du Préſident d'Eſpagnet, qui appuie celui de M. Salomon, on peut raiſonnablement attribuer à Hermès les *Sept Chapitres* dont il s'agit ici & ſe perſuader, ſelon ſa Doctrine, que la connoiſſance de la Pierre des Philoſophes vient immédiatement de Dieu, dans la recherche de laquelle nous travaillons inutillement, ſi nous ne méritons par la priére & par une vie pure, qu'il nous conduiſe comme par la main dans les détours d'un Labirinthe, où nous ne ſçaurions que nous égarer ſans ſon ſecours.





# DIALOGUE
## DE MARIE ET D'AROS;
### Sur le Magiſtére d'Hermès.

LE Philoſophe Aros alla trouver Marie la Prophéteſſe, Sœur de Moyſe, & l'ayant ſaluée civilement, il lui dit. [1]

Madame, j'ai oüy dire fort ſouvent que vous blanchiſſiez la Pierre en un jour.

Oüy, *repondit Marie*, & même en moins d'un jour.

Je ne conçois pas, *repartit Aros*, comment ce que vous dites ſe peut faire, ni par quel moyen on puiſſe blanchir ſi promptement par le Magiſtére.

Marie répondit. Et ne ſçavez-vous pas

[1] Il n'eſt par certain que cette Marie fût Sœur de Moyſe? mais, dit M. Salomon, quelle que ſoit la Femme qui à fait ce Traité, elle eſt fort ancienne, puiſqu'elle a été auparavant Morien, qui la cite, & qui vivoit dans le 7. ou 8. Siécle. On dira, ajoute ce ſçavant Commentateur, que cette Femme Philoſophe a véritablement ſçû la Science, & qu'elle en a parlé en perſonne qui la poſſedoit, & avoit fait l'Oeuvre Philoſophique.

qu'il ſe fait une Eau, ou une choſe qui blanchit en un mois?

Il eſt vray, *dit Aros*, mais il faut longtems pour faire la choſe dont vous parlez.

Hermès, *reprit Marie*, dit dans tous ſes Livres, que les Philoſophes blanchiſſent la Pierre en une heure.

O Madame, *dit Aros*, que vous me dites-là une belle choſe!

Très-belle, *repliqua Marie*, pour celui qui ne la ſçait pas.

Mais, Madame, *repondit Aros*, s'il eſt vrai que tous *les Corps des Métaux*, auſſi bien que le Corps humain, ſont compoſez des quatre Elémens, il faut avoüer qu'ils peuvent être fixez & modérez, & leurs fumées coagulées & retenuës en un jour, juſqu'à ce que ce qui en doit être fait, ſoit parachevé.

Je vous aſſure, Aros, *dit Marie*, & j'en prens Dieu à témoin, que ſi vous n'étiez tel que vous étes, je ne vous déclarerois point ce que je vais vous dire, & que j'atendrois à vous le révéler juſqu'à ce que Dieu m'eût inſpiré de le faire. Prenez donc de l'Alum, de la Gomme blanche & de la Gomme rouge, qui eſt le Kibric des Philoſophes, leur Or, & leur plus grande Teinture, & joignez par un véritable mariage la Gomme blanche avec la rouge. Je ne ſçai ſi vous m'entendez?

Oüi Madame, *dit Aros*, j'entens & je comprens ce que vous dites.

Reduiſez tout cela en Eau coulante, *pourſuivit Marie*, & purifiez ſur le Corps fixe cette Eau véritablement divine, tirée des deux Soufres; & faites que cette Compoſition devienne liquide, par le ſécret des Natures, dans le Vaiſſeau de Philoſophie. M'entendez-vous, Aros ?

Oüi, Madame, *repondit Aros*, je vous entens fort bien.

Conſervez la fumée, *reprit Marie*, & n'en laiſſez rien échaper, & faites votre feu à proportion qu'eſt la chaleur du Soleil dans les mois de Juin & de Juillet; tenez-vous auprès de votre Vaiſſeau, & vous y verrez des choſes qui vous ſurprendront. Car en moins de trois heures votre Matiére deviendra noire, blanche & orangée; & la fumée pénétrera le Corps, & l'Eſprit ſera fixé. Le tout ſe fera enſuite comme du lait, qui ſe fera incérant, fondant, & pénétrant. Et c'eſt-là le Sécret caché.

*Aros prenant la parole, dit*. Je ne ſçaurois croire que cela ſe faſſe toûjours de la ſorte.

Voici une choſe bien plus admirable, *dit Marie*, qui n'a point été connuë par les Anciens, [1] *devant Hermès*, & qui ne leur a ja-

[1] J'ai ajoûté ces deux mots [ *devant Hermès* ] qui ne ſont dans aucun Exemplaire, parce que

mais entré dans l'esprit. Prenez de l'Herbe blanche, claire, honoré, qui croît sur les petites Montagnes. Broyez-là toute fraîche, comme elle est à son heure déterminée.: car en elle est le véritable Corps, qui ne s'évapore ni ne s'enfuit point du feu.

N'est-ce pas-là la Pierre de vérité, dont vous parlez? *dit Aros.*

Oüi, Aros, ce l'est, *reprit Marie.* Mais les Hommes n'en sçavent pas le régime, parce qu'ils ont trop de hâte, & ils veulent faire l'Oeuvre trop tôt.

Qu'y a-t'il à faire après cela? *dit Aros.*

Il faut, *lui dit Marie*, rectifier sur ce Corps Kibrich, & Zubeth, c'est à dire les deux fumées, qui comprennent & qui embrassent les deux Luminaires, & mettre dessus ce qui les ramollit, & qui est l'accomplissement des Teintures & des Esprits, & les véritables poids de la Science. Puis ayant broyé le tout, il faut le mettre au feu, & l'on verra des choses admirables. Au reste tout le régime consiste à sçavoir faire le feu modéré. Après quoi ce sera

Hermès ayant fait le Magistére, qui ne se peut faire sans cela comme il est dit ensuite, il faut qu'il ait eu cette connoissance. Peu après il y a, *broyez la toute fraîche.* Parce que, comme dit Philaléthe, si les Colombes de Diane sont mortes, lorsqu'on les prend, elles ne peuvent de rien servir. L'Auteur ajoûte, *& à son heure déterminée.* Ce qui se rapporte à ce que dit Zachaire, qu'il n'y a qu'une heure pour faire la conjonction des deux Matiéres. *M. Salom.*

une chose surprenante de voir comment en moins d'une heure, *cette Composition* passera d'une couleur à une autre, jusqu'à ce qu'elle vienne à la rougeur & à la blancheur, parfaite. Il faut alors défaire le feu & ouvrir le vaisseau, quand il sera refroidi, & on trouvera le Corps clair & luisant, comme une perle, de couleur de Pavot des champs, entremêlé de blanc. Il est lors incérant, fondant & pénétrant, & un poids de ce Corps ira sur douze cens *de Métail imparfait, & les convertira en Or.* Voilà le Secret caché.

*Ici Aros s'étant prosterné le visage contre terre, Marie lui dit.* Levez-vous Aros. Je vais encore vous abréger l'Oeuvre. Prenez-le Corps clair, pris sur les petites Montagnes, qui ne se fait point par la putrefaction, [1] mais par le seul mouvement. Broyez ce Corps avec la Gomme Elzaron, & les deux fumées. Car la Gomme Elzaron est le Corps qui saisit, & qui prend l'Esprit. Broyez le tout, approchez-le du feu, tout se fondra, & si vous en faites projection sur sa Femme, le tout viendra comme de l'Eau que l'on distile, & il se congélera à l'air, & ce ne sera plus qu'un Corps. Que si vous en faites projection

[1] Si la chose, dont il parlé ici, ne se fait pas par la putrefaction, elle se doit faire par le mouvement local, je veux dire par la sublimation Philosophique. *M. Salomon.*

*ſur les Corps imparfaits*, vous verrez des merveilles. Car c'eſt-là le Sécret caché de la Science. Sachez que les deux fumées, dont je viens de parler, ſont les racines de cet Art ; & ce ſont le Kibric blanc, & la Chaux humide, à qui les Philoſophes ont donné toutes ſortes de noms. Mais le Corps fixe vient du cœur de Saturne, qui comprend la Teinture, & qui parfait l'Oeuvre de la Sageſſe. Le Corps que l'on prend ſur les petites Montagnes eſt clair & blanc, & ce ſont-là les Médecines, ou les deux *Matiéres de cet Art*, dont l'une s'achéte, & l'autre ſe prend ſur les petites Montagnes. Et je vous avertis, Aros, que les Sages ne les ont appellé l'Oeuvre de la Philoſophie, qu'à cauſe que la Science ne peut point être parfaite ſans ces choſes, & que c'eſt en elle que ſe font toutes ces merveilles *de l'Art*. Car il y entre quatre Pierres [2] & ſon régime eſt véritable, comme je l'ai dit. Et Hermès a fait pluſieurs Allégories là-deſſus en ſes Livres. Et les Philoſophes ont toujours prolongé leur régime, *en diſant qu'il faut bien plus de tems pour le faire, qu'il n'en faut effecti-*

[2] Ces quatre Pierres, qui entrent dans l'Oeuvre, ſont, à mon avis, les quatre Elémens, les Philoſophes ayant accoûtumé de donner à la Matiére de l'Oeuvre le nom de l'Oeuvre même. On ſçait que l'Oeuvre des Philoſophes ne conſiſte que dans le changement des Elémens. *M. Salomon.*

*vement*. Et ils ont dit même qu'il faloit faire des Opérations, qui ne ſont point néceſſaires, & ils ont toujours dit qu'il faloit un an pour faire leur Magiſtére. Ce qu'ils n'ont fait, que pour le cacher au Peuple ignorant, en leur faiſant acroire que leur Oeuvre, ne peut point être parfait qu'en un an. Auſſi eſt-ce un grand Sécret, & il n'y a que Dieu qui le puiſſe révéler. Ceux, qui en entendent parler, ne pouvant pas en faire l'expérience à cauſe qu'ils n'y ſçavent rien. M'avez-vous entendu, Aros?

Oüi, Madame, *lui dit-il*. Mais je vous prie de me dire, ce que c'eſt que le Vaiſſeau, ſans lequel l'Oeuvre ne ſe peut faire.

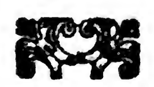
Ce Vaiſſeau, *dit Marie*, eſt le Vaiſſeau d'Hermès, que les Philoſophes ont caché, & que les Ignorans ne ſçauroient comprendre, car c'eſt la meſure du feu *Philoſophique*.

*Aros dit alors*. O Prophéteſſe! dites-moi, je vous prie, ſi vous avez trouvé dans les Livres des Philoſophes, que l'on pût faire l'Oeuvre d'un ſeul Corps?

Oüi, *dit-elle*, & cependant Hermès n'en a point parlé, parce que la racine de la Sience eſt.... & un Venin qui mortifie tous les Corps; qui les réduit en poudre, & qui coagule le Mercure par ſon odeur. Et je vous proteſte, par le Dieu vivant, que lors que ce Venin ſe diſſout en une Eau

ſubtile, de quelque maniére que cette Diſſolution ſe faſſe, il coagule le Mercure en véritable Lune à toute épreuve. Et ſi l'on en fait projection ſur Jupiter, il le change en Lune. Je vous dis de plus que la Science ſe trouve en tous les Corps. Mais les Philoſophes n'en ont rien voulu dire, à cauſe de la briéveté de la vie, & de la longueur de l'Ouvrage. Et ils l'ont trouvée *plus facilement* dans la Matiére, qui contient le plus évidemment les quatre Elémens, & ils ont multiplié *& obſcurci cette Matiére, par les divers noms qu'ils lui ont donnez.* Ce n'eſt pas que tous les Philoſophes ont aſſez parlé de tout ce qu'il faut faire pour l'Oeuvre, hormis du Vaiſſeau d'Hermès; parce que c'eſt une choſe divine, & que Dieu veut qui ſoit inconnuë aux Gentils & Idolâtres; ce Vaiſſeau étant d'une ſi grande néceſſité pour le Magiſtére, que ceux qui ne le connoiſſent pas, n'en ſçauront jamais le véritable régime. [1]

[1] Dans le Mercure des Philoſophes, & même dans l'Argent-vif commun, les Elémens ſont plus apparens qu'en nul autre Mixte, ou Corps composé qui ſoit dans la Nature.





# LA SOMME DE LA PERFECTION, OU L'ABREGE' DU MAGISTERE PARFAIT DE GEBER, PHILOSOPHE ARABE.

*Divisé en deux Livres.*

---

## LIVRE PREMIER.

### AVANT-PROPOS ET CHAPITRE I.

### *DE LA MANIE'RE D'ENSEIGNER l'Art de Chimie, & de ceux qui sont capables de l'apprendre.*



J'AI réduit briévement en cette *Somme de la Perfection* toute la Science de *Chimie*, ou de la *Transmutation des Métaux*. Dans mes autres Livres j'en avois fait plusieurs Recueils que j'avois tiré & abregé des

Ecrits des Anciens:mais en celui-ci j'ai achevé ce que je n'avois qu'ébauché en ceux-là. J'y ai ajoûté en peu de paroles ce que j'avois obmis dans les autres ; j'y ai mis tout au long ce que je n'avois dit ailleurs qu'imparfaitement, & j'y ai déclaré entiérement & aux mêmes endroits ce que j'avois celé dans mes autres Oeuvres. Et je l'ai fait afin de découvrir aux personnes intelligentes & sages l'accomplissement & la perfection d'une si excellente & si noble partie de la Philosophie. Ainsi, ô mon cher Fils ! je puis t'assurer avec vérité que dans les Chapitres généraux de ce Livre, j'ai mis suffisemment le Procédé de cet Art tout entier & sans nulle diminution. Et je proteste devant Dieu, que quiconque travaillera comme ce Livre enseigne de le faire, il aura la satisfaction d'avoir trouvé la véritable fin de cet Art & d'y arriver. Mais, mon Cher, je t'avertis aussi que celui qui ignorera les Principes naturels de la Philosophie, est fort éloigné de cette Connoissance, parce que le véritable fondement, sur lequel il doit appuyer son dessein, lui manque: comme au contraire celui-là en est bien près qui connoît déja les Principes naturels des Minéraux. Ce n'est pas que pour cela il ait encore la véritable racine, ni la fin profitable de cet Art très-caché : mais ayant plus de facilité à en découvrir les Principes,

que celui qui forme quelque projet de notre Oeuvre ſans en connoître la voye ni la maniére ; il eſt auſſi moins éloigné que lui de l'entrée de cette Science. Mais celui qui connoîtra tous les Principes de la Nature; [1] qu'elles ſont les Cauſes des Minéraux, & de quelle maniére la Nature les forme ; il n'y a que fort peu à dire qu'il ne ſache l'Oeuvre toute entiére, quoique ſans ce peu là qui lui manque, il ſoit abſolument impoſſible de faire notre Magiſtére. Parce que l'Art ne peut pas imiter la Nature en toutes ſes Opérations, mais il l'imite ſeulement autant qu'il lui eſt poſſible. Et c'eſt ici un Sécret que je te révéle, mon Fils, qui eſt que ceux qui recherchent cet Art, & les Artiſtes mêmes, manquent tous en ce qu'ils prétendent imiter la Nature en toute l'étenduë & en toutes les différences & les propriétés de ſon action. Applique-toi donc ſoigneuſement à étudier nos Livres, & attache-toi ſur tout à celui-ci. [2] Conſidére & médite mes paroles attentivement

[1] Outre les quatre Elémens, qui ſont la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, qui ſont les ſeuls Principes que reconnoît la Philoſophie de l'Ecole ; il y a les Principes Chimiques, qui ſont le Sel, le Mercure & le Souffre, dont la connoiſſance n'eſt pas moins néceſſaire à celui qui prétend parvenir à la Science de l'Oeuvre Phiſique. *M. Salomon.*

[2] Géber ayant dit au commencement de ce Chapitre, qu'il a mis dans ce Livre le Procédé de l'Art tout entier, autant qu'il eſt néceſſaire, & qu'il y a ajoûté ce qu'il avoit obmis dans

& très ſouvent, afin que t'étant rendu familiére notre maniére de parler, & entendant notre idiome ou langage particulier, tu puiſſes pénétrer dans notre véritable intention & la découvrir. Car tu trouveras dans les Livres ſurquoi faire un Projet aſſuré de ce que tu cherches; tu y apprendras à éviter toutes les erreurs, & parce même moyen tu ſçauras en quoi tu peux imiter la Nature dans l'artifice de notre Oeuvre.

ſes autres Traités, & déclaré en celui-ci ce qu'il avoit celé dans les autres, il eſt ſans doute que cette *Somme*, ou Abrégé eſt le meilleur & le plus utile de tous les Livres que ce Philoſophe a compoſez ſur la Tranſmutation des Métaux imparfaits. *M, Salomon.*

---

## CHAPITRE II.

### *Diviſion de ce Livre en quatre Parties.*

VOICI l'ordre que je tiendrai en ce Livre. Prémiérement je parlerai ſuccinctement des obſtacles qui peuvent empêcher l'Artiſte de reüſſir & de parvenir à la fin véritable [ de l'Art. ] A quoi j'ajoûterai les qualités que doit avoir celui qui veut s'y appliquer. Secondement je convaincrai les Ignorans & les Sophiſtes, leſquels, à cauſe qu'ils ne peuvent comprendre cet Art, & que par toutes les récherches qu'ils en font, ils n'en retirent jamais l'avantage ni le profit qu'ils s'étoient propoſez

posez, prétendent en détruire la vérité, en soûtenant que ce n'est rien du tout. Pour cet effet je rapporterai prémiérement toutes leurs raisons, que je détruirai si évidemment, qu'il n'y a personne de bon sens qui ne voye que tout ce qu'ils alléguent contre, n'a ni en tout, ni en partie nulle apparence des vérité. Troisiémement je traiterai des Principes naturels, c'est à dire des Principes dont la Nature se sert à faire ses productions; j'expliquerai la maniére dont ils se mêlent ensemble dans les Mixtes, selon qu'il se connoît par les Ouvrages de la Nature; & je parlerai de leurs Effets suivant l'opinion des Anciens Philosophes. En quatriéme & dernier lieu, je déclarerai quels sont les Principes que l'on doit employer pour la Composition de notre Magistére; en quoi nous pouvons imiter la Nature, & la maniére de méler & d'altérer ces Principes selon le cours & la maniére d'agir ordinaire de la Nature; avec leurs Causes & les Expériences manifestes qu'on en peut faire, afin de donner moyen à l'Artiste industrieux d'appliquer ces choses, & & de s'en servir à l'usage de notre Oeuvre.

# PREMIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

*Des empêchemens à cet Art.*

## CHAPITRE III.

*Division des Empêchemens.*

CEs Empêchemens en général viennent, ou de l'impuissance naturelle de l'Artiste, ou de ce qu'il n'a pas le moyen de faire la dépense nécessaire, ou de ce qu'il n'y peut vacquer à cause de ses autres occupations. A l'égard de l'impuissance naturelle de l'Artiste, elle vient, ou de ses organes, qui sont ou foibles, ou tout à fait corrompus ; ou elle vient de son esprit qui ne peut agir librement, soit par la mauvaise disposition des mêmes organes, qui sont ou pervertis, ou gâtez, comme je l'ai dit, ainsi qu'il se voit au Fous & Insensez ; soit parce que l'Esprit est plein de phantaisies, & qu'il passe facilement d'une opinion à une autre toute contraire ; soit enfin qu'il ne sache ce qu'il veut précisément, n'y à quoi se devoir déterminer.

## CHAPITRE IV.

*Des Empêchemens à l'Oeuvre, qui peuvent venir de la mauvaiſe diſpoſition du Corps de l'Artiſte.*

VOilà en gros quels ſont les Empêchemens à cet Oeuvre. Nous allons maintenant les éxaminer en détail, & l'un après l'autre. Je dis donc que l'Artiſte ne pourra jamais faire notre Oeuvre, s'il n'a ſes organes entiers & ſains: Par éxemple, s'il eſt aveugle, ou s'il eſt eſtropié des mains & des pieds; parce que devant être le Miniſtre de la Nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les travaux néceſſaires, & ſans leſquels l'Oeuvre ne peut être parfaite. Il en ſera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fiévre, ou qui ſont ladres, à qui les membres tombent par piéces; s'il eſt dans la décrépitude, & dans une extrême vieilleſſe: car il eſt certain qu'un Homme, qui aura quelques-unes de ces imperfections, ne pourra jamais de lui même, [ & travaillant ſeul, ] faire l'Oeuvre, ni la conduire à ſa derniére perfection.

## CHAPITRE V.

*Des Empêchemens qui viennent de l'Esprit.*

CE sont là les Empêchemens que l'Artiste peut avoir de la part du Corps. Ceux qui peuvent lui survenir du côté de l'Esprit, sont encore plus considérables & plus nuisibles à l'accomplissement de l'Oeuvre. Les voici. Un Homme, qui n'a pas l'esprit naturellement assez bon pour rechercher subtilement les Principes naturels & pour découvrir quels sont les fondemens de la Nature & les artifices par lesquels on peut imiter cette grande Ouvriere dans ses Opérations; celui-là ne trouvera jamais la véritable racine, n'y le commencement de cet Art très-précieux. Car il y en a beaucoup qui ont la tête dure, qui n'ont pas l'Esprit de faire aucune recherche, qui ont de la peine à concevoir ce qu'on leur dit le plus clairement, & dans les termes les plus intelligibles & les plus usitez; & qui ne sçauroient qu'avec difficulté comprendre les ouvrages qui se font ordinairement devant leurs yeux. Il y en a d'autres qui conçoivent aisément tout ce qu'ils veulent, & qui, à cause de cette facilité qu'ils ont, croyant bien souvent avoir découvert la vérité, ils s'aheurtent opiniâtrément à leur

ſens, quoi que ce qu'ils s'imaginent ne ſoit qu'une phantaiſie vaine, abſurde, & tout à fait éloignée de la raiſon; parce qu'elle n'a aucune conformité avec les Principes naturels. Cela vient de ce que ces Gens-là, ayant la tête remplie d'imaginations & de vapeurs, ils ſont incapables de recevoir les impreſſions & les véritables notions des choſes naturelles. Il y en a auſſi qui n'ont pas l'eſprits ferme ni arrêté, qui paſſent facilement d'une opinion & d'un deſſein à un autre; qui croyent parfois une choſe comme certaine, & qui s'y attachent ſans nulle raiſon; puis ils changent auſſi-tôt de ſentiment & de volonté, avec auſſi peu de fondement. Et comme ils ont l'eſprit volage, ils entreprennent pluſieurs ouvrages qu'ils ne font ſeulement qu'ébaucher, ſans en achever jamais aucun. Il y en a d'autres ſtupides comme des Bêtes, qui ne ſçauroient comprendre aucune vérité en ce qui concerne les choſes naturelles; comme font les Fous, les Imébcilles & les Enfans. [1] D'autres ont ſimplement du mépris pour notre Science, ne pouvant croire

[1] Il faut entendre ceux qui ſont nez pour être ignorans, c'eſt à dire, qui ſont naturellement incapables de comprendre les Vérités les plus claires & les plus intelligibles. Les Hommes n'ayant pas les Sciences infuſes, ils naiſſent dans l'ignorance de toutes choſes; mais ils ſont capables d'en acquérir la connoiſſance par leur étude & par leur travail, à moins qu'ils ne ſoient tout-à-fait ſtupides. *M. Sal.*

qu'elle ſoit poſſible ; & ceux-là, la Science les mépriſe tout de même, & elle les éloigne d'elle, comme indignes d'arriver jamais à l'accompliſſement d'une Oeuvre ſi précieuſe. Enfin il y en a qui ſont Avares & Eſclaves de leur argent. Ceux-là voudroient bien trouver notre Art, ils ſont perſuadez qu'il eſt véritable, & ils le cherchent même par raiſonnement;mais ils craignent la dépenſe, & leur avarice eſt cauſe qu'ils ne font rien. tous ces Gens-là ne ſçauront jamais notre Oeuvre. Car comment ceux qui l'ignorent, ou qui ne ſe ſoucient pas de la chercher, pourroient-ils en avoir la connoiſſance ?

---

## CHAPITRE VI.

### *Des Empêchemens extérieurs.*

APrès avoir parlé dans les deux Chapitres précédens de tous les Obſtacles provenans des deux parties eſſentielles de l'Homme,qui peuvent l'empêcher de reüſſir en cette Oeuvre il nous reſte à dire ici un mot des Empêchemens, qui lui ſurvenant de dehors, peuvent tout de même rendre ſon deſſein inutile. Il y a des Gens fort ſpirituels & adroits, qui ne ſont pas même ignorans dans les Ouvrages de la Nature, qui la ſuivent & l'imitent en ſes Principes,

& en toutes ſes Opérations, autant qu'on le peut faire; & qui outre cela ont l'imagination aſſez forte pour pénétrer dans toutes les choſes qui ſe font reguliérement ici bas par les actions de la Nature. Et cependant ces Gens-là, avec toutes ces lumiéres & tous ces avantages, ſont contraints d'abandonner le Magiſtére, tout admirable qu'il eſt, & ils ne ſçauroient y travailler, pour être dans la derniere néceſſité, & ne pouvoir faire la moindre dépenſe. Il s'en trouve d'autres qui ont de la curioſité pour cette Science; mais ſoit, parce qu'ils ſont ou embaraſſez dans les vanités du monde, ou occupez dans les grands emplois, ou accablez de ſoins: ſoit, parce qu'ils ſe donnent entiérement aux affaires de la vie, notre Science les fuit & s'éloigne d'eux. Voilà tous les Obſtacles qui empêchent les Hommes de reüſſir dans notre Art.

---

## CHAPITRE VII.

### Concluſion de cette prémiére Partie.

*Quel doit être l'Artiſte.*

ON voit par les choſes que nous venons de dire, que celui qui ſe veut appliquer à notre Oeuvre, doit avoir pluſieurs qualités. Prémiérement, il doit être ſçavant & conſommé dans la Philoſophie

naturelle. Car quoi qu'il fût riche, qu'il eût bien de l'eſprit & beaucoup d'inclination pour notre Art, il ne le ſçaura jamais, n'ayant pas étudié ni appris la Philoſophie naturelle: parce que cette Science lui donnera des lumiéres & des ouvertures que ſon eſprit, quelque vif qu'il ſoit, ne lui ſçauroit ſuggérer. Et ainſi l'étude reparera le défaut de l'intelligence naturelle. En ſecond lieu, il faut que l'Artiſte ait naturellement un eſprit vif, pénétrant & induſtrieux, parce que quand il poſſéderoit toutes les Sciences, ſi naturellement il n'a de l'induſtrie & de l'adreſſe, il ne ſera jamais Philoſophe. Car venant à faillir dans ſon travail, il y rémédiera ſur l'heure par ſon induſtrie; ce qu'il ne feroit pas, ſi, pour corriger ſa faute, il n'avoit nul autre aide que ſa Science toute ſeule. Comme par la Science, qu'il aura acquiſe, il lui ſera pareillement facile d'éviter beaucoup de fautes, où il pourroit tomber ſans elle, & s'il n'avoit que ſa ſeule induſtrie pour l'en garantir. Parce que l'Art & l'Eſprit s'entreaident mutuellement, & ſuppléent au défaut l'un de l'autre. Il eſt encore néceſſaire que notre Artiſte ſoit ferme & reſolu dans ce qu'il aura entrepris, & qu'il ne s'amuſe pas à changer inceſſemment, en faiſant tantôt un eſſai & tantôt un autre. Etant très-certain que notre Art ne conſiſte point

en

en la pluralité des choſes. Et ce n'eſt point aſſurément en cela que gît ſa perfection. Car il n'y a qu'une ſeule Pierre, qu'une ſeule Médecine, & qu'une ſeule Cuiſſon : Et c'eſt en cela uniquement que conſiſte tout notre Magiſtére, auquel nous n'ajoûtons aucune choſe étrangére, & nous n'en diminuons rien auſſi, ſi ce n'eſt que dans la préparation que nous lui donnons, nous en ôtons ce qui eſt d'inutile & de ſuperflu.

Une des choſes qui eſt encore fort néceſſaire à l'Artiſte, c'eſt qu'il doit s'attacher ſoigneuſement à ſon travail, juſques à ce qu'il l'ait entiérement achevé ; & il ne doit point l'abandonner à moitié fait ; autrement ſon Ouvrage ainſi imparfait, au lieu de lui donner du profit & de l'inſtruction, ne lui cauſeroit que du domage & du déſeſpoir.

Il eſt encore néceſſaire qu'un Artiſte connoiſſe les Principes & les Racines principales, & qui ſont de l'eſſence de notre Oeuvre. Car celui qui ne ſçaura par où il faut le commencer, n'en trouvera jamais la fin. C'eſt pourquoi je te parlerai bien au long de tous ces Principes en ce Livre, & ce que j'en dirai ſera aſſez clair & intelligible aux Sages & aux Aviſés, & ſuffira pour leur donner l'intelligence de notre Art.

Il faut de plus, que l'Artiſte ſoit modé-

ré, & qu'il ne soit pas sujet à s'emporter, de peur que venant à se dépiter, il ne gâtât, *dans son emportement*, l'Ouvrage qu'il auroit commencé.

Il ne lui est pas moins nécessaire de conserver & d'épargner son argent, qu'il ne doit pas dissiper en de folles dépenses, & mal à propos, sur la vaine confiance du succès de son Ouvrage, de crainte que s'il ne reüssissoit pas, il ne tombât dans la nécessité & dans le désespoir; ou que peut-être, lorsque par son industrie & par son raisonnement, il approcheroit de la vérité, & qu'il l'auroit presque découverte, il n'ait pas dequoi la mettre en exécution, pour s'être inconsidérément épuisé. Il en est de même de ceux qui ne sçachant rien, lorsqu'ils commencent de s'appliquer à cet Art, font des dépenses excessives & se ruînent en mille choses inutiles. Car s'ils viennent ensuite à découvrir la vérité, & la véritable voye qu'il faut tenir, ils n'ont pas dequoi pouvoir travailler. Ce qui les afflige en deux maniéres; & parce qu'ils ont inutilement dépensé leur argent, & qu'ils ont perdu le moyen d'acquérir facilement & bien-tôt une Science si admirable. Cette Science n'est donc pas pour les Pauvres ni pour les Misérables; au contraire elle est leur Ennemie, & leur est entiérement opposée.

Mais je t'avertis qu'il n'eſt point néceſſaire que tu dépenſes ton bien à cette recherche. Car je t'aſſure que ſi tu ſçais une fois les Principes de cet Art, & que tu comprennes bien ce que je t'enſeignerai, tu parviendras à l'entiére perfection de l'Oeuvre, ſans qu'il t'en coûte guéres, & ſans que tu ſois obligé à faire aucune dépenſe conſidérable en tout ton travail. Après cela, ſi tu pers ton argent, pour avoir mépriſé de ſuivre les avis & les enſeignemens que je te donne dans ce Livre, tu auras tort de me maudire & de t'en prendre à moi, de ce que tu devras n'imputer qu'à ton ignorance & à ta ſotte préſomption.

Voici un autre avis fort important que j'ai encore à te donner. Ne t'amuſe point aux Sophiſtications qu'on peut faire en cet Art; mais applique-toi uniquement à la ſeule perfection. Car notre Art ne dépend que de Dieu ſeul, qui le donne, & qui l'ôte à qui lui plaît. Et comme il eſt tout-puiſſant & infiniment adorable, & juſte autant que miséricordieux, il te puniroit infailliblement des tromperies que tu ferois par tes Ouvrages ſophiſtiques: Et non ſeulement il ne permettroit pas que tu euſſes la connoiſſance de notre Art; mais il t'aveugleroit & te feroit tomber de plus dans l'erreur, & de l'erreur il te plongeroit dans la

misére & dans le malheur, d'où tu ne sortirois jamais. Et certes il n'est rien de si misérable & de si mal-heureux qu'un Homme à qui Dieu refuse la grace de pouvoir connoître & de voir la vérité, *& de sçavoir s'il a bien ou mal fait*, après avoir longtems travaillé, & avoir poussé son Ouvrage jusques à la fin, parce qu'il demeure toûjours dans l'erreur : Et quoi qu'il travaille incessemment, il ne sort jamais de la misére & du malheur où il est ; & perdant ainsi la plus grande consolation & la plus grande joye qu'on puisse avoir en ce Monde, il passe toute sa vie dans la pauvreté & dans l'affliction, sans avoir dequoi se survenir ni se pouvoir consoler.

Au reste, lorsque tu travailleras, prens bien garde à tous les signes qui paroissent en chaque Opération ou Cuisson ; retiens-les soigneusement en ta mémoire, & tâche d'en découvrir la Cause, en étudiant attentivement les Livres de cette Science.

Ce sont-là les qualités nécessaires à un véritable Artiste. Que s'il lui en manque quelqu'une, je lui conseille de ne se point appliquer à notre Art.

# SECONDE PARTIE.

*Où sont rapportées & réfutées les Raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie*

## CHAPITRE VIII.

*Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie.*

AYant traité dans la prémiére Partie de ce Livre, de ce qui peut empêcher de reüssir en notre Art; & ayant suffisemment parlé des qualités que doit avoir celui qui s'y veut appliquer, suivant l'ordre que nous nous sommes proposez, il faut maintenant éxaminer ce que les Sophistes & les Ignorans ont à dire contre la possibilité de notre Science. Voyons donc prémiérement quelles sont leurs raisons & nous les réfuterons ensuite, faisant voir clairement aux Personnes intelligentes qu'elles n'ont rien de solide ni de véritable.

## CHAPITRE IX.

*Raiſons de ceux qui nient ſimplement l'Art.*

IL y a de deux ſortes de Gens qui nient notre Art, & qui tâchent de le détruire. Les uns le nient abſolument, & les autres ne le nient que ſur diverſes ſuppoſitions qu'ils font. Voici comme raiſonnent les prémiers.

1. Toutes les choſes, diſent-ils, ſont diſtinguées en pluſieurs Eſpéces différentes. Et cela vient de ce que dans la compoſition des Mixtes les Elémens ne ſont pas mêlez ni unis en même proportion en tous. Ainſi ce qui fait qu'un Cheval eſt d'une eſpéce différente de celle d'un homme, c'eſt que la proportion des Elémens eſt toute autre dans la compoſition d'un Cheval, que dans celle d'un Homme. Il en eſt généralement de même des autres différences, qui ſe remarquent en toutes choſes, & il en eſt par conſéquent de même dans les Minéraux. Car le mêlange & la proportion des Elémens dans les Mixtes, eſt ce qui leur donne la forme & la perfection ; & par ainſi c'eſt ce qui en fait la différence d'avec les autres choſes. Or il eſt certain que cette proportion nous eſt entiérement inconnuë. Comment donc pouvoir former un

Mixte, & en faire le mélange & la composition? Que s'il est vrai, comme il l'est en effet, que nous ignorions quelle est la véritable proportion des Elémens dans l'Or & dans l'Argent, il s'ensuit nécessairement de-là que nous ne sçaurons jamais comment il les faut former. Et partant, concluent-ils, l'Art que vous dites qui fait l'Or & l'Argent, est inutile & impossible.

2. D'ailleurs, quand on connoîtroit même éxactement la véritable proportion des Elémens, & combien il entre de chacun d'eux dans la Composition de l'Or & de l'Argent, on ne sçauroit pas pour cela la maniére de bien mêler & unir ces mêmes Elémens ensemble, pour en faire ces deux Métaux; parce que la Nature ne les formant que dans les Mines, qui sont cachées dans le profond de la Terre, on ne la voit point travailler. Ne sçachant donc de quelle maniére se fait le mêlange des Elémens, dans la composition de l'Or & de l'Argent; il est certain, par conséquent, qu'on ne les sçauroit faire

3. Mais supposé qu'on sçût au juste, & la proportion des Elémens, & la maniére de les mêler; il ne s'ensuivroit pas, qu'en faisant leur mêlange, on pût bien proportioner la chaleur, qui est l'Agent, par le moyen duquel le Mixte se fait tel qu'il est, & est rendu parfait. Car pour former les

Métaux, la Nature se sert pour chacun d'eux, d'un certain dégré de chaleur, qui nous est inconnu. Comme nous ne connoissons point non plus toutes les autres différentes Causes efficientes, sans le concours desquelles la Nature ne sçauroit produire ni achever ses Ouvrages. Et partant puisque toutes ces chôses nous sont inconnûës, il s'ensuit évidemment que nous devons aussi ignorer la maniére de faire le Magistére.

4. Outre ces raisons qu'ils alléguent, ils se servent encore de l'expérience. Car ils disent prémiérement que depuis plus de mille ans ença, on sçait que plusieurs Personnes fort sages, se sont appliquées à la recherche de cette Science ; de sorte que si on l'eût pû faire par quelque maniére que ce fût, il est sans doute que depuis un si long-tems, elle devroit avoir été faite plus de mille fois ; cependant on n'en a jamais oüi parler. Ils disent secondement qu'il y a plusieurs Princes & plusieurs Rois, qui ne manquoient ni de richesses ni d'Hommes fort sçavans & fort éclairez, lesquels ont souhaité passionnément de trouver cet Art, qui ne l'ont pourtant jamais trouvé, quelque étude & quelque dépense qu'ils ayent faite pour cela. Ce qui est une preuve convaincante que ce n'est qu'une pure imagination.

5. De plus, les Philosophes, qui ont fait semblant d'enseigner cette Science dans leurs Livres, ne l'ont pourtant point enseignée, & on n'y a jamais pû découvrir cette vérité. Ce qui fait voir évidemment que cette Science n'est rien du tout.

6. Voici une autre de leurs raisons. Nous ne sçaurions imiter la Nature dans les Compositions les plus foibles & les plus aisées à détruire. Par éxemple, Nous ne sçaurions faire un Cheval, ni quelque autre Mixte semblable, quoi qu'ils soient d'une composition très-foible, & qui est presque sensible. Donc à plus forte raison nous ne sçaurions faire la mixtion des deux Métaux, laquelle est très forte; comme il se voit par la grande difficulté qu'il y a de les résoudre, & de les réduire en leurs propres Elémens, & en leurs prémiers Principes. Outre que nous ne sçaurions même connoître leur mixtion, ni par nos sens, ni par aucune épreuve.

7. On ne voit point, disent-ils, qu'une Espéce se change en une autre, ni qu'elle puisse y être reduite par aucun artifice. Par éxemple, que d'un Bœuf, il s'en fasse une Chévre. Comment donc pouvoir changer les uns en les autres les Métaux qui sont de différente espéce entr'eux & du Plomb en faire de l'Argent? C'est une chose qui paroît ridicule & qui est tout à fait éloignée

de la vérité, fondée sur les Principes même de la Nature.

8. Il disent de plus. Il est certain que la Nature employe mille ans à purifier les Métaux imparfaits, & à leur donner la perfection de l'Or. Comment donc un Homme, qui pour l'ordinaire ne vit pas cent ans, pourra-t-il vivre assez de tems pour transmuer en Or les Métaux imparfairs; puisqu'il lui faudroit mille ans pour le faire? Que si on vouloit dire que les Philosophes achévent en peu de tems par leur Art, ce que la Nature ne fait qu'en un grand nombre d'années, parce qu'en beaucoup de choses l'Art supplée au manquement de la Nature. Ils répondent que cela ne se peut point faire, sur tout dans les Métaux; parce que les Métaux n'étant faits que de vapeurs très-subtiles, & par ainsi n'ayant besoin, pour leur cuisson, que d'une chaleur tempérée, qui épaississe également en eux-mêmes leur humidité particuliére, afin qu'elle ne s'enfuye ni ne les quitte point, par quelque chaleur que ce soit, & qu'ils ne demeurent pas privez de cette humidité, qui n'est autre chose que le Mercure, qui leur donne la malléabilité & l'extension, il est certain que si par artifice on veut abréger le tems que la Nature met à faire la cuisson des Minéraux, & des Corps métalliques, cela ne se pourrâ faire qu'en se ser-

vant d'une chaleur plus forte que celle dont la Nature ſe ſert. Et ainſi cette chaleur exceſſive, au lieu d'épaiſſir également le Mercure, qui eſt l'humidité métallique, elle le diſſoudra & le diſſipera en le faiſant ſortir de la compoſition. Car c'eſt une Maxime aſſurée, qu'il n'y a que la chaleur douce & modérée, qui puiſſe épaiſſir l'humidité [Mercurielle] & lui faire prendre Corps, ni qui en faſſe une parfaite mixtion; & que la chaleur trop violente la détruit.

9. Ils font encore une autre objection. L'Eſtre & la perfection des choſes, vient, diſent-ils, des Aſtres, comme étant les prémiéres Cauſes qui, dans les Corps ſublunaires, influent la Forme & la perfection, & qui impriment dans la Matiére le mouvement qui tend à la génération, & à la production, pour produire ou pour détruire [les Individus] des Eſpéces. Or cela ſe fait tout à coup & dans un inſtant, lors qu'un ſeul ou pluſieurs Aſtres, par leur mouvement régulier, ſont arrivez dans le Firmament à un certain point fixe & déterminé, duquel vient l'Eſtre ou la Forme & la perfection. Car toutes les choſes d'ici bas reçoivent dans un moment leur Forme & leur Eſtre d'une certaine poſition des Aſtres. Et comme il y a pluſieurs de ces poſitions, & non pas une ſeule, & qui toutes ſont différentes les unes des autres; de

même que leurs Effets ſont auſſi différens entre eux ; il n'eſt pas poſſible que l'on puiſſe remarquer ni diſtinguer éxactement une telle diverſité, & une ſi grande différence de poſitions; parce qu'y en ayant une infinité, elles nous ſont inconnuës. Quelle apparence donc qu'un Philoſophe ſupplée & repare en ſon Oeuvre le défaut qui y arrivera, pour ne pas connoître la différence des diverſes poſitions, où les Aſtres ſe trouvent ſucceſſivement par leur mouvement continuel ; Mais ſuppoſons qu'un Philoſophe connoiſſe même certainement quelle eſt la véritable poſition d'une ou de pluſieurs Etoiles, qui donne la perfection aux Métaux; il ne fera pas encore pour cela ce qu'il pretend. Car l'artifice ne ſçauroit en un inſtant préparer ni diſpoſer quelque Matiére que ce puiſſe être à recevoir une forme. Parce que la diſpoſition, que l'on donne à la Matiére, eſt un mouvement qui ne ſe peut faire que ſucceſſivement & peu à peu. Et partant les Aſtres influant la Forme en un inſtant, & l'Artiſte ne pouvant en un inſtant diſpoſer la Matiére à la recevoir ; il eſt certain que la Matiére, ſur laquelle on prétend introduire la Forme de l'Or, ne la recevra jamais.

10. Enfin, nous voyons, diſent-ils, que réguliérement dans les choſes naturelles, il

eſt bien plus facile de détruire une choſe que de la faire : Or il eſt conſtant que c'eſt une choſe très-difficile que de détruire l'Or: Comment donc prétendre de le faire ?

C'eſt par ces raiſons, & par quelques autres, qui n'ont pas plus d'apparence, que ceux qui nient ſimplement notre Art, prétendent en faire voir l'impoſſibilité. Mais toutes ces raiſons ne ſont que des Sophiſmes, que je refuterai, après avoir prémiérement établi la vraye intention pour l'accompliſſement de notre Oeuvre. Après quoi je rapporterai & refuterai auſſi les raiſons de ceux qui nient cet Art ſous quelques conditions.

---

## CHAPITRE X.

*Que l'Art ne doit & ne peut pas même imiter éxactement la Nature, en toute l'étenduë de ſes différentes actions, où il eſt parlé des Principes des Métaux.*

AVant que répondre à toutes ces raiſons, il faut remarquer que les Principes, qui ſervent de Matiére & de fondement à la Nature pour former les Métaux, & qui ſelon quelques Philoſophes, ſont le Soufre & l'Argent-vif, ont une compoſition & une union très-forte & reſſerrée par enſemble. Et delà vient qu'il eſt fort

difficile de diſſoudre & de deſunir ces Prinpes. Parce que ces deux Matiéres étant mêlées, elles ne s'épaiſſiſſent & ne s'endurciſſent enſemble, autant qu'il eſt néceſſaire pour être renduës malléables, [ c'eſt à dire pour pouvoir ètre étenduës ſous le marteau ] ſans ſe caſſer & ſans ſe déſunir, qu'à cauſe que leur mêlange & leur digeſtion ne ſe faiſant dans les Mines que peu à peu, que ſucceſſivement, & durant un long-tems, par une chaleur fort douce, & fort modérée, qui les épaiſſit; il ne ſe perd & ne s'exhale rien de leur humidité viſqueuſe.

Mais il faut tenir pour une Maxime générale & aſſurée: Prémiérement, que nulle Matiére humide ne peut s'épaiſir qu'auparavant ſes plus ſubtiles parties ne s'évaporent,& que les plus groſſiéres ne demeurent, ſi dans la Compoſition il y a plus d'Humide que de Sec: Secondement, que le véritable & l'éxact mêlange du Sec & de l'Humide conſiſte en ce que l'Humide ſoit tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide; & que des deux il ſe faſſe une ſeule Subſtance, laquelle ſoit homogéne en toutes ſes parties, qui ſoit tempérée entre le dur & le mou, & qui puiſſe s'étendre ſous le marteau. Ce qui n'arrive que par le mêlange, qui ſe fait durant un long-tems, de l'Humide gluant & viſqueux, & d'une Terre très-ſubtile, qui ſe mêlent enſemble éxa-

ctement par leurs moindres parties, jusques à ce que l'Humide soit la même chose que le Sec, & le Sec le même que l'Humide. Or cette Substance subtile, que nous avons dit qui devoit s'éxaler de l'Humide ne se résout & ne s'évapore pas tout à coup; mais cela se fait lentement & peu à peu, & en plusieurs milliers d'années; parce que la Substance des Principes, dont la Nature se sert est homogéne, & toute uniforme; c'est à dire, entiérement semblable. Si donc cette Substance subtile s'éxhaloit soudainement; comme l'Humide n'est pas une chose différente du Sec (puisqu'à cause de leur mâlange si éxact, ils ne sont tous deux qu'une même chose) il est sans doute que l'Humide ne pourroit s'exhaler qu'avec le Sec: & par ainsi tout s'en iroit en fumée; & dans la résolution qui se feroit de l'Humide, il ne pourroit point être détaché ni separé du Sec, étant si fortement unis l'un avec l'autre. Nous en avons une expérience convainquante dans la *Sublimation* des Esprits. Car ces Esprits venant à se resoudre soudainement par la Sublimation, [c'est à dire, une partie de ces Esprits, qui s'élévent dans le Vaisseau, se détachant de l'autre, qui demeure au fond] l'Humide n'est point séparé du Sec, ni le Sec de l'Humide, en sorte qu'ils soient divisez entiérement dans les

parties dont ils ſont faits ; c'eſt à dire, ſéparez dans leurs prémiers Principes ; mais leur Subſtance monte toute entiére, ou s'il ſe fait quelque diſſolution de leurs parties, ce n'eſt que bien peu. Il eſt donc vrai que ce qui fait épaiſſir les Métaux, [ ou leur Matiére, ] c'eſt l'évaporation, qui ſe fait ſucceſſivement & également de l'Humide ſubtil & vaporeux. Or nous ne pouvons point faire cet épaiſſiſſement de la maniére que la Nature le fait; & par conſéquent nous ne ſçaurions imiter la Nature en cela. Auſſi il ne nous eſt pas poſſible de l'imiter en toutes les différences de ſes propriétés : comme nous l'avons dit dans *l'Avant propos* de ce Livre. Nous ne prétendons pas donc imiter la Nature à l'égard de ſes Principes, ni dans la proportion qu'elle garde, lorſqu'elle mêle les Elémens, ni dans la maniére dont elle les mêle les uns avec les autres ; ni dans l'égalité de la chaleur, par laquelle elle épaiſſit & corporifie les Métaux ; dautant que ce ſont des choſes, qui toutes nous ſont impoſſibles, & qui nous ſont abſolument inconuës. Cela étant préſuppoſé, nous allons maintenant refuter les raiſons de ceux, qui, par leur ignorance, nient un Art ſi excellent.

# CHAPITRE XI.

*Réfutation des Raisons de ceux qui nient l'Art absolument.*

QUand ils disent donc que nous ignorons la proportion des Elémens, que nous ne sçavons pas de quelle maniére ils sont mêlez, que nous ne connoissons point au juste le dégré de la chaleur qui épaissit & corporifie les Métaux, & que plusieurs autres causes, aussi bien que les accidens que la Nature produit par ses actions, nous sont inconnuës : nous en demeurons d'accord. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que notre Science soit impossible. Car si nous ne pouvons pas sçavoir toutes ces choses, nous ne nous soucions pas aussi de les sçavoir; puisque la connoissance que nous en aurions, ne pourroit de rien servir à notre Oeuvre: & que pour la faire nous nous servons d'un autre Principe & d'une autre maniére de produire les Métaux; en quoi nous pouvons imiter la Nature.

A ce qu'ils nous objectent que les Philosophes & les Rois ont recherché cette Science inutilement; Je répons en un mot,

que cela n'eſt point vrai; parce qu'il eſt certain qu'il y a eu des Rois (quoi que fort peu) ſur tout parmi les Anciens, qui l'ont ſçuë, & que de notre tems même il y a des Perſonnes ſages qui l'ont trouvée, par leur ſeule induſtrie. Mais ils n'ont point voulu la révéler ni de vive voix, ni par écrit à ces ſortes de Gens, comme en étant indignes. De ſorte que ces Gens-là n'ayant jamais connu perſonne qui la ſçût, ils ſe ſont imaginé fauſſement, que perſonne ne l'a jamais ſçûë.

Pour ce qui eſt de ce qu'ils diſent avec auſſi peu de raiſon, que ne pouvant imiter la Nature dans les plus foibles mixtions qu'elle fait des Elémens, comme dans la compoſition d'un Aſne & d'un Bœuf, il s'enſuit que nous pouvons encore moins l'imiter dans les mixtions, qui ſont plus fortes, (telles que ſont celles des Métaux:) il eſt aiſé de leur faire voir qu'ils ſe trompent lourdement en pluſieurs choſes: Car prémiérement leur raiſonnement n'étant fondé que ſur une comparaiſon qu'ils font, ou ſur une conſéquence qu'ils tirent du plus au moins; Cette conſéquence n'eſt pas de néceſſité; mais de contingence; c'eſt-à-dire, que cela ne conclud pas néceſſairement; mais il prouve ſeulement que cela peut être, comme il peut être en pluſieurs occurrences. Et ainſi ce n'eſt pas une con-

viction, qui puiſſe nous forcer à avoüer l'impoſſibilité de notre Art. Secondement, il y a un autre moyen de leur faire connoître leur erreur, en ce qu'ils ne font point voir qu'il y ait aucune reſſemblance, pas même apparente, entre la compoſition foible des Animaux, & la mixtion forte & ſerrée des Minéraux. Et la raiſon en eſt, parce que ce qui donne la perfection aux Animaux & aux Végétaux, qui ont une Compoſition foible, ce n'eſt pas la proportion (des Elémens) ni la Matiére qui eſt mêlée avec proportion, ni les qualités de cette Matiére, dont la mixtion eſt faite, ni la mixtion même qui eſt l'effet de l'action & de la paſſion de ſes qualités, & qui n'eſt que l'union & l'aſſemblage des prémiéres qualités. Ce n'eſt, dis-je, nulle de ces choſes qui donne la perfection aux Animaux & aux Végétaux: mais, ſelon l'opinion de pluſieurs, c'eſt l'Ame ſenſitive & végétative, laquelle vient des ſécrets de la Nature; c'eſt à dire, ou de la Quint-eſſence, ou du prémier Agent. Ce que nous avançons ſur le ſentiment de pluſieurs, parce que c'eſt une choſe que nous avoüons qui nous eſt cachée & inconnuë. C'eſt pourquoi encore que la compoſition des Animaux & des Végétaux ſoit foible; nous ne ſçaurions pourtant ni les faire, ni leur donner la perfection; parce-

que nous ne ſçaurions leur donner l'Ame, qui eſt ce qui les rend parfaits. D'où il eſt évident, que ſi nous ne pouvons donner la perfection à un Bœuf, ou à une Chévre; le défaut n'ent vient pas de ce que nous n'en ſçaurions faire la mixtion; mais de la part de l'Ame, que nous ne ſçaurions leur donner. Car pour ce qui eſt de faire une Compoſition moins forte, ou plus forte; comme d'en faire une moins foible, ou une plus foible, nous en viendrons aiſément à bout par notre artifice, en imitant la voye & le cours de la Nature. Il n'eſt donc pas vrai ce qu'ils diſent, Qu'il y a plus de perfection dans les Métaux, que dans les choſes vivantes; puiſqu'au contraire il y en a moins, à cauſe que la perfection des Métaux conſiſte plus dans la proportion & dans la compoſition des Elémens, qu'en autre choſe: c'eſt à dire, que dans l'Ame, qui donne la vie. Et partant, comme les Métaux ont moins de perfection que les Animaux & les Végétaux, il nous eſt auſſi plus facile de les parfaire qu'eux, C'eſt ainſi que Dieu diverſifie les perfections de ſes Créatures. Car dans celles, dont la Compoſition naturelle eſt foible, il a mis une plus noble & plus grande perfection, par le moyen de l'Ame qu'il leur a donnée. Et à celles dont il a fait la Compoſition plus forte, & plus ferme(com-

me ſont les Pierres & les Minéraux)il leur a donné une perfection beaucoup moindre & moins noble, parce qu'elle ne conſiſte que dans la ſeule maniére de leur mixtion. La comparaiſon qu'ils font n'eſt donc pas juſte ni bonne ; car la compoſition d'un Bœuf & d'une Chévre, n'eſt pas ce qui nous empêche de former un Bœuf & une Chévre ; mais c'eſt la Forme ( ou l'Ame) qui donne la perfection à ce Bœuf & à cette Chévre, laquelle eſt plus excellente & plus inconnuë, que n'eſt la Forme, qui donne la perfection au Métail.

Ils ne ſont pas plus véritables, lors qu'ils diſent qu'une Eſpéce ne ſe change point en une autre Eſpéce. Car une Eſpéce ſe change en une autre, lors qu'un Individu d'une Eſpéce ſe change dans l'Individu d'une autre. Car nous voyons qu'un Ver ſe change naturellement, & même par artifice, en une Mouche, laquelle eſt d'une Eſpéce différente du Ver. D'un Taureau, qu'on ſuffoque, il en naît des Mouches à miel. Le Bled dégénére en Yvroye, & d'un Chien mort il ſe forme des Vers, par la fermentation de la putréfaction. Il eſt vrai que ce n'eſt pas nous qui les faiſons ; mais c'eſt la Nature, à laquelle nous fourniſſons les choſes néceſſaires pour agir. Il en eſt la même choſe de la Tranſmutation des Métaux. Ce n'eſt pas nous qui les

transſmuons, c'eſt la Nature, à laquelle, par notre artifice, nous préparons la Matiére & lui diſpoſons les voyes; parce que d'elle même elle agit toûjours immanquablement, & nous ne ſommes que ſes Miniſtres dans les Opérations que nous lui faiſons faire par notre Art.

Ils prétendent fortifier ce raiſonnement par cet autre, qui n'eſt pas moins imaginaire, en diſant que la Nature employe mil ans à former & à parfaire les Métaux, qui eſt un terme auquel la vie d'un Homme ne ſçauroit atteindre. A quoi je réponds que ſelon l'opinion des anciens Philoſophes, il eſt vrai que la Nature, agiſſant ſur ces Principes, y met ce tems-là. Mais ſoit que la Nature faſſe la perfection des Métaux en mil ans, ou en plus de tems, ou en moins, ou même dans un moment; cela ne fait rien contre nous; parce que nous ne pouvons point imiter la Nature en ſes Principes; ainſi que nons l'avons dèja prouvé, & comme nous le ferons encore voir plus amplement dans la ſuite. Il y en a pourtant, & qui ſont même ſages & bien éclairez, qui ſoûtiennent que la Nature fait bien-tôt ſon Opération; c'eſt à dire, en un jour, & même en moins de tems. Mais quand cela ſeroit vrai, il ne nous ſeroit pas moins impoſſible d'imiter la Nature, en la mixtion de ces Principes, comme nous

l'avons suffisamment prouvé. Le surplus de leur raisonnement étant véritable je ne le veux point aussi contester.

A ce qu'ils disent que la production & la perfection des Métaux vient de la position d'une ou de plusieurs Etoile, que nous ignorons ; Je répons que nous ne nous mettons point en peine de la position ni du mouvement des Astres, & que cette connoissance ne nous serviroit de rien en notre Art, & par conséquent elle n'est point nécessaire. Car il n'y a point d'Espéce de choses sujettes à la génération & à la corruption, dont il n'y en ait tous les jours de particuliéres, qui soient produites, & d'autres qui ne soient détruites ou corrompuës. Ce qui fait voir évidemment que la position des Astres est tous les jours très-propre, tant pour la production, que pour la destruction des choses particuliéres, en toute sorte d'Espéce. Il n'y a donc nulle nécessité que l'Artiste observe, ni qu'il attende la position des Etoiles ; quoi que néanmoins cela pût servir. Mais il suffit de préparer les choses à la Nature, afin qu'elle, qui est sage & prévoyante, les dispose aux positions propres, & aux aspects favorables des Corps mobiles. Car la Nature ne sçauroit faire son action, ni donner la perfection à quoi que ce soit sans le mouvement & la position des Corps

mobiles. Et par ainſi, ſi vous préparez comme il faut votre artifice à la Nature, & que vous preniez bien garde que tout ce qui doit ſe faire dans le Magiſtére, ſoit bien diſpoſé, il eſt ſans doute qu'il recevra ſa perfection par la Nature, ſous une poſition qui lui ſera convenable, ſans qu'il ſoit néceſſaire que vous obſerviez cette poſition.

Auſſi quand on voit un Ver ſe former d'un Chien, ou d'un autre Animal pourri, nous n'avons que faire d'obſerver immédiatement la poſition des Etoiles pour connoître comment ce Ver a été produit: mais il ſuffit ſeulement de remarquer les qualités de l'air où eſt cet Animal qui pourrit, & les autres Cauſes qui en font la pourriture, ſans le concours de la poſition des Aſtres. Et cela ſeul nons apprend tout ce qu'il faut faire pour produire des Vers à l'imitation de la Nature. Parce que la Nature trouve d'elle-même la poſition des Aſtres, qui eſt néceſſaire pour cela, encore qu'elle nous ſoit inconnuë.

Pour l'autre Objection qu'ils font, en diſant que la perfection s'aquiert en un inſtant, & cependant que notre préparation ne ſe pouvant pas faire en un inſtant, il s'enſuit néceſſairement de là, que la grand'Oeuvre ne ſçauroit être parfaite par l'artifice, & par conſéquent que l'Art de Chimie

Chimie n'eſt rien du tout. Je répons qu'ils ne ſont pas raiſonnables, & que c'eſt parler en Bêtes & non pas en Hommes. Car les propoſitions d'où ils tirent cette conſéquence n'ont nulle liaiſon avec elle. Ainſi leur raiſonnement eſt comme qui diroit: Un Aſne court, donc tu es une Chévre. Et la raiſon en eſt, qu'encore que la préparation ne puiſſe ſe faire en un inſtant, cela n'empêche pas toute-fois que la Forme ou la perfection n'arrive en un inſtant à la choſe, qui eſt préparée pour la recevoir. Car la préparation n'eſt pas la perfection ; mais c'eſt une *habilité* ou une diſpoſition à recevoir la Forme.

Enfin, ils alléguent pour derniére raiſon, qu'il eſt plus facile à l'Art de détruire les choſes naturelles que de les faire : ainſi comme ils ſoûtiennent que nous ne pouvons détruire l'Or; ils concluent qu'il nous eſt encore moins poſſible de le faire. A quoi je répons ; que leur raiſonnement ne conclud pas néceſſairement, pour nous forcer à croire que l'on ne puiſſe pas faire l'Or par artifice. Car il eſt vrai, que comme il eſt difficile de le détruire, il eſt encore plus difficile de le faire : Mais il ne s'enſuit pas delà qu'il ſoit impoſſible. Et la difficulté qu'il y a à détruire l'Or, vient de ce que ſes parties ayant une forte union entre elles, il eſt évident que ſa diſſolution

doit être très-difficile à faire. Et par ainsi il est mal aisé de dissoudre l'Or. Et l'erreur oú ils sont de croire qu'il soit impossible de faire l'Or, ne provient, que de ce qu'ils ne sçavent pas l'artifice de le dissoudre, suivant la maniére d'agir ordinaire de la Nature. Ils auront bien pû connoître, par divers essais qu'ils auront faits, pour détruire l'Or, que la Composition de l'Or étoit très-forte; mais ils n'ont pas reconnu jusques où pouvoit aller cette force, & ce qui la pouvoit vaincre, & en faire la dissolution.

J'ai ce me semble répondu suffisemment aux raisons imaginaires des Sophistes: Il reste maintenant, mon Fils, à satisfaire à ce que je vous ai promis, qui est d'éxaminer les raisons qu'ont ceux qui nient notre Art à de certaines conditions, & selon quelques suppositions qu'ils font. Ensuite nous traiterons des Principes, dont la Nature se sert à la Composition des Métaux, lesquels nous éxaminerons encore plus à fond dans la suite; après quoi nous parlerons des Principes de notre Magistére, & nous traiterons prémiérement de chacun de ses Principes en particulier, nous réservant d'en faire un Discours général dans le Livre suivant. Commençons par mettre les raisons des prémiers, & par les refuter.

## CHAPITRE XII.

### *Différens Sentimens de ceux qui supposent l'Art véritable.*

CEux qui supposent que cet Art est véritable, ne sont pas tous de même sentiment. Ce qui fait qu'il se trouve différentes opinions touchant la véritable Matiére pour faire l'Oeuvre. Car les uns soûtiennent qu'il faut la prendre dans les *Esprits*: D'autres assurent que c'est dans les *Corps, ou Métaux* qu'elle se trouve. D'autres dans les *Sels & Alums, les Nitres & les Borax*. Et d'autres enfin, disent que c'est *dans toutes les choses végétables* qu'il faut la chercher. De tous ces Gens-là, il y en a qui disent vrai en partie; mais qui se trompent aussi en partie: & il y en a d'autres qui se trompent en tout,& qui trompent tous ceux qui lisent leurs Livres, & qui suivent leur Doctrine. Une si grande diversité d'opinions fausses m'a bien donné de la peine & m'a fait faire bien de la dépense. Et ce n'a été que par une longue conjecture, & après plusieurs expériences bien pénibles & bien ennuyeuses, que j'ai développé la vérité parmi tant de faussetés. Je puis dire même que ces fausses opinions m'ont souvent détourné du bon

chemin où j'étois, parce qu'elles étoient opposées à mon raisonnement, & qu'elles m'ont souvent jetté dans le désespoir. Que tous ces Fourbes soient donc maudits à jamais, puisque par leur fausse Doctrine ils n'ont laissé à toute la Postérité que des sujets de leur donner des malédictions; & qu'au lieu d'enseigner la vérité, ils n'ont laissé dans leurs Ecrits que des erreurs, & des mensonges diaboliques, pour abuser tous ceux qui s'appliquent à la Philosophie. Et que je sois maudit moi-même, si je ne corrige leurs erreurs, & si en traitant de cette Sciencc, je ne dis, & je n'enseigne entiérement la vérité, autant qu'on le peut faire dans une chose si admirable. Car on ne doit pas traiter notre Magistére en des termes qui soient tout à fait obscurs; ni on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement, qu'il soit intellgible à tous. Je l'enseignerai donc de telle maniére qu'il ne sera nullement caché aux Sages; quoi qu'il soit pourtant bien obscur aux Esprits médiocres; mais pour les Stupides & les Fous, je déclare qu'ils n'y pourront jamais rien comprendre.

Revenons à notre propos. Ceux qui ont crû que la Matiére de notre Oeuvre se devoit prendre dans les *Esprits*, sont différens entre eux. Car les uns ont dit que c'étoit dans *l'Argent-vif*, les autres dans

*le Soufre*, & d'autres dans *l'Arſenic*, qui a grande affinité avec ce dernier. Quelques-uns ont ſoûtenu que c'étoit dans *les Marchaſites*, d'autres dans *la Tutie*, d'autres dans *la Magnéſie*, & d'autres enfin, dans le *Sel Ammoniac*. Il n'y a pas moins de diverſité entre ceux qui ont crû que c'étoit dans *les Corps ou Métaux* qu'on trouvoit cette Matiére ; parce qu'il y en a qui ont dit que c'étoit *Saturne*, d'âutres *Jupiter*, & d'autres enfin, quelqu'un des autres Corps. Il y en a encore d'autres qui aſſurent qu'il faut la chercher dans *le Verre* ; d'autres dans *les Pierres précieuſes* ; d'autres dans *les Sels*, dans les différentes ſortes *d'Alums*, *de Nitres*, *&* *de Borax*. Il y en a d'autres enfin, qui croyent que l'Art ſe fait indifféremment de *toutes ſortes de Végétaux* ; de ſorte que dans les différentes ſuppoſitions qu'ils font, ils ſont tous oppoſez les uns aux autres, & ceux qui ne croyent nulle de ces différentes opinions, ou qui en combattent quelqu'une, ſe perſuadent que par ce moyen ils détruiſent abſolument la Science. Et à dire le vrai, ni les uns ni les autres ne diſent preſque rien de véritable.

## CHAPITRE XIII.

### *Raiſons de ceux qui nient que l'Art ſoit dans le* Soufre.

CEux qui ont crû que *le Soufre* étoit notre véritable Matiére, après avoir travaillé ſur ce Minéral, ſans connoître en quoi conſiſte la perfection de ſa préparation, ont laiſſé leur Ouvrage imparfait. Car ils s'imaginoient qu'en le nettoyant & le purifiant, il ſeroit parfaitement préparé. Et comme cette préparation ſe fait par la Sublimation, ils crûrent qu'il n'y avoit qu'à ſublimer le Soufre pour lui donner toute la perfection qu'il peut acquérir par la préparation: & que c'étoit la même choſe de l'Arſenic, qui eſt ſemblable au Soufre. Mais venant à faire la projection, ils ont vû que leur Soufre, ainſi préparé, au lieu d'altérer les Corps métalliques & les tranſmuer, comme il le devoit faire, ſe brûloit & s'en alloit tout en fumée, & que non ſeulement il ne s'attachoit pas inſéparablement aux Métaux; mais même qu'il s'en ſéparoit en peu de tems, ſans qu'il en reſtât rien du tout; & que les Corps, ſur leſquels ils en avoient fait la projection, ſe trouvoient plus impurs, qu'il ne l'étoient auparavant. Comme ils vîrent donc qu'ils s'étoient trompez

à faire leur Oeuvre, & étant néanmoins persuadez (pour avoir long-tems pensé & ruminé là-dessus) que la Science consistoit dans *le Soufre* tout seul, & ne s'y trouvant pas, & croyant d'ailleurs qu'elle ne peut se trouver en nulle autre chose; ils ont inferé de là qu'elle étoit impossible.

---

## CHAPITRE XIV

### *Réfutation de ce que l'on vient de dire.*

C'Est ainsi que raisonnent ceux qui cherchent notre Science dans *le Soufre*. Mais il est aisé de faire connoître en peu de mots à ces Gens-là, qu'ils n'entendent rien du tout dans le Magistére: & parce qu'ils supposent que *le seul Soufre vulgaire* est notre Matiére; & à cause qu'encore que ce qu'ils supposent fût vrai, ils se trompent dans la maniére de le préparer, croyant qu'il n'y a autre chose à faire qu'à le sublimer: Ressemblant en cela à un Homme, qui depuis sa naissance jusques à la vieillesse, auroit demeuré enfermé dans une maison: lequel s'imagineroit que tout le Monde n'auroit pas plus d'étenduë que la maison où il seroit, & qu'il n'y auroit autre chose au Monde, que ce qu'il voit dans cette maison. Car ces Gens-là n'ont jamais travaillé sur plusieurs Matiéres, &

ils ne se sont jamais appliquez à beaucoup d'Opérations, ni ne se sont pas beaucoup peinez à faire des expériences. Ainsi ils n'ont pû connoître d'où notre Matiére se doit tirer & d'où elle ne peut pas être prise. Et comme d'ailleurs ils n'ont pas beaucoup travaillé, ils ne savent pas aussi qu'elle est l'Opération nécessaire pour donner la perfection à l'Oeuvre, & qui sont celles qui ne la peuvent pas donner. Mais ce qui a fait que leur Ouvrage est demeuré imparfait, c'est [ qu'après leur prépation ] leur Soufre est demeuré adustible & volatil, qui est ce qui gâte & corrompt les Corps métalliques au lieu de les perfectionner.

## CHAPITRE XV.

*Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matiére de l'Art, & leur Réfutation.*

Il y en a d'autres, qui étant persuadez que notre Médecine se devoit nécessairement trouver dans *le Soufre & dans l'Arsenic* qui lui est semblable, & considérant plus attentivement que les prémiers, ce qui empêchoit sa perfection, ils l'ont non seulement purgé de sa sulphuréité brûlante, en le sublimant : mais ils ont encore tâché de le dépoüiller de sa *terrestréité*, ou de ses parties terrestres & grossiéres, n'ayant

pû néanmoins lui ôter la volatilité. Et ceux-là ont été trompez aussi bien que les autres, lors qu'ils ont voulu en venir à la projection, par ce que leur Médecine ne s'est pas intimement ni fortement unie aux Corps, sur lesquels ils l'ont jettée : mais elle s'est évaporée peu à peu, & a laissé les Corps métalliques tels qu'ils étoient, & sans aucun changement. Ce qui leur a fait dire comme aux prémiers, que la Science n'étoit rien. Nous leur faisons aussi la même réponse que nous avons déja faite aux prémiers ; & nous assurons de plus que notre Science est véritable, parce que nous la sçavons indubitablement, pour l'avoir vûë de nos yeux, & touchée de nos propres mains.

---

## CHAPITRE XVI.

*Raisons de ceux qui nient que la Matiére de l'Art soit dans le Soufre, l'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie. la Marcasite, le Sel Ammoniac ; & leur Réfutation.*

Il s'en est trouvé d'autres, qui ayant pénétré plus avant dans la nature du Soufre, l'ont purifié, lui ont ôté sa volatilité & son *adustion*, & l'ont par ce moyen rendu fixe, terrestre & mort : de sorte, qu'é-

tant mis ſur le feu, il ne ſe fondoit pas bien, mais il ſe vitrifioit. Ce qui étoit cauſe que dans la projection qu'ils faiſoient de cette Médecine ſur les Corps, elle ne pouvoit pas ſe mêler avec eux, ni par conſéquent les altérer ni changer. D'où ils tirent la même conſéquence que les prémiers [ que l'Art eſt impoſſible, ] & nous leur répondons auſſi comme nous avons fait aux prémiers, qu'ils ont laiſſé l'Ouvrage imparfait & tronqué, ne ſçachant pas comment il le faloit parachever ; parce qu'ils n'ont pas ſçû rendre leur Médecine entrante & pénétrante, qui eſt ſa derniére perfection. Il en eſt de même touchant la préparation des autres Eſprits, & on y fait les mêmes fautes: ſi ce n'eſt que dans l'Argent-vif & dans la Tutie, nous ſommes délivrez du plus grand travail qu'il y ait à faire [dans la préparation des autres, ] qui eſt de leur ôter *l'aduſtion*. Car ces deux choſes-là n'ont point de Soufre *aduſtible* & inflammable: mais ils ont ſeulement une Matiére volatile & une terreſtréité impure.

A l'égard des Magnéſies & des Marcaſites, elles ont toutes un Soufre *aduſtible*, & la Marcaſite en a encore plus que la Magnéſie. Toutes ſont auſſi volatiles; mais l'Argent-vif & le Sel Ammoniac le ſont davantage que la Magnéſie. Le Soufre eſt

moins volatile que l'Argent-vif ni que le Sel Ammoniac : l'Arsenic, qui ressemble au Soufre, est moins volatil que lui, la Marcasite, moins que l'Arsenic ; la Magnésie ne l'est pas tant que la Marcasite, & la Tutie l'est moins que la Magnésie, & que tous les autres Esprits. Toutes ces choses ont pourtant de la volatilité ; mais les unes en ont plus que les autres. Et c'est cette volatilité qu'ont tous les Esprits, qui a fait que ceux, qui ont voulu faire des expériences & travailler dessus, se sont lourdement trompez dans les Opérations qu'ils ont faites, pour les préparer, & dans la projection qu'ils ont essayé d'en faire. Et de là ils ont inferé l'impossibilité de l'Art, de même que ceux, que nous avons dit qui supposoient l'Oeuvre dans le Soufre. Ainsi nous n'avons autre chose à leur répondre, que ce que nous avons déja répondu à ceux-là.

---

## CHAPITRE XVII.

*Raisons de ceux qui nient que la Matiére de l'Art soit dans les Esprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer.*

IL y en a d'autres, qui s'étant appliquez à faire des expériences, ont tâché de

fixer les Esprits dans les Corps, sans avoir donné auparavant nulle préparation aux Esprits pour arrêter leur volatilité : mais s'étant trompez tout de même, ils n'en ont eu que du déplaisir & du chagrin. De maniére que désespérant de reüssir, ils ont été forcez de mépriser la Science, & de déclamer contre elle, comme la croyant fausse. Ce qui les a troublez, & qui les a jettez dans cette incrédulité, c'est que dans la fusion des Corps, laquelle ne se fait que par un feu violent, les Esprits qu'on jette alors dessus, ne pouvant souffrir l'ardeur du feu, à cause de leur volatilité qu'on ne leur a point ôtée, ne s'attachent point fortement aux Corps; mais les quittent & s'évaporent, & il n'y a que les Corps qui restent tous seuls dans le feu. Ces Gens-là se trouvent encore par-fois abusez d'une autre maniére. Car il arrive souvent que les Corps mêmes s'en vont du feu avec les Esprits ; parce que les Esprits qui ne sont pas fixes, & dont les parties sont très-subtiles, s'étant attachez & unis intimement aux Corps ; ces Esprits, venant à s'évaporer par la violence du feu, enlévent & emportent nécessairement les Corps avec eux, [à cause que dans cette Composition des Corps & des Esprits ] il y a plus de volatil que de fixe. Ce qui leur fait dire comme aux prémiers, que l'Oeuvre est

impossible. A quoi nous répondons aussi comme nous avons fait à ce qu'ont dit les prémiers.

Voici la cause de leur erreur. Le Philosophe dit: *Fils de la Science, si vous voulez faire la Conversion ou la Transmutation des Corps, d'imparfaits en parfaits: si cette Transmutation se peut faire par quelque Matiére que ce puisse être, il faut nécessairement qu'elle se fasse par les Esprits.* Or il n'est pas possible que les Esprits, qui ne sont pas fixez auparavant, s'attachent & s'unissent si bien aux Corps, que leur union puisse être de quelque utilité; comme il a été dit ci-dessus; puisqu'ils s'exhalent & s'enfuyent au feu, & qu'ils laissent les Corps sans les avoir nullement changez, & sans leur avoir rien ôté de leurs impuretés. Que si les Esprits sont rendus fixes, ils sont encore inutiles; parce qu'en cette état ils ne peuvent pas pénétrer les Corps, étant par la fixation devenus Terre, qui n'a point de fusion. Et quand bien même ils paroîtroient être fixes, après avoir pénétré les Corps, à cause qu'étant dans une chaleur foible ils ne s'évaporent pas; ils ne sont pourtant point fixes; parce qu'étant mis dans une forte chaleur, ils se séparent des Corps, ou bien & eux & les Corps s'en vont ensemble en fumée. Donc, puisque l'Art ne se peut trouver dans la Matiére la plus prochaine,

& qui a le plus d'affinité avec les Métaux ; à plus forte raison ne se trouvera-t'il pas dans une Matiére éloignée & étrangére. Et par conséquent il ne peut se trouver en nulle chose.

C'est le raisonnement qu'ils font. A quoi je répons qu'ils ne sçavent pas tout ce qu'on peut savoir la dessus : C'est pourquoi ils ne trouvent pas tout ce qui se peut faire. Et parce qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils ne sçavent pas ; ils tirent de leur incapacité une preuve, qu'ils croyent très-forte, de l'impossibilité de l'Art.

---

## CHAPITRE XVIII.

*De ceux qui nient que la Matiére de l'Art se trouve dans les Corps, & prémiérement dans le Plomb blanc, ou l'Etain, qu'on appelle Jupiter, & leur réfutation.*

QUelques-uns ont crû que la Matiére de l'Art se trouvoit dans les Corps : mais ayant essayé d'y travailler, ils se sont trompez, parce qu'ils croyent que les deux Espéces de Plomb, c'est à dire, le *livide* ou noir, & le blanc (qui n'a pourtant pas une blancheur nette ni pure, ) étoient fort semblables & s'approchoient fort de la nature du Soleil & de la Lune ; le *livide* beaucoup du Soleil, & non pas tant de la Lu-

ne; & le blanc beaucoup de la Lune, & peu du Soleil. C'est ce qui fit croire à quelques-uns d'entr'eux, que Jupiter n'étoit différent de la Lune, que par ce qu'il avoit *le cric*, qu'il étoit mou, & qu'il se fondoit fort promptement. De sorte que s'imaginant que sa fusion si prompte & sa mollesse ne provenoient que d'une humidité superfluë qu'il avoit; & que ce qui causoit son *cric*, c'étoit un Argent-vif volatil, qui étoit entremêlé dans sa Substance: ils le mîrent au feu & le calcinérent, après quoi ils le tinrent dans un feu tel qu'il le pouvoit souffrir, jusques à ce que sa chaux fût devenüe blanche. Mais après cela, le voulant remettre en son prémier état, c'est à dire le remettre en Corps malléable, comme il étoit auparavant, ils ne le pûrent faire: ce qui leur persuada que c'étoit une chose impossible. D'autres ont fait reprendre Corps à quelque peu de sa chaux par un feu fort violent; mais ils ont trouvé qu'il avoit encore le *cric*, comme auparavant, & qu'il étoit aussi facile à fondre, & cela leur a fait croire qu'on ne sçauroit lui ôter ces deux défauts par cette voye-là, & qu'il étoit impossible de trouver le moyen de l'endurcir.

D'autres s'étant opiniâtrez à travailler sur ce Métail, l'ont calciné & remis en son prémier état, puis ôtant sa Scorie, ils l'ont

recalciné à plus grand feu, & remis une seconde fois en Corps : de maniére qu'en réiterant ces opérations, ils ont trouvé qu'il s'étoit endurci, & qu'il n'avoit plus *le cric*. Mais n'ayant pû lui ôter entiérement sa prompte fusion, ils se sont faussement persuadez qu'on ne le sçauroit faire.

Il y en a eu d'autres, qui ayant essayé de lui donner de la dureté, & le rendre en état de ne pouvoir être fondu que difficilement, en mêlant avec lui des Corps durs, se sont trompez tout de même, parce qu'il a rendu aigre & cassant quelque Corps que ce soit qu'on lui ait ajoûté: sans que toutes les préparations qu'ils ayent pû leur donner, leur ayent de rien servi. Ainsi n'ayant pû lui donner la perfection, ni par le mêlange des Corps durs, ni par aucun régime de feu, étant rebutez par la longueur du tems, qu'il faudroit pour découvrir le Magistére [qu'ils croyent trouver par-là,] ils ont assuré que c'étoit une chose impossible.

D'àutres enfin s'étant avisez de mêler plusieurs drogues différentes avec l'Etain, & voyant que non seulement il n'en étoit point changé, & qu'elles n'avoient nul rapport ni affinité avec lui; mais qu'au contraire elles le gâtoient, & faisoient un effet tout contraire à ce qu'ils en attendoient, ils ont jetté les Livres par dépit,

&

& secoüant la tête, ils ont dit que notre divin Art n'étoit qu'une niaiserie toute pure. Et à tous ces Gens-là je répons, comme j'ai déja fait aux autres ci-devant.

---

## CHAPITRE XIX.

### *Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb.*

ON ne réussit pas mieux à travailler sur le Plomb. Il est vrai qu'étant mêlé avec les Corps, il ne les rend pas cassans comme fait l'Etain, & qu'après sa calcination il reprend corps, & revient plûtôt en sa nature que lui. Mais ceux qui travaillent sur ce Métail, ne sauroient lui ôter sa noirceur, parce qu'ils n'en sçavent pas le moyen. Ainsi ils ne peuvent point lui donner de blancheur, qui soit *permanente*, & quoi qu'ils ayent pû s'imaginer, ils ne leur a pas été possible de l'unir si fortement aux Corps fixes, qu'étant mêlé avec eux, il ne s'enfuye à fort feu. Et ce qui, dans la préparation de ce Métail, a le plus trompé ceux qui ont crû que la Science ne pouvoit se trouver que dans lui seul; c'est qu'après qu'il a été deux fois calciné, & autant de fois remis en Corps, tant s'enfaut qu'il s'endurcisse en nulle maniére, qu'au contraire il devient plus mou

qu'il n'ètoit auparavant ; & qu'avec tout cela il ne perd aucune de ses mauvaises qualités, qui sont sa noirceur & la facilité qu'il a à se fondre soudainement. C'est pourquoi n'ayant pû rien faire de bon de ce Métail, dans lequel ils avoient crû qu'on pouvoit facilement trouver la plus véritable & plus prochaine Matiére de la Science, ils ont conclu de là que l'Art n'étoit qu'une pure imagination. De maniére que ces Gens-là étant dans la même erreur, que ceux dont nous venons de parler, nous ne leur répondons que la même chose.

---

## CHAPITRE XX.

*Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mêlange des Corps durs avec les durs, & des mous avec les mous.*

IL y en a qui ont essayé de mêler les Corps durs ensemble, & les mous aussi ensemble, à cause de la ressemblance qui est entre eux, & qui ont crû que par ce moyen ils se perfectionneroient les uns les autres ; & qu'ainsi ils seroient mutuellement transmüez. Mais ils ont été pareillement trompez, parce que cela n'est pas possible. Pour mêler, par éxemple, le Cuivre ou

quelque autre Métail semblable avec l'Or & l'Argent, ces Métaux imparfaits ne sont pas transmüez véritablement en Or ou en Argent pour cela ; & ils ne peuvent point soutenir long-tems un feu violent, sans se séparer d'avec les parfaits, qui demeurent toujours ; au lieu que les imparfaits sont ou entiérement consumez, ou reduits en leur prémiére nature, qu'ils reprennent. Il y en a néanmoins qui durent & qui subsistent plus long-tems dans la composition & dans le mêlange qu'on en fait : & d'autres moins, pour les raisons que nous dirons ensuite. Les mauvais succès, que par leur ignorance ces Gens-là ont eus, dans toutes leurs brouilleries, les ont obligez à douter de la vérité de la Science, & à soutenir que ce n'étoit qu'une imposture.

---

## CHAPITRE XXI.

*Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, & les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science.*

IL y en a eu d'autres qui ont cherché plus avant, & qui ont crû mieux rencontrer. Ceux-ci se sont imaginé en unissant les Corps durs avec les mous, de trouver le moyen de donner à cette composition une dureté stable à toute épreuve

& de donner auſſi la perfection aux Métaux imparfaits, en les uniſſant tout de même avec les parfaits ; & que généralement ils ſe tranſmueroient, & ſeroient tranſmuez les uns par les autres d'une véritable tranſmutation. Pour cet effet ils ont tâché de trouver la reſſemblance & l'affinité qui eſt entre les Métaux, en ſubtiliſant les Corps groſſiers & durs ; tels que ſont le Cuivre & le Fer, & en épaiſſiſſant ceux de qui la ſubſtance eſt plus ſubtile, comme eſt l'Etain & le Plomb, qui eſt ſon ſemblable. Ce qu'ils ont eſſayé de faire [ tant par des drogues qu'ils y ont ajoûtées ] que par le régime du feu. Mais ceux qui ont fait ces eſſais, ſe ſont trompez dans le mêlange qu'ils ont fait des Corps. Car ou ils ont rendu leur compoſition entiérement aigre & caſſante, ou bien ils l'ont trouvée trop molle, ſans avoir été altérée par le mélange des Corps durs : ou trop dure ſans avoir été changée par les Corps mous, qu'ils y avoient mêlez. Et par ainſi n'ayant pû rencontrer la convenauce ni l'affinité des Métaux, ils ont dit que l'Art n'étoit qu'une ſuppoſition.



## CHAPITRE XXII.

*Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'Ame [ou Teinture] ni dans le régime du feu.*

D'Autres ayant encore considéré la chose de plus près, ont prétendu altérer ou changer les Corps par l'extraction de leurs Ames, [c'est à dire de leurs Teintures] & par ce même moyen d'altérer encore tous les autres Corps. Mais quelques essais qu'ils en ayent fait, ils n'ont pû y reüssir. Et ainsi ils ont été trompez dans leur espérance & dans leurs opérations, aussi bien que ceux qui ont tenté de donner la perfection aux imparfaits par le seul régime du feu. Ce qui a été cause que les uns & les autres ont crû l'Art impossible. Et à tous ceux-là, nous faisons la même réponse que nous avons faites ci-devant.

## CHAPITRE XXIII.

*Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre ni dans les Pierreries.*

CEux qui ont crû que la Matiére de l'Art se devoit chercher dans le Ver-

re & dans les Pierreries, s'étant imaginé que ces deux choſes pouvoient altérer les Corps, ſe ſont trompez tout de même. Parce que ce qui n'entre pas dans les Corps & ne les pénétre pas, ne les peut altérer, ni y faire aucun changement. Or il eſt certain que ni le Verre ni les, Pierreries n'étant pas véritablement fuſibles, ne peuvent ni entrer dans les Corps, ni les pénétrer. Et par conſéquent ces deux choſes ne peuvent point altérer les Corps. Et quoi que ceux qui ont travaillé là-deſſus, ayent fait tous leurrs efforts pour unir le Verre avec les Cops, quand ils l'auroiént pû faire (quoi que ce ſoit pourtant une choſe très-difficile) ils n'euſſent pas fait pour cela ce qu'ils prétendoient. Parce que tout ce qu'ils auroient pû faire, ç'eût été de vitrifier les Corps, [c'eſt a dire les reduire en une Matiére ſemblable au Verre, tranſparente & caſſante comme eſt le Verre.] Cependant quoi que ce défaut vienne de la Matiére dont ils ſe ſervent, ils l'atribuent à la Science & ils ſoutiennnent qu'elle ne ſçauroit faire autre choſe. Ainſi ils inférent de-là qu'elle eſt fauſſe. Mais je répons à ces Gens-là, que ne travaillant pas ſur la véritable Matiére, on ne doit pas s'étonner s'ils finiſſent mal, & s'ils ne réüſſiſſent pas; outre qu'ils n'ont pas raiſon d'accuſer la Seience de leur propre erreur.

## CHAPITRE XXIV.

*Motif de ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les Végétables, & dans le mélange de quelque chose que ce soit.*

EN voici d'autres qui s'imaginent qu'ils feront l'Oeuvre avec les Sels, les Alums, les Nitres, & les Borax; mais quelque opération qu'ils puissent faire sur ces Minéraux, je suis sûr qu'ils n'y trouveront pas ce qu'ils cherchent. Et partant, si après avoir bien fait des expériences sur ces Matiéres par leur *Solution*, leur *Coagulation*, leur *Assation*, & par plusieurs autres opérations, ils ne trouvent presque rien qui puisse servir à la Transmutation, ils ne doivent pas inférer de-là que ce divin Art n'est pas véritable: puisque c'est un Art qui se fait nécessairement, & qu'il y en a plusieurs qui le sçavent. Ce n'est pas qu'à prendre tout cela en général, on ne puisse y trouver dequoi faire quelque altération; mais il faudroit l'aller chercher bien loin, & se donner bien de la peine pour cela.

Ceux qui soûtiennent que l'Oeuvre se peut faire de tous les Végétaux, réüssiroient encore plus difficilement. Ainsi, quoi

que ce qu'ils disent soit possible, on peut dire néanmoins que c'est une chose impossible à leur égard. Parce que leur vie ne suffiroit pas pour pouvoir faire ce qu'ils prétendent. Et ainsi, si ces Gens-là ne trouvent jamais l'Oeuvre, en se servant seulement des Végétaux, ils ne doivent pas conclure pour cela, qu'on ne la puisse jamais faire par nul autre moyen.

Au reste, tous ceux de qui nous venons de rapporter les erreurs, n'ont supposé chacun qu'une seule Matiére pour être la véritable, & ils ont condamné généralement toutes les autres, & nous les avons tous réfutez les uns après les autres. Il y en a plusieurs, & même presque une infinité d'autres, qui prétendent que pour faire l'Oeuvre, on doit faire une Composition de toutes ces diverses choses, ou au moins de la plus grande partie, & les mêler en différentes proportions. Mais ces Gens-là sont tout à fait ignorans, & ne sçavent ce qu'ils veulent faire. On peut dire même qu'ils se trompent infiniment, parce qu'il y a une infinité de différentes choses, qui peuvent être mêlées les unes avec les autres, & elles peuvent être mêlées en tant de sortes, & par tant de différentes proportions, que ces maniéres & ces proportions sont tout de même infinies en nombre. Et de-là il s'ensuit évidemment, qu'ils

peuvent

peuvent ſe tromper en une infinité de façons; ſoit dans le trop, ſoit dans le moins. Quoi que pourtant ils ſe puiſſent redreſſer, pourvû qu'ils commencent à travailler dans la véritable Matiére. Pour moi, ſans m'amuſer à faire de longs diſcours là deſſus, à refuter cette infinité, j'enſeignerai en peu de mots toute la Science, & ce qui peut ſervir pour la connoître. Et par ce moyen les Perſonnes ſages qui m'entendent, pourront éviter une infinité d'erreurs, qu'ils commettroient dans le choix de la Matiére & dans leur travail. Mais nous éxaminerons auparavant les Principes naturels des Métaux; nous en donnerons la Définition, & nous en rapporterons les Cauſes, autant qu'il eſt expédient pour notre divin Magiſtére; comme je l'ai fait eſpérer au commencement de ce Livre.



# TROISIE'ME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

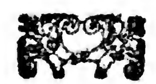
## *Des Principes naturels & de leurs Effets.*

## CHAPITRE XXV.

### *Des Principes naturels & des Corps Métalliques, ſelon l'opinion des Anciens.*

SUivant l'opinion des Anciens, qui, comme nous, ont ſoutenu la vérité de nôtre Art : Je dis que les prémiers Principes naturels, je veux dire ceux dont la Nature ſe ſert pour former les Métaux, ſont l'Eſprit fœtide, & l'Eau vive, qu'on appelle autrement Eau ſéche. Or j'ai dit cidevant qu'il y a deux Eſprits fœtides, l'un, qui eſt blanc en ſon intérieur, & rouge au dehors ; & l'autre qui eſt noir. L'un & l'autre néanmoins, dans l'Oeuvre du Magiſtére, ont diſpoſition à devenir rouge. J'expliquerai ſuccinctement, mais ſuffiſamment & ſans rien obmettre, la Nature de ces deux Principes, comment & de quelle Matiére ils ſont formez. Je ſerai obligé, pour cet effet, d'étendre mon Diſcours,

& de faire un Chapitre particulier de chaque Principe naturel. Ces Principes ont néanmoins en général cela de commun entre eux, que chacun d'eux est d'une Composition très-forte, & d'une Substance qui est uniforme & homogéne : parce que dans leur Composition, les plus petites parties de la Terre, sont tellement & si fortement unies avec les moindres parties de l'Air, de l'Eau & du Feu, que nulle d'entre elles ne peut être séparée d'aucune des autres, dans la résolution qui se fait de tout le Composé. Au contraire, elles se résolvent toutes ensemblement, & l'une avec l'autre, à cause de l'étroite liaison qu'elles ont par ensemble, ayant été mêlées & unies par leurs plus simples & plus petites parties. Et cela par le moyen de la chaleur naturelle, laquelle dans les entrailles de la Terre, a été condensée & multipliée également, selon le cours & la maniére ordinaire d'agir de la Nature, & que leur Essence le requiert. Ce que je dis conformément au sentiment de quelques anciens Philosophes.



## CHAPITRE XXVI.

### *Des Principes naturels des Métaux, ſelon l'opinion des Modernes.*

IL y en a d'autres, qui ne ſont pas de ce ſentiment, & qui croyent que ni le Vif-argent ni le Soufre, tels qu'ils ſont naturellement, ne ſont pas les Principes [ c'eſt-à-dire la Matiére prochaine des Métaux : ] mais qu'auparavant ils doivent être altérez & changez en une Matiére terreſtre. Ainſi, ils ſoutiennent que le Principe, dont la Nature ſe ſert pour former les Métaux, eſt une choſe toute différente de l'Eſprit fœtide [ c'eſt-à-dire du Soufre ] & de l'Eſprit fugitif [ ou de l'Argent-vif. ] Et ce qui les a obligez à le croire, ç'a été prémiérement que dans les Mines d'Argent, & dans celles des autres Métaux, l'on n'a jamais trouvé un Argent-vif ni un Soufre, tels que nous les voyons, & que la Nature les a produits ; & qu'au contraire on ne les trouve faits comme ils ſont, que ſéparément, & chacun dans ſa Mine particuliére. Secondement à cauſe, diſent-ils, qu'on ne va point d'une extrémité à l'autre, ſans paſſer par une diſpoſition qui tienne le milieu [ entre ces deux extrémités. ] Et partant il eſt impoſſible [ qu'une

Matiére ] passe de la molesse de l'Argent-vif, à la dureté d'aucun des Métaux, que par une disposition moyenne entre la mollesse de l'un, & la dureté de l'autre. Or dans les Mines on ne trouve aucune Matiére qui ait cette consistance entre le dur & le mou, & qui participe également de ces deux choses, D'où ils concluënt que ni le Vif-argent ni le Soufre, ne sont pas les Principes que la Nature employe à former les Métaux ; mais que ce doit être quelque chose qui se fait par l'altération de leur Essence ; laquelle se change naturellemenr en une Substance terrestre. Ce qui selon eux, se fait de cette sorte.

L'Argent-vif & le Soufre se changent prémiérement en une espéce de Terre. Et ensuite de ces deux Substances terrestres, il sort une vapeur fort subtile, & fort pure par le moyen de la chaleur renforcée dans les entrailles de la Terre, & cette double vapeur est la Matiére prochaine, ou le Principe des Métaux. Car cette vapeur étant cuite & digérée par la chaleur tempérée de la Mine, il s'en fait une certaine maniére de Terre, & par ce moyen elle devient en quelque façon fixe. Après quoi l'Eau minérale venant à couler au travers de la Mine, & des pores de la Terre, elle la dissout & s'unit ainsi avec elle également, par une union naturelle & solide.

Ils disent donc que l'Eau, qui coule par les cavités de la Terre, venant à trouver une Substance terrestre, aisée à dissoudre, elle la dissout & s'unit avec elle en égale proportion, jusqu'à ce que cette Substance ainsi dissoute de la Terre, & de l'Eau, qui y coule & qui la dissout, ne fassent qu'une même chose par une union naturelle, & que ces deux choses soient changées en nature Métallique, dans laquelle tous les Elémens se rencontrent dans une proportion nécessaire; y étant mêlez & unis par leurs moindres parties, jusqu'à ce que de ce mêlange, il se fasse une Substance uniforme & homogéne. Ensuite ce mêlange s'épaissit & s'endurcit en Métail, par une continuelle & longue digestion de la chaleur des Mines. Voila quelle est leur opinion, qui n'est pas tout à fait conforme à la vérité, quoi qu'elle en approche beaucoup.

---

## CHAPITRE XXVII.

### *Division de ce qu'il y a à dire des trois Principes.*

NOus avons dit en général quels sont les Principes naturels des Métaux; il faut maintenant en traiter en particulier. Ainsi, comme il y a trois Principes, nous

ferons un Chapitre de chacun, dont le prémier ſera du Souſre, le ſecond de l'Arſenic, & le troiſiéme de l'Argent-vif. Après quoi nous parlerons des Métaux, qui ſont les effets, & qui ſont formez de ces Principes: & nous ferons tout de même un Chapitre particulier de chacun d'eux. Et enfin nous parlerons des fondemens & des opérations du Magiſtére, & nous en déclarerons les cauſes.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Du Soufre.*

LE Soufre eſt une graiſſe de la Terre, qui s'eſt épaiſſie dans les Mines par le moyen d'une cuiſſon modérée, juſqu'à ce qu'elle devienne dure & séche, & lors elle s'apelle Soufre. Or le Soufre a une compoſition très-forte, & il eſt d'une Subſtance qui eſt ſemblable, & homogéne en toutes ſes parties, C'eſt pourquoi on n'en ſçauroit tirer l'huile par la diſtilation, comme on fait des autres choſes qui en ont. Et ceux qui entreprennent de le calciner, ſans rien perdre de ſa Subſtance, qui ſoit utile & conſidérable, perdent leur peine, ne pouvant être calciné qu'avec beaucoup d'artifice, & qu'il ne ſe faſſe une grande diſſipation de ſa Subſtance. Car de

cent livres de Soufre que l'on mettra à calciner, à peine en trouvera-t'on trois de reste, après la calcination. On ne sçauroit non plus le fixer, qu'il n'ait été calciné auparavant. Néanmoins, en le mêlant avec quelque autre Substance, on peut empêcher qu'il ne s'envole & ne s'enfuïe si promptement, & le garantir de l'*adustion.* Il se calcinera même étant mêlé. Mais si on vouloit tirer de lui la Matiére de l'Oeuvre, en le préparant par lui-même, on n'y reüssiroit pas : parce qu'il ne se parfait qu'étant mêlé avec autre chose, & sans lui le Magistére est si long à faire, qu'on est contraint d'en abandonner l'Ouvrage. Que si on le joint avec son pareil, l'Arsenic, il se change en Teinture, & il donne à chaque Métail, le poids des Métaux parfaits ; il lui ôte ses impuretés, & il le rend resplandissant. Il est rendu parfait par le moyen du Magistére, sans lequel il ne peut rien faire de tout ce que je viens de dire : au contraire, il gâte & noircit les Corps avec qui on le mêle. C'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir sans le Magistére.

Mais si dans la préparation, on peut troûver le moyen de le mêler & de le joindre amiablemant aux Cops ; c'est-à-dire de l'unir si bien à eux, qu'il n'en puisse plus être separé, on découvrira par ce moyen

un des plus grands Sécrets de la Nature;& on sçaura une des voyes de la perfection : parce qu'il y a plusieurs voyes qui tendent & qui conduisent au même effet. (1) Il y en a pourtant une qui est plus parfaite que l'autre.

Un autre effet du Soufre est qu'il augmente assurément le poids de quelque Métail que ce soit que l'on calcine avec lui, & qu'avec le Soufre on peut rendre le Cuivre semblable à l'Or. Il se joint aussi avec le Mercure. Et si on les sub ime tous deux ensemble, on en fait du Cinabre. Enfin on calcine aisément tous les Corps ou Métaux avec le Soufre, hormis l'Or & l'Etain; & le prémier encore plus difficilement que l'autre. Mais il n'est point vrai que le Souffre puisse coaguler véritablement, & avec quelque profit le Vif-Argent en Soleil & en Lune, & que cela se fasse aisément & sans beaucoup d'artifice, comme quelques Fous se le sont imaginé. Néanmoins les Métaux qui ont moins d'Argent-vif, & par conséquent moins d'humidité, se calcinent plus facilement par le Soufre;& au contraire,ceux qui ont beaucoup d'Argent-vif ou d'humidité,

(1) Géber parle ici des différentes Médecines, du prémier, du sécond & du troisiéme Ordre, par lesquelles il prétend qu'on peut donner la perfection aux Corps imparfaits, & desquelles la derniére est la plus parfaite.

ſe calcinent auſſi plus difficilement. Mais je proteſte par le Dieu très-haut, que c'eſt le Soufre qui illumine ; c'eſt-à-dire, qui donne l'éclat, & qui perfectionne tous les Corps, ou Métaux; parce qu'il eſt de lui-même Lumiére & Teinture.

Le Soufre a cela de plus, qu'il ne ſe diſſout qu'avec peine ; parce que parmi ſes parties, il n'y en a point qui tiennent de la nature du Sel, en ayant ſeulement doléagineuſes, leſquelles ne ſe diſſolvent pas aiſémemt dans l'Eau. J'en dirai la raiſon ci-après dans le Chapitre du *Diſſolvent*, où je ferai voir manifeſtement ce qui peut être diſſous dans l'Eau, & ce qui ne le peut point être.

Au reſte le Soufre ſe ſublime, parce que c'eſt un Eſprit. Si on le mêle avec Vénus, & que des deux on en faſſe une Compoſition, on en fait une couleur violette fort belle. Il ſe mêle tout de même avec le Mercure; & par la cuiſſon il s'en fait un Azur fort agréable. Il ne faut pas pourtant s'imaginer pour cela, que le Soufre puiſſe de lui-même ſervir à faire l'Oeuvre des Philoſophes. Car ce ſeroit une erreur, comme je le ferai voit clairement dans la ſuite. Pour le choiſir, il le faut prendre maſſif & clair. En voila aſſez pour le Soufre.

## CHAPITRE XXIX.

### *De l'Arsenic.*

L'Arsenic est fait tout de même, d'une Matiére subtile, & il est fort semblable au Soufre. C'est pourquoi on ne doit point le définir autrement. Il y a néanmoins cette différence entr'eux, que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, & fort difficilement la rouge; au lieu que le Soufre teint aisément en rouge, & difficilement en blanc. Or il y a de deux sortes de Soufre & d'Arsenic, l'un qui est jaune & l'autre rouge, qui tous deux servent à notre Art; les autres espéces n'y pouvant de rien servir. L'Arsenic se fixe comme le Soufre; mais l'un & l'autre se subliment mieux, si on les mêle avec des Métaux réduits en chaux. Mais ni le Soufre ni l'Arsenic, ne sont pas la Matiére qui donne la perfection â notre Oeuvre, parce qu'ils ne sont pas parfaits pour pouvoir donner la perfection. Ils peuvent néanmoins y contribuer avec condition. On doit choisir l'Arsenic qui soit clair, par écaille, & point pierreux..

## CHAPTRE XXX.

### *De l'Argent-vif.*

L'Argent-vif, qui ſelon l'uſage des Anciens, s'appelle autrement Mercure, eſt une Eau viſqueuſe, faite d'une Terre blanche ſulphureuſe, très-ſubtile, & d'une Eau très-claire, leſquelles ont été cuittes & digérées dans les entrailles de la Terre par la chaleur naturelle des Mines, & mêlées & unies fort éxactement par leurs moindres parties, juſqu'à ce que l'Humide ait été également tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide. C'eſt pourquoi il coule fort aiſément ſur une ſuperficie égale & unie, à cauſe de la fluidité & de l'humidité de ſon Eau: & il ne s'atttache point à ce qu'il touche, encore que ſa matiére ſoit viſqueuſe & gluante; parce que la ſéchereſſe qui eſt renfermée dans lui, tempére cette humidité & l'empêche de s'attacher à ce qu'il touche. C'eſt lui, qui ſelon l'opinion de quelques Anciens, étant joint avec le Soufre, eſt la Matiére des Métaux. Il s'attache facilement à Saturne, à Jupiter, & au Soleil: plus difficilement à la Lune, & plus difficilement encore à Vénus qu'à la Lune: mais jamais à Mars, ſi ce n'eſt par artifice; & de-là l'on peut dé-

couvrir un grand Sécret. Car il est ami des Métaux, & étant de leur nature, il s'unit aisément avec eux, & il sert de moyen ou milieu pour joindre les Teintures: Et il n'y a que l'Or seul qui aille au fond du Mercure, & qui se noye dans lui. Il dissout Jupiter, Saturne, la Lune & Vénus, & ces Métaux se mêlent avec lui, & sans lui l'on ne sçauroit dorer nul Métail. Il se fixe, & il devient une Teinture d'une rougeur très-éxubérante, pour parfaire les Corps imparfaits, & d'une très grande splendeur: & il ne se sépare jamais du Corps auquel il est joint, tandis qu'il demeure en sa nature. Le Mercure n'est pas néanmoins notre Matiére, ni notre Médecine, à le prendre tel que la Nature le produit: mais il peut y contribuer avec condition, aussi bien que le Soufre.

---

## CHAPITRE XXXI.

### *Des Effets des Principes naturels, qui sont les Corps Métalliques.*

NOus avons maintenant à parler des Corps Métalliques, qui sont les effets, & qui sont formez de ces Principes. Il y en a six en tout, l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Etain, l'Airain, ou Cuivre & le Fer. Le Métail est un Corps minéral

fusible, & qui se forge & s'étend sous le marteau en toute dimension. Il est d'une Substance serrée, & d'une très-forte & ferme composition. Les Métaux ont grande affinité entre-eux. Les parfaits ne communiquent pourtant point la perfection aux imparfaits, étant mêlez avec eux. Par éxemple, si l'on mêle du Plomb avec de l'Or, lors que ces deux Métaux sont en fusion; le Plomb ne deviendra pas Or par ce mêlange. Car en mettant après cette Composition au feu, le Plomb se séparera de l'Or, & se consumera, partie par évaporation, & partie par *adustion*, l'Or demeurant tout entier en cette Opération; qui est une de ses épreuves. Il en est de même des autres Métaux imparfaits, selon la voye ordinaire de la Nature. Mais il n'en est pas ainsi en notre Magistére, où le Parfait aide & perfectionne l'Imparfait, & où l'Imparfait reçoit de soi-même la perfection, sans qu'on lui ajoûte rien d'étranger, & où enfin l'Imparfait est encore élevé à la perfection par notre même Magistére. Et je prens Dieu à témoin, qu'en ce Magistére le Parfait & l'Imparfait se changent & se perfectionnent l'un l'autre; qu'ils sont changez & perfectionnez l'un par l'autre, & que chacun d'eux se perfectionne par soi-même, sans le secours d'aucun autre.

## CHAPITRE XXXII.

### *Du Soleil ou de l'Or.*

NOus avons parlé en général des Corps, où des Métaux ; il faut maintenant faire un Discours particulier de chacun d'eux. Commençons par l'Or. L'Or est un Corps métallique, jaune, pésant, qui n'a point de son, & fort brillant, qui a été également digéré dans la Mine & lavé pendant un long-tems par une Eau minérale, qui s'étend sous le marteau, qui se fond par la chaleur du feu, & qui, sans se diminuer, soufre la Coupelle & le Ciment. C'est là la Définition de l'Or, d'où l'on doit inférer que nulle chose ne doit être censée Or, si elle n'a toutes les Causes & les Différences ou Propriétés qui sont contenuës en cette Définition. Il est certain néanmoins que ce qui peut donner véritablement & radicalement la Teinture, l'uniformité & la pureté de l'Or à quelque Métail que ce soit, peut généralement de tous les Métaux en faire de l'Or. Et j'ai remarqué que le Cuivre, ayant été converti en Or par un effet de la Nature, il s'ensuit qu'il peut l'être aussi par l'artifice. Car j'ai vû dans les Mines de Cuivre, d'où il couloit de l'Eau qui, entrainant avec elle des paillettes de Cuivre fort déliées, & les ayant lavées & nettoyées continuelle-

ment & pendant un long-tems ; cette Eau venant ensuite a tarir, & ces paillettes ayant demeuré trois ans ou environ dans du Sable tout sec, j'ai reconnu, dis-je que ces paillettes ont été cuites & digérées par la chaleur du Soleil, & j'ai trouvé parmi ces mêmes paillettes de l'Or très-pur. Ce qui ma fait croire qu'ayant été nettoyées par l'Eau qui couloit, & puis également digérées par la chaleur du Soleil, dans la sécheresse du Sable, elles avoient acquis l'homogénéité & l'uniformité que nous voyons qu'a l'Or dans toutes ses parties. C'est pourquoi, en imitant la Nature, autant qu'il nous est possible, nous faisons la même altération, & le même changement, quoi qu'en cela pourtant nous ne puissions ni ne devions pas même imiter la Nature en tout.

L'Or est encore le plus précieux de tous les Métaux, & c'est lui qui donne la Teinture rouge, parce qu'il communique sa Teinture & sa perfection à tous les autres Corps Métalliques. On le calcine, & on le dissout même ; mais cela se fait sans nulle utilité, & c'est une Médecine qui réjoüit & qui conserve le Corps dans la vigueur de la jeunesse. L'Or se romp & se met en piéces facilement, si on l'amalgame avec le Mécure ; l'odeur du Plomb fait aussi le même effet. De tous les Métaux

taux il n'y en a point qui approchent plus effectivement de sa Substance, que Jupiter & la Lune, ni qui se mêlent mieux avec lui. Saturne lui ressemble dans le poids, & en ce qu'il n'a point de son, non plus que lui & qu'il est aussi bien que lui éxemt de roüille & de pourriture. Vénus approche plus de l'Or par la couleur, comme elle lui est encore plus semblable en puissance; & après elle la Lune, puis Jupiter & Saturne, & enfin Mars le moins de tous. Et en cela gît l'un des Sécrets de la Nature. Les Esprits peuvent aussi être mêlez & unis à l'Or, & il les rend fixes par un grand artifice, qui ne tombera jamais dans l'esprit d'un Homme, qui aura l'intelligence dure & qui sera hebété.

---

## CHAPITRE XXXIII.

### *De la Lune ou Argent.*

LA Lune, qu'on appelle ordinairement Argent, est un Corps Métallique blanc d'une blancheur pure, qui est net, dur, sonnant, qui soufre la Coupelle, qui s'étend sous le marteau, & qui est fusible par la chaleur du feu. La Lune est donc la Teinture de la blancheur. Elle endurcit Jupiter, & par artifice elle le change en sa nature. Elle se mêle avec le Soleil, sans le

rendre aigre ni cassant : mais à moins que d'en sçavoir l'artifice, elle ne demeure pas avec lui à toutes épreuves. Qui pourroit néanmoins la subtiliser, puis l'épaissir & la fixer, en l'unissant ensuite à l'Or, elle demeure avec lui dans le feu, & elle ne s'en sépare plus du tout. On la met sur le suc des acides, tels que sont le Vinaigre, le Sel Ammoniac & le Verjus, & il s'en fait un fort beau Bleu céleste. L'Argent est un Corps fort noble, mais il l'est moins que l'Or. Il a sa Mine particuliére & séparée, encore que par fois il s'en trouve dans les Mines des autres Métaux ; mais cet Argent-là n'est pas si bon que l'autre. On peut le calciner & le dissoudre par un grand travail, mais cela ne peut servir de rien.

---

## CHAPITRE XXXIV.

### *De Saturne ou du Plomb.*

LE Plomb est un Corps métallique, noirâtre, terrestre pésant, qui n'a point de son, & fort peu de blancheur, mais beaucoup de *lividité*, qui ne soufre ni la Coupelle ni le Ciment, qui est mou & aisé à étendre sur le marteau, sans béaucoup d'effort; & enfin qui se fond facilement sans s'enflammer auparavant, ni rougir au feu.

Quelques Ignorans s'imaginent que de sa nature, le Plomb s'*approche* de l'Or, & qu'il lui est fort semblable ; mais ce sont des Gens qui n'ont ni sens ni entendement, & qui ne sçauroient d'eux-mêmes découvrir aucune vérité, ni l'inférer des choses qui sont un peu subtiles : ainsi ils en jugent seulement selon leur sens, & selon les apparences extérieures. Car ce qui les oblige à croire qu'il y a beaucoup d'affinité entrece Métail & l'Or, c'est qu'ils voyent qu'il est fort pésant, qu'il n'a point de son, & qu'il ne pourrit point non plus que l'Or. Mais ils se trompent manifestement en cela, comme nous le ferons voir ensuite. Le Plomb a beaucoup de terrestréité ; c'est pourquoi on le lave, & par ce moyen on le change en Etain. Ce qui fait voir que l'Etain est plus proche que lui de la perfection. On brûle le Plomb, & il s'en fait du *Minium*, & en le mettant sur la vapeur du Vinaigre, il s'en fait de la *Ceruse* ; & quoi qu'il soit beaucoup éloigné de la perfection, il se change pourtant fort aisément en Argent par notre Art, & dans la transmutation qui s'en fait, il ne retient pas le même poids qu'il avoit étant Plomb : mais son poids diminuë, & il se reduit au véritable poids de l'Argent, & cela se fait par le moyen. du Magistére. Le Plomb sert aussi à éprouver l'Argent dans la Cou-

pelle, nous en dirons la raiſon cy-après.

---

## CHAPITRE XXXV.

### *De Jupiter ou de l'Etain.*

L'Etain eſt un Corps métallique blanc d'une blancheur impure, livide, un peu ſonnant, participant d'un peu de terreſtréité, qui a radicalement en ſoi le *Cric*. Il eſt mou, & ſe fond aiſément & ſoudainement ſans ſe rougir au feu; il ne ſouffre ni la Coupelle ni le Ciment, & s'étend en toute dimenſion ſous le marteau; de ſorte qu'il peut être réduit en feüilles fort déliées. Jupiter donc de tous les Corps ou Métaux imparfaits, eſt celui qui a le plus de reſſemblance naturelle avec les Corps parfaits, & qui s'approche le plus du Soleil & de la Lune. Mais pourtant plus de la Lune que du Soleil, comme je le ferai voir clairement ci-après. Au reſte, comme ce Métail a reçû beaucoup de blancheur par les Principes de ſa compoſition, cela fait qu'il blanchit les autres Corps ou Métaux, qui ne ſont pas blancs. Il a néanmoins ce défaut qu'il rend aigres & caſſans les Corps à qui on le joint, hormis Saturne & le Soleil très-pur. Jupiter a encore cette propriété, qu'il s'attache fortement au Soleil & à la Lune. C'eſt pourquoi il

ne s'en ſépare pas facilement dans les *épreuves*. Dans la tranſmutation qui s'en fait par notre Magiſtére, il reçoit une Teinture rouge, qui le rend fort brillant, & il acquiert le véritable poids de l'Or. On peut l'endurcir & le purifier plus aiſément que Saturne, comme je le dirai enſuite. Et qui ſçauroit le Sécret de lui ôter le défaut qu'il a de rendre aigres & caſſants [les Métaux auſquels on le mêle] il auroit un moyen infaillible de s'enrichir bien-tôt. Parce qu'ayant beaucoup d'affinité avec le Soleil & la Lune, il s'attacheroit à eux, ſans pouvoir jamais en être ſéparé.

---

## CHAPITRE XXXVI.

### *De Vénus ou du Cuivre.*

VEnus eſt un Corps métallique, livide, qui tient beaucoup d'une rougeur obſcure, qui rougit au feu, eſt fuſible, s'étend ſous le marteau, réſonne fortement, & ne ſoufre ni *Coupelle* ni *Ciment*. Vénus contient donc en apparence dans la profondeur de ſa Subſtance la couleur & l'eſſence de l'Or. Elle ſe forge & s'enflamme ſans ſe fondre, comme font l'Argent & l'Or. D'où l'on peut tirer un Sécret. Car elle eſt le milieu du Soleil & de la Lune; elle ſe change facilement en l'un &

en l'autre de ces deux Métaux, & la transmutation qui s'en fait eſt fort bonne, ſans beaucoup de déchet,& eſt aiſée à faire. Elle a une très-grande affinité avec la Tutie, qui lui donne une bonne couleur d'Or; d'où l'on peut tirer du profit. Et comme elle n'a point beſoin d'être endurcie pour pouvoir rougir au feu ſans ſe fondre, on doit ſe ſervir d'elle, plûtôt que des autres Métaux, dans la petite Oeuvre, & dans la moyenne [ dont il ſera parlé dans le ſecond Livre, mais non pas dans la grande. Elle a néanmoins un défaut, que n'a pas Jupiter, qui eſt qu'elle devient aiſément livide, & que les choſes acres & acides la tachent. Et ce n'eſt pas un petit artifice, que de lui pouvoir ôter ce défaut-là, tant il eſt profondément enraciné en elle.

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *De Mars ou du Fer.*

MArs ou le Fer eſt un Corps métallique, fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, qui eſt dur & inflammable, qui n'eſt pas fuſible au moins d'une fuſion, laquelle ſe faſſe directement[ou ſans addition] qui eſt malléable,& qui a beaucoup de ſon. Or le Fer eſt d'un rude travail [ & difficile a ê-

tre mis en œuvre] à cause qu'il ne peut pas être fondu. Que si on le fond sans y ajoûter la Médecine qui change sa nature, on le joindra au Soleil & à la Lune, & il n'en pourra être séparé par quelque épreuve que ce soit, qu'avec un grand artifice. Que si on le prépare auparavant que de le joindre [aux Corps imparfaits] on ne sçauroit plus trouver le moyen de l'en séparer; pourvû que, sans changer sa nature & sa fixité, on ne lui ôte seulement que les impuretés qu'il a. Il peut donc aisément servir de Teinture pour le rouge, mais difficilement pour le blanc; & si on le mêle avec le Soleil & la Lune, il ne change point leur couleur au contraire, il l'augmente en quantité.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *De la difference des Métaux imparfaits à l'egard de la perfection.*

DE ce que nous venons de dire, il est évident que de tous les Corps imparfaits, Jupiter est le plus éclatant, le plus lumineux, & qui a le plus de perfection. Ainsi, dans la transmutation, il se change en Soleil & en Lune, avec bien moins de déchet que pas un. Mais quoi que l'Oeuvre, que l'on fait de lui, ne soit pas

difficile à faire, toutefois le travail en est long, à cause qu'il se fond fort promptement. Après Jupiter, Vénus se transmuë le plus parfaitement. Elle est néanmoins difficile à manier: mais le travail en est plûtôt fait que celui de Jupiter. Saturne vient ensuite, car il ne se transmuë pas si bien ni si parfaitement que Vénus; il se manie pourtant fort aisément, mais le travail qu'on fait sur lui dure fort long-tems, & est long à faire. Enfin Mars est celui de tous les Métaux imparfaits, qui se transmuë avec le plus de déchet, qui est le plus malaisé à manier, & celui de qui le travail dure le plus. Moins donc les Corps imparfaits ont de disposition à être promptement fondus, tels que sont Vénus & Mars, plus ils sont difficiles à être transmuez. Et ceux qui se fondent plus aisément, reçoivent très-facilement la transmutation. Ceux aussi qui sont plus livides, plus impurs, & qui ont le plus de crasses terrestres, se transmuent avec plus de peine, & reçoivent le moins de perfection. Or toutes les différences de perfections que nous venons de remarquer, se trouvent dans la moindre, & la moyenne Oeuvre seulement: car dans la grand'Oeuvre, toutes les perfections sont égales; c'est-à-dire, que les Métaux imparfaits, qui sont transmuez, reçoivent tous une même & égale perfection,

tion,quoi qu'ils ne ſoient pas auſſi aiſément & auſſi entiérement tranſmuez les uns que les autres, comme nous venons de le faire voir. Il reſte à dire qu'elle eſt la diſpoſition dans les Métaux imparfaits, qui fait qu'il y en a qui ſont plus aiſez à manier les uns que les autres, & que le travail en eſt ou plus long ou plus court.

Nous avons parlé des Principes naturels des Corps métalliques, & nous avons traité de chacun de ces Principes, & de ces Corps ſéparément dans autant de Chapitres particuliers, & nous n'avons rien avancé, qui ne ſoit conforme au ſentiment & à la doctrine de ceux qui ont pénétré dans le profond de la Nature, & qui l'ont vûë à découvert, & que nous n'ayons appris & éprouvé par les longues & laborieuſes expériences que nous en avons faites. Il reſte maintenant, pour l'accompliſſement de cette Ouvrage, à expliquer par ordre en cette derniére Partie tous les Principes du Magiſtére, & à découvrir la perfection que nous avons vûë, & en déclarer les Cauſes.



# QUATRIE'ME ET DERNIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

*Qui traite des Principes artificiels de l'Art.*

## CHAPITRE XXXIX.

*Division des choses contenuës en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second Livre.*

NOus avons deux choses à faire en cette derniére Partie. Prémiérement à parler des Principes [artificiels] du Magistére; Et en second lieu de sa perfection. Ces Principes sont les diverses Opérations dont l'Artiste se sert pour faire le Magistére. Il y en a de plusieurs sortes, car la *Sublimation*, la *Descension*, la *Distilation*, la *Coagulation*, la *Fixation*, & la *Cération*, sont autant d'Opérations particuliéres, & qui sont toutes différentes les unes des autres. Nous traiterons de chacune séparément. Pour ce qui est de la perfection, elle consiste à avoir la connoissance de

plusieurs choses ; prémiérement de celles, par le moyen desquelles on peut parfaire l'Oeuvre ; secondement de celles qui contribuent à la perfection ; puis de la chose même qui donne la derniére perfection Et enfin des choses, par le moyen desquelles on connoît si le Magistére a toute la perfection qu'il doit avoir, ou s'il ne l'a pas. Les choses par lesquelles on parvient à l'accomplissement de l'Oeuvre, consistent dans une Substance manifeste, dans des Couleurs pareillement manifestes, & dans les Poids de chacun des Corps [ ou Métaux ] qui doivent être transmuez, & de ceux qui ne doivent point recevoir de transmutation, les considérant dans la Racine de leur nature ; je veux dire, tels qu'ils sont naturellement, sans qu'il intervienne aucun artifice ; & les considérant aussi dans leur Racine, tels qu'ils peuvent devenir par l'artifice ; en considérant encore les Principes de ces mêmes Corps, selon leur profondeur, & tels qu'ils sont dans leur intérieur ; & selon leur *manifeste* ou extérieur, comme ils sont dans leur nature, tant sans artifice que par artifice. Car si l'on ne connoissoit les Corps & leurs Principes dans le profond, & dans l'extérieur de leur nature, tels qu'ils peuvent être par l'artifice, & tels qu'ils sont sans artifice, l'on ne connoîtroit pas ce

qu'ils ont de ſuperflu, ni ce qui les approche de la perfection, ni ce qui les en éloigne; & ainſi l'on ne pourroit jamais parvenir à la perfection de leur tranſmutation.

La conſidération des choſes qui aident à la perfection, conſiſte à connoître prémiérement la nature des choſes que nous voyons d'elles-mêmes & ſans artifice s'attacher au Corps, & y cauſer quelque changement, comme ſont la Marcaſite, la Magnéſie, la Tutie, l'Antimoine, & la Pierre Lazuli. Secondement à connoître ce qui nettoye les Corps, ſans néanmoins s'y attacher, comme ſont les Sels, les Aluns, les Nitres, les Borax & toutes les autres choſes qui ſont de même nature. Et enfin à connoître la vitrifaction, laquelle purifie & nettoye par la reſſemblance de nature.

A l'égard de ce qui fait la perfection, elle conſiſte dans le choix de la pure Subſtance de l'Argent vif, & cette pure Subſtance, c'eſt une Matiére qui a pris ſon origine de la Matiére de l'Argent-vif, & qui en a été produite. Cette Matiére n'eſt pas pourtant l'Argent-vif en ſa nature, ou tel qu'il eſt naturellement, ni en toute ſa Subſtance; mais ç'en eſt ſeulement une partie. Encore n'eſt-ce pas une partie de l'Argent-vif à le prendre tel qu'il eſt pré-

ſentement ; c'eſt-à-dire, au ſortir de la Mine ; mais lorſque notre Pierre eſt faite. Car c'eſt notre Pierre qui illumine & qui empêche que les Métaux imparfaits ne ſoient brûlez, & qu'ils ne s'enfuient de deſſus le feu, ce qui eſt une marque de la perfection.

Enfin, ce qui fait connoître ſi le Magiſtére a ou n'a pas toute ſa perfection, conſiſte dans les épreuves que l'on fait par *la Coupelle*, par *le Ciment*, par *l'Ignition*, par *l'Expoſition* que l'on fait du Métail tranſmué *ſur la vapeur des Acides*, par *l'Extinction*, par *l'Addition* ou le mêlange *du Soufre* qui brûle les Corps ; par *la Réduction* qui ſe fait *des Corps* [ en leur propre nature ] après avoir été calcinez ; & enfin par *la facilité ou la difficulté* qu'ont les Corps *à s'attacher à l'Argent-vif.* Nous allons expliquer toutes ces choſes, avec leurs Cauſes, & avec des expériences aiſées, par le moyen dequoi l'on connoîtra qu'en tout ce que j'ai avançé, je n'ai rien dit qui ne ſoit véritable. Car ces expériences ſeront ſi évidentes, qu'il n'y aura perſonne qui n'en demeure d'accord. Mais prémiérement nous parlerons des Principes [ extérieurs ou artificiels ] du Magiſtére ou des Opérations [ dont on ſe ſert pour le faire, ] en commençant par *la Sublimation*, & continuant de ſuite

dans l'ordre que nous jugerons être le plus néceſſaire.

---

## CHAPITRE XL.

*De la Sublimation en général, & pourquoi on l'a inventée.*

LA raiſon pour laquelle on a imaginé & inventé la Sublimation, ç'a été, parce que ni les anciens ni nous, n'avons rien trouvé, & que ceux qui viendront après nous ne pourront jamais rien trouver, qui puiſſe s'unir aux Corps, que les Eſprits, ou au moins que ce qui a tout enſemble la nature du Corps & de l'Eſprit. Or l'expérience nous fait voir que les Eſprits, ſans être purifiez par quelque préparation, étant projettez ſur les Corps, ou Métaux imparfaits, ou ne leur donnent pas de couleur parfaite, ou les corrompent entiérement, & les brûlent, & les noirciſſent. Et cela, plus ou moins, ſelon la diverſité des Eſprits. Car il y a des Eſprits qui brûlent & qui noirciſſent, comme le Soufre, l'Arſenic & la Marcaſite; & ceux-là corrompent & ſaliſſent entiérement les Corps. Et il y en a d'autres qui ne brûlent pas; mais qui ſont volatils, & qui s'enfuient par la chaleur, telles que ſont toutes les ſortes de Tuties & le vif-Argent.

Et ceux-lâ ne donnent aux Corps que des Couleurs imparfaites. En voicy les raisons. La prémiére sorte d'Esprits brûlent & noircissent [ les Corps sur lesquels on les projette, ] ou parce que l'on ne leur a pas ôté leur onctuosité *adustive* & brûlante qui s'enflamme facilement, & par conséquent qui noircit : ou parce qu'on leur a laissé leur terrestréité, laquelle noircit tout de même. Et ce qui fait que la seconde sorte d'Esprits ne donne pas de Couleur qui soit parfaite, c'est la seule terrestréité [ qui ne leur a pas été ôtée ] & qui donne aux Corps une Couleur livide & noirâtre, lors qu'on en fait projection sur eux. L'*adustion* fait aussi le même effet.

Pour éviter ces inconveniens, les Chimistes ont imaginé un moyen d'ôter l'onctuosité ( qui est ce qui fait l'*adustion* ) aux Esprits qui en ont, & d'ôter à tous les Esprits en général, les féces terrestres qui causent cette couleur livide. Ce qu'ils n'ont pû faire par nulle autre opération, que par la Sublimation seule. Car le feu, en élevant les Esprits, lors qu'on les sublime, en élévent toujours les parties les plus subtiles. Et par conséquent les parties les plus grossiéres demeurent dans le fond du vaisseau. Ce qui fait voir évidemment que la Sublimation purifie

les Esprits, en séparant d'eux la terrestréité qui empêchoit qu'ils ne fûssent entrans; c'est-à-dire, qu'ils ne pûssent pénétrer les Corps, & qui étoit la cause de la couleur imparfaite & impure, que ces Esprits leur communiquoient. Or on voit manifestement que par la Sublimation les Esprits sont dépoüillez de cette terrestréité; parce qu'ayant été sublimez, ils sont plus resplendissans & plus diaphanes; qu'ils entrent & pénétrent avec plus de facilité dans l'épaisseur des Corps, & qu'ils ne leur impriment pas une couleur désagréable comme ils faisoient, avant que d'avoir été sublimez. Il est encore évident que la Sublimation ôte l'adustion aux Esprits, parce que l'Arsenic, qui, avant que d'être sublimé, étoit mauvais, & prenoit feu tout aussi-tôt; après l'avoir été, il ne s'enflamme plus: mais étant mis sur le feu il s'évapore sans brûler. Ce qui se fait tout de même dans le Soufre, comme on le trouvera, si l'on veut l'éprouver, Les Chimistes ayant donc remarqué qu'il n'y avoit que les Esprits tous seuls, qui, en s'attachant aux Corps, & en les pénétrant, peuvent les changer & les altérer; & n'ayant rien trouvé qu'ils pûssent substituer aux Esprits, & avec quoi ils pûssent faire le même effet; il a fallu nécessairement les préparer & les pu-

rifier par la Sublimation, n'y ayant que cette Opération qui le puiſſe faire. Et partant ç'a été la cauſe pour laquelle on l'a inventée. Nous allons dire maintenant ce que c'eſt, & de quelle maniére elle ſe fait, ſans rien obmettre.

---

## CHAPITRE XLI.

*Ce que c'eſt que la Sublimation; comment ſe fait celle du Soufre & de l'Arſenic, & des trois dégrés du feu qu'il y faut obſerver.*

LA Sublimation eſt l'élévation qui ſe fait par le feu d'une choſe ſéche, en ſorte qu'elle s'attache au vaiſſeau. Il y en a de diverſes ſortes, ſelon la différence des Eſprits que l'on doit ſublimer. Car l'une ſe fait avec une forte *ignition*, ou inflammation du [ Vaiſſeau & de la Matiére: ] l'autre avec un feu médiocre; & l'autre enfin par un feu lent & doux. Le Soufre & l'Arſenic doivent être ſublimez de cette derniére façon. Car comme ils ont de deux ſortes de parties, les unes très-ſubtiles, & les autres groſſiéres, qui toutes ſont jointes enſemble également & très-fortement, ſi l'on venoit à ſublimer ces deux ſortes d'Eſprits par un feu violent, toute leur Subſtance monteroit ſans au-

cune séparation de leurs parties subtiles d'avec les grossiéres ; elle monteroit même non seulement sans être purifiée, mais encore étant toute noire & brûlée. Pour pouvoir donc séparer la Substance terrestre & impure de ces Esprits d'avec la partie subtile, il faut nécessairement se servir de deux moyens. Le prémier est d'avoir un régime de feu bien proportionné, & l'autre de purifier ces deux Esprits en les mêlant avec des *féces*, parce que les *féces* avec lesquelles on les mêle [ayant auparavant mis le tout en poudre] s'attachent aux parties les plus grossiéres & les retiennent avec elles, affaissées dans le fond de l'*Aludel* [c'est-à-dire du Vaisseau sublimatoire] & les empêchent de monter. C'est pourquoi l'Artiste se doit servir de trois différens dégrés de feu pour la Sublimation de ces Esprits. Le prémier doit être proportionné de telle sorte qu'il n'y ait que ce qui a été altéré, purifié, & rendu plus *lucide*, qui monte, & que l'on voye manifestement, que ce qui s'éléve est effectivement purifié & nettoyé, par les *féces* terrestres qu'on y a mêlées. Le second dégré de feu consiste à faire élé-ver & sublimer par un feu plus fort tout ce qui est de pure Substance, qui, dans la prémiére Sublimation, a demeuré engagé dans les *féces*, de maniére que l'*Aludel*

& les *féces* mêmes rougiſſent, ce que l'Artiſte remarquera viſiblement. Le troiſiéme dégré eſt de faire un feu fort doux, ſans mêler plus aucunes *féces* a ce qui a été dèja ſublimé & purifié par leur moyen & leur mêlange, dans les précédentes Sublimations; de maniére qu'il n'en monte preſque rien, & que ce qui montera par ce dégré de feu, ſoit très-ſubtil. Ce qui eſt une choſe abſolument inutile à l'Oeuvre, parce que c'eſt cela même, qui dans l'Arſenic & dans le Soufre, eſt cauſe qu'ils s'enflamment & ſe brûlent. La raiſon donc pour laquelle on fait la Sublimation du Soufre & de l'Arſenic, c'eſt afin qu'en ſéparant leur terreſtréité impure, par un régime de feu qui ſoit propre & convenable, & faiſant éxhaler leurs parties les plus ſubtiles & vaporeuſes (qui eſt ce qui les rend aduſtibles, & qui cauſe la corruption) il ne nous en reſte que cette partie qui conſiſte en une égalité; (c'eſt-à-dire, qui n'eſt n'y trop ſubtile ni trop groſſiére, & qui fait une ſimple fuſion ſur le feu ſans aucune *aduſtion*, qui s'éxhale & s'en aille en fumée, & ſans qu'elle s'enflamme.

Au reſte, il eſt aiſé de faire voir que ce qui eſt le plus ſubtil, eſt ce qui rend *aduſtible*, ou qui cauſe l'*aduſtion*. Car le feu change facilement en ſa nature tout

ce qui lui eſt le plus ſemblable. Or dans toutes les choſes *aduſtibles*, c'eſt-à-dire qui brûlent, facilement, tout ce qu'elles ont de ſubtil eſt plus ſemblable au feu & ce qui eſt encore plus ſubtil, lui eſt encore plus ſemblable: Et par conſéquent ce qui ſera très-ſubtil, le ſera auſſi beaucoup plus. L'expérience le démontre tout de même. Car le Soufre & l'Arſenic, qui n'ont point été ſublimez, s'enflamment & prennent feu tout d'abord, & le Soufre encore plûtôt que l'Arſenic; mais quand on les a ſublimez, ils ne s'enflamment plus directement, c'eſt-à-dire d'eux-mèmes; mais ils ſe fondent & ſe *liquefient*, puis ils s'évaporent, & s'éxhalent ſans s'enflamer. D'ou il eſt évident que ce que nous avons avancé eſt véritable.

## CHAPITRE XLII.

*Des Féces des Corps Métalliques, qu'il faut ajoûter aux Eſprits pour les ſublimer, & quelles doivent être leur quantité & leur qualité.*

IL faut prendre les *féces* d'une Matiére qui ait le plus de rapport avec les Eſprits que l'on veut ſublimer & avec laquelle ils ſe puiſſent mêler mieux & plus

intimement ; parce qu'une Matiére, à laquelle les Esprits s'uniront plus éxactement, retiendra beaucoup mieux leurs *feces* & leurs *terrestreites*, quand on les sublimera, qu'une autre qui n'auroit aucune affinité avec eux. Et la raison en est assez evidente d'elle-même. Il est d'ailleurs aisé de faire voir qu'il faut mêler des *feces* dans la Sublimation des Esprits; parce que si on sublimoit le Soufre & l'Arsenic avec les *feces* de quelque chose de fixe, leur Substance se sublimeroit nécessairement toute entiére sans être purifiée, & sans aucune séparation du pur d'avec l'impur ; comme le sçavent ceux qui en ont fait l'expérience. Or qu'il faille que les *feces* ayent du rapport avec ces deux Esprits, & qu'ils se mêlent ensemble éxactement & en toute leur Substance, la raison en est ; parce que si ce mêlange ne se faisoit pas de la sorte, il vaudroit autant n'y rien ajoûter : à cause que la Substance des Esprits monteroit & se sublimeroit toute entiére, sans qu'il se fît nulle séparation du pur d'avec l'impur, & sans être nullement purifiée. Car puisque lors qu'on sublime ces Esprits sans les mêler avec des *feces*, leur Substance monte & se sublime toute ; il faudroit aussi qu'il arrivât la même chose en les sublimant avec des *feces* avec lesquelles ils ne seroient pas mêlez

parfaitement. J'en parle comme ſçavant, & comme l'ayant vû par expérience. Car ayant fait ma Sublimation ſans y ajoûter des *féces*, ou en y en mettant, ſans que les Eſprits s'uniſſent à elles juſques dans le profond, j'ai perdu ma peine, n'ayant point trouvé que les Eſprits euſſent été purifiez après avoir été ſublimez de la ſorte. Mais les ayant ſublimez enſuite avec *la Chaux* de quelque Corps Métallique, mon Opération a bien reüſſi; & j'ai trouvé que ces Eſprits avoient été facilement & parfaitement purifiez par ce moyen. Les *féces* doivent donc être priſes de la Chaux des Métaux, parce qu'avec ces *Chaux*, la Sublimation ſe fait facilement, & elle eſt fort difficile à faire avec quelque autre choſe que ce ſoit. Il n'y a donc rien dont on ſe puiſſe ſervir au lieu de ces *féces* ou de ces *Chaux*. Ce n'eſt pas que la Sublimation ne ſe puiſſe abſolument faire ſans *la Chaux* des Corps, mais je puis aſſûrer que ſans cela elle eſt fort difficile, & d'un travail à déſeſpérer ceux qui le feront, à cauſe de ſa longueur. Il eſt vrai que la Sublimation qui ſe fait ſans *féces* & ſans aucune *Chaux* des Corps a cette avantage qu'elle eſt plus abondante, au lieu qu'elle eſt beaucoup moindre avec les *féces*, & moindre encore avec les *Chaux*. Mais auſſi il n'y a pas tant de peine, & il ne

faut pas tant de tems à la faire.

Après la *Chaux* des Corps il n'y a rien dont on se puisse plus utilement servir dans la Sublimation, que *des Sels préparez*, & de tout ce qui est de même nature qu'eux. Car avec les Sels la Sublimation est fort abondante, & on sépare fort facilement ce qui a été sublimé d'avec les *féces* & d'avec *les Sels*, parce que ceux-ci se dissolvent, ce que ne fait nulle autre chose, dont on se sert pour intermède.

Pour ce qui est de la proportion des *féces*, on les doit mettre en égale quantité, c'est-à-dire poids pour poids, avec ce qui doit être sublimé. Mais il suffira à un Artiste, qui sçaura tant soit peu son métier, de ne mettre que la moitié de *féces* à proportion de ce qu'il sublimera. Et il sera un mal habile Homme s'il s'y trompe. Mais un Artiste expert, ne mettra qu'une fort petite portion de *féces*, à l'égard de ce qu'il doit sublimer : parce que moins il y en aura, & plus abondante sera la Sublimation, pourvû toutefois qu'on diminuë le feu à proportion de la diminution des *féces*. Car il faut donner le feu dans la Sublimation, à proportion des *féces*. Ainsi il faut faire le feu doux, quand il y a peu de *féces* ; l'augmenter, s'il y en a plus ; & le faire fort, quand il y en a beaucoup.

Mais parce que l'on ne ſçauroit meſurer le feu, & qu'un Homme, qui n'eſt pas Artiſte, s'y peut facilement tromper, tant à cauſe de la diverſe proportion des *féces* [ que l'on doit obſerver ] qu'à cauſe de la différence des Fourneaux, & du bois dont on ſe ſert, & même de la diverſité des Vaiſſeaux, & de la maniére de les ajuſter dans le Fourneau : qui ſont des choſes à quoi l'Artiſte doit ſoigneuſement prendre garde. Voici une régle générale que l'on doit ſuivre pour tout cela. Il faut d'abord faire un feu fort doux, pour tirer tout ce qu'il y a de *phlegme* dans ce que l'on veut ſublimer. Après quoi, ſi par ce prémier dégré de feu, l'on voit qu'il ait monté quelque autre choſe que le *phlegme*, il ne faudra pas augmenter le feu tout à coup, mais peu à peu, afin de pouvoir tirer, par le même dégré du feu fort doux ; la partie la plus ſubtile de la Matiére que l'on ſublime, & qu'il faut ou mettre à part, ou jetter, parce que c'eſt ce qui fait l'aduſtion. Et il faudra augmenter le feu quand il aura monté quelque peu de cette partie ſubtile, ou du moins une quantité qui ne ſoit pas conſiderable. Pour le connoître, on n'aura qu'à paſſer *une languette de drap* ou un tuyau envelopé de ſoye ou de laine, dans le trou qui eſt au haut de l'*Aludel*.
Car

Car s'il ne s'attache que peu de chose à *la languette*, ou que ce qui s'y attachera soit bien pur, ce sera une marque que le feu est trop doux, & qu'il faut l'augmenter. Que si au contraire, il s'en attache beaucoup, ou si ce qui s'y attachera est impur, c'est un signe que le feu est trop fort, & qu'il le faut diminüer. Mais s'il s'en attache beaucoup, & de bien pur, on aura trouvé le véritable dégré du feu, selon la proportion des *féces*. Or on connoîtra, en retirant la *languette* de l'*Aludel*, si ce qui sublime est pur ou impur: Comme de la quantité & de la pureté ou de l'impureté de ce qui s'y attachera, on pourra facilement imaginer & trouver quel doit être le véritable régime du feu dans toute la Sublimation, sans s'y pouvoir tromper.

A l'égard de la nature des *féces*, dont on se doit servir pour la Sublimation, les meilleures sont les *Ecailles* ou *Paillettes de Fer*, ou bien de *Cuivre brûlé*, qu'on appelle communément [Æs Ustum] parce qu'ayant moins d'humidité, elles boivent plus aisément le Soufre & l'Arsenic, & s'y attachent plus fortement comme le sçavent ceux, qui en ont fait l'expérience.

## CHAPITRE XLIII.

*Des fautes que l'on peut faire, & qu'il faut éviter, à l'égard de la quantité des* féces, *& de la diposition du Fourneau en sublimant le Soufre & l'Arsenic. De la maniére de faire les Fourneaux, & de quel bois on se doit servir.*

AFin donc que l'Artiste évite toutes les fautes qu'il pourroit faire par ignorance en sublimant ces deux Esprits, je l'avertis prémiérement que s'il y mêle beaucoup de *féces*, rien de l'Esprit ne se sublimera, à moins qu'il n'augmente le feu à proportion ; comme je l'ai déja dis, en enseignant la maniére de bien proportionner le feu. Que s'il se met fort peu de *féces* ou que ces *féces* ne soient de la *chaux* des Métaux, & s'il manque à trouver la proportion du feu, les Esprits, qu'on veut sublimer, monteront tous tels qu'ils sont, sans être nullement purifiez. J'ai tout de même enseigné le moyen de trouver cette proportion. On peut encore manquer par le *Fourneau*. Car un grand Fourneau fait un grand feu : & s'il est petit, il en fait un petit, pourvû que le bois qu'on y met, & que *les Registres* [ ou les trous ] qu'on fait aux Fourneaux

pour donner de l'air, ſoient faits à proportion. Si l'on mettoit donc beaucoup de Matiére à ſublimer ſur un petit Fourneau, il ne donneroit pas aſſez de chaleur pour la pouvoir élever. Et ſi l'on en mettoit peu dans un grand Fourneau, le trop grand feu diſſiperoit toute la Matiére, & la réduiroit en fumée. De même, quand le Fourneau eſt fort épais, il fait un feu reſſerré & fort : & s'il eſt mince, le feu en eſt rare & foible ; & en cela on ſe peut auſſi tromper. Si les *Regiſtres* du Fourneau ſont grands, il fera un feu clair & grand ; & le feu ſera foible s'ils ſont petits. De même, quand le Vaiſſeau eſt poſé, s'il y a une grande *diſtance* entre lui & les côtés du Fourneau, il fera un grand feu, qui ſera moindre, s'il y a moins d'eſpace entre deux. Et en tout cela on fait ſouvent de grandes fautes.

Pour les éviter, l'Artiſte doit faire ſon *Fourneau* conforme au dégré du feu qu'il veut donner. Ainſi s'il veut faire un feu fort & violent, il doit faire ſon Fourneau épais avec de grands *Regiſtres*, & ſi large qu'il ait un grand *eſpace* entre ſon Vaiſſeau ſublimatoire & les côtés du Fourneau. Que s'il veut que ſon feu ſoit médiocre ou foible, il doit donner à toutes ces choſes une étenduë plus médiocre & plus petite.

Je vais t'enſeigner le moyen de trouver toutes ces proportions, & celle qui ſera la plus propre, pour quelque Opération que tu veüilles faire, & je te dirai comment tu en dois faire l'expérience pour en être aſſuré.

Si tu veux donc faire une grande Sublimation, tu dois avoir un *Aludel* ſi grand, que toute la Matiére que tu mettras dans le fond de ton Vaiſſeau, ne tienne qu'un empan de hauteur. Tu mettras enſuite cet *Aludel* dans un Fourneau ſi large, que le Vaiſſeau étant poſé au milieu, il y ait tout au moins deux pouces de diſtance entre lui & les côtés du Fourneau, auquel il faudra faire des trous, ou *Regiſtres*, qui ſoient eſpacez également, afin que la chaleur ſe communique également par tout. Après tu mettras une barre de fer epaiſſe d'un pouce au milieu du Fourneau, qui ſoit fortement appuyée ſur les deux côtés & élevée au deſſus du fond du Fourneau d'un bon empan, ſur laquelle tu poſeras ton *Aludel*, que tu joindras d'eſpace en eſpace au Fourneau, afin qu'il ſoit plus ferme. Alors, fais du feu, & prens garde ſi la fumée ſort bien, & ſi la flamme va librement par tout le Fourneau; & ſi elle eſt tout autour de l'*Aludel*. Car ſi cela eſt, ce ſera une marque que la proportion eſt bien obſervée; ſi-

non la proportion n'eſt pas bonne, & il faudra élargir les *Regiſtres*. Après quoi, ſi l'Opération ſe fait mieux, cela ſera bien de la ſorte; ſinon la faute proviendra de ce qu'il n'y aura pas aſſez d'intervalle entre le Fourneau & l'*Aludel*. Ainſi il faudra ratiſſer les côtés du Fourneau, pour donner plus d'ouverture & de jour; puis eſſayer comment cela ſera; continuant à ratiſſer les côtés du Fourneau, & à agrandir les *Regiſtres* juſques à ce qu'il ne reſte plus de fumée au dedans, que la flamme paroiſſe claire au tour de *l'Aludel*, & que la fumée ſorte librement par les *Regiſtres*. Cette inſtruction ſuffit, quelque quantité de Matiére qu'on veüille ſublimer, pour imaginer & pour trouver la juſte proportion du Fourneau, celle de la grandeur des *Regiſtres* qu'il y faut faire, & celle encore de la diſtance qu'il doit y avoir entre l'*Aludel* & le Fourneau.

Pour ce qui eſt de *l'épaiſſeur du Fourneau*, elle dépend du feu que vous y voulez faire. Car ſi votre feu doit être grand, il faut que le Fourneau ait plus d'épaiſſeur: & cette épaiſſeur doit être toujours d'un bon empan. Que ſi le feu eſt médiocre, le Fourneau ſera aſſez épais de la largeur de la main. Et ſi le feu eſt petit, il ſuffira que le Fourneau ait deux pouces d'épaiſſeur. Cette même propor-

tion se doit encore prendre *du bois*, dont l'Artiste se sert. Car le bois solide & serré fait un feu fort, & qui dure beaucoup. Celui qui est spongieux & léger, fait un feu foible & qui ne dure guéres. Le bois sec fait un grand feu, mais de peu de durée. Le bois vert, au contraire, fait le feu foible, & qui dure long-tems.

C'est donc par l'espace qui est entre l'*Aludel* & les côtés du Fourneau, par la grandeur & la petitesse des *Régistres*, par l'épaisseur ou la délicatesse des murs du Fourneau, & par la diversité du bois, que l'on connoîtra véritablement les divers *régimes* & les différens *dégrés du feu*. Comme ce sera de l'ouverture grande ou petite, tant des *Registres* que des *Portes*, par où l'on met le bois dans le Fourneau, & de la quantité & différence du bois dont on se sert, que l'on connoîtra quelle doit être précisement la durée du feu, & combien chaque sorte de feu durera également, dans un même dégré. Ce qui est très-nécessaire & d'une grande utilité à l'Artiste; parce que cette connoissance lui épargnera plus de peine qu'on ne sçauroit croire. C'est pour quoi on doit mettre en pratique, & faire expérience de tout ce que nous venons de dire; n'y ayant que la pratique & l'éxercice qui puissent rendre un Homme habile & expert en toutes ces choses.

## CHAPITRE XLIV.

*De quelle matiére, & de quelle figure l'Aludel doit être*

POur avoir un bon *Aludel*, ou Vaisseau sublimatoire, il faut qu'il soit fait de verre & fort épais. Car il ne seroit pas bon de toute autre matiére, n'y ayant que le verre qui soit capable de retenir les Esprits, les empêcher de s'éxhaler & d'être consumez par le feu ; à cause que le verre n'a point de *pores* ; au lieu que les autres matiéres étant *poreuses*, les Esprits sortent & s'en vont peu à peu, au travers de leurs pores. Les Métaux mêmes ne valent rien à faire ces sortes de Vaisseaux ; parce que les Esprits ayant une grande affinité avec eux, ils les pénétrent, s'y attachent, & passent par conséquent aisément tout au travers, comme on le doit inférer de ce que nous avons dit ci-devant, & comme l'expérience le fait voir. D'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'autre matiére que le verre seul, dont nous puissions utilement nous servir à faire les Vaisseaux sublimatoires.

Il faut donc faire une *Cucurbite* de verre qui soit ronde, dont le fond ne soitpas fort arrondi, mais presque plat, au milieu

de laquelle il faut faire en dehors un cercle ou ceinture de verre, qui l'environne tout au tour; & ſur ce cercle il faut élever une *paroi* ronde, qui avance autant en dedans que le couvercle de la Cucurbite a d'épaiſſeur; afin qne dans cet eſpace le couvercle puiſſe entrer à l'aiſe & ſans peine; & il faut que ce couvercle ait autant de hauteur ou environ, qu'en a la *paroi* de la Cucurbite au deſſus du cercle. De plus, il faut faire deux couvercles à proportion de la concavité de ces deux *parois*, leſquels ſoient égaux, de la grandeur d'un empan, qui ſoient faits en pointe ou en pyramide; au ſommet de chacun deſquels il y ait deux trous égaux, & aſſez grands, pour y pouvoir faire entrer une groſſe plume de poule, comme il ſe verra plus clairement, parce que je dirai ci-après. Or la raiſon en général pour laquelle on doit faire l'*Audel* de la maniére que je viens de le dire, c'eſt afin que l'Artiſte en puiſſe tourner & remuer le couvercle, comme il lui plaira; & que ces deux pieces joignent ſi éxactement l'une à l'autre, que s'il eſt beſoin qu'elles demeurent ſans être lutées, les Eſprits pour cela ne puiſſent point en ſortir. Que ſi quelqu'un peut imaginer quelque choſe de mieux & de plus propre [pour faire cette Opération;] ce que j'enſeigne ici,

ne

ne doit pas l'empêcher de s'en ſervir.

Il y a encore une autre raiſon particuliére qui oblige à faire l'*Aludel* comme je l'ai dit ; qui eſt, afin que la partie ſupérieure de la *Cucurbite* [ c'eſt-à-dire tout ce qui eſt au deſſus de la ceinture de verre ] entre entiérement dans ſon couvercle ; & qu'ainſi la *Cucurbite* y entre juſqu'à moitié. Car la fumée ayant cela de propre, qu'elle monte toûjours, & qu'elle ne décend jamais ; je crois avoir trouvé par-là le meilleur moyen qu'on puiſſe imaginer pour empêcher que les Eſprits ne s'échapent, & ne ſe diſſipent point ; ce que par l'expérience l'on trouvera être vrai.

Au reſte, il y a une Maxime générale qu'il faut obſerver en toutes les Sublimations, qui eſt, que l'on doit nettoyer & vuider fort ſouvent le haut du couvercle de l'*Aludel*, en ôtant ce qui aura monté, de crainte que s'il s'y aſſembloit trop de Matiére, elle ne retombât dans le fond du Vaiſſeau ; & qu'ainſi, comme il faudroit recommencer ſouvent, la Sublimation ne fût trop long-tems à ſe faire. Il faut encore avoir ſoin d'ôter & de mettre à part la Poudre qui aura monté, & qui ſe trouvera proche du trou, qui eſt au haut du couvercle, & ne la pas mêler avec ce qui ſera fondu & entaſſé par gru-

meaux, & avec ce qui se trouvera clair & transparent ; soit qu'il soit demeuré au fond, soit qu'il soit monté, & qu'il se soit attaché aux côtés du Vaisseau : parce que toutes ces Matiéres ont moins d'*adustion*, que ce qui aura monté proche du trou du couvercle ; comme je l'ai fait voir ci-devant par raison & par expérience.

Au reste, on connoîtra que la Sublimation sera bonne & bien faite, si la Matiére sublimée est claire & luisante, & si elle ne se brûle & ne s'enflamme point. C'est ainsi que se doit faire la Sublimation du Soufre & de l'Arsenic, pour être parfaite. Que si l'on ne trouve pas la Matiére telle que nous venons de le dire ; il faudra la resublimer par elle-même, [ c'est-à-dire sans y rien mêler, ] en observant toutes les circonstances que nous avons marquées, jusqu'à ce qu'elle soit de la maniére que nous avons dit.

---

## CHAPITRE XLV.

### *De la Sublimation du Mercure.*

NOus avons maintenant à parler de la Sublimation de l'Argent-vif, & à dire pourquoi on la doit faire. Cette Sublimation ne consiste qu'à purger parfaitement le Vif-argent de sa *terrestréité*, & à

lui ôter ſon *aquoſité* ou humidité ſuperfluë. Car n'ayant point d'*aduſtion*, [c'eſt-à-dire ne ſe pouvant brûler] nous ne devons point nous mettre en peine de la lui ôter.

Le meilleur moyen qu'il y ait de ſéparer la terreſtréité ſuperfluë de l'Argent-vif, c'eſt de le mêler avec des *féces*, ou avec des choſes avec leſquelles il n'ait nulle affinité. Pour cet effet on ſe ſervira, par éxemple, de toutes les ſortes de Talc, ou bien de coquilles d'œuf calcinées, ou de verre pilé fort menu, & de toutes les ſortes de Sels, après les avoir préparez [ou *décrépitez.*] Car tout cela le nettoye & le purge fort bien. Au lieu que tout ce qui a affinité avec lui, à la réſerve des Corps parfaits, non-ſeulement ne le nettoye point, mais le corrompt & le noircit ; parce que ce ſont des choſes, qui toutes ont un Soufre combuſtible, lequel dans la Sublimation, venant s'élever avec l'Argent-vif, le gâte & le corrompt. Ce qui ſe voit manifeſtement par l'expérience. Car ſi l'on ſublime le Mercure avec de l'Etain ou du Plomb, on trouvera que cette Sublimation l'aura rendu tout noir. Il vaut donc mieux le ſublimer avec ce qui n'a nulle reſſemblance naturelle avec lui, qu'avec les choſes qui lui ſont ſemblables. Il eſt

vrai néanmoins que si ces choses-là n'avoient point de mauvais Soufre, la Sublimation de l'Argent-vif se feroit mieux avec elles, qu'avec toutes les autres: parce que, comme il s'uniroit mieux avec elles, elles le nettoyeroient aussi beaucoup mieux. Ainsi le Talc est le meilleur *intermède*, ou moyen, qu'on puisse employer pour sublimer le Mercure, parce que ces deux Matiéres n'ont nulle affinité, & que d'ailleurs le Talc n'a point de Soufre.

Pour ôter à l'Argent-vif l'humidité superfluë, lorsqu'on le mêle aux *Chaux*, avec lesquelles on le doit sublimer, il faut le broyer & le mêler avec elles en arrosant l'Amalgame avec du vinaigre, ou avec quelque autre liqueur semblable, jusques à ce qu'il ne paroisse point de Mercure. Et ensuite on fera évaporer, sur un feu doux, la liqueur dont on l'aura arrosé. Car par ce moyen l'*aquosité* du Mercure s'évaporera aussi. Mais il faut prendre garde que la chaleur soit si douce, qu'elle ne fasse pas monter toute la Substance du Mercure. En l'arrosant donc, le broyant, & le faisant évaporer doucement par plusieurs fois, on lui ôtera la plus grande partie de son humidité, & ce qui en restera, s'en ira en le sublimant une seconde fois. Or lors qu'on le verra plus blanc que la neige, & qu'il demeure-

ra attaché au côté du Vaisseau sublimatoire, comme s'il étoit mort, [ n'ayant plus nul mouvement ; ] ou il faudra lors recommencer à le sublimer par lui-même, sans aucunes *féces*, à cause que ce qu'il a de fixe s'attache aux *féces*, & il y tiendroit si fortement, qu'il n'y auroit plus moyen de l'en pouvoir séparer : ou bien il faudra par après en fixer une partie, comme je l'enseignerai ensuite dans un Chapitre que je ferai exprès pour cela ; & resublimer sur cette partie fixe ce qui restera, afin de le fixer tout de même, & le mettre à part. Et pour sçavoir s'il sera fixe, on en fera l'essai en le mettant sur le feu. Car s'il fait une bonne fusion, on doit être assuré que la partie qui n'est pas fixe a été suffisament sublimée. Que si cette partie n'est pas bien fondante, vous lui ajoûterez quelque peu d'Argent-vif qui ait été sublimé, mais qui ne soit pourtant pas fixe, & vous le resublimerez jusqu'à ce qu'il devienne fusible. Et quand vous le verrez fort blanc, luisant & transparent, c'est une marque qu'il est parfaitement sublimé & purifié. Et s'il n'a pas toutes ces qualités, ce sera un signe que la Sublimation n'est pas parfaite.

N'épargnez donc point votre peine à le purifier par la Sublimation. Car telle que sera la *purification*, que vous lui au-

rez donnée, telle ſera auſſi la perfection qui s'en ſuivra, dans la projection que vous en ferez ſur les Corps imparfaits, & ſur l'Argent-vif crud; c'eſt-à-dire qui n'aura point été préparé. C'eſt pourquoi il y en a eu, qui par la projection qu'ils en ont faite ſur les Corps imparfaits, l'ont changé ou en Fer, ou en Plomb, ou en Cuivre, ou en Etain. Ce qui n'eſt provenu que de ce qu'il n'a pas été bien purifié; c'eſt-à-dire qu'on ne lui a pas ôté ſa *terreſtréité*, & ſon *aquoſité* ſuperfluë, ou qu'on n'en a pas ſéparé le Soufre ou l'Arſenic, qui étoient mêlez avec lui. Que ſi on le purifie parfaitement par la Sublimation, & ſi on lui donne la perfection qu'il peut avoir, ce ſera une Teinture pour le blanc fixe & véritable, qui n'aura pas ſa pareille.

---

## CHAPITRE XLVI.

### *De la Sublimation de la Marcaſite.*

APrès avoir ſuffiſamment parlé de la Sublimation de l'Argent-vif, & pourquoi on la fait; voyons maintenant comment on doit ſublimer la Marcaſite. On la ſublime en deux maniéres; l'une ſans faire rougir l'*Aludel*, & l'autre en le faiſant rougir. Ce qui ſe fait ainſi, à cauſe

qu'elle eſt compoſée de deux différentes Subſtances, qui ſont un Soufre pur, mais qui n'eſt pas fixé, & un Argent-vif mortifié. La prémiére de ces Subſtances peut ſervir de Soufre, & l'autre peut tenir lieu d'Argent-vif mortifié & médiocrement préparé. Nous pouvons donc prendre cette derniére Subſtance de la Marcaſite, & nous en ſervir au lieu d'Argent-vif; & ainſi nous n'aurons que faire de l'Argent-vif, ni de prendre la peine de le mortifier. Or pour ſublimer la Marcaſite, il la faut broyer, & la mettre dans l'*Aludel*, & faire ſublimer tout ſon Soufre, par une chaleur qui ſoit ſi bien conduite, que le Vaiſſeau ne rougiſſe point; ayant ſoin d'ôter fort ſouvent tout le Soufre qui ſe ſublimera, pour la raiſon que nous en avons dite; augmentant enſuite le feu peu à peu, juſqu'à ce que l'*Aludel* & la Marcaſite même deviennent rouges. Et la prémiére Sublimation de la Marcaſite ſe doit faire dans le Vaiſſeau ſublimatoire, juſqu'à ce que le Soufre en ſoit ſéparé; puis continuer tout de ſuite l'Opération, dans le même Vaiſſeau, juſqu'à ce que toutes les deux parties ſulphureuſes de la Marcaſite ſoient ſorties. Ce que tu reconnoîtras evidemment par les expériences ſuivantes.

Quand tout le Soufre ſera ſublimé, tu

verras que ce qui se sublimera par après, sera d'une couleur très-blanche, mêlée d'un bleu céleste, fort clair & fort agréable. Tu le connoîtras encore de la maniére que je vais le dire. Tout ce qui sera de nature sulphureuse, brûlera, prenant feu, & jettant une flamme semblable à celle que fait le Soufre. Au lieu que ce qui est sublimé à la seconde fois, & après que tout le Soufre sera monté, ne s'enflamme point, & n'a nulle des autres propriétés du Soufre, c'est-à-dire qu'il n'en a ni la couleur ni l'odeur; mais il ressemblera à de l'Argent-vif mortifié par plusieurs Sublimations.

---

## CHAPITRE XLVII.

### *Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcasite.*

ON ne peut point avoir de cette Matiére, qu'en sublimant la Marcasite d'une maniére toute particuliére. Pour cet effet, il faut avoir un Vaisseau de terre bien fort & bien cuit, qui soit long de la motié de la hauteur d'un homme, c'est-à-dire environ de trois pieds, & large à y pouvoir mettre la main. Ce Vaisseau sera de deux piéces, afin que le fond, qui doit être fait de la forme d'un

plat fort creux, puiſſe ſe démonter & ſe rejoindre au corps du Vaiſſeau; & il faut qu'il ſoit plombé bien épais, depuis la bouche juſqu'à une *palme* près du fond. Après quoi on lui appliquera un *chapiteau*, ou *chappe*, qui doit avoir un *bec* fort large. Voilà quel doit être le Vaiſſeau pour faire cette Sublimation. Ayant bien joint enſemble avec de bon lut les deux piéces de ce Vaiſſeau, mis la Marcaſite dans le fond, & ajuſté le *chapiteau*, on le poſera dans un Fourneau, qui ſoit propre à donner une forte ignition à la Matiére, c'eſt-à-dire qui la faſſe bien rougir, comme eſt celle qu'on donne à l'Argent & au Cuivre pour les fondre, en cas que l'on ait beſoin d'un tel dégré de feu. On fermera l'ouverture du Fourneau avec une plaque ou un rond qui ait une ouverture au milieu, par où l'on fera paſſer le Vaiſſeau, & on lutera cette plaque tout autour du Fourneau & du Vaiſſeau, de peur que ſi le feu venoit à paſſer entre deux, il ne nuiſît à l'Opération, & qu'il n'empêchât la Matiére, qui ſe ſublimera, de s'attacher aux côtés du Vaiſſeau. Il faudra faire à cette plaque quatre petits *Régiſtres*, que l'on pourra laiſſer ouverts & fermer quand il ſera beſoin, ou pour donner plus d'air, ou même pour jetter par-là du charbon dans le

Fourneau. On fera encore quatre autres *Régiſtres* ſemblables dans les côtés du Fourneau, qu'on placera de telle maniére, que chacun de ceux-ci ſe trouve entre deux de ceux qui ſeront à la plaque. Et ces *Régiſtres* ſerviront tout de même à jetter du charbon dans le Fourneau. On fera encore ſix ou huit petits trous, larges à pouvoir y mettre le petit doigt, qui demeureront toujours ouverts, afin que la fumée du Fourneau puiſſe librement ſortir par-là. Il faut que ces trous ſoient faits entre la plaque & les côtés du Fourneau.

Au reſte un Fourneau, pour être propre à donner une forte ignition, doit avoir les côtés hauts de deux coudées, & il faut qu'au milieu il y ait une plaque de fer percée de pluſieurs petits trous, qui ſoit fortement lutée avec les côtés du Fourneau. A l'égard des trous, on doit les faire étroits par haut, allant toûjours en élargiſſant par bas, & ils doivent reſſembler à une pyramide ronde. On les fait de cette maniére, afin que la cendre, les charbons, & les autres choſes qui tomberont dedans, en ſortent plus aiſément, & que par ce moyen ces trous, demeurant troûjours ouverts, l'air entre plus librement par-là dans le Fourneau. Car plus un Fourneau reçoit d'air par les trous

d'en bas, plus il eſt propre à donner un grand feu, & à faire une forte *ignition*, c'eſt-à-dire à enflammer & à rougir la Matiére, comme l'expérience te le fera connoître, ſi tu mets la main à l'œuvre.

La raiſon pour laquelle le Vaiſſeau, dont on ſe ſert pour ſublimer la Marcaſite, doit être fort long, c'eſt afin que ſa plus grande partie, étant hors du Fourneau, & par conſéquent fort éloignée de la chaleur, elle ne s'échauffe point, & que les vapeurs, qui monteront de la Matiére qui ſublime, rencontrant les côtés du Fourneau frais, elles s'y atachent, & qu'elles ne trouvent point d'iſſuë, ni rien qui les conſume, ni qui les détruiſe, comme elles feroient, ſi le Fourneau étoit également échauffé par tout. Je le ſçai par expérience, car ayant voulu faire cette Sublimation dans de petits *Aludels*, je trouvai que rien ne s'étoit ſublimé, parce que l'*Aludel* étant fort court, il avoit été autant échauffé en haut qu'en bas. Ce qui avoit été cauſe que tout ce qui ſublimoit, s'éxhaloit continuellement en fumée & ſans que rien s'attachât aux côtés du Fourneau, tout s'en alloit peu à peu par les *pores*, que la chaleur avoit ouverts. C'eſt donc une régle générale pour toutes les Sublimations, que le Vaiſſeau doit être long, afin qu'il

y en ait une bonne partie qui ne reſſente point la chaleur, & qui ſoit toûjours froide.

J'ai dit qu'il faloit plomber ou vernir, la plus grande partie de l'*Aludel* [ pour faire bien la Sublimation de la Marcaſite.] C'eſt afin qu'à l'endroit où on le plombera, il n'y ait point de *pores*; parce que autrement les vapeurs qui monteroient pendant la Sublimation, s'échaperoient par-là. C'eſt pourquoi on plombe tout l'endroit du Vaiſſeau où elles montent, afin de les empêcher de ſortir. Mais on ne plombe point le fond, parce que [ comme le *Vernix*, qu'on fait au Vaiſſeau de terre avec du Plomb, eſt une vitrification, ] & que le fond de l'*Aludel*, étant continuellement dans le feu, il rougit; ce *Vernix* ou cette *vitrification*, ſe fondroit; & par conſéquent la Matiére ſe fondroit, & ſe vitrifiroit auſſi; le verre ayant cela de particulier, que [ lors qu'il eſt en fuſion ] il n'y a rien qu'il ne détruiſe, & qu'il ne change en ſa nature.

L'Artiſte ayant conſidéré toutes ces choſes, & en ſçachant les cauſes & les raiſons, comme nous venons de les dire, il allumera le feu ſous ſon *Aludel*, qu'il continuera d'entretenir toujours juſqu'à ce qu'il ſoit aſſnré par les épreuves qu'il en fera, que tout ce qui pouvoit ſe

ſublimer de ſa Matiére ſoit monté. Cette épreuve ſe fait par le moyen d'une petite verge de terre, qui ſoit bien cuite, & qui ait un trou au milieu qui la perce juſqu'à moitié de ſa longueur, qu'on fera entrer dans l'*Aludel* par le trou qui eſt en haut & qu'on approchera à un pouce près de la Matiére qui ſe ſublime. Et après que l'on aura tenu-là quelque-tems cette verge, on la retirera. Et ſi l'on voit qu'il ſoit entré quelque choſe de la Matiére dans le trou de cette verge, ce ſera une marque aſſurée que la Sublimation ne ſera pas achevée. Que s'il n'y a rien, tout ſera entiérement ſublimé. Cette épreuve ſervira pour toutes les autres Sublimations.

---

## CHAPITRE XLVIII.

### *De la Sublimation de la Magnéſie & de la Tutie, & des Corps imparfaits.*

LA Sublimation de la Magnéſie & de la Tutie, ſe fait pour la même raiſon, & de la même maniére, que nous venons de dire que ſe ſublime la Marcaſite. Car toutes ces Matiéres ne peuvent être ſublimées ſans une forte *ignition*, [ c'eſt-à-dire ſans que la Matiére & l'*Aludel* ne rougiſſent, ] & ne demeurent

long-tems en cet état. C'eſt pourquoi ces Matiéres ſe ſubliment toutes pour la même raiſon, ont les mêmes cauſes, les mêmes expériences, & conviennent toutes généralement en cela, que toutes les Matiéres qui ſe ſubliment avec *ignition*, ou *inflamation*, ſe ſubliment ſans aucune *addition* de *féces*; parce qu'elles en ont aſſez en elles-mêmes, & plus qu'il n'eſt néceſſaire; ce qui eſt cauſe qu'elles ſont ſi difficiles à ſublimer.

Tous les Corps imparfaits ſe ſubliment de la même maniére. Et il n'y a point d'autre différence, ſi ce n'eſt que le feu doit être bien plus fort pour faire leur Sublimation, que pour celle de la Magnéſie, de la Marcaſite & de la Tutie. Il n'y a point de différence non plus entre les Sublimations particuliéres de chaque Corps, ſi ce n'eſt qu'il y en a quelques-uns qui ne ſçauroient ſe ſublimer, ſi on ne leur ajoûte quelque Matiére qui leur aide, & qui les éléve, au lieu que les autres n'en ont point beſoin.

Or il y a deux choſes à obſerver dans la Sublimation des Corps, qui la rendent plus aiſée, comme l'expérience l'a fait voir. La prémiére eſt, qu'il ne faut pas mettre beaucoup de Matiére tout à la fois dans le fond de l'*Aludel*, parce que s'il

y en avoit quantité, la Sublimarion ne s'en feroit pas bien. L'autre est qu'il faut que le fond de l'*Aludel* soit tout plat, & nullement creux, afin que le Corps, dont on ne fera qu'une couche fort mince, & toute unie, dans le fond du Vaisseau, puisse être élevée par tout également. Vénus & Mars sont les deux Corps qui ont besoin d'*additon*, pour les élever, à cause qu'ils sont fort longs à fondre. On ajoûte pour cet effet de la Tutie à Vénus, & de l'Arsenic à Mars; & avec ces deux Matiéres, ces Métaux se subliment facilement, parce qu'ils ont grande conformité avec eux. Avec cette précaution, on les sublimera de la même maniére que la Tutie & les autres Matiéres, & on observera la même méthode, & la même épreuve que dans la Marcasite.

---

## CHAPITRE XLIX.

### *De la Descension & du Moyen de purifier les Corps par les Pastilles.*

Après la Sublimation; nous avons à parler de la *Descension*, de laquelle nous dirons les usages & la pratique toute entiére. On l'a inventée pour trois usages. Le prémier, afin, que la Matiére qui a été enfermée dans le Vaisseau, qu'on

appelle le *Descensoire* chimique, étant en fusion, décende & sorte par le trou qui est au fond de ce Vaisseau; & que nous connoissions par-là, que cette Matiére s'est fonduë d'elle-même.

Le second usage de la *Descension*, est qu'elle garantit de la *Combustion* les Corps qui sont foibles, [c'est-à-dire qui s'évaporent facilement étant en fusion,] quand ils ont repris corps, après avoir été calcinez. Car quand on veut faire reprendre corps aux Métaux, qui ont été réduits en chaux, comme c'est une chose qui ne se peut pas faire tout à la fois, mais successivement, & une partie après l'autre: si la partie, qui est redevenuë en sa prémiére nature de Métail, ne se séparoit pas d'abord du reste, qui est en chaux; & si elle devoit demeurer en fusion, jusqu'à ce que toute la chaux fût fonduë, & eût repris corps; il est certain qu'une bonne partie de ce qui s'est prémiérement fondu, s'éxhaleroit. Il a donc falu trouver une invention pour séparer d'abord ce qui se fond, afin de l'ôter de dessus le feu, qui le fait éxhaler: Et cela se fait par le moyen du Vaisseau *Descensoire*,

Le dernier usage de la *Descension*, c'est qu'elle dépure les Corps, en les séparant des choses qui leur sont étrangéres. Car tout ce qui est de pur, se fond & décend:

&

& par ainsi tout ce qui n'est pas de sa même nature, demeure dans le Vaisseau. Voila les usages de la *Descension.*

Disons maintenant comment elle se fait, & comment doit être fait le Vaisseau dont on se sert pour la faire. Il faut que ce Vaisseau soit fait en pointe, & que ses côtés, qui doivent être fort unis, aillent toûjours en étraississant également par bas, se terminant en pointe dans le fond, comme un entonnoir, afin que tout ce qui se fondra, décende facilement dans le fond, sans que rien ne l'arrête. Le couvercle de ce Vaisseau (s'il en doit avoir un) sera fait comme un plat tout uni, & de telle maniére qu'il joigne fort éxactement au Vaisseau; & tout deux doivent être faits de bonne terre, & bien ferme, qui ne se fêle ni ne se crevasse pas aisément au feu, quelque fort qu'il puisse être. On mettra dans ce Vaisseau la Matiére qu'on a dessein de faire décendre, étant en fusion, sur des verges rondes, qui soient faites de terre bien cuite, & qu'on appliquera dans le Vaisseau de telle maniére, qu'elles soient plus proches du couvercle que du fond. Après quoi on y mettra le couvercle, qu'on joindra éxactement au Vaisseau; & ensuite on allumera des charbons sur ce couvercle, que l'on entretiendra continuellement avec le

soufflet, jusqu'à ce que toute la Matiére étant fonduë, elle décende dans le Vase, qui est au dessous. Que si la Matiére est difficile à fondre, au lieu de la metre sur ces verges de terre, on la posera sur une plaque, ou toute unie, ou tant soit peu creuse, de laquelle elle puisse couler facilement, lors qu'elle sera fonduë, en inclinant le haut du Vaisseau *Descensoire*, pour la faire tomber. Car de cette maniére la Matiére, se tenant mieux & plus long-tems sur la plaque, que sur des verges de terre, elle en recevra aussi mieux l'impression du feu; & par conséquent elle se fondra beaucoup mieux. Outre qu'en panchant de fois à autres le Vaisseau *Descensoire*, on pourra connoître plus aisément quand la Matiére sera fonduë.

Voilà quelle est la maniére de purger les Corps par la *Descension*. Mais on les purge encore mieux de leurs *terestréités* par les *Pastilles*, en leur faisant reprendre Corps après les avoir calcinez. Et cette façon de les purifier, est la même que celle qui se fait par le *Descensoire*. En voici la maniére. Il faut prendre le Corps qu'on veut purifier, & le mettre ou en menuës piéces, ou en limaille, ou, pour mieux faire, en chaux, & le mêler avec quelque chaux qui ne soit point fu-

ſible. Puis mettre le tout dans le *Deſcenſoire*, & le fondre à fort feu, juſqu'à ce que le tout, ou la plus grande partie, ſe ſoit remiſe en corps. Car nous avons trouvé par expérience, que les Corps ſont nettoyez par ce moyen de beaucoup de *terreſtréité*. Ce n'eſt pas pourtant que par-là, ils ſoient entiérement purifiez, comme ils le peuvent être parce que nous ſçavons être capable de donner la perfection. Mais c'eſt une *mondification*, qui leur eſt utile, & qui les rend plus propres à la tranſmutation, lors que l'on fait projection ſur eux de la Médecine; pour leur donner la perfection; étant pour eux une préparation à la recevoir. Nous dirons dans la ſuite tout ce qui eſt néceſſaire pour cela.

---

## CHAPITRE L.

*De la Diſtillation; de ſes Cauſes, & des trois maniéres de la faire, par l'Alambic, par le Deſcenſoire, & par le Filtre.*

NOus avons maintenant à parler de la *Diſtillation* & de ſes Cauſes. La *Diſtillation* eſt une élévation qui ſe fait des vapeurs *aqueuſes*, dans un Vaiſſeau propre. Il y en a de pluſieurs ſortes, ſe-

lon la diverſité des choſes qu'on peut diſſtiller. Ainſi il y en a une qui ſe fait par le feu, & l'autre ſans feu : La prémiére ſe fait en deux maniéres, ou par l'élévation des vapeurs dans l'Alambic, ou par le *Deſcenſoire* chimique, par le moyen duquel on tire l'huile des Végétaux. La *Diſtillation* qui ſe fait ſans feu, eſt celle que l'on fait par le *Filtre*.

Le principal uſage de toutes les *Diſtillations* en général, c'eſt pour purifier les Liqueurs des *féces*, leſquelles, étant mêlées & confonduës avec elles, les rendent troubles; & pour les empêcher auſſi par ce moyen de ſe gâter & de ſe corrompre.

L'uſage particulier de la *Diſtillation*, qui ſe fait par l'élévation & pas le moyen de l'Alambic, c'eſt pour avoir une Eau pure, ſans mêlange d'aucunes *féces*. Car l'expérience fait voir évidemment, que l'Eau qui a été diſtillée deux ou trois fois, ne l'aiſſe ni ne dépoſe nulles *féces* terreſtres. Or ce qui oblige d'avoir des Liqueurs ainſi purifiées, c'eſt afin que ſi on a beſoin d'abreuver, ou de faire quelque *imbibition* ſur les Eſprits, ou ſur les Poudres médécinales, on la puiſſe faire avec une Eau ſi pure, qu'après qu'elle ſera éxhalée par la chaleur, elle ne laiſſe aucune inpureté qui infecte, ni qui gâte nos Médécines, ni les Eſprits que nous aurons purifiez.

Pour ce qui est de la *Distillation*, qui se fait par bas ou par le *Descensoire*, on ne l'a inventée qu'afin de tirer de ce que l'on distille, l'huile toute pure & naturelle. Parce que l'on ne peut la tirer naturelle ni *combustible* par l'Alambic, & on la tire ainsi par le *Descensoire*, afin de conserver sa couleur, qui est mêlée parmi sa Substance. Car il peut arriver qu'on ait besoin de cette couleur.

L'autre espéce de *Distillation*, qui se fait sans feu par le moyen du *Filtre*, est pour avoir seulement de l'Eau bien claire. Nous allons voir maintenant comment l'on doit faire toutes ces *Distillations*, & nous en dirons par même moyen les Causes & les Expériences.

La *Distillation*, par l'élévation des vapeurs ou par l'*Alambic*, se fait en deux maniéres : ou en posant une *Cucurbite* dans une terrine pleine de cendre, qui servent d'*intermède*, ou en mettant la *Cucurbite* dans un Chaudron ou dans quelque autre Vaisseau de cuivre plein d'eau, & en l'acommodant tout autour avec des herbes ou de la laine, de peur que si elle n'étoit ainsi arrêtée & soûtenuë, elle ne vacillât dans l'eau, & qu'elle ne se rompît, en venant à heurter contre les bords du Vaisseau, avant que la *Distillation* fût achevée. Or il y a cette différence entre

ces deux *Distillations*, que celle qui se fait *avec les cendres*, se fait à un feu plus grand, plus âpre, & plus fort ; & que celle *du bain* se fait par une chaleur douce & lente. Parce que l'eau, qui sert d'*intermede* ou de milieu, dans cette derniére espéce de *Distillation*, ne s'échauffe pas si fortement que fait la cendre. Et c'est pour cela que dans celle-ci, ce qui distille est coloré, & que les parties les plus grossiéres & terrestres, montent aussi bien que les subtiles;au lieu que dans celle qui se fait *au bain* il n'y a que les parties les plus subtiles qui s'élévent, sans être colorées ; & elles ressemblent bien plus à de l'Eau toute simple. D'où il s'ensuit que dans la *Distillation* au bain, il se fait une séparation plus subtile des parties de la Matiére qu'on distille, que par celle qui se fait au feu de cendres. Ce que je sçai par expérience. Car ayant distillé de l'huile par le feu de cendres, je trouvai mon huile, qui avoit passé dans le Récipient, sans que presque elle eût été altérée ; & pour faire la séparation de ses parties, je fus contraint de la distiller par le bain, sans quoi je ne l'aurois jamais pû faire. Mais l'ayant distillée au bain pour la seconde fois, je séparai mon huile en ses parties élémentaires, & je tirai une Eau très-blanche & très-claire d'une huile,

qui étoit parfaitement rouge. De ſorte que toute la rougeur de l'huile demeura dans le fond de la *Cucurbite*. Ce qui fait voir évidemment que c'eſt par le ſeul moyen de cette *Diſtillation*, que l'on peut faire la véritable ſéparation des Elémens, de tous les Végétaux, de tout ce qui en provient, & de toutes les choſes qui leur reſſemblent; comme c'eſt par le *Deſcenſoire* qu'il faut tirer l'huile des mêmes Végétaux, & de tout ce qui leur eſt ſemblable. Et c'eſt auſſi par le *Filtre* que l'on clarifie toutes ſortes de Liqueurs; ainſi que le ſçavent ceux qui en ont fait l'expérience: comme au contraire ceux qui ne ſçavent pas ceci, n'ont jamais travaillé aux Diſtillations, étant une choſe aiſée à apprendre à ceux qui voudront la pratiquer.

Pour faire la Diſtillation *au feu des cendres*, il faut avoir une terrine qui ſoit forte, & la poſer ſur un Fourneau ſemblable à celui que nous avons décrit, pour faire la Sublimation: prenant garde qu'il y ait la même diſtance entre la terrine & les côtés du Fourneau, & que le Fourneau ait tous les mêmes Régiſtres, pour la raiſon que nous avons dite en cet endroit-là. On met dans le fond de la terrine des cendres ſaſſées d'un pouce d'épais, & deſſus ces cendres on poſe la *Cucurbite*,

que l'on couvre tout autour des mêmes cendres jusqu'au coû. Après quoi, l'on met dans cette *Cucurbite* ce que l'on veut distiller ainsi. Puis l'on y ajuste le Chapiteau de telle sorte, que le coû de celle-là entre entiérement dans le coû de celui-ci, & qu'il aille jusqu'à son rebord, de peur que rien de ce que l'on veut distiller, & sur tout les Esprits, ne puissent sortir. Cela fait, on lutte bien le Chapiteau & la *Cucurbite* ensemble, par l'endroit où ils se joignent; puis on applique le Récipient, dans le coû duquel le bec du Chapiteau doit entrer jusqu'à moitié; & ensuite on enveloppe l'endroit, par où ces deux Vaisseaux se joignent, d'un linge trempé de blanc d'œufs, de crainte que rien ne s'éxhale par-là. Enfin le linge étant sec & toutes choses bien disposées, on fait du feu dans le Fourneau pour faire la Distillation. Or la *Cucurbite* & son Chapiteau doivent être de verre. Et pour ce qui est du feu, il le faut augmenter autant qu'il sera nécessaire, pour faire la Distillation, & jusqu'à ce qu'il ait tiré toute l'humidité de la Matiére.

La *Distillation*, qui se fait au bain, est semblable à celle qui se fait au feu des cendres, à l'égard de la *Cucurbite* & de l'*Alambic*. Mais elle en est différente, en ce qu'au lieu d'une terrine, on se sert d'une chaudiére

Chaudiére de fer, ou plûtôt de cuivre, que l'on ajuste sur un Fourneau, de la même maniére que nous avons dit ci-devant. Et dans le fond de la Chaudiére, on fait une couche de foin, de laine, ou de quelque autre matiére semblable, de l'épaisseur de trois travers de doigts : Et sur cette couche on pose la *Cucurbite* avec son *Alambic*, accommodez & luttez comme nous venons de le dire : En sorte qu'il y ait du foin tout aûtour de la *Cucurbite*, jusqu'au coû de l'*Alambic*, de peur qu'elle ne vint à se casser. Sur cette couche on met de petites baguettes déliées, ou des sarmens, & par dessus tout cela de gros grais, ou cailloux, afin que par leur pésanteur, faisant enfoncer le Vaisseau *Distilatoire*, & le foin que l'on a mis autour, il tienne par ce moyen le Vaisseau ferme & assujetti, & qu'il l'empêche de vaciller & de s'élever sur l'eau ; ce qui pourroit le faire rompre, & être cause que la *Distillation* seroit entiérement perduë. Ensuite on remplit d'eau la Chaudiére, & on fait du feu dessous pour la faire boüillir, [ ayant soin de la remplir d'autre Eau chaude, à mesure que celle qui est dedans s'éxhale ] continuant de le faire jusqu'à ce que tout soit distillé.

On fait la Distillation par le Descensoire

avec un Vaiſſeau de verre, auquel on applique un couvercle de même matiére, y ayant mis auparavant ce que l'on veut faire diſtiller. On les lutte enſemble, on fait du feu deſſus, & la Diſtillation décend dans le *Recipient* ou le *Vaiſſeau*, qui eſt deſſous pour la recevoir.

A l'égard de la Diſtillation qui ſe fait par le *Filtre*, ou par la *Languette*, on la fait de cette ſorte. On met dans un Baſſin de verre ou de terre, la Liqueur que l'on veut filtrer. On aura des Languettes [ de drap blanc faites en pointe ] bien lavées & bien nettes; on les trempera dans de l'Eau; on couchera le bout le plus large dans le fond de la terrine, & le bout le plus étroit pendra hors du Baſſin, ſur un autre Vaiſſeau qu'on mettra pour recevoir la Liqueur. L'Eau dont la Languette ſera abreuvée, diſtillera la prémiére, puis la Liqueur du Baſſin ſe filtrera: & ſi l'on trouve qu'elle ſoit louche, on la remettra dans le Baſſin, & on la refiltrera juſqu'à ce qu'elle ſoit bien claire & bien nette.

Je ne m'amuſerai point à prouver ces Opérations, parce qu'elles ſont ſi aiſées d'elles-mêmes, qu'elles n'ont beſoin d'aucunes preuves.

# CHAPITRE LI.

## *De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses Causes, & de la maniére de la faire.*

APrès la Distillation, nous avons à parler de la Calcination. La Calcination est la Réduction qui se fait d'une chose en poudre, par la privation de l'humidité, qui lie & unit ses parties ensemble. L'usage pour lequel on l'a inventée, est afin d'ôter, par l'action du feu, le Soufre brûlant, qui gâte & qui infecte les Corps où il se trouve. Il y a plusieurs sortes de Calcinations, selon la diversité des choses qui doivent être calcinées. Car on calcine les Corps ou Métaux; on calcine les Esprits, & on calcine les autres choses étrangéres, c'est-à-dire qui n'ont nulle affinité ni avec les Corps ni avec les Esprits & toutes ces Calcinations se font pour des fins toutes différentes. Premiérement les Métaux imparfaits étant de deux sortes, les uns durs, comme sont Vénus & Mars, les autres moûs, tels que sont Jupiter & Saturne, on les calcine pour diverses intentions; l'une générale & l'autre particuliére. La prémiére, c'est pour leur ôter par la violence du

feu, ce Soufre qui les corrompt & les rend noirs. Car ce n'eſt que par la Calcination qu'on peut brûler & conſumer le Soufre *aduſtible* de quelque choſe que ce puiſſe être. Les Métaux, par éxemple, étant des Corps ſolides & épais, & leur mauvais Soufre étant caché & renfermé dans la Subſtance de l'Argent-vif, qui eſt répanduë & mêlée par tout le Métail [puis que c'en eſt la partie principale, & celle qui fait la liaiſon & la continuité de toutes les autres,] c'eſt par conſéquent l'Argent-vif qui empêche ce Soufre de pouvoir être brûlé, [lorſqu'on met les Métaux dans le feu, & qu'ils y fondent ou qu'ils y rougiſſent.] Ainſi il faut néceſſairement rompre & diviſer la continuité du Métail, afin que le feu agiſſant librement ſur toutes ſes moindres parties, il puiſſe plus facilement brûler ce Soufre, qui ne ſera plus défendu par l'humidité & la liaiſon de l'Argent-vif.

La Calcination ſe fait encore pour un autre deſſein, qui concerne généralement tous les Métaux: Qui eſt que par ce moyen on les purifie de leur *terreſtréïté*. Car l'expérience nous a fait connoître, qu'en calcinant pluſieurs fois les Métaux, & en les remettant par après en Corps, ils ſe purifient & ſe rafinent, comme nous le ferons voir enſuite.

Pour ce qui est de la Calcination des Corps, ou Métaux moûs, outre qu'elle les dépoüille de leur mauvais Soufre, & qu'elle les purifie de leur *terrestréité*; ce que la Calcination fait en tous les Corps; elle sert encore en particulier à les endurcir & à les rendre capables de rougir au feu, pourvû qu'on fasse cette Opération plusieurs fois avec adresse. Nous en parlerons plus particuliérement dans le second Livre. Car l'expérience nous fait voir évidemment que par cette invention, les deux Métaux moûs s'endurcissent, & Jupiter encore davantage & plûtôt que Saturne.

On calcine les Esprits pour les mieux disposer à devenir fixes, & à se résoudre en Eau. Car tout ce qui est calciné est plus fixe, & se dissout plus aisément que ce qui ne l'est pas. Et la raison en est, par ce que les parties de ce qui a été calciné, étant devenuës plus subtiles par l'action du feu, [qui en a séparé la *terrestréité* & l'humidité volatile, ainsi qu'il a déja été dit,] ces parties se mêlent plus facilement avec l'Eau, & elles se changent aussi par conséquent plus facilement en Eau; comme on le connoîtra, si l'on en fait l'expérience.

A l'égard des choses étrangéres, [c'est-à-dire, qui ne sont ni Métaux ni Esprits,]

on les calcine pour servir à la préparation qu'il est nécessaire de donner aux Esprits & aux Corps, de laquelle nous traiterons plus amplement dans le Livre suivant. Mais cette calcination ne contribuë rien à la perfection des Corps, ni à celle des Esprits.

Il est donc évident qu'il y a plusieurs sortes de Calcinations, & que cette diversité ne provient que de la différence des choses qui peuvent être calcinées. Car les Corps se calcinent tout autrement que les Esprits, & que les autres choses. Et les Corps mêmes ne se calcinent pas tous de la même maniére, parce qu'ils sont différens entre eux. Ainsi les Corps moûs peuvent être calcinez en général, ou par le feu seulement, sans y rien ajoûter, ou en y ajoûtant le Sel préparé, ou en l'y mettant tel qu'il est sans nulle préparation.

Pour faire la Calcination par le feu seulement, on prend un Vaisseau de terre, fait comme un plat, bien fort & bien cuit, qu'on pose sur le Fourneau *Calcinatoire*, lequel doit être fait de la maniére que nous avons ci-devant décrit le Fourneau à donner une forte *ignition*, & dont nous parlerons encore ensuite. Et l'on pose ce Vaisseau de telle sorte dans le Fourneau, que l'on ait la liberté d'y mettre des charbons dessous, & qu'il y

ait aſſez d'eſpace pour les ſouffler. On met enſuite du Plomb ou de l'Etain dans ce Vaiſſeau, qui eſt fortement appuyé ſur un trépié de fer, ou ſur trois cailloux, & qui eſt encore affermi par trois ou quatre autres cailloux, que l'on ſérre entre lui & les côtés du Fourneau, afin qu'il ne puiſſe branler. Après quoi, on fait ſous le Vaiſſeau aſſez de feu pour faire fondre le Plomb ou l'Etain que l'on y a mis. Quand le Métail ſera fondu, & que l'on verra *une peau noire* ſe former deſſus, par le moyen du feu, on la retirera avec une *Spatule* de fer, ou de quelque autre matiére, qui ne ſe puiſſe brûler, pour de cette *peau* en faire *la chaux*. Et on continüera à ôter cette *peau* [ à meſure qu'elle ſe formera ] juſqu'à ce que tout le Métail ſoit réduit en poudre. Que ſi c'eſt le Saturne que l'on calcine, il faudra mettre *les peaux* que l'on en aura tirées, [ & qui ſe mettront en poudre, ] ſur un plus grand feu, que celui avec lequel on l'aura fondu, & les y tenir juſqu'à ce que *ſa chaux* devienne fort orangée. Que ſi l'on calcine du Jupiter, il faudra mettre *ſes peaux* ſur un feu qui ne ſoit pas ſi fort, [ que celui où l'on mettra le Saturne, ] & l'y laiſſer juſqu'à ce que ſa *chaux* ſoit parfaitement blanche.

Mais il y a ici une choſe à quoi l'Ar-

tiste doit prendre garde, qui est que Saturne, étant réduit en *chaux*, reprend Corps fort aisément; ce que Jupiter ne fait qu'avec peine : parce qu'autrement il pourra faillir, si, lors qu'il aura retiré *les peaux*, ou la poudre de Saturne, & qu'il l'aura mise sur un plus grand feu, il ne prend garde à si bien régler ce feu, qu'il empêche que ce Métail ne reprenne Corps, avant que sa *chaux* soit parfaite, & qu'elle devienne orangée. Je l'avertis donc que pour bien faire cette Opération, il doit donner le feu fort tempéré, & ne l'augmenter que peu à peu & par dégrés, jusqu'à ce que Saturne soit bien calciné, afin qu'il ne reprenne pas Corps; & qu'ainsi l'on puisse sûrement augmenter le feu pour parfaire entiérement *sa chaux*.

Voici une autre précaution que l'Artiste doit prendre, lors qu'il calcinera Jupiter. Car si à cause de la difficulté qu'il y a de le remettre en Corps, après qu'il est calciné, il arrivoit qu'il ne pût pas l'y remettre; mais ou il demeurât toûjours en *chaux*, ou que cette *chaux* se vitrifiât; il se tromperoit, s'il croyoit que pour cela il fût impossible de faire reprendre Corps à ce Métail, lorsqu'il seroit une fois calciné. Je l'avertis donc que s'il ne donne le feu fort à la *chaux* de Jupiter, il ne le remettra point en Corps: & il se

peut faire même qu'il ne l'y remettra pas encore pour cela, parce qu'il pourra se vitrifier. Car Jupiter, dans le profond de sa Substance, a un Argent-vif volatil, qui s'enfuit lors que l'on tient ce Métail long-tems dans le feu : & par ce moyen il demeure privé de son Humidité propre & naturelle. De sorte qu'en cet état il sera plus propre à se changer en Verre qu'en Métail, étant une Maxime assurée, Que tout ce qui a perdu son Humidité naturelle, ne se peut fondre que pour se vitrifier. D'où il s'ensuit que pour mettre Jupiter en Corps [ après sa Calcination ] il faut faire un feu violent, qui fasse fondre sa *chaux* d'abord & tout à coup, autrement il ne s'y remettra point. La pratique & le travail t'apprendront la maniére de bien faire cette Opération.

On calcine ces deux Métaux par l'*addition* du Sel, qui contribuë beaucoup par son acuité à les calciner, en jettant dessus, lorsqu'ils sont en fusion, plusieurs pincées de Sel l'une après l'autre, que l'on mêle, en remuant fortement avec une Verge de fer, le Métail lorsqu'il est en fusion, & jusqu'à ce que par ce mélange il soit réduit en poudre. Après quoi on achéve de parfaire leur *chaux* de la maniére, & avec toutes les précautions

que nous venons de dire. Il y a encore cette différence dans cette derniére Calcination de ces deux Corps, que Saturne après avoir été calciné la prémiére fois, reprend plus aiſément corps que Jupiter ; mais que ſa *chaux* n'eſt pas plus aiſée à parfaire que celle de Jupiter ; Ce qui provient de ce que Saturne a une humidité plus fixe, &qu'il a bien plus de *terreſtréité*, que n'en a Jupiter.

Vénus & Mars ſe calcinent auſſi, mais comme ces deux Métaux ſont fort difficiles à fondre, on ne les calcine d'aucune des deux maniéres dont nous venons de parler. Cela ſe fait ainſi. On fait des *Lamines* de ces deux Métaux, que l'on met dans un fort feu, mais qui ne ſoit pourtant pas ſi fort qu'il les puiſſe fondre. Car comme ces Métaux ont beaucoup de *terreſtréité* & de Soufre *aduſtible* & volatil, ils ſe calcinent aiſément de cette ſorte. Parce que la grande quantité de *terreſtréité*, qui eſt mêlée parmi leur Argent-vif, en ſépare la continuité, en empêchant que les parties de cette Argent-vif ne ſoient unies & contiguës les unes aux autres. Ce qui fait qu'il y a des pores dans ces Métaux, par où le Soufre trouvant un paſſage libre, ſort & s'en va en fumée ; & dans leſquels le feu, entrant pareillement avec liberté, il

brûle ce Soufre & l'éléve en vapeur. Et par ce moyen les parties de ces Métaux, se trouvant plus éloignées les unes des autres, cet éloignement & cette discontinuité sont cause qu'elles sont aussi plus facilement réduites en poudre. Et il est aisé de juger par l'expérience, que cela se fait ainsi. Car si vous mettez une *Lamine* de Vénus dans un fort feu, vous verrez qu'il en sortira une flamme bleuâtre, telle qu'est celle que fait le Soufre, & vous trouverez ensuite, au dessus de votre *Lamine*, plusieurs écailles qui se mettront en poudre. Parce que le Soufre se brûle plus facilement dans les parties, qui sont le plus exposées au feu, & sur lesquelles il agit plus fortement, telles que sont les parties extérieures.

A l'égard du *Fourneau*, dont on se doit servir pour faire cette Calcination, il doit être le même que celui de la Distillation, dont nous avons parlé ci-devant, si ce n'est qu'il doit y avoir une grande ouverture en haut, afin que la fumée puisse librement sortir. Il faut mettre au milieu du Fourneau les *Lamines* de ces deux Métaux que l'on veut calciner, afin que le feu les environne également, & de tous côtés. Et pour ce qui est du Vaisseau où l'on mettra ces *Lamines*, il doit être d'une terre forte & bien cuite, de crainte

qu'il ne vint à fondre par la violence du feu, & il doit être fait comme une terrine, ou un plat bien épais.

Reste à parler de la Calcination des Esprits. Elle se fait lors qu'étant presque fixes, on leur donne un feu qu'on augmente par dégrés & peu à peu, jusqu'à ce qu'ils puissent soufrir un feu très-fort. Le Vaisseau, dans lequel on les mettra pour les calciner, doit être rond & d'un verre bien épais, de peur qu'il ne se fonde, que l'on bouchera fort éxactement, & qu'on posera ensuite dans un Fourneau, tel qu'est le dernier que nous avons décrit.

On se sert du même Vaisseau & du même Fourneau pour calciner toutes les autres choses; néanmoins nous ne sommes point embarassez à les retenir, ni à les empêcher de s'éxhaler, qui est ce qui donne le plus de peine dans la Calcination des Esprits; parce que rien ne fuit ni n'est volatil, que les seuls Esprits, & ce qui a affinité avec leur nature.

---

## CHAPITRE LII.

### *De la Dissolution.*

LA Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide & séche en

Eau ou en Liqueur. Cela se fait par le moyen des Eaux subtiles, acres & *pontiques* ou mordicantes, qui n'ont nulles *féces* : comme est le Vinaigre distillé, le Verjus, les Prunes aigres, & les Poires qui ont beaucoup d'acrimonie, le Jus de Grénades pareillement distillé, & les autres Liqueurs semblables. On l'a inventée pour rendre par son moyen plus subtiles les choses qui ne sont pas bien fondantes ny entrantes, & qui ont des Esprits fixes fort utiles, qui sans cette Opération se perdroient, aussi bien que les autres choses qui sont de la nature des Esprits. Car il est certain que tout ce qui se dissout, est nécessairement ou Sel ou Alun, ou d'une nature semblable. Or les Sels & les Aluns ont cela de propre, qu'ils rendent fusibles les choses ausquelles on les ajoûte avant qu'elles se vitrifient. Et par ainsi les Esprits étant dissous, ils donneront une fusion toute semblable. Et comme ces Esprits ont naturellement une grande affinité, tant avec les Corps, qu'entre eux mêmes : s'ils ont la fusion, il s'ensuit nécessairement qu'il entrent dans les Corps, qu'ils les pénétrent, & qu'en les pénétrant, ils les transmuent. Or afin qu'ils puissent faire cet effet, il faut qu'après qu'un Corps a été dissous & coagulé, on lui ajoûte, avec grand artifice, quel-

que Eſprit qui ait été purifié auparavant, ſans pourtant qu'il ait été rendu fixe, & les ſublimer tous deux enſemble tant de fois que l'Eſprit demeure uni avec le Corps; qui lui communique une fuſion plus promte, & que dans la profuſion l'empêche de ſe vitrifier. Car les Eſprits ont cela de particulier, qu'ils ne ſe vitrifient jamais, & qu'ils empêchent les choſes, auſquelles ils ſont mêlez, de ſe vitrifier, tandis qu'ils demeurent avec elles. L'Eſprit donc qui retient plus la nature de l'Eſprit, ſera celui qui garantira le mieux de la vitrification, Or l'Eſprit qui n'eſt que purifié, eſt moins altéré, & a plus la nature d'Eſprit que celui qui eſt purifié, fixé, calciné, & diſſous. C'eſt donc cette ſorte d'Eſprit qu'il faut ajoûter [au Sel & à l'Alun :] car par leur mêlange il ſe fait une bonne fuſion, un *ingrès* ou facilité d'entrer & de pénétrer, & une fixation permanente & durable.

Nous avons dit qu'il n'y avoit que les Sels, les Aluns, & les choſes ſemblables qui ſe diſſolvent. Ce que nous pouvons prouver par l'expérience que nous en avons faite ſur toutes les choſes naturelles, c'eſt-à-dire ſur les Mineraux, les Végétaux & les Animaux. Car ayant eſſayé ſur toutes ces choſes, nous avons trouvé qu'il n'y a que cela ſeul qui puiſſe

ſe diſſoudre. D'où nous inférons que tout ce qui ſe diſſout, doit néceſſairement être de leur nature. Et partant, puiſque nous voyons que ce qui a été calciné & diſſous pluſieurs fois, ſe diſſout après cela fort facilement, nous jugeons de là, que tout ce qui eſt calciné participe de la nature des Sels ou des Aluns, & qu'il a toutes les mêmes propriétés.

Or il y a deux maniéres de faire la Diſſolution : l'une par le fumier échauffé, & l'autre par l'eau bouillante, qui toutes deux ſe font pour la même fin, & font tout le même effet. La prémiére ſe fait en mettant ce qui eſt calciné dans un Matras de verre, ſur quoi on verſera une fois autant de Vinaigre diſtillé, ou de quelque autre Liqueur ſemblable; & ayant bien luté la bouche du Matras en ſorte que rien ne puiſſe éxhaler, on l'enterrera dans du fumier échauffé, & on l'y laiſſera trois jours durant pour ſe diſſoudre. Après quoi on ſéparera par le Filtre, ce qui aura été diſſous, & ce qui ne l'aura pas été, on le calcinera une ſeconde fois, puis on le remettra en Diſſolution, comme on a déja fait continuant à faire cette Opération, juſqu'à ce que tout ſoit entiérement diſſous, ou au moins la plus grande partie, ſelon le beſoin qu'on en aura.

La Diſſolution, qui ſe fait par l'eau

boüillante, est beaucoup plûtôt faite & est meilleure. Voici comment on la fait. On met tout de même ce qui a été calciné dans un Matras avec du vinaigre. On bouche bien le Matras, de peur que rien n'éxhale. On le pose ensuite dans une Chaudiére pleine d'eau & de foin, de la même maniére que nous avons dit qu'il faloit faire pour la Distillation au bain. Après cela on fait du feu dessous. On fait boüillir l'eau une bonne heure. On distille ce qui est dissous, que l'on met à part; & on calcine une seconde fois ce qui a demeuré sans se dissoudre, jusqu'à ce que tout soit entiérement dissous.

---

## CHAPITRE LIII.

### *De la Coagulation, de ses Causes, & des divers Moyens de Coaguler le Mercure, & les Médecines dissoutes.*

LA Coagulation est une Opération par laquelle on réduit une chose liquide en une Substance solide, en lui ôtant son *aquosité* ou humidité. On l'a inventée pour deux usages. L'un est pour endurcir l'Argent-vif, l'autre pour dessécher les Médecines qui sont dissoutes, en ôtant l'humidité mêlée avec elles. Il y a donc autant de différentes Coagulations,

tions, qu'il y a de diverſes choſes à coaguler. Car l'Argent-vif ſe coagule d'une maniére, & les Médecines & les autres choſes diſſoutes d'une autre. Il y a même deux maniéres différentes de coaguler l'Argent-vif; l'une en lui ôtant toute ſon humidité naturelle; & l'autre en épaiſſiſſant cette humidité, juſqu'à ce qu'elle s'endurciſſe. De quelque maniére néanmoins que l'on veüille faire cette Coagulation, elle eſt très-difficile; & il faut être bien habile, & fort adroit pour la faire, à cauſe de l'union & de la compoſition très-forte de ſes parties. J'enſeignerai dans ce Chapitre, tout ce qu'il y a à faire pour cela.

Il y en a eu qui ſe ſont imaginé, que pour le coaguler, il n'y avoit qu'à le conſerver & à le tenir long-tems dans un feu modéré; mais ayant crû l'avoir congelé par ce moyen, après l'avoir retiré de deſſus le feu, ils ont trouvé qu'il étoit auſſi coulant qu'auparavant. Ce qui les ayant étourdis & ſurpris, ils ont ſoûtenu fortement que ſa Coagulation étoit impoſſible. Il y en a d'autres, leſquels ſuppoſans par les Principes naturels, que tout ce qui eſt humide ſe deſſéche par la chaleur du feu, ont crû qu'ils le coaguleroient en continuant à le tenir long-tems dans un feu qui lui fût propre. Et en effet ils l'ont pouſſé

jusques-là qu'ils en ont fait, les uns une Pierre ou Poudre blanche, & les autres une Pierre ou Poudre rouge & orangée ; mais qui n'étoit ni fondante ni entrante. Et n'ayant pû deviner d'où provenoit la cause de cette diversité, ils ont laissé cette Opération comme une chose inutile. D'autres ont essayé de le coaguler avec des Médecines, & ils se sont trompez. Car, ou ils ne l'ont point coagulé ; ou l'ayant rendu plus subtile par la chaleur, ils l'ont fait évaporer insensiblement ; ou la Coagulation qu'ils en ont faite, n'étoit pas en forme de Métail. De sorte que ne sçachant à quoi attribuer un effet si contraire à leur intention, ils ont désesperé d'en venir à bout. D'autres ont fait, avec beaucoup d'industrie & d'artifice, certaines Compositions, desquelles, ayant fait projection sur le Mercure, ils l'ont coagulé ; mais inutilement, parce qu'ils l'ont converti en un Corps ou Métail imparfait, dont ils n'ont point connu la cause non plus que les autres ; n'ayant pas assez d'expérience pour cela. J'expliquerai ici toutes ces Causes, afin que l'Artiste puisse découvrir par-là le moyen d'en faire la Coagulation.

Mais pour mieux connoître ces Causes, on doit remarquer auparavant que l'Argent-vif, comme je l'ai dèja dit plusieurs

fois, eſt d'une Subſtance uniforme; je veux dire qu'il a ſes parties toutes ſemblables & d'une même nature. D'où il s'enſuit qu'il n'eſt pas poſſible, en le tenant peu de tems ſur le feu, de lui ôter ſon *aquoſité*. ni de l'épaiſſir. Et partant les prémiers dont nous avons parlé, n'ont pas réüſſi à le coaguler, pour s'être trop précipitez à faire leur Opération. L'Argent-vif d'ailleurs étant d'une Subſtance ſubtile, il s'enfuit de deſſus le feu. C'eſt pourquoi le trop grand feu fait faillir ceux qui le font éxhaler. De plus, l'Argent-vif ſe mêle plus facilement avec le Soufre, l'Arſenic & la Marcaſite, parce qu'il eſt de même nature qu'eux. Et c'eſt ce qui fait qu'étant mêlé avec ces Minéraux, il ſemble qu'il ſoit coagulé, non pas pourtant qu'en cet état il ait l'apparence d'un Corps métallique : mais il paroit ſeulement comme ſi on l'avoit amalgamé avec du Plomb, ou comme ſi c'étoit de l'Antimoine, ou quelque autre choſe ſemblable; parce que ces Matiéres, avec leſquelles on le mêle, étant volatiles, elles ne peuvent pas le conſerver ni le maintenir dans le feu, juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe faire Corps : mais elles s'envont & s'évaporent avec lui par la chaleur. Et c'eſt ce qui trompe ceux qui prétendent le coaguler en le mêlant ainſi. Outre cela, le Vif-

argent a beaucoup d'humidité en sa composition naturelle, que l'on n'en sçauroit séparer, si l'on n'a l'adresse de faire un feu violent, & de l'y tenir sans qu'il puisse s'échapper ; & si l'on ne trouve le moyen de le conserver dans un feu qui lui soit propre & convenable. Or j'appelle un feu propre & convenable à l'Argent-vif, celui qu'on augmente à proportion qu'il le peut souffrir, jusqu'à ce qu'on lui ôte enfin son humidité, ne lui en laissant qu'autant qu'il lui en faut pour être fusible, comme le sont les Métaux ; parce que s'il n'y avoit point du tout d'humidité, il ne seroit pas fusible. Et c'est-là la faute que font ceux qui le coagulent en une Pierre blanche ou rouge, qui n'a nulle fusion.

Pour ce qui est des Couleurs qui surviennent à cette Poudre, il est aisé d'en deviner la cause, si l'on considére que l'Argent-vif a naturellement en soi des parties sulphureuses, l'un plus l'autre moins, lesquelles peuvent en être séparées par artifice. Le Soufre ayant donc cette propriété, Qu'étant mêlé en plus grande ou en moindre quantité avec l'Argent-vif, il rend toute la Composition rouge ou orangée ; ainsi que l'expérience le fait voir dans le Cinabre artificiel, qui n'est fait que de ces deux Matiéres. Le Soûfre étant séparé du Vif-argent, celui-ci ne pro-

duira par conséquent que la Couleur blanche par le moyen du feu. C'est donc-là ce qui fait cette diversité de Couleurs, lorsque l'Argent-vif a été coagulé en Pierre ou en Poudre. Le Vif-argent a encore une impureté terrestre & sulphureuse mêlée dans sa Composition, qui infecte nécessairement toutes les Coagulations que l'on en sçauroit faire. Et de-là vient le manquement de ceux, qui, en le coagulant, en font un Corps ou un Métail imparfait. Et c'est encore pour cela, que selon la différence des Médecines, dont on se sert pour le coaguler, il s'en forme différens Corps ou Métaux. Car si la Médecine ou l'Argent-vif que l'on coagule, ont un Soufre qui ne soit pas fixe; de cette Composition il s'en fera un Corps ou Métail moû comme il s'en fera un dur, si le Soufre est fixe. De même, si le Soufre est blanc, le Corps ou Métail qui s'en formera sera blanc: & si le Soufre est rouge, le Corps sera pareillement rouge. Que si le Soufre n'est pas tout à fait blanc, le Corps, qui en sera formé, ne sera pas aussi parfaitement blanc; ni parfaitement rouge, si le Soufre n'est pas tout à fait rouge. Enfin, si le Soufre est terrestre & *livide*, le Corps sera impur: comme au contraire il sera pur, si le Soufre n'a point d'impureté terrestre. Car c'est une Maxi-

me constante, Que tout Soufre [Métallique] qui n'est pas fixe, forme un Corps *livide*; ce que ne fait jamais le Soufre fixe, au moins de lui-même. Ainsi, selon que la Substance du Soufre sera pure ou impure, le Corps ou Métail, qui s'en formera, sera pur ou impur.

La même diversité peut provenir du Vif-argent seul, sans le mêlange du Soufre, & il fera tout de même des effets tout différens, selon qu'il aura été purifié & préparé par les Médecines qui le *coaguleront*. C'est pourquoi l'on peut manquer tout de même dans la *Coagulation* du Mercure, & il se peut changer différemment par les Médecines que l'on employera pour la faire. Ainsi, parfois l'Argent-vif se *coagule* en Plomb, parfois en Etain, d'autrefois en Cuivre, & quelquefois en Fer. Ce qui arrive à cause de l'impureté des Médecines: Comme lors qu'il se *coagule* en Or ou en Argent, ce changement ne peut provenir que de la bonté ou de la pureté de ce qui en fait la *Coagulation*. (1)

Voyons maintenant de quelle maniére on peut *coaguler* l'Argent-vif. Cela se fait en le précipitant souvent, c'est-à-di-

(1) La Médecine, qui coagule le Mercure en Or & en Argent, le fait tant par sa pureté que par sa couleur. La Médecine, qui est rouge, le coagule en Or: Celle qui est blanche, le coagule en Argent.

re en le faiſant tomber du haut du Vaiſſeau dans le fond, par le moyen d'un feu fort & violent, parce qu'un tel feu lui ôte facilement ſon *aquoſité* ou humidité, [qui eſt ce qui empêche ſa *Coagulation.* ] Pour cet effet, il le faut mettre dans un Vaiſſeau qui ſoit fort haut, afin que lors qu'il viendra à s'élever, il trouve un lieu frais, où il puiſſe demeurer attaché aux côtés du Vaiſſeau, qui n'auront pas été échauffés, à cauſe de ſa hauteur. Ce Vaiſſeau doit être éxactement bouché, de crainte que le Vif-argent n'en ſorte & ne s'enfuye, mais qu'il y demeure juſqu'à ce que par une forte chaleur, le Vaiſſeau ayant rougi, il ſe précipite & retombe au fond & qu'il remonte & retombe à pluſieurs repriſes & tant de fois qu'enfin il devienne fixe.

C'eſt là la prémiere maniére de le coaguler. En voici une autre. Il faut le tenir long-tems ſur un feu qui lui ſoit propre & proportionné, l'ayant mis dans un Matras de verre, qui ait le coû fort long & la panſe large, qu'on laiſſera tout ouvert, afin que l'humidité de l'Argent-vif puiſſe s'évaporer inſenſiblement.

On le *coagule* encore autrement par une Médecine qui lui eſt propre, la compoſition de laquelle j'enſeignerai ci-après plus clairement, & autant qu'il eſt néceſ-

faire : Et pour ne laisser rien à dire sur ce sujet, je vais la décrire ici par avance, selon l'expérience que j'en ai faite plusieurs fois. C'est une Médecine qui le pénétre & s'unit intimement à lui par ses moindres parties, avant qu'il puisse s'évaporer par la chaleur du feu. Et de-là on doit inférer nécessairement que cette Médecine doit être faite de choses, qui ayent beaucoup de conformité avec lui : comme sont tous les Corps Métalliques, & le Soufre & l'Arsenic, qui sont des Esprits. Mais comme nous ne voyons point que nul des Corps puisse donner à l'Argent-vif une *Coagulation* permanente & véritable : & qu'au contraire il les quitte & se détache d'eux par la chaleur, quelque grande affinité qu'ils ayent ensemble : Il s'ensuit de-là que nul des Corps Métalliques ne le pénétre, ni ne s'attache intimement à lui. Et par conséquent la Médecine, dont nous parlons, doit être d'une Substance plus subtile, & avoir une fusion plus liquide, que n'ont les Corps Métalliques. D'ailleurs, nous ne voyons point aussi que les deux autres Esprits, demeurant en leur nature, & tous tels qu'ils sont, fassent sur l'Argent-vif une *Coagulation* fixe & permanente ; mais entiérement volatile, impure & noire. Volatile, parce que les Esprits le sont : noire & impure, à cause du mêlange de

de leur Subſtance terreſtre & *aduſtible*. Et par ainſi il s'enſuit évidemment que de quelque Matiére que ce ſoit que ſe prenne cette Médecine, ce doit être néceſſairement une choſe, dont la Subſtance ſoit tres-ſubtile & très-pure, qui s'uniſſe intimement à l'Argent-vif par la conformité de ſa nature; qui ait une fuſion tres-facile & fort liquide, & qui ſoit coulante comme de l'Eau, ou de la Cire, & de l'Huile; & enfin qui ſoit fixe & permanente, réſiſtant à tous les efforts du feu. La Médecine, qui aura toutes ces propriétés, *coagulera* l'Argent-vif, & le tranſmuera en Or & en Argent,

Je viens de te déclarer le moyen d'inventer cette Médecine, & je t'ai dit comment tu la pourras découvrir, te l'ayant indiquée en termes propres. C'eſt à toi maintenant à t'appliquer ſoigneuſement à la rechercher, & tu la trouveras. Néanmoins, afin que tu n'ayes pas ſujet de te plaindre, que je n'en aye pas aſſez dit, j'ajoûte que cette Médecine ſe prend des mêmes Corps Métalliques préparez avec leur Soufre ou Arſenic, & même du Soufre ſeul & de l'Arſenic ſeul préparez, & encore des Corps Métalliques tous ſeuls. Mais je t'avertis qu'elle ſe fait plus facilement, plus prochainement, & plus parfaitement de l'Argent-vif tout ſeul. Car la

Nature embrasse plus amiablement sa propre nature ; elle s'unit & se plaît mieux avec elle qu'avec toute autre qui lui seroit étrangére. Outre que l'Argent-vif étant effectivement composé d'une Substance très-subtile ; il est aussi beaucoup plus facile de tirer de lui cette Substance subtile [ qui est nécessaire pour faire la Médecine ] que de quelqu'autre chose que ce soit.

Pour ce qui est de la maniére de faire cette Médecine, ce doit être par la Sublimation, comme je l'ai dèja suffisament dit. Et à l'égard de la fixation [ qu'il lui faut donner ] j'en parle dans un Chapitre exprès.

Il reste à dire un mot de la *Coagulation* des Corps qui ont été dissous ; elle se fait en les mettant dans un Matras, que l'on posera dans une terrine pleine de cendres, l'y enterrant jusqu'au coû, & tenant ces Vaisseaux sur un feu doux & tempéré, jusqu'à ce que toute l'*aquosité* de la Matiére, qu'on veut *coaguler*, soit évaporée.



## CHAPITRE LIV.

### *De la Fixation, de ses Causes, & de la Maniére différente de fixer les Corps & les Esprits.*

LA Fixation est une Opération par laquelle une chose, qui s'enfuit du feu, est renduë en état de le pouvoir souffrir, sans s'évaporer. La raison pour laquelle on l'a inventée, c'est afin que la Teinture, le changement & l'altération que fait la Médecine, dans le Corps qu'elle altére, y demeurent toujours, sans que cette Teinture & cette altération changent, ni qu'elles puissent en être séparées par quelque dégré de feu que ce soit.

Il y a de plusieurs sortes de *Fixations*, selon la diversité des choses qui peuvent être renduës fixes. Ces choses sont, prémiérement quelques Corps ou Métaux imparfaits, tels que sont Saturne, Jupiter & Vénus. Secondement les Esprits, sçavoir le Soufre & l'Arsenic dans le prémier dégré; Mercure dans le second; & dans le troisiéme la Marcasite, la Magnésie, la Tutie & les autres choses de cette nature.

Pour ce qui est des Corps ou Métaux

imparfaits, on les fixe en les calcinant & en leur faisant ensuite reprendre corps. Car par la Calcination ils sont purifiez du Soufre combustible & volatil qui les corrompt, c'est-à-dire qui cause leur imperfection, comme il a été suffisemment expliqué dans le Chapitre précédent, où nous avons traitté de la Calcination.

Le Soufre & l'Arsenic se fixent en deux maniéres. La prémiére se fait en les sublimant tant de fois par eux-mêmes dans un *Aludel*, qu'ils deviennent fixes. Ainsi le tout consiste à les fixer promptement. Et pour cet effet il faut trouver le moyen de faire & de réitérer en peu de tems plusieurs Sublimations de ces deux Matiéres. Ce qui se fera par le moyen de deux *Aludels* avec leur double couvercle, de telle maniére que la Sublimation s'en fasse continuellement & sans interruption, jusqu'à ce que ces deux Esprits soient rendus fixes. De sorte que l'on mette d'abord, dans le second *Aludel* tout ce qui sera sublimé & monté dans le couvercle du prémier, en continuant à faire ainsi les Sublimations de suite, & l'une après l'autre, sans laisser s'arrêter & s'attacher au côté de l'*Aludel*, ce qui s'éléve de ces deux Matiéres; les faisant sublimer incessamment, tant qu'il ne s'éléve ni se sublime plus rien par la chaleur du feu. Car plus on fera de

Sublimations en moins de tems, & plûtôt & mieux on les fixera.

Et c'eſt cela même qui a fait imaginer la ſeconde maniére de faire la Fixation de ces deux Eſprits, laquelle ſe fait en précipitant & faiſant tomber au fond du Vaiſſeau ce qui monte à meſure qu'il ſe ſublime, afin qu'il demeure toûjours dans la chaleur, juſqu'à ce qu'il ſoit fixe. Et cela ſe fait avec un Vaiſſeau de verre fort haut, duquel on doit lutter le fond, parce qu'autrement il ſe caſſeroit : puis avec une ſpatule de fer ou de pierre, on fait tomber en bas [ où eſt la chaleur ] ce qui monte & s'attache au côté du Vaiſſeau, continuant à faire toûjours tomber ce qui s'éléve, juſqu'à ce qu'il ſe fixe & qu'il ne monte plus.

Pour ce qui eſt de l'Argent-vif, ſa Fixation ſe fait de même que celle du Soufre & de l'Arſenic ; ſi ce n'eſt qu'on ne ſçauroit fixer ces deux derniers, ſi auparavant, par cette derniére maniére de Fixation, on ne ſépare avec adreſſe leurs plus ſubtiles parties qui ſont inflammables. Ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire à l'Argent-vif, parce qu'il ne s'enflamme ni ne ſe brûle point au feu. On doit donner auſſi au Soufre & à l'Arſenic une chaleur beaucoup plus tempérée pour les fixer, qu'à l'Argent-vif. Il y a encore cette différen-

ce, qu'il faut bien plus de tems à les fixer qu'à fixer l'Argent-vif, & que comme ils s'élévent beaucoup plus que lui, à cause qu'ils sont plus subtils, il faut aussi que le Vaisseau, dans lequel on les sublimera, soit plus haut.

On fixe ainsi la Marcasite, la Magnésie, & la Tutie. Après qu'on les aura sublimées une fois ; & que, par cette Sublimation, on en aura eu ce qu'on en veut avoir, il en faudra jetter les *féces* ou ordures, puis on les resublimera par elles-mêmes, en remettant ce qui se sera élévé au haut du Vaisseau, sur ce qui aura resté dans le fond, jusqu'à ce que ces Matiéres deviennent fixes.

---

## CHAPITRE LV.

### *De l'Incération.*

L'Incération est le ramollissement qui se fait d'une chose dure ou séche, & qui n'est pas fusible, pour la rendre liquide & coulante. D'où il est aisé de juger, que cette Opération n'a été inventée, qu'afin qu'une chose, qui par deffaut de fusion, ne pouvoit entrer dans un Corps Métallique, pour l'altérer & le changer, fût tellement ramollie, qu'elle devînt fluide & entrante. Ce qui a fait croire à quelques-uns que

l'*Incération* se devoit faire avec des choses liquides, telles que sont les Huiles & les Eaux. Mais cela n'est point vrai, étant une chose tout-à-fait opposée aux Principes naturels du Magistére, & condamnée manifestement d'erreur, par la maniére d'agir de la Nature. Car nous ne voyons point que l'humidité que la Nature a mise dans les Corps Métalliques, par la nécessité qu'ils avoient d'être fondus & ramollis, soit une humidité qui puisse être bientôt consumée [comme est l'humidité des Huiles & des Liqueurs,] puisqu'au contraire c'est une humidité permanente, & qui dure autant que les Métaux eux-mêmes. Et de vrai, si cette humidité pouvoit être évaporée en peu de tems par la chaleur du feu, il faudroit nécessairement qu'après que les Métaux auroient été ou rougis au feu, ou fondus une fois seulement, ils n'eussent plus du tout d'humidité. D'où il s'ensuivroit qu'on ne pourroit plus ni forger ni fondre quelque Métail que ce fût, qui auroit été une fois rougi dans le feu.

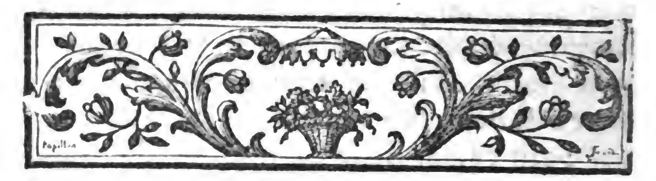
Afin donc d'imiter la Nature dans ses Opérations, autant que nous le pourrons, nous devons faire l'*Incération* comme elle la fait. Or il est certain que la Nature a incéré les Corps qui sont fusibles, en leur donnant pour Principe & pour fondement

de leur *Incération*, l'humidité même qui les rend fusibles, laquelle soufre & soûtient la chaleur du feu, plus que nulle autre humidité, telle qu'elle puisse être. Nous devons donc *incérer* nécessairement avec la même humidité. Or cette humidité *incérative* ne se peut mieux trouver nulle part que dans les Esprits. Je veux dire qu'elle se trouve dans le Soufre & dans l'Arsenic prochainement ; mais plus prochainement, & mieux encore dans l'Argent-vif. Car après que leur résolution est faite, nous ne voyons point que leur humidité se sépare de leur terre, tant la Nature a fortement uni ces deux choses ensemble, lorsqu'elle en a fait le mêlange & la composition ; au lieu que dans la résolution de toutes les autres choses, qui ont une humidité intérieure, on voit par expérience que cette humidité se sépare de leur Substance terrestre ; après quoi il ne leur reste nulle humidité. Ce qui n'arrive pas de même dans les Esprits, & sur tout dans l'Argent-vif. Et partant, rien ne nous peut empêcher de nous servir d'Esprits pour faire l'*Incération*.

Pour cet effet, il faut les sublimer tant de fois avec le Corps, à qui par leur moyen nous voulons donner l'*Incération*, que sans que ces Esprits perdent rien de leur humidité, ils s'unissent avec lui, &

que par ce moyen le Corps devienne facilement fusible. Ce que les Esprits ne peuvent faire, s'ils ne sont auparavant nettoyez & dépoüillez entiérement de tout ce qui peut causer de la corruption. Je trouverois plus à propos que leurs Huiles fussent prémiérement fixées avec de l'Huile de Tartre ; après quoi ces Esprits pourroient être utiles à donner quelque *Incération* que ce soit, dont on puisse avoir besoin en cet Art.

*Fin du prémier Livre.*



# SECOND LIVRE DE LA SOMME DE LA PERFECTION DE GEBER.

## PREFACE.

*Division de ce second Livre, en trois Parties.*



PREZ avoir traité des Principes du Magistére dans le Livre précédent, il ne nous reste plus qu'à faire voir, comme nous l'avons promis, en quoi consiste l'accomplissement de notre Art, par un Discours qui l'explique clairement. Or la connoissance de la perfection consiste en trois choses. Car nous devons prémiérement éxaminer les choses, par le moyen

desquelles nous pouvons découvrir plus facilement en quoi consiste la perfection de notre Oeuvre. En second lieu, nous avons à examiner quelle est la Médecine qui doit nécessairement donner la perfection, & rechercher en quoi on la peut mieux trouver, & d'où on la peut plus prochainement tirer, afin de parfaire les Imparfaits de quelque maniére que ce soit. Enfin nous devons considérer les Artifices, par le moyen desquels nous puissions connoître si la perfection est véritable & accomplie. Quand nous aurons suffisamment traité de ces trois choses, nous aurons donné une idée & une entiére connoissance de la perfection, autant qu'il est nécessaire pour notre Art.



# PREMIERE PARTIE
## DU SECOND LIVRE.

### CHAPITRE I.

*De la Connoiſſance des choſes, par leſquelles on peut découvrir la poſſibilité de la perfection, & la Maniére de la faire.*

ON ne ſçauroit connoître comment ſe fait la tranſmutation des Corps imparfaits & de l'Argent-vif, ſi auparavant l'on n'a une véritable connoiſſance de leur Nature, & ſi l'on ne ſçait quelles en ſont les Racines & les Principes. Je donnerai donc prémiérement la connoiſſance des Principes des Corps ou Métaux, en déclarant ce qu'ils ſont par leurs propres Cauſes, & ce qu'ils ont en eux de bon & de mauvais. Enſuite je ferai voir quelles ſont les Natures & les Eſſences de tous ces Corps, avec toutes leurs propriétés, & je dirai les cauſes de leur imperfection, & celles de leur perfection; ce que je prouverai par des expériences manifeſtes.

## CHAPITRE II.

*De la nature du Soufre & de l'Arsenic.*

IL est nécessaire avant toutes choses, de connoître la nature des Esprits, c'est-à-dire du Soufre, de l'Arsenic & de l'Argent-vif, parce que ce sont les Principes des Corps. J'ai dit ci-devant que le Soufre & l'Arsenic étoient une graisse de la terre. Ce qui est si vrai que cela se voit évidemment par la facilité que le Soufre & l'Arsenic ont à s'enflammer & à se fondre au feu, n'y ayant que les huiles & les graisses, & ce qui est de leur nature, qui s'enflamme & qui se fonde facilement par la chaleur. Ce qui nous fait voir que le Soufre, & l'Arsenic qui lui ressemble, ont en eux-mêmes deux causes de corruption ou d'imperfection; qui sont l'une une Substance inflammable, & l'autre des *Féces*, ou impuretés terrestres. Et par ainsi il n'y a que leur moyenne Substance, laquelle tient le milieu entre l'inflammable & l'impur, qui puisse servir à donner la perfection. Or la raison pour laquelle la Substance inflammable & les *Feces* impures de ces deux Esprits, causent la corruption & l'imperfection; c'est prémiérement à l'égard des *Feces* terrestres & grossiéres, qu'elles em-

pêchent la fusion & la pénétration. Et pour ce qui est de la Substance inflammable, c'est qu'elle ne peut soutenir le feu, ni par conséquent donner la fixité; & que c'est elle qui étant jointe avec les Corps, leur donne la noirceur de quelque espéce qu'elle soit. Il n'y a donc que la moyenne Substance de ces deux Esprits, qui puisse être cause de la perfection, parce qu'elle n'est pas si terrestre, qu'elle ne puisse entrer facilement; ce qui vient de ce qu'elle est bien fondante, & que ses parties subtiles ne sont pas si volatiles, qu'elles ne demeurent assez de tems dans le feu pour faire leur action sur les Corps & les changer. Cette moyenne Substance ne peut néanmoins communiquer la perfection aux Métaux imparfaits ni au Vif-Argent, si auparavant elle n'est renduë fixe. Car n'étant pas fixe d'elle-même, quoiqu'elle ne s'enfuïe pas d'abord du feu, & qu'elle y demeure assez pour faire impression sur les Corps; le changement pourtant qu'elle fait sur ces Corps, n'est pas stable, ne demeurant pas toûjours, & n'étant pas à toute épreuve.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que l'Artiste doit nécessairement séparer la moyenne Substance du Soufre & de l'Arsenic pour s'en servir en notre Art. Ce que quelques-uns ont crû impossible,

à caufe que cette moyenne Subftance eft fortement mêlée & unie d'une union naturelle avec les autres parties de ces deux Efprits. Mais ces gens-là difent manifeftement le contraire de ce qu'ils peuvent faire. Car s'ils calcinent le Soufre, je ne dis pas fortement, mais jufqu'à ce qu'il ne fe puiffe plus fondre ni s'enflammer; il eft certain que cette Calcination ne fe pourra faire, fans qu'il y ait féparation de fes parties. Parce que le Soufre demeurant dans fa Compofition naturelle, & dans fa fimple Subftance; [c'eft-à-dire tel qu'il a été produit par la nature,] il doit néceffairement s'enflammer & brûler. Et par conféquent ne brûlant plus, il faut que par la féparation que l'artifice a fait des différentes Subftances qui font en lui, fa partie inflammable ait été détachée & féparée de celle qui ne l'eft pas. C'eft pourquoi, s'il fe peut faire qu'en calcinant le Soufre, on puiffe venir jufqu'à lui ôter tout ce qu'il a d'inflammable, [comme on le peut,] l'expérience doit convaincre ces gens-là, que l'on peut abfolument féparer les différentes parties du Soufre les unes des autres. Mais parce qu'ils n'ont pas eu affez d'adreffe pour faire cette féparation, ils font perfuadez qu'elle n'eft pas poffible.

Ce que nous avons dit jufques ici dans ce Chapitre, fait voir que le Soufre n'eft

point la véritable Matiére, dont l'on doive se servir dans notre Art; & qu'il n'y a en lui, tout au plus, qu'une de ses parties qui puisse y être utile. Et j'ai enseigné par quel artifice on peut faire la séparation de cette partie d'avec les autres.

Pour ce qui est de l'Arsenic, parce que dans la Racine & le Principe de sa Composition, il y a eu plusieurs de ses parties inflammables qui ont été dissipées par l'action de la Nature, qui en a fait le mêlange; il n'est pas si difficile de faire la séparation de ses parties, que de celle du Soufre. Mais l'Arsenic ne peut qu'être Teinture pour le blanc, comme le Soufre pour le rouge. C'est pourquoi il faut s'appliquer, sur-tout à faire adroitement la séparation des parties du Soufre, comme devant être d'une plus grande utilité.

---

## CHAPITRE III.

### *De la Nature du Mercure ou Argent-vif.*

L'Argent vif a tout de même des superfluités qu'il faut lui ôter. Car il a deux Causes d'imperfection: l'une est une Substance terrestre, impure, & l'autre une humidité ou *aquosité* superfluë & volatile, laquelle s'évapore au feu, mais sans s'enflammer. Quelques-uns ont crû pourtant, que

que l'Argent-vif n'avoit point de terrestréité superfluë & impure : Mais ils n'ont pas raison, l'expérience faisant voir qu'il a beaucoup de *lividité* ou de noirceur, & que sa blancheur n'est pas assez pure, ni bien nette, [ce qui ne peut provenir que d'une terre impure.] Outre qu'il ne faut pas être grand Artiste pour tirer de lui une terre noire & semblable à de la lie. Car pour le faire, il n'y a qu'à le laver de la maniére que je le dirai ensuite.

Mais comme on peut perfectionner l'Argent-vif en deux maniéres, l'une en faisant une Médecine de lui, & l'autre en lui donnant la perfection par le moyen d'une Médecine; il faut aussi le préparer, & le purifier de deux façons différentes. La premiére, qui est celle dont nous parlons, se fait par la *Sublimation*, afin d'en faire une Médecine, L'autre maniére dont nous parlerons ensuite, se fait par la *Lotion* [c'est-à-dire en le lavant] & celle-là c'est pour le coaguler. Ainsi pour du Mercure en pouvoir faire l'Elixir, ou la Médecine qui donne la perfection, on doit prémiérent le bien purifier par la *Sublimation* de toutes ses *féces* & impuretés grossiéres, afin que venant à en faire la projection sur les Corps imparfaits, il ne leur communique pas une couleur plombée & *livide*. Et il faut encore lui ôter son *aquosité* volati-

le, de crainte que la Médecine que l'on en feroit, ne s'évaporât & ne s'en allât toute en fumée dans la projection. De sorte qu'il ne faut conserver que sa moyenne Substance, pour en faire la Médecine; parce qu'il n'y a en lui que cette moyenne Substance toute seule, qui ait cette propriété de ne se point brûler ni se consumer au feu, & qui empêche les Corps ausquels elle s'unit, d'être ni brûlez ni consumez: Et qu'outre cela elle demeure & persévére dans le feu, sans s'évaporer; & qu'enfin elle donne la fixité à ce qui est volatil.

J'ai déja fait voir ailleurs dans les Discours que j'en ai fait, que l'Argent-vif étoit ce qui donnoit la perfection. Et cela même se vérifie par expérience. Car nous voyons que l'Argent-vif s'attache plus fortement, & qu'il s'unit plus parfaitement, prémiérement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or, & après l'Or à l'Argent. Ce qui fait voir évidemment, que l'Or & l'Argent, qui sont les deux Métaux parfaits, participent plus de la nature de l'Argent-vif, que les autres Corps Métalliques; que nous jugeons par-là, n'avoir pas tant de conformité avec lui, & que nous trouvons véritablement être moins participans de sa nature. D'ailleurs, on voit que tout ce qui demeure plus long-tems au feu, &

ce qui lui résiste mieux sans se brûler, a le plus d'Argent-vif. Et par ainsi l'Argent-vif est ce qui donne la perfection, & ce qui empêche les Corps Métalliques de brûler, & de se consumer dans le feu, qui est le dernier dégré, & la plus grande marque de perfection.

On se sert du second dégré ou moyen de purifier l'Argent-vif, pour lui donner la *Coagulation*. Pour le faire, il n'y a seulement qu'à le laver tout un jour, afin de lui ôter par ce moyen ce qu'il a de terrestre & d'impur. Cela se fait ainsi. On prend un plat de terre, dans lequel on met l'Argent-vif, que l'on veut purifier. On verse pardessus de bon vinaigre, ou quelque autre liqueur semblable, tant que l'Argent-vif en soit tout couvert. On met ensuite le plat sur un feu fort doux, où on le tient sans qu'il boüille. Il faut remuer incessemment l'Argent-vif avec le doigt, sur le fond du plat, afin qu'il se mette en fort menuës parties, comme si c'étoit une Poudre blanche très-subtile, continuant à remuer toûjours, jusqu'à ce que tout le vinaigre soit évaporé, & que l'Argent-vif se réünisse, & reprenne sa prémiére forme. Après quoi, on le lave avec de l'eau, & l'on jette tout ce qui en sort de crasse noire, qui demeure attachée au plat. On réïtere cette Opération, jusqu'à ce que l'on

voye que l'Argent-vif ait entiérement perdu sa couleur *livide* & noirâtre, que ses terrestréités lui causent, & qu'il devienne d'un beau bleu clair, mêlé d'une couleur azurée, comme est celle des Cieux. Car lors on peut dire qu'il a été parfaitement bien lavé. L'Argent-vif étant en cet état, il faut faire la projection dessus de la Médecine, qui a la vertu de le *coaguler*, & il se *coagulera* en Poudre, laquelle transmuëra les Corps imparfaits en Soleil & en Lune, selon que la Médecine qui le coagulera, & de laquelle nous parlerons ci-après, aura été préparée.

On doit inférer de ce que je viens de dire, que l'Argent-vif, pris tel qu'il est au sortir de la Mine, n'a pas la vertu de perfectionner les Corps ou Métaux imparfaits: mais que ce qui peut donner cette perfection, c'est une chose qui est tirée & faite de lui par notre artifice. On peut dire la même chose du Soufre & de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre. Il ne faut donc pas s'imaginer que naturellement nous puissions faire ce que fait la Nature en la production de ces choses; mais nous l'imitons seulement par notre artifice naturel, par le moyen duquel nous les élévons à pouvoir donner la perfection aux Corps imparfaits.

## CHAPITRE IV.

### *De la Nature de la Marcasite, de la Magnésie & de la Tutie.*

IL nous reste à parler encore en particulier des autres Esprits, c'est-à-dire de la *Marcasite*, de la *Magnésie* & de la *Tutie*, qui font une forte impression sur les Corps. Il faut donc dire quelle est leur Nature, la considérant par ses Causes, & par les expériences que l'on en a.

La Marcasite est composée de deux Substances, dont l'une est un Argent-vif mortifié, & qui approche de la fixité: Et l'autre est un Soufre adustible [ c'est-à-dire qui s'enflamme & se brûle. ] Et certes l'expérience fait voir manifestement que la Marcasite a un Soufre en elle. Car lorsqu'on vient à la sublimer, il en sort & il s'en éléve visiblement une Substance sulphureuse qui se brûle. Et sans la sublimer, on peut encore remarquer par un autre moyen, que la Marcasite a du Soufre. Car si on la met au feu pour la faire rougir, elle ne rougit point qu'auparavant elle ne se soit enflammée par l'*adustion* de son Soufre. D'ailleurs, il paroît manifestement qu'elle a aussi de l'Argent-vif; parce qu'elle donne au Cuivre la blancheur

du véritable Argent, comme fait l'Argent-vif lui-même. Outre que lorſqu'on la ſublime, on voit qu'elle prend la couleur du bleu céléſte ; & elle a évidemment une lueur métallique. Ce qui fait voir à ceux qui font ces Opérations ſur elle, qu'elle a en ſoi & en ſa Racine les deux Subſtances de Soufre & d'Argent-vif.

Il eſt aiſé de prouver par les mêmes expériences, que la Magnéſie eſt compoſée d'un Soufre plus mat & plus trouble, d'un Argent-vif plus terreſtre & plus craſſeux ; & que ſon Soufre eſt plus fixe & moins inflammable, que celui de la Marcaſite ; & qu'ainſi elle a plus qu'elle de conformité avec la nature de Mars.

Pour la Tutie, ce n'eſt qu'une fumée des Corps blancs. Ce qui ſe connoît par une expérience évidente. Car prémiérement ſi l'on fait projection des deux fumées qui ſortent des Corps de Jupiter & de Vénus, & qui s'attachent conjointement aux murailles des fournaiſes des Fondeurs, & de ceux qui travaillent ſur ces deux Métaux ; le mêlange de ces deux fumées fait la même impreſſion & le même effet que la Tutie. Secondement, parce que cette fumée des Métaux, ni la Tutie non plus, ne ſe remettent point en Corps, ſi l'une & l'autre n'eſt mêlée avec quelque Métail. Or comme la Tutie eſt la fumée des

Corps blancs, elle ne donne point aux Corps blancs la Teinture orangée, mais ſeulement aux Corps ou Métaux rouges : parce que l'orangé n'eſt autre choſe qu'un mêlange proportionné du rouge & du blanc. Au reſte la Tutie, ſubtile comme elle eſt, pénétre profondément dans les Corps,& par ainſi elle les altére & les change mieux que ne fait le Métail d'où elle eſt ſortie. Et ce changement ſouffre mieux l'éxamen, pourvû qu'on le faſſe avec tant ſoit peu d'artifice, de la maniére que je l'ai dèja dit.

Et partant tous les Corps, qui reçoivent quelque altération, ils la reçoivent néceſſairement par le moyen & par la vertu de l'Argent-vif,ou du Soufre,ou des choſes ſemblables, parce qu'il n'y a que cela ſeul qui ſe communique, & qui s'uniſſe naturellement aux Corps ou Métaux, à cauſe de la grande conformité qui eſt entre eux.

---

## CHAPITRE V.

### *De la Nature du Soleil.*

IL faut maintenant parler à fond des Corps Métalliques, & découvrir leur Eſſence cachée, en reprenant le Diſcours que nous en avons fait dans le Livre précé-

dent, auquel nous ajoûterons beaucoup de choſes néceſſaires. Nous parlerons donc prémiérement du Soleil, puis de la Lune, & enſuite des autres Corps Métaliques, & nous en dirons tout ce qui ſera néceſſaire pour en donner la connoiſſance. Et en tout cela nous n'avancerons rien, que nous ne prouvions par les expériences que l'on en peut faire.

Le Soleil eſt formé d'un Argent-vif très-ſubtil, & de peu de Soufre fort pur, fixe & clair, qui a une rougeur nette, qui eſt altéré & changé en ſa nature, & qui fixe & teint cet Argent-vif. Et comme ce Soufre n'eſt pas également coloré, & qu'il y en a qui eſt plus teint l'un que l'autre; de-là vient qu'il y a auſſi de l'Or qui eſt néceſſairement plus jaune, & d'autre qui l'eſt moins.

Or il eſt évident que l'Or eſt formé de *la plus ſubtile Subſtance de l'Argent-vif*, parce que l'Argent-vif, qui ne s'attache uniquement qu'à ce qui eſt de ſa même nature, & qui ne reçoit point tout ce qui n'en eſt pas, s'attache facilement & s'unit fortement à l'Or; de ſorte qu'il ſemble l'embraſſer. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer que cette Subſtance de l'Argent-vif, de laquelle l'Or eſt formé, *eſt claire & nette*, que la ſplendeur & l'éclat qu'a l'Or, qui brille auſſi-bien la nuit

qu'en

qu'en plein jour. Ce même *Argent-vif* doit aussi nécessairement être *fixe*, & sans nul mêlange de Soufre impur & combustible ; parce que l'Or ne diminuë & ne s'enflamme point dans le feu, quoiqu'on l'y fasse rougir & qu'on l'y fonde. *Son Soufre est tingent* [ c'est-à-dire qu'il teint l'Argent-vif ] parce que le Soufre minéral étant mêlé avec l'Argent-vif vulgaire, & étant sublimé avec lui, il lui communique une couleur rouge, qui est ce qu'on appelle le *Cinabre artificiel*, & que ce même Soufre étant amalgamé avec les Corps Métalliques, & sublimé avec eux à fort feu, en sorte que ce que les Métaux ont de plus subtil, soit élevé & sublimé avec lui, cette Sublimation devient très-jaune. Ce n'est donc que la pure Substance du Soufre qui fait une couleur nette & pure dans les Métaux. Et c'est par conséquent le Soufre impur qui leur donne une couleur impure & imparfaite. Il n'y a qu'à considérer l'Or, pour être persuadé qu'il est *jaune*, & celui qui en douteroit seroit aveugle.

La Matiére & l'Essence de l'Or, n'est donc autre chose que la Substance très-subtile & pure de l'Argent-vif, laquelle a été fixée par le mêlange & par l'union de la Matiére très-subtile & fixe du Soufre *incombustible*, qui a une Teinture rouge & claire. Mais il y a pourtant plus d'Ar-

gent vif que de Soufre dans la composition de l'Or. Ce qui se connoît par la facilité qu'a l'Argent-vif de s'attacher à l'Or, ce que ne fait pas le Soufre. Ainsi, si l'on veut faire quelque altération & quelque changement dans les Métaux imparfaits, on doit se proposer l'Or pour modéle de ce que l'on doit faire, & tâcher de réduire toûjours ces Métaux à la même égalité qu'est celle de l'Or. Nous en avons ci-devant enseigné le moyen.

Au reste, parce que les parties, dont l'Or a été prémiérement formé, étoient subtiles & fixes, elles se sont aussi beaucoup resserrées & condensées, & c'est ce qui rend l'Or si pésant. D'ailleurs, comme la Nature a mis long-tems à le cuire & à le digérer, par une chaleur fort tempérée, ses parties [les plus cruës & volatiles] se sont éxhalées lentement & peu à peu; & par ainsi il a été épaissi parfaitement & comme il le faut, dans le dernier mêlange qui s'est fait de ses Principes; & c'est ce qui fait qu'il ne se fond qu'après avoir rougi.

Il se voit, de ce que nous venons de dire, que la perfection des Métaux dépend de trois choses. Prémiérement, de la grande quantité de leur Argent-vif. Secondement, de l'uniformité & égalité de leurs Substances, qui se fait par un mêlange

égal & bien proportionné de leurs Principes. Et en troisiéme lieu, de ce qu'ils s'endurcissent & s'épaississent par une longue & modérée digestion. Et par ainsi l'impureté & l'imperfection des Métaux, proviendra du trop du Soufre, de la diversité de Substance, & d'une digestion précipitée, qui les endurcit, & les épaissit trop soudainement.

Ainsi, si le Soufre, qui vient à se mêler avec l'Argent-vif, péche en quantité & en qualité, il s'en formera nécessairement divers Métaux imparfaits, selon la différente proportion de ce Soufre, & selon qu'il sera bon ou mauvais. Car le Soufre [ qui entre dans la composition des Métaux ] est ou fixe, & n'est pas tout *combustible*, ou il l'est entiérement. Ou ce Soufre est volatil : & il l'est, ou entant que Soufre, ou non pas comme Soufre. Ou bien il est en partie volatil, & en partie fixe. De plus, ce Soufre, ou n'est Soufre qu'en partie, ou en partie il ne l'est pas. Et ce qui est Soufre, est ou tout pur, ou tout impur. Ou il y en a seulement la moitié d'impur, ou il n'y en a que fort peu. Le Soufre est encore ou en grande quantité, & ainsi il domine l'Argent-vif. Ou il y en a peu, & l'Argent-vif a le dessus. Ou ces deux Principes sont si bien proportionnez, qu'il n'y en a pas plus de l'un que de l'autre. Enfin,

ou ce Soufre eſt blanc, ou il eſt rouge, ou il tient le milieu entre ces deux couleurs. Et c'eſt ce différent mêlange de ces deux Principes, qui produit néceſſairement dans la Nature différens Corps Métalliques, & d'autres ſemblables Corps, tels que ſont les Métallions. Nous allons examiner cette différence des Métaux, & nous en rapporterons les cauſes & les propriétés, que nous prouverons par des expériences ſenſibles.

---

## CHAPITRE VI.

### *De la Nature de la Lune.*

NOus avons dit dans le Chapitre précédent, que l'Or ſe forme, lorſqu'un Soufre pur, fixe, rouge & clair, ſe mêle de telle ſorte avec un Argent-vif pur & net, que non-ſeulement le Soufre ne domine pas, mais que l'Argent-vif y ſoit en plus grande quantité. Que ſi un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure & claire, vient à ſe mêler avec un Argent-vif, pur, fixe & clair, & que le Soufre ne domine pas, mais qu'il y ait tant ſoit peu plus d'Argent-vif, il s'en formera de l'Argent, qui eſt un Métail parfait, mais pourtant moins pur & plus groſſier que n'eſt l'Or. Car ſes parties ne ſont pas ſi ſerrées

que celles de l'Or ; & par conséquent il n'est pas si pésant que l'Or. L'Argent n'est pas encore si fixe que l'Or, comme il paroît en ce qu'il diminuë dans le feu: Ce qui est une marque que son Soufre n'est pas tout à fait fixe ni *incombustible*, puisqu'il s'enflamme un peu, lorsqu'on fait rougir ce Métail dans le feu. Or quand je dis que le Soufre de l'Argent n'est pas fixe, cela se doit entendre par rapport à celui de l'Or, n'étant pas impossible que le même Soufre soit fixe, si on le compare avec un autre qui l'est moins, & qu'il ne soit pas fixe, si on le considére par rapport à un autre qui l'est plus. C'est en ce sens, qu'à l'égard de l'Or le Soufre de la Lune n'est pas fixe, mais *combustible* ; & qu'en faisant comparaison de l'Argent avec les Métaux qui sont imparfaits, son Soufre est fixe & *incombustible*.

---

## CHAPITRE VII.

*De la Nature de Mars, où il est traité des Effets du Soufre & du Mercure, & des Causes de la corruption & de la perfection des Metaux.*

SI un Soufre fixe & terrestre, se trouve mêlé avec un Argent-vif qui soit pareillement fixe & terrestre, & si tous deux

ont une blancheur impure & livide, ou noirâtre; & si dans la composition il y a beaucoup plus de ce Soufre fixe que d'Argent-vif, de ce mêlange il s'en fait du Fer. Et parce que l'excès du Soufre fixe dans la composition des Métaux, en empêche la fusion; il s'ensuit de-là, que le Soufre fixe ne se fond pas si promptement que fait l'Argent-vif; au lieu que celui qui n'est pas fixe se fond plû-tôt. Ce qui nous fait connoître manifestement pourquoi quelques Métaux se fondent facilement, & promptement, & d'où vient qu'il y en a d'autres qui sont fort longs & fort difficiles à fondre. Car ceux qui ont le plus de Soufre fixe, se fondent plus lentement: & ceux qui ont le plus de Soufre *adustible*, se fondent plû-tôt. Ce qu'il est bien aisé de faire voir. Car pour preuve que le Soufre fixe des Métaux, est ce qui fait qu'ils sont plus difficiles à fondre; c'est que le Soufre luimême ne peut jamais devenir fixe, s'il n'est calciné, & quand il est calciné il n'est plus fusible. Et parconséquent c'est le Soufre fixe des Métaux qui en empêche la fusion. Or je sçai par expérience que le Soufre ne peut être fixe; s'il n'est calciné. Parce qu'ayant essayé de le fixer sans l'avoir calciné, j'ai trouvé qu'il étoit toûjours volatil, & qu'il s'enfuioit, jusqu'à ce qu'il fût changé en une terre semblable à de la chaux.

Mais il n'en est pas ainsi de l'Argent-vif, qui peut être rendu fixe, & en le changeant en terre, & sans qu'il soit besoin de l'y changer. On le fixe & on le change bien-tôt en terre, si on se hâte de faire sa fixation, en le sublimant avec précipitation. Et on le fixe tout de même par une Sublimation lente & rëitérée, sans qu'il soit changé en terre, puisqu'il se fond alors de même qu'un Métail. Et cela, je le sçai pour l'avoir fixé de ces deux maniéres; l'une hâtée & précipitée, jusqu'à ce que son humidité fût consumée; & l'autre lente, en le sublimant plusieurs fois doucement & peu à peu. Je l'ai vû & je l'ai trouvé, dis-je, par expérience, comme je le dis.

Or la raison pourquoi cela se fait ainsi, c'est que la Substance de l'Argent-vif est visqueuse & serrée. On voit qu'elle est visqueuse par la séparation qui s'en fait en très menuës parties, lorsqu'on l'imbibe & qu'on l'amalgame avec d'autres choses. Car sa visquosité paroît lors évidemment; parce [qu'encore qu'il soit séparé en une infinité de parties fort menuës, ] il s'attache néanmoins, & il s'unit fortement à ce avec quoi on le mêle. Il n'y a personne qui ne voye tout de même que sa Substance est solide & fort serrée. Car il ne faut que le cosidérer & le soupéser, & l'on trouvera qu'il est si pésant, lorsqu'il est tout pur,

qu'il pése plus que l'Or même. D'ailleurs sa composition est très-forte, comme nous l'avons dèja dit ci-devant, à cause de la mixtion très-éxacte de ses deux Principes. Et partant, l'Argent - vif peut être fixé, sans que son humidité soit consumée, & sans qu'il soit changé en terre. car ses parties étant bien unies ensemble,& sa composition étant par conséquent très-forte, ses parties venant à être encore plus resserrées par l'action du feu, cela fait qu'il résiste au feu, qui ne sçauroit plus le détruire en cet état, & la flamme même, pour grande & violente qu'elle soit, n'a plus de prise sur lui, & elle ne sçauroit, ni le pénétrer, ni le résoudre en fumée: parce qu'il est trop serré pour pouvoir être raréfié, & que d'ailleurs il ne peut point être brûlé, n'ayant point de Soufre inflammable, qui est ce qui rend les Corps *adustibles*, ou capables d'être brûlez & consumez par le feu.

Nous avons découvert par-là deux Secrets admirables. L'un, pourquoi le feu détruit les Métaux. Et de cela nous trouvons trois causes. La prémiére est un Soufre *adustible.*, qui est renfermé dans le profond de leur Substance, lequel venant à se brûler, diminuë cette Substance en la résolvant en fumée, jusqu'à ce qu'il l'ait entiérement consumée, quelque quantité que les Métaux ayent d'Argent vif bien fixe &

bien fuſible. La ſeconde cauſe eſt extérieure, & c'eſt la violence du feu de flamme, qu'on augmente & qu'on entretient toujours très-forte, & qui touchant continuellement les Métaux, les fond, les pénétre & les réſout en fumée, quelque fixes qu'ils ſoient. La derniére cauſe, c'eſt la Calcination des Métaux, qui les raréfie, en éloignant leurs parties les unes des autres. Car cet éloignement fait jour à la flamme, qui les pénétre par ce moyen, & qui les réduit en fumée, quelque parfaits qu'ils puiſſent être. Que ſi ces trois cauſes de la deſtruction des Métaux, concourent & ſe trouvent enſemble; il eſt certain qu'ils ſeront aiſément détruits. Mais s'il en manque quelqu'une, ils ſeront plus difficiles à détruire à proportion que ces cauſes ſeront moindres.

L'autre Secret que nous avons trouvé, c'eſt que nous avons connu par-là, que la bonté & la perfection des Métaux, conſiſte dans leur Argent-vif. Car rien de tout ce qui cauſe la deſtruction & l'anéantiſſement des Métaux, ne pouvant diviſer l'Argent-vif en ſes Principes: mais ou toute ſa Subſtance s'en allant de deſſus le feu, ou y demeurant toute entiere, ſans que rien s'en perde; il faut néceſſairement que la cauſe de la perfection des Métaux, ſoit dans l'Argent-vif. Loüons donc & béniſſons

Dieu qui a créé cet Argent vif, & qui lui a donné une Subſtance & des propriétés, qui ne ſe rencontrent en nulle autre choſe de la Nature. De ſorte que nous pouvons trouver en cette Subſtance d'Argent-vif la perfection, par un certain artifice, qui ſe trouve en lui par une puiſſance prochaine. Car c'eſt l'Argent-vif qui ſurmonte le feu, & que le feu ne ſçauroit vaincre : au contraire, il ſe repoſe & il ſe plaît à demeurer dans le feu.

---

## CHAPITRE VIII.

### *De la Nature de Vénus ou du Cuivre.*

REprenons maintenant notre Diſcours. Quand le Soufre eſt impur, groſſier, rouge, livide, que ſa plus grande partie eſt fixe, & la moindre non fixe, & qu'il ſe mêle avec un Argent-vif groſſier & impur ; de telle ſorte qu'il n'y ait gueres plus ni gueres moins de l'un que de l'autre : de ce mêlange il s'en forme du Cuivre. Et il eſt aiſé de juger que pour faire ce Métail, ces deux Principes doivent être mêlez de cette maniére, ſi l'on conſidére les effets qu'ils produiſent naturellement en lui. Car lorſqu'on le fait rougir au feu, on en voit ſortir une flamme, comme eſt celle que fait le Soufre ; ce

qui est une marque qu'il a un Soufre qui n'est pas fixe. Outre que ce Métail diminuë dans le feu, par l'évaporation qui se fait de ce mauvais Soufre. On connoît néanmoins qu'il a beaucoup de Soufre fixe, parce qu'en le faisant souvent rougir au feu, & en le brûlant, après cela il ne se fond pas si facilement, & il en devient plus dur; ce qui ne peut provenir que de ce qu'il a beaucoup de Soufre fixe. D'ailleurs, il paroît par la couleur de ce Métail, que son Soufre est rouge, *livide*, impur, & qu'il est mêlé avec un Argent-vif impur & plein de crasse. Ainsi on n'a pas besoin d'autre preuve pour le vérifier.

De là on peut faire une expériencequi nous découvrira un Secret. Car puisque tout ce qui est changé en Terre par l'action de la chaleur, se dissout facilement, & se réduit en Eau; & que cela se fait, à cause que le Feu rend plus subtiles les parties sur quoi il agit: il s'ensuit de-là, que quelque subtile que soit naturellement une chose, elle le devient encore davantage, si elle est réduite en cette nature de Terre, [par la Calcination;] & qu'elle se dissout mieux. Et partamt les choses se dissolvent mieux, à proportion qu'elles sont plus subtiles & plus calcinées. Ce qui fait voir quelle est la cause de la corruption & de l'impureté de Mars & de Vénus, & qu'el-

le ne provient que de la quantité qu'ils ont de Soufre fixe, & non fixe, ou *adustible :* Vénus en ayant plus d'*adustible* que Mars, & Mars plus de fixe que Vénus. Quand donc le Soufre fixe de ces deux Métaux est devenu encore plus fixe, par la chaleur du feu, ses parties deviennent plus subtiles, & ce qui est disposé en lui à se dissoudre, se dissout ; comme il se voit lorsqu'on expose ces deux Métaux sur la vapeur du vinaigre. Car cette vapeur fait sortir sur leur superficie, comme une fleur, l'aluminosité [c'est-à-dire les parties alumineuses] de leur Soufre, par le moyen de la chaleur qui vient de cette vapeur, & qui *subtilise* les parties superficielles, & les plus proches de ces Métaux. Et si vous faites boüillir ces deux Corps dans quelque Eau pontique ou sallée, vour trouverez qu'il s'en dissoudra beaucoup par cette ébullition. Et si l'on va dans les Mines de ces deux Métaux, on verra distiller & s'attacher à eux l'aluminosité, qui s'en dissout ; laquelle se change & se résout en eau, à cause de sa ponticité ou salure, & de la facilité qu'elle a à se dissoudre. Car il n'y a rien de pontique ou salé, & qui se dissolve facilement que l'Alun, & ce qui tient de sa nature.

Pour ce qui est de ce que ces deux Métaux noircissent au feu, cela vient d'un

Soufre qui n'eſt pas fixe, & qui eſt *aduſtible*, qu'ils ont renfermé en eux. Et quoique Vénus ait beaucoup de ce Soufre, & que Mars en ait peu; néanmoins, comme ce qu'il en a eſt preſque fixe, c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on ne peut pas ôter à Mars cette noirceur.

Nous avons fait voir ci-deſſus que le Soufre qui n'eſt pas fixe, eſt ce qui fait, & ce qui facilite la fuſion des Métaux; & qu'au contraire le Soufre fixe n'a nulle fuſion, & qu'il l'empêche. Mais il n'en eſt pas ainſi de l'Argent-vif fixe. Car quelque fixité qu'il ait, il ne s'enſuit pas pour cela, qu'il ne faſſe point de fuſion, ni qu'il l'empêche de ſe faire. Je puis porter témoignage de cette vérité. Car par quelque moyen que j'aye pû imaginer de faire la fuſion, je n'ai jamais pû tenir le Soufre en fuſion après l'avoir fixé. Au lieu qu'ayant fixé de l'Argent-vif, après l'avoir ſublimé pluſieurs fois avec du Soufre fixe; ce Soufre a été par ce moyen rendu bien fuſible.

Ce qui fait voir évidemment que plus les Corps ou Métaux ont d'Argent-vif, plus ils ſont parfaits; & que ceux qui en ont le moins, ont auſſi moins de perfection. C'eſt pourquoi je t'avertis, que [pour faire le Magiſtére] tu dois faire en ſorte en toutes tes Opérations, que dans la Compoſition, il y ait toûjours plus d'Argent-

vif que de Soufre. Et que ſi tu peux faire l'Oeuvre de l'Argent-vif tout ſeul, tu auras trouvé la perfection qui eſt la plus précieuſe, & qui ſurpaſſe de beaucoup tout ce que la Nature peut faire de plus parfait. Car par elle tu pourras purifier les Corps imparfaits, juſques dans leur profondeur, & dans leur intérieur; ce que la Nature ne ſçauroit faire. Or on doit juger que les Corps qui ont le plus d'Argent-vif, ſont les plus parfaits, parce qu'ils reçoivent plus facilement l'Argent-vif que les autres, & qu'ils s'y attachent mieux. Car nous voyons que les Corps parfaits reçoivent amiablement l'Argent-vif, comme étant de leur même nature.

On voit par les choſes que nous avons dites ci devant, que dans les Corps ou Métaux, il y a de deux ſortes de Soufre. L'un qui eſt caché dans la profondeur de l'Argent-vif, & qui y eſt dès le commencement de ſa conformation; & l'autre qui ſurvient à l'Argent-vif, après qu'il eſt déja fait. On ne peut lui ôter ce dernier qu'avec bien de la peine : mais il eſt impoſſible de lui ôter le prémier, par le moyen du feu, de quelque artifice qu'on ſe ſerve, & quelque opération qu'on faſſe pour cela, à cauſe que ce Soufre eſt intimement uni à lui, & qu'il eſt né avec lui. L'expérience confirme ce que nous venons de dire. Car

nous voyons que le feu détruit le Soufre *adustible* des Métaux : mais il ne sçauroit leur ôter leur Soufre fixe. Ainsi, quand nous disons qu'on peut purifier les Métaux en les calcinant, & en leur faisant reprendre Corps : cela se doit entendre, qu'on peut les dépoüiller de leur Substance terrestre, laquelle n'est pas unie intimement à eux, ni dans le profond de leur nature. Car de prétendre par le moyen du feu, séparer les choses qui sont intimement unies ; cela ne se peut, si ce n'est par le moyen de la Médecine de l'Argent-vif, qui couvriroit & tempéreroit cette Terre ou ce Soufre, ou qui la sépareroit du Composé. Car on sépare en deux maniéres la Substance terrestre ou sulphureuse, qui est intimement unie à la nature du Corps ou du Métail. Prémiérement par la Sublimation qu'on en fait avec la Tutie & la Marcasite, lesquelles élévent la Substance de l'Argent-vif, & laissent le Soufre en bas. Ce qu'elles font par la ressemblance qu'elles ont, tant avec l'Argent-vif qu'avec le Soufre, n'étant que deux fumées qui sont composées d'Argent-vif & de Soufre ; mais qui ont beaucoup plus du prémier que du dernier. Et cela se voit par expérience : parce que si vous les mêlez par une forte & prompte fusion avec les Corps, les Esprits qu'elles contiennent, enléveront

les Corps avec eux, & les réduiront en fumée. Et par ainſi ces deux Eſprtts ſéparent des Corps cette terre ſulphureuſe. Secondement on peut ſéparer cette Suſtance terreſtre, qui eſt dans le Métail, en le lavant & l'amalgamant avec l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ci-devant. Et la raiſon en eſt, parce que l'Argent-vif ne s'attache & ne retient que ce qui eſt de ſa nature, & laiſſe tout ce qui n'en eſt pas.

---

## CHAPITRE IX.

### *De la nature de Jupiter ou de l'Etain*

REvenons à la compoſition des Métaux. Si le Soufre, qui en eſt l'un des Principes, a peu de fixité; s'il a une blancheur impure, & s'il en a moins que d'Argent-vif; ſi l'Argent vif eſt impur, en partie fixe & en partie volatil, & s'il n'a qu'une blancheur impure & imparfaite; de ce mêlange, il ſe fera de l'Etain.

Les Opérations que l'on fait ſur ce Métail pour le préparer [c'eſt-à-dire pour lui ôter ſes impuretés] font voir qu'il eſt compoſé de la ſorte. Car en le calcinant, on ſent la mauvaiſe odeur du Soufre qui en ſort; ce qui marque qu'il a un Soufre non fixe ou *aduſtible*. Que ſi en s'éxhalant, ce Soufre ne fait pas une flamme bleuë, comme

comme eſt celle que fait le Soufre vulgaire, lorſqu'il ſe brûle, il ne s'enſuit pas pour cela qu'il ſoit fixe, parce que cela ne vient nullement de ſa fixité, mais de ce que dans la compoſition de ce Métail, il y a beaucoup plus d'Argent-vif, lequel par ſon humidité empêche ce Soufre de brûler ſi viſiblement, qu'il puiſſe faire une flamme.

Au reſte, il y a deux ſortes de Soufres, & deux différens Argents-vifs dans l'Etain. L'un de ces Soufres, eſt *combuſtible*, puiſque lors qu'on le calcine, il rend la même odeur que le Soufre vulgaire. L'autre Soufre, qui eſt plus fixe, & qui pour cette raiſon n'a point de mauvaiſe odeur, comme le prémier, ſe voit dans la chaux de ce Métail, laquelle demeure dans le feu, ſans ſe brûler ny ſe conſumer.

On remarque tout de même deux Argents-vifs, dans l'Etain: l'un qui n'eſt pas fixe, & qui lui donne le *cric*, & l'autre fixe, qui ne lui en donne point. L'expérience nous fait voir le prémier. Car avant que l'Etain ſoit calciné, il a le *cric*, & après avoir été calciné trois fois, il ne l'a plus. Ce qui vient de ce que ſon Argent-vif volatil, qui faiſoit le *cric*, s'eſt exhalé dans la Calcination. Or il eſt certain que c'eſt l'Argent-vif volatil de l'Etain qui lui donne le *cric*. Car ſi on lave

du Plomb avec de l'Argent-vif, & qu'après l'avoir lavé, on le faſſe fondre à un feu, qui ne ſoit pas plus fort, qu'il doit l'être pour fondre le Plomb, il demeurera une partie d'Argent-vif avec le Plomb, qui lui donnera le *cric*, & le changera en Etain. Cela ſe voit tout de même dans la tranſmutation qui ſe fait de l'Etain en Plomb. Car ſi on calcine pluſieurs fois l'Etain avec le Plomb, & ſi on lui donne un feu propre à lui faire reprendre corps, il ſe convertira en Plomb. Et cette tranſmutation ſe fera plus facilement, ſi lorſque l'Etain eſt en fuſion on lui ôte les pellicules, qui ſe forment au deſſus, & ſi on les calcine à fort feu. Mais vous ſerez encore aſſurez que ces différentes Subſtances ſe rencontrent dans l'Etain, ſi vous pouvez trouver l'invention de le conſerver dans des vaiſſeaux propres pour cela, & de faire la ſéparation de ces Subſtances, par le moyen d'un certain dégré de feu, comme je l'ai fait, après l'avoir découvert avec beaucoup de peine & de travail. Ce qui m'a fait connoître que j'avois eu raiſon de croire, que ce Métail étoit compoſé de toutes ces différentes Subſtances.

Que ſi vous me demandez ce qu'il reſte de l'Etain, après qu'on l'a dépoüillé de ces deux Subſtances, qui ne ſont pas fi-

xes, c'eſt-à-dire, après qu'on lui a ôté ſon Soufre *combuſtible* & ſon Mercure volatil, je vais vous le dire, afin de vous faire connoître parfaitement la compoſition de ce Métail. Sçachez donc qu'après cela il reſte un Corps *livide* & péſant comme le Plomb, mais qui eſt plus blanc. Ainſi c'eſt un Plomb très-pur, dans la compoſition duquel les deux Principes, l'Argent-vif, & le Soufre, ſont également fixes, quoi qu'ils ne ſoient pas tous deux égaux en quantité;parce qu'il y a plus d'Argent-vif dans cette compoſition, comme on le peut connoître par la facilité qu'a l'Argent-vif a y entrer, tout tel qu'il eſt en ſa nature. Ce qui ne ſe feroit pas ſi facilement, ſi l'Argent-vif n'y étoit pas en plus grande quantité. C'eſt pour cette raiſon que l'Argent vif ne s'attache à Mars, que par un très-grand artifice, ny à Vénus non plus; à cauſe du peu d'Argenr-vif qu'ont ces deux Métaux dans leur compoſition. Néanmoins Vénus, ayant plus d'Argent-vif que Mars, comme il ſe voit, en ce qu'elle eſt aiſée à fondre; au lieu que Mars ne ſe fond qu'avec une extrême difficulté; l'Argent-vif par conſéquent ne doit s'attacher que très-difficilement à Mars, & plus facilement à Vénus.

Or quand j'ay dit que dans ce Corps, que j'ai appellé Plomb très-pur, les deux

Substances qui en font la composition, étoient fixes, j'ai voulu dire que leur fixation, s'approchoit d'une forte fixation, & non pas qu'elles demeurassent toujours fixes à toute épreuve. Et pour preuve de cela, si l'on calcine ce Plomb très-pur, & qu'on en tienne la Calcination, ou la Chaux, dans un feu violent, ce feu ne séparera point ces deux Principes l'un d'avec l'autre; mais la Substance de ce Corps montera, & se sublimera toute entiére, quoi que néanmoins plus purifiée qu'elle n'étoit.

Au reste, la Substance du Soufre *adustible* est plus aisée à séparer dans l'Etain, que dans le Plomb: comme il se voit en ce que Jupiter s'endurcit, qu'il se calcine, & que son éclat s'augmente facilement. Ce qui nous a fait connoître que son Soufre *adustible* & son Mercure volatil (qui sont les deux choses qui le corrompent & qui l'infectent) ne sont pas de sa prémiére composition, ni éxactement unies avec ses Principes; mais qu'elles surviennent après qu'il est déja formé. Et c'est pour cela qu'on les en peut facilement séparer, & que les divers changemens qu'on donne à ce Métail, c'est-à-dire sa *Mondification*, son *Endurcissement* & sa *Fixation*, se font plus promptement que dans le Plomb. Et il est aisé de deviner pourquoi

cela se fait, si l'on considére tout ce que j'ai dit ci-devant; & la remarque particuliére que j'ai faite. Car après l'avoir calciné & remis en Corps, lui ayant donné un feu fort & violent, j'ai vû, par les vapeurs qui s'élevent dans sa Sublimation, qu'il devenoit orangé, ce qui est une propriété du Soufre qui est fixe, & qui souffre la calcination. Tellement que de cette expérience, laquelle j'ai trouvée fort assurée, & qui m'a confirmé dans mon opinion, j'ai jugé que ce Métail avoit beaucoup de Soufre fixe dans sa composition C'est pourquoi j'éxhorte tous ceux qui auront envie de connoître la vérité en notre Science, de travailler soigneusement pour découvrir, & pour être convaincus de tout ce que je viens d'avancer; & de ne cesser leur recherche & leur étude, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis la connoissance des Principes des Corps & des propriétés des Esprits, & qu'ils en ayent une certitude entiére, sans se contenter de simples conjectures. Je leur en donne la facilité par la maniére dont je l'ai enseignée dans ce Livre, l'ayant dit suffisemment, & autant qu'il est nécessaire pour notre Art.



## CHAPITRE X.

### *De la Nature de Saturne, ou du Plomb.*

IL ne nous reste plus à faire que la description de Saturne. Ce Métail n'est en rien différent de Jupiter ; si ce n'est que sa Substance est plus impure, à cause qu'il est composé d'un Argent-vif & d'un Soufre plus grossier, & que son Soufre *combustible* est plus fortement attaché à la Substance de l'Argent-vif, qu'il ne l'est dans Jupiter. Et enfin qu'il y a plus de Soufre fixe dans sa composition. Nous en allons rapporrer les causes, & les prouver par des expériences convaincantes.

Prémiérement, il n'y a qu'à considérer ces deux Métaux pour juger que Saturne a plus de *terrestréité*, & de *féces*, que Jupiter. Cela paroît encore en ce que la prémiére fois Saturne se calcine plus facilement que Jupiter. Ce qui est une marque qu'il a beaucoup plus de *terrestréité*. Car l'expérience nous fait voir que les Corps qui ont le plus de *terrestréité* se calcinent plus facilement ; & que ceux qui en ont le moins, sont plus difficiles à calciner parfaitement le Soleil. Enfin, il se vérifie que Saturne a plus de *terrestréité* & de *féces*, que Jupiter, en ce que sa

noirceur & ſon impureté ne ſe purifient ni ne s'en vont point en le calcinant, & en le remettant pluſieurs fois en corps: comme l'on voit que cela ſe fait dans Jupiter. Ce qui eſt une preuve que Saturne a beaucoup plus d'impureté dans les Principes de ſa compoſition.

En ſecond lieu, il eſt aiſé de juger que tout ce que Saturne a de Soufre *combuſtible* eſt plus fortement uni à la Subſtance de ſon Argent-vif, qu'il ne l'eſt dans Jupiter. Parce que par l'évaporation il ne ſçauroit ſe ſéparer ſi peu de ce mauvais Soufre, (pourvû que la quantité en ſoit un peu conſidérable) qu'il ne paroiſſe d'une couleur orangée & fort teinte: outre que ce qui demeure même de ce Soufre au fond du Vaiſſeau, eſt de même couleur. Ainſi il faut néceſſairement de trois choſes l'une, ou que Saturne n'ait point de Soufre qui ſoit *combuſtible*; ou qu'il en ait bien peu; ou enfin que ce qu'il en a ſoit fortement uni avec le Soufre fixe, dans ſa prémiére compoſition. Or on ne peut pas douter, que non ſeulement il a un mauvais Soufre, & qu'il n'en a pas peu, mais même qu'il en a beaucoup, puiſqu'il a l'odeur de ce Soufre; qu'il conſerve long-tems cette odeur, & quil eſt bien difficile de la lui faire perdre. Ce qui nous a fait connoître évidemment

que son Soufre *combustible*, est assurément uni très-exactement avec son Soufre *incombustible*, lequel approche fort de la nature du Soufre fixe : en sorte que ces deux Soufres étant mêlez & unis avec son Argent-vif, il ne font tous ensemble qu'une même Substance homogéne, c'est-à-dire qui est toute de même nature. Et delà vient que quand la vapeur du Soufre *combustible* de ce Métail, vient à s'élever, elle monte nécessairement avec le Soufre *incombustible*, n'y ayant que lui qui puisse faire la couleur orangée.

Noûs avons dit en troisiéme lieu, qu'il y a plus de Soufre incombustible dans Saturne que dans Jupiter. Ce qui est si vrai, que dans la préparation que l'on donne à la Chaux de ces deux Métaux [ en les tenant l'une & l'autre quelque tems dans le feu ] on voit que celle de Saturne devient toute orangée ; au lieu que celle de Jupiter ne fait que blanchir. Ce qui nous a fait connoître la cause pour laquelle Jupiter s'endurcit plûtôt par la Calcination, & pourquoi il ne perd pas si aisément la facilité qu'il a à se fondre, que fait Saturne Car cela vient de ce que Saturne a plus de Soufre & d'Argent-vif fixes, qui est ce qui fait la duréte des Métaux.

Or il y a deux choses qui font, & qui donnent la fusion, l'Argent-vif & le Soufre

fre *adustible.* L'une desquelles, qui est l'Argent-vif, est suffisante pour donner une fusion parfaite, à quelque dégré de feu que ce puisse être ; soit qu'il faille que les Métaux rougissent auparavant que de se fondre ; soit qu'ils puissent être fondus sans cela. C'est pourquoi comme dans Jupiter il y a beaucoup d'Argent-vif, qui n'est pas fixe, il a aussi une grande facilité à se fondre fort promptement, & il est difficile de la lui ôter.

La mollesse des Métaux vient tout de même de deux causes, qui sont un Argent-vif, qui n'est pas fixe, & un Soufre *combustible.* Et par ce qu'on ôte plus facilement le Soufre *combustible* à Jupiter qu'à Saturne, l'une des causes qui le rendent moû, lui étant ôtée par la Calcination, il faut nécessairement qu'il s'endurcisse ; au lieu que les deux choses qui font la mollesse, étant fortement unies dans la composition de Saturne, [ & par conséquent, ni l'une ni l'autre ne lui pouvant être ôtée qu'avec difficulté, ] cela est cause qu'il ne peut pas s'endurcir si aisément. Il y a néanmoins cette différence entre la mollesse qui vient de l'Argent-vif, & celle que fait le Soufre *combustible*, que celle-ci est cassante & ployante ; au lieu que celle que fait l'Argent-vif s'étend & s'allonge beaucoup. Et cela se voit manifes-

tement par l'expérience. Car il est certain que les Corps ou Métaux, qui ont quantité d'Argent-vif, ont une grande extension; & qu'aucontraire ceux qui ont peu d'Argent-vif, ne peuvent guéres être étendus. C'est ce qui fait que Jupiter s'étend plus facilement & plus delicatement que Saturne; Saturne plus que Vénus; celle-ci plus que Mars; la Lune plus que Jupiter, & le Soleil beaucoup plus que la Lune.

C'est donc l'Argent-vif & le Soufre fixes qui donnent la dureté aux Métaux: Et ce qui fait leur mollesse, ce sont les deux causes opposées à celles-là; c'est-à-dire l'Argent-vif volatil, & le Soufre *combustible*. Et c'est le Soufre qui n'est pas fixe, & l'Argent-vif quel qu'il soit, fixe ou volatil, qui leur donnent la fusion. Mais le Soufre qui n'est pas fixe donne nécessairement la fusion au Métail sans qu'il rougisse, comme on le voit par l'Arsenic, [ qui est un Soufre *combustible* ] & qui étant projetté sur les Métaux difficilles à fondre, leur donne la fusion, sans qu'il soit nécessaire qu'ils rougissent auparavant. L'Argent-vif, qui n'est pas fixe, rend tout de même les Métaux aisez à fondre. Mais l'Argent-vif fixe, ne donne la fusion au Métail qu'après que ce Métail s'est enflammé & qu'il a rougi. Et partant, c'est le

Soufre fixe, qui retarde & qui empêche la fusion de quelque Métail que ce soit.

Ce qui nous découvre un grand Sécret. Car puisque l'on trouve par l'expérience que les Métaux, qui ont le plus d'Argent-vif, sont les plus parfaits: il s'ensuit nécessairement que les Métaux imparfaits, qui ont le plus d'Argent-vif, s'approchent aussi le plus de la perfection, & de la nature des parfaits. Et par conséquent plus les Métaux auront de Soufre, plus ils seront impurs & imparfaits. D'où l'on doit inférer qu'entre les imparfaits, Jupiter est celui qui s'approche le plus des Corps parfaits; puisquil a le plus d'Argent-vif, qui est ce qui fait la perfection, & que par cette même raison Saturne en est moins proche; Vénus moins que Saturne, & Mars moins que pas un. Cela s'entend, si l'on considére ces Métaux à l'égard de ce qui fait la perfection. Car ce seroit toute autre chose, si on les considéroit par rapport à la Médecine, qui les parfait, qui supplée à ce qui leur manque, qui les pénétrant jusques dans l'intérieur, raréfie leur épaisseur, & qui pallie & qui couvre leur noirceur & leur impureté, par un éclat & un brillant qu'elle leur communique: Par ce qu'à cet égard Vénus est plus capable de recevoir la perfection par le moyen de cette Médecine; Mars la

peut moins recevoir qu'elle ; Jupiter moins que Mars ; & Saturne a le moins de tous de dispositon à la recevoir.

Cette diversité des Métaux & les Opérations que l'on a fait sur eux, nous ont appris que pour leur donner la perfection, il falloit les préparer différemment, & qu'ils avoient besoin de différentes Médecines pour cela. Car on a vû que les Métaux durs, & qui rougissent au feu, avoient besoin d'une Médecine qui pût les ramollir, & raréfier leur Substance intérieure trop serrée, & la rendre uniforme & toute égale par tout : Et qu'au contraire aux Métaux moûs, & qui ne rougissent point au feu, il falloit une Médecine qui les endurcît, les resserrât & qui épaissît leur Substance interne & cachée. Nous allons voir quelles sont ces Médecines, nous dirons quels sont leurs effets, & ce qui a été cause qu'on les a inventées, ce qu'elles laissent d'imparfait dans les Métaux, & ce à quoi elles peuvent donner la perfection.

# SECONDE PARTIE
## DU SECOND LIVRE.

### *DES MEDECINES en général, & de la nécessité d'une Médecine universelle, qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, & d'où elle se peut mieux prendre, & plus prochainement.*

## CHAPITRE XI.

*Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge; mais qu'il n'y en a qu'une seule très-parfaite, qui rend toutes les autres inutiles.*

NOus avons dit ci-devant. Que les Esprits avoient plus de conformité avec les Corps, que quoi que ce soit. Et la raison que nous en avons apportée, c'est qu'ils s'unissent mieux & plus amiablement à eux, que nulle autre chose qui soit dans la Nature. Ce qui m'a donné la prémiére

notion que les Esprits devoient être la véritable Médecine pour altérer & changer les Corps. Et c'est cela même qui fut cause que j'employai toute mon industrie pour trouver l'artifice de transmuer véritablement, par le moyen des Esprits, chaque Corps imparfait, en Lune & en Soleil véritables & parfaits. Je crûs donc, qu'il falloit faire nécessairement différentes Médecines de ces Esprits, selon la diversité des choses qui devoient être transmuées. Car y ayant de deux sortes de ces choses-là, l'Argent-vif, qui est un Esprit, & qui doit être coagulé & fixé parfaitement, & les Corps qui n'ont pas la perfection, c'est-à-dire les Métaux imparfaits; & ces Métaux n'étant pas d'ailleurs tous semblables; puisque les uns sont durs & rougissent au feu, tels que sont Mars & Vénus, & les autres sont moûs, qui ne rougissent point, comme sont Jupiter & Saturne: il faut nécessairement que la Médecine, qui doit donner la perfection à tant de choses différentes, soit aussi différente elle-même. Ainsi il faut une Médecine particuliére pour fixer & parfaire l'Argent-vif, laquelle soit différente de celle, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits. Et à l'égard de Vénus & de Mars, qui rougissent au feu, il faut une autre Médecine particuliére pour eux, & qui

ſoit différente de celle de Jupiter & de Saturne, qui ſont moûs, & qui ne rougiſſent point: parce que la nature de ces Métaux étant viſiblement différente, il eſt certain que pour les rendre parfaits, il leur faut des Médecines de différentes ſortes. D'ailleurs, quoique Mars & Vénus ayent cela de commun entr'eux, que tous deux ſont durs; ils ont néanmoins chacun des propriétés particuliéres, qui les font différer. Car Mars n'eſt pas fuſible, & Vénus l'eſt. Mars eſt entiérement livide, plein de craſſes & d'impuretés; & Vénus non. Mars a une blancheur obſcure, & Vénus une rougeur impure & une verdeur. En quoi l'on voit une grande différence. De ſorte que ces deux Métaux étant différens en tant de choſes, il faut de néceſſité que la Médecine, qui doit leur donner la perfection, ſoit pareillement différente. Il en eſt de même de Jupiter & de Saturne. Car quoi que tous deux conviennent en ce qu'ils ſont moûs, ils ne le ſont pas néanmoins de la même maniére; & ils différent encore en pluſieurs autres choſes. Par éxemple, Jupiter eſt net, & Saturne ne l'eſt pas: ainſi la Médecine qui les doit perfectionner, ne doit pas être la même. De plus, l'Argent-vif & les Métaux imparfaits, qui peuvent être chan-

gez, font transmuez en Lune ou en Soleil : ainsi il faut nécessairement qu'il y ait une Médecine rouge, qui les transmuë en Soleil, & une blanche qui les change en Lune. De maniére qu'y ayant deux Médecines, l'une Solaire & l'autre Lunaire, pour chacun des quatre Métaux imparfaits, il y aura par conséquenr huit sortes de Médecines pour la transmutation de ces Métaux. Et parce que l'Argent-vif peut être changé tout de même en Soleil & en Lune; il y aura donc encore deux Médecines particuliéres pour lui. Et ainsi ce seront en tout dix Médecines nécessaires pour donner la perfection, tant à l'Argent-vif qu'aux Métaux imparfaits; ce que j'ai trouvé avec beaucoup de peine & de travail.

Mais après avoir long-tems travaillé, & après une étude opiniàtre & une longue & profonde méditation, & de grandes dépenses, j'ai enfin trouvé une seule Médecine qui nous exempte de travailler à toutes celles dont nous venons de parler. Car elle ramolit le Métail qui est dur, & endurcit celui qui est moû; elle fixe ce qu'ils ont de volatil, elle purifie ce qu'ils ont d'impur & elle leur donne enfin une Teinture & un éclat qu'on ne sauroit exprimer; cette Teinture étant plus belle,

& cet éclat plus brillant que ni la Teinture ni l'éclat que la Nature donne aux deux Métaux parfaits.

Nous traiterons par ordre & en particulier de ces Médecines ; nous en dirons la composition & les causes ; & nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par expérience. Pour cet effet, nous parlerons prémiérement des dix Médecines particuliéres, & nous dirons en prémier lieu quelles sont celles des Métaux imparfaits ; ensuite celle de l'Argent-vif, & nous finirons par la Médecine Universelle du Magistére, qui donne généralement la perfection à tous. Mais parce que les Métaux imparfaits ont besoin d'être préparez auparavant que de recevoir la perfection, pour ne pas donner sujet à personne de se plaindre, que par envie nous ayons celé ou retranché quelque chose de notre Science, nous commencerons par dire la préparation qu'il faut donner aux Métaux imparfaits, pour les disposer à recevoir la perfection, soit au Blanc, soit au Rouge : après quoi nous traiterons de toutes les Médecines, & nous en dirons tout ce qu'il sera nécessaire d'en savoir.

## CHAPITRE XII.

*Qu'il faut donner une préparation particuliére à chaque Métail imparfait.*

IL eſt aiſé de connoître, par les choſes que nous avons dites ci-devant, ce que c'eſt que la Nature, en travaillant à la production des Métaux, laiſſe de ſuperflu ou de défectueux en chacun de ceux qui ſont imparfaits. Car nous avons découvert la plus grande partie de leur nature, & ce que nous en avons dit ſuffiroit pour les faire aſſez connoître. Mais parce que nous n'avons pas donné une idée de ces Métaux entiére & accomplie, nous acheverons de mettre ici ce que nous avons obmis, lorſque nous en avons traité dans le Livre précédent.

Comme il y a donc deux ſortes de Corps imparfaits qui peuvent être changez, deux mous, Jupiter & Saturne, qui ne rougiſſent point au feu, deux autres durs, Mars & Vénus, qui ne ſont point fuſibles, ou qui ne le ſont au moins qu'après avoir rougi, il eſt certain que la Nature nous apprend par la différence qu'elle a miſe entre eux, que nous devons auſſi les préparer différemment: Or les deux prémiers Corps imparfaits, que nous avons dit être de

même nature, je veux dire le Plomb noir que dans notre Art on appelle Saturne, & le Plomb blanc qui a le cric, & que nous nommons ordinairement Jupiter ſont néanmoins bien différens, tant dans leur eſſence profonde & cachée, que dans leur apparence & leur extérieur. Car Saturne eſt manifeſtement *livide*, péſant, noir, ſans cric & ſans aucun ſon : au lieu que Jupiter eſt blanc, quoi qu'un peu noirâtre, qu'il a le cric, & qu'il a un petit ſon clair; comme nous l'avons fait voir ci-devant, par les expériences que nous en avons rapportées, & par la déclaration de leurs propres cauſes : Et ce ſont là autant de différences, par leſquelles un Artiſte judicieux peut conſidérer les préparations qu'on leur doit donner, & dans l'ordre qu'on les leur doit donner, ſelon que ces différences ſont ou moindres ou plus grandes.

Nous traiterons de toutes ces préparations de ſuite. Nous commencerons par celle des Métaux moûs, & nous dirons prémiérement celles de Saturne; puis nous viendrons à Jupiter, qui a une autre ſorte de molleſſe que Saturne; nous continuërons par les autres Métaux, & nous finirons par les préparations que l'on doit donner à l'Argent-vif pour le coaguler. Mais il faut remarquer auparavant que dans la préparation des Corps ou Métaux imparfaits,

il n'y a rien de ſuperflu à leur ôter de leur intérieur, mais de leur extérieur ſeulement.

---

## CHAPITRE XIII.

*Que la Médecine doit ajoûter ce qui eſt de défectueux dans les Métaux imparfaits; & que la préparation, qu'on leur donne, pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de ſuperflu.*

ON donne diverſes préparations à Saturne, & à Jupiter auſſi, ſelon qu'ils ſont dans un dégré ou plus proche ou plus éloigné de la perfection. Or il y a deux choſes qui cauſent leur imperfection. L'une qui leur eſt naturelle, étant profondément enracinée en eux, & unie eſſentiellement aux Principes de leur compoſition; & c'eſt la terreſtréité de leur Soufre, & l'impureté de leur Argent-vif. L'autre ſurvient à cette prémiere mixtion, ou à ce prémier mêlange de leurs Principes, & ce n'eſt autre choſe qu'un Soufre combuſtible & impur, & un Argent-vif ſale & plein d'ordure, qui ſont des choſes du prémier genre, [c'eſt-à-dire de la nature des Eſprits, ] qui corrompent la Subſtance de Saturne & de Jupiter. Pour la prémiére, il eſt impoſſible de la leur pouvoir

ôter, par quelque Médecine que ce ſoit du prémier ordre, c'eſt-à-dire par nulle des huit Médecines particuliéres, quelque induſtrie qu'on y apporte; mais on peut avec peu d'artifice en ſéparer la derniére.

Et ſa raiſon pourquoi l'on ne ſçauroit ôter à ces deux Métaux les impuretés dont nous venons de parler, c'eſt qu'elles ſont ſi intimement unies avec les Principes naturels de ces Corps, qu'elles ſont de leur Eſſence, & ne font qu'une même Eſſence avec eux. Et comme il n'eſt pas poſſible de détruire l'Eſſence d'une choſe, & qu'elle demeure toujours la même; auſſi eſt-il impoſſible d'ôter à ces Métaux ces impuretés eſſentielles qui les corrompent. C'eſt pourquoi quelques Philoſophes ont crû que de cette maniére on ne pouvoit point perfectionner ces Métaux par l'Art.

Pour moi, lorſque je cherchois la Science, j'avoüe que je ſuis demeuré court en cet endroit, auſſi bien qu'eux; & que par nul moyen ni par nulle préparation que j'aye pû imaginer, je n'ai jamais pû donner aux Métaux imparfaits un éclat véritable & parfait: au contraire, tout ce que je faiſois ne ſervoit qu'à les gâter & à les noircir entiérement. Ce qui m'étonna fort, & je déſeſpérai pendant long-tems de pouvoir y réüſſir; mais enfin étant rentré en moi-même, après m'ê-

tre bien rompus la tête à rêver là-dessus ; je vins à considérer que les Métaux imparfaits étoient sales & impurs dans le profond de leur nature, & que l'on ne pouvoit trouver rien de brillant, ni de resplendissant en eux, puisqu'il n'y avoit rien de semblable dans leur composition naturelle, étant impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas. Et delà je tirai cette conséquence : Puisque, dis-je, ces Métaux n'ont rien de parfait, il faut nécessairement, que ni dans la séparation, que l'on en feroit en diverses Substances, ni dans le profond de leur nature, l'on ne puisse rien trouver de superflu. Et par ce moyen je jugeai qu'il devoit y avoir en eux quelque chose de manque, qu'il faloit suppléer & remplacer par une Matiére ou Médecine, qui lui fût propre & convenable, & qui pût ajoûter ce qu'il y avoit de défectueux. Or le défaut de ces Métaux est d'avoir trop peu d'Argent-vif, & de ce que le peu qu'ils en ont, n'est pas si condensé ni si resserré qu'il devroit l'être. Et par ainsi, pour les parfaire & les achever, il faut augmenter leur Argent-vif, le resserer, & lui donner une fixation stable, & qui demeure à toute épreuve. Ce qui se fait par une Médecine faite de l'Argent-vif lui-même. Car quand elle est parfaite du seul Argent-vif, alors par sa splendeur,

& par son éclat, elle pallie & couvre leur noirceur, & elle la change en une splendeur brillante; parce que l'Argent-vif, qui est changé en Médecine, étant purifié par notre Art, & réduit en une Substance très-pure & très-éclatante, si on en fait la projection sur les Corps imparfaits, il les rendra éclatans, & leur donnera la perfection qui leur manque, par le moyen de sa fixation; & par sa pureté il les transmuera & les perfectionnera entiérement. Nous dirons dans la suite quelle est cette Médecine, dans un Chapitre que nous ferons particuliérement pour cela.

Ainsi de ce que nous venons d'établir, on doit inférer qu'il faut nécessairement trouver deux sortes de perfections; l'une, qui se fasse par une Matiére, laquelle sépare du Composé la Substance qui est impure; & l'autre, par une Médecine, qui couvre & pallie cette impureté par le brillant de sa splendeur, & qui lui donne la perfection, en la rendant belle & éclatante. Au reste, comme l'on ne peut rien trouver de superflu, mais seulement quelque chose de manque dans l'intérieur & l'essence des Corps imparfaits; s'il y a quelque chose à leur ôter, c'est de l'extérieur & de l'apparence de ces Corps, qu'il faut ôter ce qui leur survient, après qu'ils sont déja faits & composez. Et cela

se fait par diverses préparations que nous allons rapporter. Nous commencerons par celles de Jupiter & de Saturne, dont nous parlerons conjointement dans le même Chapitre; puis nous traiterons de celles des autres Corps imparfaits selon leur rang.

---

## CHAPITRE XIV.

### *De la préparation de Saturne & de Jupiter.*

ON donne différentes préparations à Saturne & à Jupiter, selon qu'ils ont plus ou moins de besoin de s'approcher de la perfection. Ces préparations se réduisent pourtant à deux; l'une qui est générale, & l'autre particuliére. La générale se peut faire de différentes maniéres, par le moyen desquelles, comme par autant de dégrés, les Métaux imparfaits s'approchent de la perfection. Le prémier de ces dégrés consiste à leur donner l'éclat, & a bien purifier leur Substance. Le second, à les endurcir, en sorte qu'ils rougissent au feu avant que de se fondre. Et le troisiéme à les fixer, en leur ôtant leur Substance fugitive ou volatile. Or on les purifie & on les rend éclatans par trois moyens:

moyens : ou par des choses qui ont la vertu de les purifier : ou en les calcinant & en leur faisant reprendre corps : ou en les dissolvant. Les choses qui les purifient le font, ou lors qu'ils sont réduits en chaux, ou étant en corps. On purifie leur chaux, ou avec des Sels, ou avec des Aluns, ou avec du Verre. Ce qui se fait de cette maniére. On calcine le Métail, après quoi on jette sur sa chaux de l'eau d'Alun, ou de Sels toute pure, ou dans laquelle on aura mis du verre en poudre : & ensuite on fait reprendre corps à cette chaux ; & on réïtere cette opération, jusques à ce que le Métail paroisse être parfaitement purifié. Ce qui se fait, parce que les Sels, les Aluns & le Verre ayant toute une autre fusion, que n'ont les Métaux, ces choses-là se séparent d'eux, & en se séparant, elles emportent avec elles leur Substance terrestres, laissant de cette maniére les Corps tous purs. Saturne & Jupiter, demeurant en corps & sans être calcinez, sont encore purifiez de cette même sorte. Pour cette effet, on les réduit en limaille très subtile, que l'on mêle tout de même avec les eaux d'Aluns, ou de Sels, & la poudre de Verre : Puis on remet cette limaille en corps [par la fusion,] & l'on refait cette opération jusqu'à ce que ces deux Métaux paroissent être bien pur-

rifiez. Il y a encore une autre façon de les purifier, en les lavant avec de l'Argent-vif, de la maniére que nous l'avons dit ci-devant, dans le Chapitre onziéme.

Ces deux Métaux se purifient encore d'une autre façon, en les calcinant & en leur faisant reprendre corps avec un dégré de feu proportionné, & propre à faire cette opération, laquelle l'on réitére jusqu'à ce qu'il paroissent plus nets. Car par ce moyen on ôte à ces deux Corps imparfaits deux sortes de Substances, qui les corrompent & les infectent ; l'une qui est inflammable & volatile, & l'autre grossiére & terrestre ; à cause que le feu éléve & consume tout ce qui est volatil. Et lorsqu'on remet ces Métaux en corps par la fusion, le feu bien proportionné en sépare tout de même la terrestréité. On trouvera la maniére de donner cette proportion au feu dans notre Livre de la *Recherche de la perfection*, qui est devant celui-ci. Car dans ce Livre-là j'ai mis toutes les recherches que j'ai faites par mes raisonnemens, comme j'ai écrit en celui ci les opérations & les expériences que j'ai faites, & que j'ai vu de mes yeux & touché de mes mains, sans en avoir rien retranché, & je l'ai mis dans l'ordre que la Science le demande.

Il y a encore un autre moyen pour pu-

rifier Saturne & Jupiter, qui eſt de les diſſoudre, comme nous l'avons déja dit, & de faire reprendre corps à ce qui en aura été diſſous. Car de cette maniére il ſe purifie mieux que par quelque autre voye que ce ſoit : Et ainſi elle vaut mieux que pas une, hormis celle qui ſe fait par la Sublimation, qui eſt la meilleure de toutes.

Nous avons dit que l'un des dégrés qui approchoit ces deux Métaux de la perfection, étoit l'endurciſſement de leurs Subſtances molles ; tellement qu'ils deviennent ſi durs par cette préparation, qu'ils ne ſe puiſſent fondre qu'après avoir rougi au feu. Pour faire cet endurciſſement, il faut trouver le moyen d'unir intimement à leur Subſtance de l'Argent-vif, ou du Souffre, ou de l'Arſenic qui lui reſſemble, & qu'ils ſoient fixes : ou bien de mêler avec eux des choſes dures & qui ne ſoient pas fuſibles, telles que ſont la Chaux, les Marcaſites, & les Tuties. Car tout cela s'unit ſi bien avec eux, qu'ils s'embraſſent mutuellement, parce qu'ils s'entr'aiment : Et par ce moyen ces Métaux s'endurciſſent de telle ſorte, qu'ils ne ſe fondent point, qu'auparavant ils n'ayent rougi. La Médecine qui donne la perfection, & dont je dirai la compoſition ci-après, fait le même effet. Une autre ſorte de préparation que l'on donne à ces deux Métaux

& qui est le troisiéme dégré, c'est, comme nous l'avons dit, de leur ôter leur Substance volatile. Ce qui se fait en les tenant dans un feu bien proportionné pour cela, après leur avoir donné le prémier dégré par la Calcination.

Au reste, ces trois dégrés, dont nous venons de parler, se doivent donner par ordre & de suite. Car prémiérement il faut ôter à ces deux Métaux tout ce qu'ils ont de volatil & de combustible, qui les corrompt, après quoi il faut les dépoüiller de leur terrestréité superfluë : & enfin, il faut les dissoudre, & les remettre en corps. Ou bien il faut les laver parfaitement, en les mêlant avec de l'Argent-vif. Pour bien purifier ces deux Métaux, il faut nécessairement suivre cet ordre.

Venons maintenant à la préparation particuliére de ces deux Corps. On prépare Jupiter différemment. Prémiérement, par la calcination, qui l'endurcit, ce qu'elle ne fait pas à Saturne. Jupiter s'endurcit aussi, en le préparant avec l'eau d'Alun, comme nous l'avons dit ci-devant. Secondement, en le tenant long-tems dans son feu de Calcination. Car par ce moyen il perd le *cric*, & il ne rend plus cassans les autres Métaux avec lesquels on le mêle, comme il faisoit auparavant. Ce qui ne se fait pas de même à Saturne, parce qu'il

n'a point de *cric*, & il ne rend point les autres Métaux aigres & caſſans comme fait Jupiter. Celui-ci perd encore ſon *cric* en le calcinant, & en le remettant en corps par pluſieurs fois, comme il fait auſſi, ſi l'on verſe de l'eau de Sels & d'Aluns ſur ſa chaux; parce que ces choſes lui ôtent le *cric* par leur acrimonie.

La préparation particuliére de Saturne ſe fait pareillement par la Calcination, qui s'en fait par l'acrimonie des Sels. Car elle l'endurcit, comme il ſe blanchit particuliérement avec le Talc, la Tutie, & la Marcaſite auſſi. J'ai parlé plus au long de toutes ces ſortes de préparations dans mon Livre de la *Recherche de la perfection*, où on les peut voir; car je n'ai fait qu'abréger ici ce que j'en ai dit là plus emplement.

---

## CHAPITRE XV.

### *De la préparation de Vénus.*

EN ſuivant l'ordre que nous nous ſommes propoſé, nous avons maintenant à parler de la préparation de Vénus, & de celle de Mars qui ſont les deux Métaux durs. Commençons par Vénus. On la prépare de differentes façons, ou en l'élevant par la Sublimation; ou ſans la ſubli-

mer. On l'éléve en uniſſant adroitement à elle de la Tutie, avec laquelle elle a plus de conformité; & en la mettant enſuite à ſublimer dans un Vaiſſeau ſublimatoire, & par un dégré de feu, propre à faire élever ſa partie la plus ſubtile, qui ſe trouve être d'un grand éclat & fort brillante. Ou bien après avoir réduit ce Métail en très-menües parties, c'eſt-à-dire en limaille, on le mêle avec du Soufre, & on le ſublime comme nous venons de le dire. On prépare Vénus d'une autre forte ſans la ſublimer, ſoit qu'elle ſoit en chaux, ſoit qu'elle ſoit en corps, par les choſes mondificatives, c'eſt-à-dire qui ont la vertu de purifier, telles que ſont la Tutie, les Sels, & les Aluns. Ou bien en la lavant avec de l'Argent-vif, comme nous l'avons dit: ou en la calcinant, & lui faiſant reprendre corps, ainſi que les Métaux précédens: ou en la diſſolvant, & en remettant en corps ce qui en aura été diſſous: ou enfin on la purifie comme les autres Métaux imparfaits en la lavant avec de l'Argent-vif.



## CHAPITRE XVI.

### *De la préparation de Mars.*

ON prépare auſſi Mars de pluſieurs maniéres : ou en le ſublimant ou ſans le ſublimer. On le ſublime avec l'Arſenic, & cette Sublimation ſe fait ainſi. Il faut trouver le moyen d'unir à lui le plus profondément que l'on pourra ( c'eſt-à-dire juſques dans ſon intérieur ) de l'Arſenic, qui ne ſoit pas fixe, & de le ſi bien unir, qu'il ſe fonde conjointement avec ce Métail. Après quoi il le faudra ſublimer dans un Vaiſſeau propre pour cela. Cette maniére de préparer Mars, eſt la meilleure & la plus parfaite de toutes. On le prépare encore avec de l'Arſenic, en les ſublimant pluſieurs fois tous deux enſemble, juſqu'à ce que Mars retienne une certaine quantité de cet Arſenic avec lui. Car ſi après cela on fait reprendre corps à ce Métail, il en ſortira blanc, fuſible, net & bien préparé. Il y a encore une troiſiéme maniére de le préparer, en le fondant avec du Plomb & de la Tutie. Car cela le rend tout de même net & blanc.

Mais parce que j'ai promis d'enſeigner la maniére d'amollir les Corps durs, & d'endurcir les moûs par le moyen d'une

Calcination particuliére, de peur que l'on ne croye que je veüille obmettre quelque chose, je vais dire comment cette Opération se doit faire

Prémiérement donc pour endurcir les Métaux moûs, il faut dissoudre de l'Argent-vif précipité, & dissoudre pareillement le Corps que l'on voudra endurcir après l'avoir entiérement calciné. On mêle ces deux dissolutions ensemble, & de ce mêlange on en arrose alternativement le Métail calciné, le broyant, & l'*imbibant*, le calcinant, & lui faisant reprendre corps, jusqu'à ce qu'il devienne si dur, qu'il ne se puisse fondre qu'il ne rougisse auparavant. On fait la même chose avec la Chaux des Corps moûs & la Tutie, & la Marcasite, que l'on calcine & que l'on dissout, dont ensuite l'on fait les mêmes *imbibitions*. Et plus ces choses seront pures & nettes, plus le changement qu'elle feront[sur les Corps qu'elles endurciront,] sera parfait.

Les Corps durs seront ramollis par un artifice tout semblable, que voici. On les mêle & on les sublime avec de l'Arsenic. Et après les avoir sublimez, on les brûle par le dégré de feu dont j'ai dit, dans mon *Livre des Fourneaux*, qu'il se faloit servir pour cela. Enfin on les remet en corps avec un feu violent, mais proportionné:

tionné : & on réitere ces Opérations, jusqu'à ce que les Corps s'amollissent dans la fusion, autant qu'ils peuvent l'être à proportion de leur dureté. Toutes ces altérations & ces changemens sont du prémier ordre, & sans cela la Transmutation de ces Métaux ne se peut faire.

---

## CHAPITRE XVII.

### *De la maniére de purifier l'Argent-vif.*

POur achever toutes les préparations, il nous reste à parler de la *mondification* ou *purification* de l'Argent-vif, qui est toute la préparation qu'on lui peut donner. Elle se fait en deux maniéres. La prémiére, par la Sublimation, que nous avons enseignée dans le Livre précédent : Et la derniére par la *Lotion* ou *Ablution*, c'est-à-dire en le lavant. Ce qui se fait ainsi. On met de l'Argent-vif dans un bassin de verre, de grez, ou de faillence, & par-dessus on verse du vinaigre jusqu'à ce qu'il surnage. Cela fait, on pose le plat ou bassin sur un feu doux, & on le laisse échauffer, tant que l'on puisse le remuer librement avec le doigt. On le remuë donc incessemment, jusqu'à ce qu'il se mette tout en grains aussi menus que de la poudre, & que tout le vinaigre qu'on y aura mis,

ſoit conſumé. Après quoi on lave avec de nouveau vinaigre toutes les craſſes terreſtres, & les ordures qu'il aura laiſſées dans le plat, & on les jette. Il faut réitérer cette *Lotion*, juſqu'à ce que l'Argent-vif ſoit entiérement depoüillé & nettoyé de ſa terreſtréité, & qu'il paroiſſe de couleur d'un très-beau bleu céleſte. Ce qui ſera une marque qu'il aura été aſſez lavé, & qu'il eſt bien purifié. Voilà toutes les ſortes de préparations. Paſſons maintenant aux Médecines.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Que la Médecine très-parfaite donne néceſſairement cinq differentes propriétés de perfection, qui ſont la* Netteté, *la* Couleur *ou* Teinture, *la* Fuſion, *la* Stabilité, *&* *le* Poids : *Et que par ces effets, l'on doit juger de quelle choſe on doit prendre cette Médecine.*

NOus parlerons prémiérement en général des Médecines, de leurs Cauſes & de leurs Effets, conformément aux expériences que l'on en peut faire. Mais avant toutes choſes, voici des Maximes qu'il faut établir, par le moyen deſquelles on connoîtra ſi la Médecine eſt véritable, & ſi la Tranſmutation qu'elle aura faite eſt parfaite.

Prémiérement, les Corps imparfaits ne ſçauroient recevoir la perfection, ſi la préparation ou la Médecine ne leur ôte tout ce qu'ils ont de ſuperflu ; c'eſt-à-dire leur Soufre inutile & combuſtible & leur terreſtréité impure : & ſi dans la fuſion ces deux choſes ne ſont ſéparées du Métail, dans lequel elles ſont mêlées, lorſqu'on fait ſur eux la projection de la Médecine, qui doit le tranſmuer. Quand on aura trouvé le moyen de faire cette *ſeparation*, on pourra dire qu'on a l'une des eſpéces de la perfection.

Secondement, ſi la Médecine ne donne de l'éclat au Métail imparfait, & ſi elle ne le change en couleur blanche ou rouge, ſelon que tu as deſſein de le faire : Et ſi cette couleur n'eſt accompagnée d'un brillant, & d'une lueur agréable, ſois ſûr que la Tranſmutation n'eſt pas bonne, & que le Métail imparfait, que tu as voulu tranſmuer, n'a pas reçû une véritable ni une entiére perfection.

Troiſiémement, ſi la Médecine ne donne une fuſion au Métail imparfait, telle que l'ont le Soleil & la Lune, & dans le tems précifément que l'ont ces deux Métaux parfaits, c'eſt une marque infaillible que la Médecine n'eſt pas parfaite ; & très-aſſurément elle ne demeurera ni ne perſévérera point dans les épreuves ; mais elle ſe ſéparera du Métail ſur lequel on l'aura

projettée, & elle s'en ira en fumée, comme je le ferai voir évidemment ci-après, lorſque je parlerai de la Coupelle.

Quatriémement, ſi la Médecine ne demeure, & ſi le changement qu'elle fait, & la teinture qu'elle donne au Métail imparfait, n'eſt ſtable & permanente à toute épreuve, cela ne vaut rien, parce que tout s'en va en fumée.

En cinquiéme & dernier lieu, ſi la Médecine ne donne au Métail imparfait le véritable poids des Métaux parfaits, la Tranſmutation que l'on prétend qu'elle fait, n'eſt ni parfaite ni véritable, mais ſophiſtique, n'ayant qu'une apparence trompeuſe. Parce que le poids [ dans le même volume, ] eſt une des marques eſſentielles de la perfection.

Ce ſont-là les cinq différences de la perfection. Et parce que la Médecine de notre Magiſtére doit néceſſairement communiquer toutes ces propriétés au Métail imparfait & à l'Argent-vif en les tranſmuant; il eſt aiſé de juger de-là de quelle choſe il faut la tirer. Car il eſt certain que cette Médecine ne peut être priſe que des choſes qui s'uniſſent le mieux aux Corps Métalliques, qui ont plus de conformité avec eux, qui les pénétrent juſques dans l'intérieure, qui s'attachent & s'uniſſent à eux, & qui par ce moyen les peuvent changer.

Or quelque recherche & quelque épreuve que j'aye pû faire dans toutes les autres choses, je n'ai jamais rien trouvé, qui ait tant de liaison avec les autres Corps Métalliques, que l'Argent-vif. De maniére qu'ayant travaillé sur l'Argent-vif j'ai reconnu, par l'expérience, qu'il est la véritable Médecine, qui donne la perfection aux Métaux imparfaits, & qui les change, & les transmuë véritablement avec très-grand profit.

---

## CHAPITRE XIX.

*Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit nécessairement avoir.*

NOus n'avons donc plus qu'à déterminer quelle doit être la Substance de l'Argent-vif, afin d'être une véritable Médecine, & quelles propriétés il doit avoir pour cela. Or comme l'expérience nous a fait voir que l'Argent-vif ne fait nul changement dans les Métaux imparfaits, si lui-même n'est changé auparavant en sa nature : Nous avons reconnu par-là, que nécessairement il doit être préparé, pour faire cet effet. Car il ne se mêle point dans l'intérieur des Métaux imparfaits, s'il n'a eu sa préparation particuliére, laquelle ne consiste qu'à le rendre

tel, qu'il puiſſe ſe mêler juſques dans le profond & dans l'intérieur du Métail, qui doit être tranſmué, ſans pouvoir jamais en être ſéparé. Or l'Argent-vif ne peut point ſe mêler de cette maniére, s'il n'eſt rendu extrémement ſubtil, par la préparation particuliére, que nous avons déclarée dans le Chapitre, où nous avons traité de ſa Sublimation. Mais quand il pourroit ſe mêler de cette ſorte, il ne demeureroit point avec le Métail, & l'impreſſion qu'il feroit ſur lui, ne ſubſiſteroit point, s'il n'eſt rendu fixe. Il ne donnera point auſſi l'éclat au Métail qu'il doit néceſſairement avoir, s'il eſt véritablement tranſmué, & ſi ſa Subſtance n'eſt renduë fort éclatante, par un artifice particulier, & par une opération qui ſe fait par le moyen d'un dégré de feu propre & convenable. Il ne communiquera pas même aux Imparfaits la fuſion des Métaux parfaits, ſi on ne le fixe de telle maniére, qu'en cet état il puiſſe ramollir les Corps durs, & endurcir les moûs. Car ſa *fixation* doit être ſi bien ménagée, qu'elle n'empêche pas qu'il ne lui reſte aſſez d'humidité pour pouvoir donner la fuſion que nous demandons, & qui eſt néceſſaire.

Il faut donc ſi bien préparer l'Argent-vif, que prémiérement il s'en faſſe une Subſtance très-brillante & très-pure. Puis

on le doit fixer avec cette précaution, que l'on ſache lui donner le feu ſi à propos & ſi juſte, que ce feu ne lui laiſſe d'humidité que ce qu'il en faut pour faire une fuſion parfaite, & qu'il conſume tout le ſurplus. Pour cette effet, ſi l'on en veut faire une Médecine pour ramollir les Métaux qui ſont durs & longs à fondre, on doit lui donner au commencement un feu lent, parce que le feu lent conſerve l'humidité & donne une fuſion parfaite. Que ſi au contraire on veut, par cette Médecine, endurcir les Métaux moûs, on doit faire un feu fort & violent, à cauſe qu'un tel feu conſume l'humidité, & retarde la fuſion. Et ce ſont-là des régles & des maximes, à quoi tout Artiſte bien ſenſé doit ſoigneuſement prendre garde, & les avoir toûjours préſentes, à quelque Médecine que ce ſoit qu'il veüille travailler : comme il doit auſſi faire pluſieurs autres conſidérations ſur le changement du poids, qui ſe fait dans la Tranſmutation ; & en rechercher la cauſe & remarquer l'ordre dans lequel ce changement ſe fait.

Or pour ce qui eſt de la grande péſanteur des Métaux parfaits, elle ne provient, que de ce que leur Subſtance eſt fort ſubtile & uniforme, c'eſt-à-dire toute de même nature. Car par ce moyen, n'y ayant rien entre les parties de ces Métaux, qui

les ſépare & les déſuniſe ; c'eſt cette preſſe & ce reſſerrement de parties, qui leur donne un ſi grand poids en ſi petit volume.

---

## CHAPITRE XX.

### *De la difference des Médecines, & qu'il y en a du prémier, du ſecond, & du troiſiéme Ordre.*

CE n'eſt donc qu'à rendre plus ſubtiles les Matiéres, ſur leſquelles il faut travailler, que l'Artiſte doit s'appliquer dans toutes ſes Opérations; ſoit qu'il veüille préparer les Corps imparfaits, ſoit qu'il ait deſſein de faire la Médecine, qui doit leur donner la perfection. Car plus les Corps, qui ſeront tranſmuez, ſeront péſans, & plus ils ſeront trouvez parfaits, par les régles de l'Art & par l'expérience qu'on en fera. Mais parce qu'il y a pluſieurs ſortes de *Médecines*, pour en parler utilement, il eſt néceſſaire de les comprendre toutes, & d'en rapporter toutes les différences. Je dis donc qu'il y en a de trois ſortes. L'une qui eſt *du prémier Ordre*, une autre *du ſecond Ordre*; & une autre enfin *du troiſiéme Ordre.*

J'appelle *Médecine du prémier Ordre*, la préparation, quelle qu'elle ſoit, que l'on donne aux Minéraux, laquelle, après qu'ils ſont ainſi préparez, étant projettée ſur les Corps

imparfaits, leur imprime un changement & une altération, qui ne leur donne pas néanmoins une perfection ſi grande ni ſi forte, qu'enſuite ils ne puiſſent être corrompus & changez, c'eſt-à-dire revenir en leur prémiére nature, & que la Médecine & l'impreſſion qu'elle a faite ſur eux, ne ſe diſſipent & ne s'évaporent entiérement, ſans qu'il en reſte rien. Telle eſt la Sublimation, laquelle, ſans avoir reçû aucune fixation, blanchit Vénus & Mars. Telle eſt encore la Teinture, tirée du Soleil & de la Lune ou de Vénus, que l'on mêle enſemble, & que l'on met ſur un Fourneau de Ciment, comme du *Ziniar*, & des autres choſes ſemblables. Car c'eſt une Teinture, qui teint à la vérité, mais qui ne demeure pas: au contraire, elle ſe perd dans les épreuves, en s'éxhalant en fumée.

Par la *Médecine du ſecond Ordre*, j'entends toutes ſortes de préparations, deſquelles faiſant projection ſur les Corps imparfaits, elles les changent, & leur donnent quelque perfection; mais leur laiſſent cependant beaucoup d'impuretés, comme eſt la Calcination des Corps imparfaits, laquelle leur ôte tout ce qu'ils ont de volatil, & qui leur laiſſe leur terreſtréité. Comme eſt encore la Médecine qui rougit la Lune, ou qui blanchit Vénus; ſans que ces deux Teintures puiſſent après cela être

ôtées à ces deux Métaux, qui demeurent néanmoins au ſurplus dans leur même nature, & gardent les autres impuretés qu'ils avoient auparavant.

Enfin, j'appelle *Médecine du troiſiéme Ordre*, la préparation, laquelle ſurvenant aux Corps imparfaits, par la projection que l'on en fait ſur eux, les dépoüille de toutes leurs impuretés, & leur donne une perfection entiére & accomplie. Et cette Médecine eſt ſeule & unique en ſon eſpéce. Et quiconque l'a, il n'a que faire de ſe mettre en peine de chercher les dix eſpéces différentes de Médecines du ſecond Ordre.

Au reſte, on appelle l'Oeuvre du prémier Ordre, *la petite Oeuvre*; celle du ſecond Ordre, l'*Oeuvre moyenne*; & celle du troiſiéme Ordre, *la grande Oeuvre*. Voilà toutes les ſortes de Médecines.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Des Médecines du prémier Ordre, qui blanchiſſent Venus.*

SUivant l'ordre que nous avons établi, nous parlerons de toutes ces ſortes de Médecines l'une après l'autre. Pour cet effet, nous dirons prémiérement les Médecines des Corps ou Métaux, puis nous

paſſerons à celles de l'Argent-vif, qui ſont différentes de celles des Corps. Et nous rapporterons toutes ces Médecines de ſuite. Ainſi nous commencerons par celles du prémier Ordre ; nous pourſuivrons par celles du ſecond, & nous finirons par celles du troiſiéme.

*Les Médecines* des Corps *du prémier Ordre*, ſont ou *pour les Corps* [ou Métaux] *durs*, ou *pour les Corps moûs*. De celles qui ſont pour les Corps durs, les unes ſont pour *Vénus*, les autres pour *Mars*, & les autres pour *la Lune*. A l'égard de Vénus & de Mars, leur Médecine eſt pour leur donner une blancheur pure; & la Médecine de la Lune, pour la rendre rouge avec un beau brillant. Car on ne donne point ni à Vénus ni à Mars une couleur rouge avec un éclat apparent, par nulle Médecine du prémier Ordre : parce que ces deux Métaux étant tout à fait impurs, ils ne ſont pas en état de recevoir le brillant de la Teinture du Soleil, ſi auparavant on ne leur donne une préparation, qui leur communique de l'éclat. Parlons donc prémiérement de toutes les Médecines du prémier Ordre pour Vénus, après quoi nous verrons celles qui ſont pour Mars.

Il y a une Médecine qui blanchit Vénus avec l'Argent-vif, & il y en a une qui la blanchit avec l'Arſenic.

La prémiére ſe fait ainſi. On diſſout

prémiérement de l'Argent-vif précipité, puis on diſſout tout de même de la Chaux de Vénus ; on mêle ces deux Diſſolutions, enſuite on les coagule, & enfin l'on fait projection de cette Médecine ſur Vénus en corps, c'eſt-à-dire telle que Vénus eſt naturellement ſans être calcinée, & ſans qu'elle ait nulle autre préparation ; & elle la rend blanche & nette. *Ou bien*. On diſſout de l'Argent-vif précipité & de la Litharge, l'un & l'autre ſéparément. On mêle ces deux Diſſolutions, après quoi on diſſout de la Chaux de Vénus, que l'on veut blanchir ; & ayant mis cette Diſſolution avec les précédentes, on les *coagule*, puis l'on en fait projection ſur le Corps, & elle le blanchit. *Autrement*. On ſublime avec le Corps de Vénus alternativement une certaine quantité d'Argent-vif jusqu'à ce qu'il en demeure une partie avec elle, ſans qu'ils s'en ſépare, encore qu'on le faſſe rougir au feu. Puis l'ayant arroſée fort ſouvent avec du vinaigre diſtillé, on la broye, afin que l'Argent-vif la pénétre mieux. Enſuite on la brûle, & on la ſublime une ſeconde fois avec l'Argent-vif, on l'arroſe ou *imbibe* avec du vinaigre, on la brûle, comme on a fait la prémiére fois, & l'on réïtere ces Opérations, juſqu'à ce qu'une bonne quantité d'Argent-vif demeure ſans s'évaporer, en-

core qu'on le faſſe fortement rougir au feu. Cette Teinture au blanc, pour être du prémier ordre, eſt fort bonne. *En voici d'une autre maniere.* On fait ſublimer de l'Argent-vif, tel qu'il vient de la Mine avec d'autre Argent-vif précipité, juſqu'à ce que celui-là ſe fixe ſur celui-ci, & qu'il ſoit fuſible: après quoi on en fait projection ſur Vénus en corps, & elle deviendra d'une blancheur à porter du profit. *Autrement encore.* On fait diſſoudre de la Lune & de la Litharge ſéparément; & ces deux Diſſolutions, étant mêlées enſemble, elles blanchiſſent Vénus. Mais elles ſe blanchit mieux, ſi dans toutes les Médecines, dont on ſe ſervira pour la blanchir, on y ajoûte de l'Argent-vif, & que l'on faſſe ſi bien, qu'il y demeure toûjours ſans s'éxhaler.

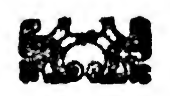
On blanchit encore Vénus avec l'Arſenic ſublimé, & c'eſt l'autre ſorte de Médecine qui la blanchit. Cela ſe fait en prenant de la Chaux de Vénus, & en ſublimant avec elle de l'Arſenic une ou deux fois, juſqu'à ce qu'ils s'incorporent enſemble, & que par ce moyen Vénus devienne blanche. Mais je t'avertis, que ſi tu n'es bien adroit à faire les Sublimations, l'Arſenic ne demeurera point avec Vénus, & ne lui communiquera point de blancheur qui ſoit permanente. Après l'avoir donc ſublimé

une fois, il faut que tu le ſublimes encore une ſeconde, de la maniére que je l'ai dit, quand j'ai parlé de la Sublimation de la Marcaſite. On blanchit encore Vénus d'*une autre maniére*. On fait projection de l'Arſenic ſublimé ſur de la Lune, puis l'on projette le tout ſur du Vénus, & elle blanchit avec utilité. *Ou bien*. On mêle prémiérement avec de la Lune, de la Litharge, ou du Plomb brûlé, qu'on aura diſſous auparavant, puis on jette de l'Arſenic par deſſus; & enfin on fait projection du tout ſur du Vénus, & elle paroît d'un fort beau blanc. Et c'eſt-là un blanc du prémier Ordre. *Ou*, L'on jette ſeulement de l'Arſenic ſublimé ſur de la Litharge diſſoute & remiſe en corps, puis on en fait projection ſur du Vénus étant en fuſion, & cette Médecine lui donne une blancheur agréable. *Ou bien*. On mêle du Vénus & de la Lune enſemble, & ſur cela on fait projection de quelque Médecine que ce ſoit qui ait la vertu de blanchir. Or la Lune ſe plaît mieux avec l'Arſenic qu'avec nul des Métaux; c'eſt pourquoi elle l'empêche d'être aigre & caſſant. Après la Lune, Saturne a plus d'affinité avec l'Arſenic. Et c'eſt pour cela qu'on mêle ordinairement l'Arſenic avec la Lune & Saturne. *Autrement*. On fait fondre de l'Arſenic ſublimé, juſqu'à ce qu'il ſe mette par morceaux,

puis on le jette piéce à piéce sur du Vénus. Je dis qu'il le faut jetter par piéces, & non pas le mettre en poudre pour en faire projection; parce qu'étant en poudre, il s'enflamme bien plûtôt qu'en piéces. Et par ainsi il s'éxhale plus facilement, & ayant pris feu, il est consumé avant qu'il ne soit tombé sur le Corps qui est rougi, & qu'il ne l'ait touché.

On ôte encore la rougeur à Vénus, & on l'a blanchit avec de la Tutie. Mais parce que la Tutie ne la blanchit pas assez bien, elle ne fait que la jaunir seulement. Or toute sorte de jaune a beaucoup d'affinité avec le blanc. Voici comment on se sert de la Tutie pour cela. On prend quelque sorte de Tutie que ce soit; on la dissout & on la calcine; puis on dissout du Vénus, on mêle ces Dissolutions, & on en jaunit la Substance de Vénus; & quiconque travaillera sur Vénus avec la Tutie, il y trouvera du gain.

Enfin on blanchit Vénus avec de la Marcasite sublimée, de même qu'avec l'Argent-vif sublimé, & l'un se fait comme l'autre.



## CHAPITRE XXII.

### *Du blanchissement de Mars.*

NOus devons parler maintenant des divers blanchissemens de Mars, qui se font par le moyen de ces Médecines particuliéres du prémier Ordre, suivant quoi il n'a pas une véritable fusion, c'est-à-dire qu'il ne se peut fondre de lui-même, si l'on ne lui ajoûte un Fondant. Ainsi il faut le blanchir avec une Médecine fondante.

Toute Médecine, qui blanchit Vénus, fait le même effet sur Mars, en le préparant de la même maniére. Néanmoins l'Arsenic, de quelque sorte qu'il soit, est la Médecine qui le rend particuliérement fusible. Mais avec quoi qu'on le blanchisse & qu'on le fonde, il faut nécessairement le mêler & le laver avec de l'Argent-vif, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'impureté, & qu'il soit devenu blanc & bien fusible. *Ou bien.* Il le faut rougir à fort feu, & jetter de l'Arsenic par dessus; & quand il sera fondu, en faire projection sur une quantité de Lune. Parce qu'étant une fois mêlé avec de l'Argent, on ne l'en sçauroit séparer qu'avec bien de la peine. *Ou bien encore.* On calcine le Mars, on lui ôte toute

te

te ſon *aluminoſité* qui peut être diſſoute, & qui eſt ce qui le rend impur. Ce qui ſe fait en le diſſolvant de la maniére que je viens de le dire. Enſuite on ſublime avec lui l'Arſenic, lequel on aura purifié auparavant, par quelque Sublimation qu'on en aura faite. Et on le reſublime pluſieurs fois de cette ſorte, juſqu'à ce que quelque partie de l'Arſenic ſe fixe avec lui. Après cela on l'*imbibe* [ ou l'arroſe ] avec la Diſſolution de la Litharge, les mêlant, les remuant, & les brûlant alternativement; & enfin on lui fait reprendre corps par le même dégré de feu, avec lequel j'ai dit qu'on remettoit Jupiter en corps, après qu'il a été calciné. Cela fait, Mars ſera blanc, net, & fuſible. *Ou bien.* On le remettra en corps, après avoir mêlé ſa Chaux ſeulement avec de l'Arſenic ſublimé, & il paroîtra blanc, net & fuſible.

Mais il faut que l'Artiſte agiſſe ici avec la même précaution, que nous avons dit qu'il devoit prendre, en refaiſant la Sublimation de Vénus avec l'Arſenic, afin de faire entrer l'Arſenic, & de le fixer juſques dans ſa profondeur.

Mars ſe blanchit encore avec la Marcaſite & la Tutie, & cela ſe fait de la même maniére & par le même artifice, que nous avons dit ci-devant que l'on blanchiſſoit Vénus. Néanmoins ces deux Médecines ne le

purifient ni ne le blanchissent pas parfaitement.

## CHAPITRE XXIII.

### *Des Médecines qui jaunissent la Lune.*

POur parler maintenant avec sincérité de la Médecine du prémier Ordre, qui donne à la Lune la Teinture du Soleil, nous dirons que c'est une Médecine, laquelle s'attache intimément à la Lune, & la pénétre jusques dans son intérieur, & qui par ce moyen lui communique cette Teinture : soit que cette Médecine s'unisse ainsi à la Lune, & qu'elle la colere d'elle-même & par sa propre vertu ; soit que cela lui vienne de l'artifice de notre Magistére. Ce qui fait qu'il y a de deux sortes de Médecines pour teindre la Lune. Nous parlerons prémiérement de celle, qui d'elle-même s'attache & s'unit naturellement à elle. Puis nous dirons par quel artifice nous rendons les autres Médecines, (de quelque espéce qu'elles soient) propres à s'unir tant à la Lune qu'aux autres Métaux, à les pénétrer, & à s'y attacher fortement, sans pouvoir en être séparées.

On tire la prémiére Médecine, ou du Soufre, ou de l'Argent-vif, ou de la composition & du mêlange de ces deux Esprits. Mais la Médecine, qui se prend du

Soufre, eſt bien moins efficace : au lieu que celle qui ſe fait de l'Argent-vif, eſt beaucoup plus parfaite. On fait encore cette Médecine de certains Minéraux, qui ne ſont pas de la nature de ces Eſprits, tels que ſont le Vitriol, & la Couperoſe, qu'on appelle la *Gomme du Cuivre*, ou ſon égoût. Nous parlerons prémiérement des Médecines de l'Argent-vif, puis de celles qui ſe font du Soufre ou du mêlange de ces deux Eſprits. Enſuite nous verrons quelles ſont celles que l'on fait avec la Gomme du Cuivre, & les autres choſes ſemblables.

On fait la Médecine avec l'Argent-vif de cette maniére. On prend de l'Argent-vif qui ſoit précipité, & que la précipitation ait mortifié & rendu fixe. On met ce Précipité dans un Fourneau, qui faſſe un feu fort, comme eſt celui où l'on met les Chaux des Métaux pour les maintenir & les conſerver toûjours en même état. Et on laiſſe ce Précipité dans ce Fourneau juſqu'à ce qu'il devienne rouge, comme eſt le Cinnabre, qui ſe fait du mêlange de l'Argent-vif & du Soufre. Que s'il ne rougit pas dans ce feu, il faudra prendre une partie d'Argent-vif, ſans être mortifié, & l'ayant mêlé avec du Soufre, reſublimer ainſi ce Précipité. Mais il faut que le Soufre & l'Argent-vif, dont on ſe ſervira pour

faire cette Opération, soient bien purifiez de toutes leurs impuretés, & après qu'on aura sublimé ce Soufre vingt fois avec le Précipité, on le dissoudra dans des Eaux acres & dissolvantes, puis on le calcinera, & on le dissoudra plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il le soit assez. Cela fait, dissous une partie de Lune, mêles-en la Dissolution avec les précédentes; coagule le tout, & fais-en projection sur de la Lune fonduë, & tu verras que cela la teindra utilement. Mais si l'Argent-vif rougit lorsqu'on le précipitera, afin qu'on en fasse la projection, & que ce Précipité donne la Teinture à la Lune; il suffira de le mettre, & de le tenir dans le Fourneau, comme je viens de le dire, sans qu'il soit besoin de le mêler avec quoi que ce soit de tingent.

On teint tout de même la Lune avec le Soufre; mais c'est un travail difficile & pénible, plus qu'on ne le sçauroit croire. On la teint encore avec la Dissolution de Mars. Mais il faut nécessairement calciner le Mars & le fixer auparavant; ce qui n'est pas une petite affaire. Après cela on le prépare comme nous avons dit qu'il faloit le faire pour la Médecine du Soufre & de l'Argent-vif, en le dissolvant & le coagulant & nous en faisons la projection de la même maniére sur de la Lune fonduë. Et avec tout cela la Teinture, que cette Mé-

decine donne à la Lune n'eſt point brillante, mais elle eſt obſcure & matte, & d'une couleur pâle & déſagréable.

La Médecine, qui ſe fait du Vitriol & de la Couperoſe, pour teindre la Lune, ſe fait ainſi. On prend une certaine quantité de chacun de ces Minéraux. On en ſublime ce qui peut être ſublimé, & on ſublime le reſte à fort feu. Il faut ſublimer une ſeconde fois ce qui aura été ſublimé, & on le fera par un dégré de feu, qui ſoit propre à cette Opération, afin que par ce moyen, une partie ſe fixe après l'autre, juſqu'à ce que la plus grande partie ſoit fixée. Puis on calcinera cette partie avec un feu, qu'on fera de telle maniére, qu'on puiſſe l'augmenter, afin d'achever & de parfaire cette Médecine. Enſuite on diſſoudra cette Matiére, & il s'en fera une Eau parfaitement rouge, & qui n'a pas ſa pareille. Après quoi, il faudra trouver moyen de luy donner *ingrez*, c'eſt-à-dire de la rendre ſi ſubtile qu'elle puiſſe entrer & pénétrer dans le Corps de la Lune. Je t'en ai ſuffiſemment enſeigné l'artifice par les choſes que j'ai dites dans ce Livre, ſi tu es un véritable Inquiſiteur de l'Oeuvre parfaite. Et parce que nous avons vû que ces choſes s'attachoient & s'uniſſoient amiablement & intimement à toute la Subſtance de la Lune, nous avons inféré de là,

qu'elles étoient faites & composées des mêmes Principes qu'elle. Ce qui est assurément très-véritable. Car c'est pour cela même qu'elles ont la vertu de l'altérer & de la changer.

Voilà toutes les Médecines du *prémier Ordre*. Ce n'est pas qu'on ne puisse en augmenter le nombre, en les mêlant diversement, sans que dans les différentes maniéres, avec lesquelles leurs mêlanges se peuvent faire, les choses tingentes perdent rien de leur essence ni de leur vertu. Mais à dire le vrai, la Médecine pour la Lune que l'on tire de l'Argent-vif, n'est pas une Médecine du *prémier Ordre*; parce qu'elle ne communique pas seulement une des cinq espéces de la perfection que nous avons remarquées ci-devant, mais elle donne la perfection toute entiére.

Il y en a qui ont imaginé plusieurs autres Médecines; mais il arrive nécessairement de deux choses l'une, ou qu'ils font leur Médecine des mêmes choses, ou qui sont du moins de même nature que celle dont nous avons parlé; ou bien qu'ils la font d'une chose, laquelle par l'altération & le changement qu'on lui donne, a la même vertu que ce qu'elle n'est pas en effet: c'est-à-dire, qui fait le même effet que les Médecines dont nous venons de parler, quoi qu'elle ne soit pas de même nature

qu'elles. *Mais cette Médecine ne peut de rien ſervir à ce qui eſt net & pur, ni à ſes parties, juſqu'a ce que le Moteur ſe ſoit reposé dans le plus haut Mobile de la Nature, ſans être nullement corrompu.*

## CHAPITRE XXIV.

### *Des Médecines du ſecond Ordre, & de leurs propriétés.*

VEnons maintenant aux Médecines du ſecond Ordre, & diſons-en tout ce qu'il ſera néceſſaire d'en ſçavoir avec les preuves & les expériences, que par effet nous avons trouvées être véritables. Or comme il y a des Médecines pour tranſmuer les Corps, & qu'il y en a auſſi pour coaguler parfaitement; c'eſt à-dire pour fixer l'Argent-vif en véritable Soleil, & Lune, nous commencerons par les prémieres.

La Médecine du ſecond Ordre, eſt une Médecine, laquelle, comme je l'ai déja dit, donne ſeulement une ſeule ſorte de perfection aux Corps imparfaits. Mais parce que dans les Corps imparfaits il y a pluſieurs impuretés qui les corrompent, & qui ſont cauſe de leur imperfection, comme par éxemple dans Saturne, il y a un Soufre volatil & un Argent vif auſſi volatil, & outre cela une terreſtréitéqu i l

rendent néceſſairement imparfait ; on fait une Médecine, laquelle ôte entiérement l'une ou l'autre de ces imperfections, ou qui la pallie & la cache, en l'embelliſſant, ſans toucher aux autres imperfections, qui y demeurent toutes entiéres. D'ailleurs, comme dans les Corps, il y a quelque choſe qui ne peut être changé, parce que c'eſt une choſe qui leur eſt eſſentielle ; étant née avec leurs Principes, elle ne peut point auſſi leur être ôtée par aucune Médecine du ſecond Ordre : Et il n'y a que la ſeule Médecine du troiſiéme & grand Ordre, qui puiſſe la faire perdre aux Corps mixtes dans leſquels elle ſe trouve. Mais parce que l'expérience a fait voir, que par la Calcination, on pouvoit ôter les ſuperfluités des Volatils, & que la terreſtréité qui n'étoit pas eſſentielle aux Corps, ni unie à leurs Principes, ſe perdoit en les calcinant, & en les remettant pluſieurs fois en corps ; Cette connoiſſance a fait que l'on a inventé la Médecine du ſecond Ordre, laquelle peut pallier & couvrir les imperfections eſſentielles des Corps, ramollir ce qu'ils ont de dur, & endurcir ce qu'ils ont de mou, & communiquer aux Imparfaits, tant durs que moûs, une perfection *du ſecond Ordre*, qui ne ſoit pas Sophiſtique, mais une véritable pérfection de Soleil & de Lune.

Mais

Mais parce qu'auſſi on ne ſçauroit, par cette Oeuvre du ſecond Ordre, empêcher que les Corps moûs ne ſe fondent fort promptement, ni leur ôter l'impureté qui eſt enracinée dans leurs Principes, on a été obligé de reхercher une autre Médecine, laquelle, dans la projection qu'on en fera ſur eux, puiſſe épaiſſir & reſſerrer leurs parties trop rares & trop éloignées les unes des autres, & par ce moyen les endurcir aſſez pour ne pas ſe fondre, avant qu'ils ayent rougi dans le feu. Cette Médecine a été encore néceſſaire pour faire un effet tout contraire ſur les Corps durs imparfaits, en raréfiant & attenuant leur épaiſſeur, autant qu'ils eſt néceſſaire pour ſe fondre plus promptement, qu'elles ne faiſoient ſans leur ôter pourtant la propriété qu'ils ont de rougir avant que de ſe fondre. Et afin encore qu'en paliant la noirceur, qui ſe trouve dans les uns & dans les autres de ces Corps imparfaits, elles les embelliſſent : & qu'enfin, comme cette Médecine eſt ou Blanche ou Rouge, la blanche les tranſmuë en blanc de Lune, & la rouge en rouge parfait. Or ces deux Médecines, la Blanche & la Rouge, ne different qu'en ce que l'une n'eſt pas ſi bien préparée ni digérée, & par conſéquent ſi parfaite que l'autre ; le différent effet qu'elles font de changer en blanc & en rouge, ne provenant nullement de la différence des

Corps, sur lesquels on en fait projection, ni de ce qu'elles soient composées de choses différentes en Teinture; mais de la seule préparation ou cuisson.

Au reste, la Médecine du second Ordre, qui doit épaissir & resserrer les parties trop rares des Corps moûs, doit être tout autrement préparée, que celle qui doit attenuer & raréfier le trop d'épaisseur des Corps durs. Car on doit donner à la prémiére un feu propre à consumer le trop d'humidité des Corps moûs; au lieu que la derniére a besoin d'un feu doux, & qui conserve l'humidité qui fait la fusion.

---

## CHAPITRE XXV.

### *De la Médecine Lunaire & Solaire pour les Corps imparfaits.*

PArlons maintenant de toutes les Médecines Lunaires & Solaires du second Ordre, & enseignons la maniére de les faire, en commençant par les Médecines Lunaires. Il faut néanmoins remarquer auparavant, que le Soufre, quel qu'il soit, est ce qui empêche la perfection, comme nous l'avons fait voir ci-devant, & que l'Argent-vif est ce qui fait la perfection dans les Ouvrages de la Nature, par un régime ou une digestion parfatie. Notre

intention étant donc, non pas de changer les ordres de la Nature, mais d'en imiter les opérations, autant que nous le pouvons faire ; nous nous ſervons tout de même de l'Argent-vif dans le Magiſtére de cette Oeuvre, pour faire toutes les Médecines Lunaires & Solaires, ſoit pour parfaire les Corps imparfaits, ſoit pour coaguler & fixer l'Argent-vif. Car, comme nous avons déja fait voir, il faut des Médecines différentes pour faire ces deux choſes, nous allons maintenant traiter des unes & des autres par ordre & de ſuite.

La Matiéres néanmoins de ces deux Médecines eſt la même, & il n'y en a qu'une ſeule, & nous l'avons aſſez fait connoître en tout ce que nous venons de dire. Prens-là donc & t'en ſers pour faire la Médecine Lunaire du ſecond Ordre, que j'ai promis de t'enſeigner, & pour cet effet exerce toi & apprens à la préparer par les Opérations qui ſont néceſſaires pour faire ce Magiſtére, que tu ne peux ignorer, & qui ne ſe terminent toutes qu'à ſéparer la pure Subſtance de cette Matiére, à fixer une partie de cette Subſtance, & à laiſſer l'autre, pour faire l'Incération. Continuant ainſi à faire le Magiſtére, juſqu'à ce que tu ayes rendu la Médecine fondante, qui eſt ce que tu dois chercher, & que tu reconnoîtras par expérience. Car ſi faiſant pro-

jection de ta Médecine ſur les Corps durs, elle leur donne une prompte fuſion ; & ſi elle fait un effet tout contraire ſur les Corps moûs, ce ſera une marque aſſurée qu'elle eſt parfaite. De ſorte qu'étant projettée ſur quelque Métail imparfait que ce ſoit, elle le changera parfaitement en Subſtance de Lune, pourvû qu'on lui ait donné les préparations néceſſaires ; ſinon elle laiſſe quelque imperfection au Corps qu'elle change, & elle ne lui communique tout au plus qu'une des ſortes de perfections, dont nous avons parlé ci-devant. Par ce qu'elle ne peut rien faire davantage, n'ayant eu les préparations, que pour être Médecine du ſecond Ordre : au-lieu que la Médecine du troiſiéme Ordre donne la perfection aux Imparfaits, par la ſeule projection que l'on en fait ſur eux, ſans qu'il ſoit beſoin de les préparer auparavant.

La Médecine Solaire du ſecond Ordre, pour chacun des Corps imparfaits, ſe fait de la même Matiére & par le même Régime. Elle différe néanmoins de la Lunaire, en ce que ſes parties ſont renduës plus ſubtiles, par une maniére de digeſtion toute particuliére ; & par le mêlange qu'on fait d'un Soufre préparé par un Régime ſubtil, avec cette Matiére que nous avons aſſez déclarée, pour la faire connoître. Et ce Régime ne tend qu'à fixer ce même Soufre très-pur, & à

le diſſoudre ou rendre foible avec modération. Car c'eſt ce Soufre qui teint la Médecine, & c'eſt par ſon moyen, qu'étant projettée ſur quelqu'un des Corps imparfaits, elle lui donne la perfection de l'Or, autant que la préparation qu'elle a eüe auparavant, comme Médecine du ſecond Ordre, la rend efficace; & autant que celle que l'on a donnée au Corps imparfait, le rend capable de la recevoir. Et ſi l'on fait projection de cette même Médecine ſur la Lune, elle lui donnera la perfection du Soleil avec beaucoup de profit.

---

## CHAPITRE XXVI.

### *De la Médecine qui coagule & fixe l'Argent-vif.*

POur achever les Médecines du ſecond Ordre, il nous reſte à parler de celles qui coagulent ou fixent l'Argent-vif. Je dis donc que la Matiére de cette Médecine ſe doit prendre des mêmes choſes d'où ſe prend celle des autres Médecines, c'eſt-à-ſçavoir de ce que nous avons aſſez fait connoître, par tout ce que nous avons dit dans les Chapitres précédens. Et la raiſon en eſt que l'Argent-vif, qui eſt volatil, s'enfuyant aiſément, ſans même qu'il ſoit

beaucoup échauffé, a besoin d'une Médecine, laquelle, avant qu'il s'éxhale, s'attache d'abord intimement & profondément à lui, qui s'y unisse par ses moindres parties, qui l'épaississent, & qui par sa fixation le retiennent, & le conservent dans le feu jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus violent, qui consume son humidité perfluë, & qui par ce moyen le convertisse en un moment, en véritable Soleil ou Lune, selon que la Médecine aura été préparée au Rouge ou au Blanc.

Or comme on ne sçauroit rien trouver qui convienne mieux à l'Argent-vif, que ce qui est de même nature que lui, nous avons jugé de-là, qu'il faloit faire cette Médecine du Vif-Argent lui même, & nous avons imaginé le moyen de le changer en Médecine par notre artifice. Et ce moyen ne consiste qu'à préparer l'Argent-vif de la maniére que nous avons dèja dit, par un long & assidu travail, par lequel sa Substance subtile & plus pure se change, celle qui est blanche en Lune, & celle qui est orangée en Soleil. Or il ne peut point devenir Orangé, si l'on ne mêle avec lui quelque chose, qui lui donne cette Teinture, & qui soit de sa même nature: & qu'après, de cette Substance très-pure de l'Argent-vif, par le moyen des Opérations, dont on se sert pour faire le Magistére,

il ſe faſſe une Médecine qui s'attache très-fortement à l'Argent-vif; qui le rende très-facilement fuſible, & qui le coagule & le fixe. Car ſi on le prépare auparavant, comme il le doit être, cette Médecine le convertira en véritable Soleil ou Lune.

On demande d'où ſe doit principalement tirer cette Subſtance d'Argent-vif. Je réponds, qu'on la doit prendre dans les choſes où elle eſt; & la tirer de ces mêmes choſes. Or il eſt certain que naturellement elle eſt dans les Corps & dans l'Argent-vif même; puiſque & l'Argent-vif, & les Corps, ſont conſtamment tous d'une même nature, ainſi que l'expérience le fait voir. Néanmoins il eſt plus difficile de trouver cette Subſtance dans les Corps; au lieu qu'elle eſt plus aiſée à trouver, & plus proche dans l'Argent-vif, quoi que pourtant elle n'y ſoit pas plus parfaite. Mais dans quelque lieu que l'on trouve, & d'où l'on prenne cette Médecine, ſoit dans les Corps, ſoit dans la Subſtance de l'Argent-vif, on peut dire que c'eſt la Médecine de la Pierre précieuſe.



## CHAPITRE XXVII.

*Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner* ingrez.

IL arrive quelquefois que les Médecines, dont nous venons de parler, se mêlent, & quelquefois aussi elles ne se mêlent pas avec les Corps. Ainsi il est nécessaire d'enseigner par quel moyen on peut les rendre capables de se mêler, c'est à-dire d'entrer profondément dans les Corps, dans lesquels elle ne sçauroient entrer sans cela. Ce moyen est de dissoudre ce qui est *entrant*, & de dissoudre aussi ce qui ne l'est pas, & de mêler ensuite ces deux Dissolutions. Car tout ce qui pourra se mêler par les moindres parties, avec ces Dissolutions, de quelque nature qu'il soit, deviendra aussi-tôt *entrant*. Or il est certain que c'est par la Dissolution que cette *ingrez* s'acquiert, parce que c'est par la Dissolution, que la fusion se communique à ce qui n'est pas fusible. Et par conséquent, c'est par ce moyen qu'elles deviennent propres à entrer dans les Corps, & à les *alterer* ou changer. Et c'est aussi pour cela que nous calcinons de certaines choses, qui ne sont pas de la nature de celles

dont nous parlons, afin qu'elles se puissent mieux dissoudre. Et on ne les dissout, qu'afin que les Corps reçoivent mieux leur impression, & que par ce moyen ils soient mieux préparez & mieux purifiez.

Il y a encore une autre maniére de rendre *entrant* ce qui ne l'est pas, à cause de son épaisseur. Ce qui se fait en le sublimant plusieurs fois avec des Esprits, qui ne sont pas inflammables, comme sont l'Arsenic & l'Argent-vif, sans le rendre fixe. Ou bien en dissolvant plusieurs fois ce qui de soi n'est pas *entrant*.

Voici encore un autre bon moyen pour donner *ingrez* aux choses qui ne se peuvent pas mêler avec les Corps ou Métaux. Il faut dissoudre le Corps dans lequel on veut faire entrer la Médecine, afin de le changer & de l'altérer : & il faut de même dissoudre la Chose, ou la Médecine, que l'on veut qui entre dans le Corps, & qu'elle le change. Il ne faut pas néanmoins le dissoudre tout à la fois, mais une partie seulement ; & de cette Dissolution on en abreuvera, à plusieurs reprises, ce qui n'aura pas été dissous. Car par ce moyen, il faut nécessairement que cette Médecine entre dans ce Corps-là, & qu'elle le pénétre, quoi qu'il ne s'ensuive pas pour cela, qu'elle doive *entrer* aussi aisément dans les autres Corps. Ce sont-là les artifices

par lesquels les choses deviennent *entrantes*, par la conformité de leur nature : Et c'est par ce moyen, que l'on a trouvé de les mêler facilement avec les Corps, qu'elles les changent & les altérent.

Ainsi voilà nos dix Médecines parachevées, & tout ce que nous avions à dire là-dessus.

---

## CHAPITRE XXVIII.

### *De la Médecine du troisiéme Ordre en générale.*

NOus n'avons plus à parler que de la *Médecine du troisiéme Ordre.* Il y en a de deux sortes, l'une que l'on appelle *Lunaire*, & l'autre *Solaire.* Ce n'est pourtant qu'une seule Médecine, puisque toutes les deux n'ont qu'une même Essence, & qu'elles agissent de même maniére. C'est pourquoi *les anciens Philosophes*, dans les Livres que nous avons lûs d'eux, *assurent tous qu'il n'y a qu'une Médecine.* La seule différence qui s'y trouve, c'est que pour faire la Médecine Solaire, on lui ajoûte la Couleur rouge, qui lui donne la Teinture. Et cette Couleur vient de la Substance très-pure du Soufre fixe, qui n'est que dans la Médecine Solaire, & qui ne se trouve point dans l'autre. Or on appelle

cette Médecine du troisiéme Ordre, *la grand' Oeuvre*; parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, & beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du prémier & du second Orde. Cette Médecine ne différe pas néanmoins essentiellement de celle du second Ordre, si ce n'est qu'elle demande seulement une préparation plus subtile, par un Régime de feu qui se doit faire par dégré, & un travail plus long & plus assidu. Je dirai son Régime & la Maniére de le préparer par ses Causes, & ses Expériences, & j'enseignerai quel différent dégré de feu il faut lui donner pour être *Médecine du troisiéme Ordre*. Car afin que la Médecine Solaire ait sa Teinture parfaite, elle a besoin d'un dégré de feu différent de celui, qu est nécessaire pour donner la perfection à la Médecine Lunaire: parce qu'il faut ajoûter un Soufre tingent à la prémiére, que la derniére ne doit pas avoir, ce qui ne se fait que par une plus forte digestion, & par conséquent par un plus fort dégré de feu.



## CHAPITRE XXIX.

### *De la Médecine Lunaire du troisiéme Ordre.*

LA maniére de faire cette Médecine, est de prendre la Pierre, c'est-à-dire la Matiére, qui doit être maintenant assez connuë; séparer sa partie la plus pure & la mettre à part, puis fixer quelque chose de cette partie très-pure, & en laisser aussi sans fixer. On prend ce qui est fixé; l'on en dissout tout ce qui peut se dissoudre; & ce qui ne s'est pas dissous, on le calcine. Puis on dissout tout de même une seconde fois tout ce qui le peut être, continuant ainsi à calciner & à dissoudre, jusqu'à ce que l'on en ait dissous une bonne partie. Après quoi l'on mêle toutes ces Dissolutions, on les coagule, & en les rotissant légérement, on les tient dans un feu modéré jusqu'à ce qu'on puisse donner à cette Matiére un feu plus fort, selon qu'elle en a besoin. Recommencez ensuite, comme à la prémiére fois, à dissoudre tout ce qui pourra être dissous; coagulez-le, & le remettez dans un feu modéré, jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus grand pour lui donner sa perfection. Il faut réitérer quatre fois ces préparations, & à

la fin on calcinera cette Matiére comme elle le doit être. Ce qui étant fait, la très-précieuse Terre de la Pierre sera bien préparée. Prenez alors cette partie de votre Matiére, que vous avez gardée sans la fixer, & la mêlez subtilement & adroitement, avec cette Terre ainsi préparée, par leurs moindres parties ; & tâchez de les sublimer si bien ensemble, de la maniére que je l'ai dit, que ce qui est fixe s'éléve & se sublime entiérement avec ce qui n'est pas fixe, c'est-à-dire avec ce qui est volatil. Et si après cela ce qui est fixe ne s'élévoit pas, il faudra encore lui ajoûter autant de la Matiére volatile ou qui n'est pas fixe, qu'il en faudra pour le faire sublimer. Après quoi, il faut les resublimer & continuer à le faire, jusqu'à ce que tout soit devenu fixe. Ensuite on l'abbreuvera une partie après l'autre, avec la même Matiére [que l'on a gardée] & qui n'a pas été fixée, de la maniére que vous le devez sçavoir, jusqu'à ce que tout s'éléve & se sublime. Fixez encore jusqu'à ce qu'il se fonde facilement, après avoir rougi ; & vous aurez une Médecine qui transmuera tous les Corps imparfaits & quelque Argent-vif que ce soit, en très-parfaite Lune.



## CHAPITRE XXX.

### *De la Médecine Solaire du troisiéme Ordre.*

POur faire cette Médecine, il faut, en la préparant, lui ajouter avec grand artifice un Soufre incombuſtible, en fixant, calcinant & diſſolvant, & en réïtérant ces Opérations juſqu'à ce que ce Soufre ſoit pur & net. Mais avant tout cela, il faut avoir parfaitement ſublimé la Matiére de cette Médecine. La maniére d'ajoûter ce Soufre ſe fait en réitérant la Sublimation de la partie de la Pierre, c'eſt-à-dire de ſa Matiére, qui n'eſt pas fixe, & en la joignant induſtrieuſement avec la partie fixe; tellement que celle-ci s'éléve avec l'autre, & qu'elle lui communique ſa fixité & ſa ſtabilité. Et plus on refait de ſuite ces Opérations, qui donnnent une perfection *exubérante* à cette Médecine, plus elle acquiert de perfection, plus elle devient efficace, & plus enfin ſa vertu s'augmente & ſe *multiplie.*

Mais pour ne donner ſujet à perſonne de ſe plaindre de moi, je m'en vais dire en quoi conſiſte tout l'accompliſſement du Magiſtére, & cela en peu de mots fort intelligibles, qui comprendront tout, ſans rien omettre.

Tout le Sécret consiste donc à purifier parfaitement, par la Sublimation, tant la Pierre, ou sa prémiére Matiére, que ce qu'on lui ajoûte, c'est-à-dire son Soufre : puis à fixer adroitement ce qui est volatil, & à rendre volatil ce qui est fixe ; & enfin à faire encore le fixe volatil. Fais cela, & tu posséderas un Sécret très-précieux, qui vaut mieux incomparablement que tous les Sécrets de toutes les Sciences du Monde, & qui est véritablement un Trésor, qu'on ne sçauroit assez estimer. Applique-toi à le chercher avec un travail assidu & une très-profonde méditation. Car par ce moyen tu pourras l'acquérir, & non autrement.

Au-reste, en refaisant, comme je l'ai dit, les Opérations de cette Médecine, ce qui s'appellle sa Multiplication, on peut l'élever à une telle perfection, qu'elle changera véritablement une infinité d'Argent-vif en Soleil & en Lune très-parfaits. Et cela ne dépend que de sa seule Multiplication.

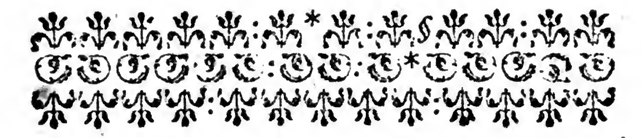
Il ne nous reste plus qu'à loüer & à bénir en cet endroit le très-haut & très-glorieux Dieu, Créateur de toutes les Natures, de ce qu'il a daigné nous révéler toutes les Médecines, que nous avons vûës & connuës par expérience. Car c'est par sa sainte inspiration que nous nous sommes appliquez à les rechercher avec bien de la

peine, & qu'enfin nous les avons faites; & que nous avons vû de nos yeux & touché de nos mains le parfait Magiſtére, que nous avons tant cherché. Que ſi nous avons célé la choſe, celui qui ſera Fils de la Science, ne s'en doit pas étonner. Car ce n'eſt pas à lui que nous l'avons cachée; mais au Méchant, l'ayant enſeigné de telle maniére, que très-aſſûrément un Fou n'y comprendra rien; au lieu que ce que nous en avons dit encouragera un Homme ſage à s'attacher encore plus fortement à la rechercher.

Courage donc, Fils de la Science, cherchez & vous trouverez infailliblement ce Don très-excellent de Dieu, qui eſt réſervé pour vous ſeuls. Et vous, Enfans d'iniquité, qui avez mauvaiſe intention, fuyez bien loin de cette Science, parce qu'elle eſt votre Ennemie, & qu'elle eſt faite pour votre perte & votre ruine, qu'elle vous cauſera très-aſſûrément. Car la Providence divine ne permettra jamais que vous joüiſſiez de ce Don de Dieu, qui eſt caché pour vous, & qui vous eſt défend

Après avoir parlé de toutes les ſortes de Médecines, en ſuivant l'ordre que nous nous ſommes propoſé, nous allons traiter maintenant des différentes Epreuves, par leſquelles on connoît ſi le Magiſtére eſt véritablement parfait.

TROISIE'ME



# TROISIE'ME ET DERNIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.

*Des Epreuves de la perfection.*

## CHAPITRE XXXI.

*Division des choses contenuës en cette Partie.*

Nous ne nous arrêterons point à parler ici des Expériences, que tout le monde sçait faire, comme d'éxaminer les Métaux parfaits par leur poids, leur couleur, & l'extension qu'ils reçoivent sous le Marteau ; parce qu'il ne faut pas être fort habile pour cela. Ainsi nous ne traiterons en cette Partie que des *Epreuves* ou Essais que font les Artistes, pour connoître si la Médecine, dont on aura fait projection sur les Corps imparfaits, & qui les aura transmuez, leur aura donné une véritable perfection.

Ces *Epreuves* sont *la Coupelle*, *le Ciment*, *le Rougissement du Metail* au feu, *la Fusion*, *l'Exposition* que l'on en fait *sur* la vapeur des *choses aigues* ou acides, *le Mélange* ou l'*Addition du Soufre combustible*, *l'Extinction* du Métail qui a été rougi, la *Calcination*, la *Réduction* en corps, & la *facilité ou difficulté* qu'il aura *à recevoir l'Argent-vif*. Ensuivant cet ordre, nous commencerons par *la Coupelle*, puis nous viendrons aux autres Epreuves, & nous rapporterons les Causes de chacune dans leur lieu.

---

## CHAPITRE XXXII.

### *De la Coupelle.*

VOyons donc ce que c'est que *la Coupelle*; disons-en les Causes, qui seront très-manifestes, & la maniére de la faire. Mais il faut remarquer prémiérement qu'il n'y a que le Soleil & la Lune qui puissent souffrir cet éxamen. En recherchant donc quelle est la Cause de l'Effet que produit la *Coupelle*, & d'où vient que des Métaux imparfaits, que lon met à cet Examen, il y en a qui le souffrent plus long-tems, & d'autres moins, nous verrons par même moyen, ce qui fait la vé-

ritable différence des deux Corps parfaits, d'avec les imparfaits.

Ce n'eſt pas que ce ſoit une choſe néceſſaire à faire en cet endroit, puiſque nous avons dèja ſuffiſemment éxaminé & découvert la Compoſition eſſentielle des deux Métaux parfaits, par leurs Principes, lorſque nous en avons ci-devant traité expreſſement. Car nous avons dit alors que leur Subſtance étoit compoſée d'une grande quantité d'Argent vif, & de ſa plus pure Subſtance, très-ſubtile d'abord, mais qui depuis a été épaiſſie, & renduë en état de ne ſe fondre, qu'étant devenuë rouge dans le feu. Et de-là nous tirons cette conſéquence. Que les Métaux imparfaits, qui ont le plus de terreſtréité, ſouffrent le moins la *Coupelle*, & que ceux qui en ont le moins, la ſouffrent davantage. Et la raiſon en eſt, parce que les parties de ces derniers étant plus ſubtiles, n'étant entremêlées d'aucune terreſtréité groſſiére, elles ſe mêlent mieux, & elles s'uniſſent plus fortement enſemble; & ainſi elles ſont beaucoup plus tenantes les unes aux autres. Et de-là il s'enſuit encore que les Corps, dont les parties ſont plus minces & plus ſubtiles, ou au contraire qui ſont plus épaiſſes & plus groſſiéres, que ne ſont celles des Corps parfaits, étant mêlez enſemble, doivent nécetſairement ſe ſéparer en-

tiérement les uns des autres, lorſqu'on les met à cette Epreuve, parce que ces Corps ne ſe fondent pas tous de la même maniére, & au même tems, entre ceux-là, & ceux qui dans leur compoſition ont le moins d'Argent-vif, ſe ſéparent le plûtôt des autres

Ce qui nous fait évidemment connoître la raiſon pourquoi de tous les Métaux, Saturne ſouffre moins la *Coupelle*, & pourquoi il ſe ſépare le prémier de ceux qu'on met à cette Epreuve avec lui. Car c'eſt qu'il eſt compoſé de beaucoup de terreſtréité & de fort peu d'Argent-vif, & qu'il ſe fond facilement & promptement, qui ſont deux choſes toutes oppoſées à cet Examen. Et parce qu'il s'en va & s'éxhale plûtôt, que pas un des autres Cops imparfaits, c'eſt pour cela qu'il eſt plus propre que nul autre à faire cette Epreuves, & à ſervir d'*Examinateur*. Car s'éxhalant d'abord, il enléve & entraîne avec lui les autres Corps imparfaits qu'on y met. Et par cette même raiſon, il ſe conſume moins du Corps parfait dans le feu qu'on fait pour la *Coupelle*, quoi qu'il ſoit très-violent; parce que Saturne, qui eſt l'Examinateur, n'y demeure pas ſi long-tems; au lieu que le Corps parfait y demeure j'uſqu'à la fin, & long-tems après que Saturne eſt tout conſumé. Et par ainſi, il ſe brûle moins

du Corps parfait en cet éxamen, qui se fait par l'entremise du Plomb, & même il s'y purifie davantage.

C'est pourquoi Jupiter, ayant moins de terrestréité, & plus d'Argent-vif que Saturne, & ce qu'il en a étant plus pur & plus subtil, lorsqu'il est mêlé avec les autres Métaux, il souffre plus long-tems la *Coupelle* que ne font Saturne ni Vénus, parce qu'il s'attache plus intimement à ce qu'il y a de Métail parfait mêlé avec lui. Et c'est pour cela même, que lorsqu'il y a du Jupiter mêlé avec quelqu'un des Corps parfaits, dans la masse dont on fait l'Epreuve, le Corps parfait diminuë beaucoup, avant que Jupiter s'en sépare.

Pour ce qui est de Vénus, quoi qu'elle ne se fonde qu'après avoir rougi, néanmoins, lorsqu'elle est mêlée avec un Corps parfait, comme elle ne se fond pas si-tôt que lui, cela est cause qu'elle s'en sépare, mais non pas pourtant si-tôt que Saturne, parce qu'elle rougit avant que de se fondre. Mais comme elle a bien moins d'Argent-vif que Jupiter, qu'elle a plus de terrestréité que lui, & qu'elle est par conséquent d'une Substance plus épaisse, elle se sépare aussi plûtôt que Jupiter de la masse où elle sera mêlée avec un Métail parfait; parce que Jupiter s'y attache bien plus intimement que ne fait Vénus, pour

la raison que je viens de dire.

A l'égard de Mars, n'ayant point de fusion, à cause qu'il n'a presque point d'humidité, il ne se méle avec nul des Métaux; & s'il arrive que par la violence du feu, il se mêle avec le Soleil ou la Lune, n'ayant point d'humidité, il boira celle de ces deux Métaux parfaits, & s'unira avec eux fort éxactement, & par ses moindres parties. De sorte qu'encore qu'il ait beaucoup de terrestréité, & fort peu d'Argent-vif, & qu'il ne soit pas même fusible, on a pourtant bien de la peine à le séparer d'avec les Métaux parfaits, & il faut être bien expert pour le pouvoir faire.

L'Artiste, qui comprendra bien les raisons que je viens de dire (pourquoi il y a des Métaux qui souffrent la *Coupelle*, & d'autres qui la souffrent plus ou moins) connoîtra par-là ce qu'il faut faire pour perfectionner les Métaux imparfaits, c'est-à-dire ce qu'on doit leur ajoûter & leur ôter. Mais s'il ne m'entend ou s'il ne me croi pas, & qu'il ne veüille suivre là-dessus que son caprice, cela ne lui servira de rien pour découvrir la vérité.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre que les deux Corps parfaits, c'est-à-dire le Soleil & la Lune, souffrent l'Examen de la *Coupelle*. J'en ai dit la raison, je l'explique encore & j'ajoûte, que c'est

à cauſe de leur bonne & forte compoſition, qui vient de leur parfaite mixtion, & de leur pure Subſtance ; au lieu que les Métaux imparfaits ne la peuvent ſouffrir, à cauſe de l'impureté & de la foible union de leurs Principes.

---

## CHAPITRE XXXIII.

### *Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle.*

POur faire la *Coupelle*, il faut prendre des Cendres criblées, de la Chaux, ou de la poudre des Os des Bêtes, que l'on aura brûlez. On mêle tout cela enſemble, ou une partie ſeulement ; on le détrempe avec un peu d'eau, & on lui donne la forme en l'applatiſſant avec la la main, afin qu'il ait une aſſiette ferme & ſolide, & on enfonce un peu le milieu plus que les côtés ; & ſur ce milieu, qui a la figure d'une petite Coupe, l'on jette un peu de poudre de verre, & on la laiſſe ſécher. On ſe ſert enſuite de cette *Coupelle*, comme je vais le dire.

On poſe le Métail, ou la maſſe du Métail que l'on veut coupeller, dans le milieu de cette *Coupelle*, à l'endroit où elle eſt un peu creuſe ; on met des charbons pardeſſus

qu'on ailume, & on souffle continuellement avec un soufflet sur la Matiére qu'on y a mise, jusqu'à ce qu'elle soit fonduë. Cela fait, on jette du Plomb piéce à piece pardessus, & on continuë à souffler fortement, afin d'y entretenir continuellement un feu de flamme. Et quand vous verrez la Matiére se tourner, & se remuer fortement, soyez assuré qu'elle n'est pas pure. Il faut attendre pourtant jusqu'à ce que tout le Plomb soit éxhalé. Car si après cela l'agitation de la Matiére continuë toujours, c'est une marque qu'elle n'est pas assez purifiée, ainsi il faut encore jetter d'autre Plomb pardessus, & souffler continuellement jusqu'à ce qu'il s'en aille. Que si après y avoir jetté du Plomb la seconde fois, vous voyez que la Matiére ne demeure pas encore en repos, il faut souffler pardessus, jusqu'à ce que son mouvement s'arrête, & que la sur-face de la Matiére fonduë vous paroisse nette & claire. Alors ôtez les charbons, défaites le feu, & jettez de l'eau sur vôtre Matiére, parce que vous devez la trouver bien coupellée.

Que si en soufflant vous jettez de fois à autre de la Poudre de verre dans votre *Coupelle*, le Métail que vous éxaminez, s'en purifiera mieux; parce que le Verre emporte les ordures en les accrochant. Au lieu

lieu de Verre, on peut y jetter du Sel, ou du Borax, ou de l'Alun de quelque sorte que ce soit. Cette Epreuve se peut aussi bien faire dans un *Creuset* de terre, qu'avec une *Coupelle*, en souflant tout autour pardessus, afin que le Métail qu'on mettra dedans à éprouver, soit plûtôt fondu & purifié.

Parlons maintenant du *Ciment*, & disons-en les causes & l'usage.

---

## CHAPITRE XXXIV.

*Du Ciment, & pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, & d'autres qui le souffrent moins.*

NOus avons dit ci-devant que les Corps, qui ont le plus de Soufre combustible, se brûloient beaucoup plus par la Calcination; & que ceux qui en ont le moins, ne se brûloient pas si facilement. Le Soleil étant donc celui de tous les Métaux qui a le moins de Soufre, & ce qu'il en a étant fixe, il s'ensuit de-là qu'il est le moins combustible de tous, même par le feu de flamme. La Lune ayant pareillement moins de Soufre que tous les autres Métaux, & en ayant pourtant plus que le Soleil, il est certain qu'elle ne peut pas souffrir si long-tems le feu de flamme

que le Soleil, non plus que les autres choſes qui brûlent de la même maniére. Vénus le pourra encore moins ſouffrir, parce qu'outre qu'elle a plus de Soufre que ces deux Métaux parfaits, elle a encore des terreſtréités. Jupiter ayant moins de Soufre & de terreſtréité que Vénus, mais pourtant plus que le Soleil & la Lune, il ſe brûlera moins par conſéquent au feu de flamme, que ne fera Vénus; mais plus que le Soleil & la Lune. Pour Saturne, il a plus de Soufre & de terreſtréité dans ſa compoſition, que nul des Corps dont nous venons de parler; auſſi il s'enflamme beaucoup plûtôt, & ſe brûle bien plus vîte au feu de flamme. Ce qui vient principalement de ce que ſon Soufre eſt fortement mêlé dans ſa Subſtance, & que ce Soufre eſt plus fixe que celui de Jupiter.

A l'égard de Mars, s'il ne ſe brûle pas, c'eſt par accident que cela ſe fait, non pas que cela vienne de lui. Car quand on le mêle avec des Corps qui ont beaucoup d'humidité, il la boit, à cauſe qu'il n'en a point, & qu'il eſt extrémement ſec, n'ayant que très-peu de Mercure. Et ſi on le mêle avec quelque autre Corps, il ne s'enflamme ni ne ſe brûle, à moins que les Corps avec leſquels il ſera mêlé, ne ſoient d'eux-mêmes inflammables & combuſtibles. Car en ce cas-là il ſe brûle &

s'enflamme néceſſairement, ſelon que les Corps auſquels il eſt mêlé, ſont inflammables & combuſtibles eux-mêmes.

Cela préſuppoſé, le *Ciment* étant fait de choſes inflammables, on voit pourquoi il a été inventé, & quel eſt ſon uſage, qui eſt afin que tout ce qui ſeroit combuſtible dans les Métaux, ſe brûlât & fût conſumé. N'y ayant donc qu'un ſeul Corps, qui eſt le Soleil, qui ſoit incombuſtible ; il n'y a que lui, ou ce qui s'approchera le plus de ſa nature, qui ne ſera pas conſumé par le *Ciment*. Il y a pourtant des Corps qui lui réſiſtent davantage, & d'autres qui le ſouffrent moins. Et il eſt aiſé, par les choſes que nous venons de dire, d'en faire le diſcernement. Car par cette raiſon la Lune y dure plus après le Soleil, Mars moins qu'elle, Jupiter moins que Mars, Vénus moins que Jupiter, & Saturne le moins de tous.

---

## CHAPITRE XXXV.

### *Dequoi eſt fait le Ciment, & comment on en fait l'Epreuve.*

VOyons maintenant de quelle maniére on fait le *Ciment*. Car comme il eſt d'un grand uſage, pour examiner ſi les Métaux ſont parfaits, ou non, un Artiſte

doit nécessairement le sçavoir faire. *Le Ciment* se fait donc avec des Matiéres minérales, qui s'enflamment, comme sont toutes celles qui noircissent, qui s'enfuient de dessus le feu, qui pénétrent & qui brûlent. Par exemple, le *Vitriol*, le *Sel ammoniac*, le *Verdet*, à quoi on ajoûte un peu de *poudre de vieille Brique*, & tant soit peu, ou point du tout de *Soufre*, de l'*Urine* d'Homme, avec d'autres choses semblables, aiguës & pénétrantes. De tout cela détrempé avec l'Urine, on compose un *Ciment*, dont on fait des couches, sur des lamines du Métail, qu'on veut passer par le *Ciment*. On arrange ensuite ces lamines dans un Pot de terre, où il y aura des grilles de fer, & l'on pose ces lamines de telle maniére, qu'elles ne se touchent pas, & ne soient pas couchées les unes sur les autres; mais qu'il y ait de l'espace entre deux, afin que l'ardeur du feu puisse s'étendre librement, & agir également sur toutes. Il faut mettre ce Pot, ainsi accommodé, dans un Fourneau, & l'y tenir durant trois jours à fort feu, prenant garde néanmoins de ne pas faire le feu si violent, que les lamines se puissent fondre; mais qu'il soit tel, que les lamines se tiennent seulement toûjours rouges. Après ce tems-là, on trouvera les lamines nettes, & purifiées de toutes sortes d'ordures & d'im-

puretés ; pourvû que le Métail, dont elles ſont, ſoit parfait. Car s'il ne l'eſt pas, elles ſeront entiérement détruites & brûlées par la Calcination qui s'en ſera faite.

Il y en a qui, ſans *Ciment*, mettent des lamines de Métail dans un feu de flamme, & elles ſe purifient tout de même, ſi elles ſont de Métaux parfaits : car autrement elles ſe brûlent & ſe réduiſent en cendre. Mais dans l'Examen, qui ſe fait de cette ſorte, il faut tenir bien plus long-tems les lamines dans le feu, que lorſqu'on les accommode avec du *Ciment*.

Au reſte, comme la Lune n'eſt pas beaucoup différente de la nature du Soleil, pour peu qu'on la prépare, elle demeure avec lui dans le même Examen, & elle le ſouffre tout de même, ſans ſe ſéparer de lui. Auſſi les Métaux ne ſe ſéparent les uns des autres, tant à la *Coupelle* qu'au *Ciment*, qu'à cauſe de la différence qui ſe trouve dans la compoſition de leur Subſtance : parce que c'eſt ce qui leur donne une fuſion différente, & ce qui fait qu'ils ont leurs parties ou plus ou moins ſerrées. Et de-là vient qu'ils ſe ſéparent les uns des autres dans ces deux Examens. Car la Subſtance des Métaux, qui ſont d'une compoſition très-forte, ne ſçauroit être corrompuë par aucun Corps étranger, à cauſe que ces Métaux, & ces Corps étran-

gers, ſont deux différentes Subſtances; qui ne peuvent point ſe mêler & s'unir enſemble par leurs moindres parties. C'eſt pourquoi, quand les Métaux ſont mêlez les uns avec les autres, ils ſe ſéparent par cet artifice, ſans que pour cela leur Eſſence ſoit entiérement corrompuë ni détruite. C'eſt pourquoi l'on connoît, ſi, dans la Tranſmutation, les Corps imparfaits ont reçû une véritable perfection, *s'ils ſe* fondent comme il faut, s'ils rougiſſent au feu, & s'ils ont la ſolidité & la fermeté qu'ils doivent avoir pour être parfaits.

---

## CHAPITRE XXXVI.

### *Du Rougiſſement des Métaux au feu.*

LEs Métaux parfaits, rougiſſant au feu, dans un tems déterminé, avant que de ſe fondre, afin que les imparfaits ſoient véritablement tranſmuez, & qu'ils reçoivent une véritable perfection, il faut néceſſairement qu'ils ſoient fuſibles de la même maniére: je veux dire qu'auparavant de ſe fondre, il faut qu'ils rougiſſent en s'enflammant, & qu'ils paroiſſent d'un beau bleu céleſte, comme font les Corps parfaits, avant que de venir comme eux à cette blancheur éclatante que l'œil ne ſçauroit ſupporter. Car les Corps parfaits rougiſ-

ſent parfaitement d'une rougeur très-forte, auparavant que de ſe fondre, & ils ne viennent à cette grande blancheur, que l'on ne ſçauroit regarder, que lorſqu'ils ſont fondus. Ainſi, ſi les Corps imparfaits, ſur leſquels on fait la projection, ſe fondent avant que de rougir ; c'eſt une marque qu'ils ne ſont pas parfaits ; & s'ils ne rougiſſent qu'avec peine, & par un feu fort violent, leur Tranſmutation n'eſt pas véritable. Ce qui ſe doit entendre des Corps imparfaits, qui ſont naturellement moûs ; la même choſe ſe doit inférer de Mars tout ſeul. Car les Métaux qui ne rougiſſent pas naturellement, n'acquiérent pas facilement cette propriété, par la préparation qu'on leur donne ; ni ceux qui ne ſont pas fuſibles d'eux-mêmes, ne reçoivent pas non plus par-là une fuſion ſemblable à celle qu'ont naturellement les Corps parfaits. Et ſi après avoir fait projection de la Médecine ſur ces Métaux, ils ne rougiſſent pas avant leur fuſion & s'ils ne jettent pas une lueur d'un beau bleu céleſte fort agréable, on peut dire véritablement que leur tranſmutation n'eſt pas parfaite. De plus, s'ils n'ont pas le même poids des Métaux parfaits, dans le même volume, s'ils n'ont pas la même couleur, ni le même éclat ; s'ils ne rougiſſent pas de la même maniére, & enfin

s'il leur manque quelque autre propriété des Corps parfaits, que l'on peut reconnoître par les différentes Epreuves que l'on a imaginées pour cela, on peut dire que l'Artiste n'a pas bien réüssi dans ses Recherches, ni dans son travail. Ainsi il doit recommencer à étudier, & à chercher tout de nouveau, jusqu'à ce qu'il acquiére la véritable connoissance du Magistére, qu'il ne doit pourtant attendre que de la bonté de Dieu seul.

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *De la Fusion.*

NOus allons parler maintenant de la *Fusion* & nous en dirons tout ce qui sera nécessaire, parce que c'est une Epreuve, qui nous fait évidemment connoître les Métaux qui rougissent au feu, & ceux qui n'y rougissent point. Je dis donc prémiérement que la *Fusion* des Corps parfaits ne se fait que d'une seule maniére, qui est qu'ils ne se fondent jamais, qu'ils n'ayent rougi auparavant. Mais comme il y a d'autres Métaux qui rougissent tout de même, avant que de fondre, il faut remarquer que les parfaits rougissent d'une maniére particuliére. Car lors qu'ils rougissent, ils ne deviennent pas tout à fait

blancs, il ne paroît point de noirceur dans le feu qui en sort, & ils ne se fondent pas d'abord qu'ils ont rougi, ni ils ne deviennent pas tout aussi-tôt liquides & coulants.

Quand on verra donc qu'un Métail fondra à un fort petit feu, ou qu'il fondra sans rougir, ou qu'en fondant il paroîtra noirâtre; c'est une marque infaillible, que c'est ou un Corps imparfait (tel qu'il est naturellement, ou si l'on a fait projection de quelque Médecine sur lui) que cette Médecine est imparfaite. Que si encore après qu'un Métail aura rougi, on ne le fait point refroidir en le trempant dans l'Eau, & que sa rougeur se change tout à coup en noirceur, & qu'ainsi il perde sa rougeur auparavant que de s'endurcir; il est certain que ce Métail, quel qu'il soit, n'est pas parfait; & c'est assurément un des Métaux imparfaits, qui sont naturellement moûs. Mais si c'est un Métail, qui avant que de fondre ne rougisse qu'avec peine, & même qu'à fort feu; & si étant rouge il jette un éclat & une lueur fort resplendissante & toute blanche, c'est un témoignage que ce Corps-là n'est pas parfait; mais c'est l'un ou l'autre des deux Corps durs, c'est-à-dire Vénus ou Mars. De même, si l'on ôte du feu un Métail après être fondu, & qu'il s'endurcisse tout

aussi-tôt, tellement qu'il ne soit plus coulant ni liquide, demeurant toujours rouge & éclatant, quel que soit ce Corps-là, & quelque Médecine qu'on ait projettée sur lui, il n'a pas la véritable perfection de Lune ni de Soleil; mais c'est ou Mars, ou quelque chose de semblable.

De ce que nous venons de dire, il est évident que les Corps fusibles rougissent de trois différentes maniéres, auparavant que de fondre, comme il se connoît par expérience. Car il y en a qui étant rouges, paroissent noirâtres; & c'est-là la maniére de rougir des Métaux imparfaits, qui sont moûs. Il y en a d'autres, dont la rougeur est d'un rouge clair; & ceux-là ce sont les Métaux parfaits. Et enfin il y en a d'autres, dont la rougeur est fort blanche, & qui jettent des rayons brillans; & ceux-là ce sont nécessairement les Corps imparfaits qui sont durs, ainsi que la raison & l'expérience le font voir.

Mais pour être plus assuré de toutes les maniéres dont les Métaux rougissent au feu l'on n'a qu'à en faire fondre un peu de chacun, & à considérer prémiérement, à quel dégré de feu, chacun d'eux se fond, & ensuite prendre garde à toutes les différences de leur fusion. Car de cette maniére on s'instruira pleinement de toutes choses, & non autrement. Cela dépen-

dant uniquement de la Pratique & de l'Expérience. Et c'eſt-là un Avertiſſement général, qui doit ſervir pour toutes les maniéres d'*Examens*, tant de ceux dont j'ai dèja parlé, que de ceux qui nous reſtent encore à dire. Voila pour la *Fuſion*.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *De l'Expoſition qu'on fait des Métaux ſur les vapeurs des choſes acides.*

NOtre ordre veut que nous parlions maintenant de la Preuve que l'on fait, pour connoître ſi les Corps ſont parfaits, en les mettant ſur les vapeurs des choſes acres & *acides*. On a imaginé cette Preuve ; parce qu'on a vû par expérience, que les Corps parfaits étant mis ſur la vapeur des choſes aiguës, c'eſt-à-dire de celles qui ont un ſuc aigre, pontique & acide, s'ils ſont purs & ſans mêlange, il ne ſe forme rien au deſſus, principalement ſur le Soleil. Et ſi ces Corps parfaits ont quelque alliage, il ſe fait ſur leur ſuperficie une eſpéce de petite fleur ou duvet, de couleur de bleu céleſte très-agréable ; ce qui ſe fait encore mieux ſur l'Or, qui eſt mélangé avec quelque autre Métail, que ſur l'Argent. Ainſi, à l'imitation de la Nature, nous mettons les Corps, qui

ont été préparez & altérez par nos Médecines, à la même Epreuve, pour essayer si la même chose & la même couleur d'un bleu céleste se formera sur eux. Ce qui ne provient que d'un Argent-vif net & pur, comme nous l'avons fait voir suffisamment ci-devant. C'est pourquoi lorsqu'on mettra quelque Corps ou Métail que ce soit, qui aura été altéré par la Médecine, sur la vapeur des choses *acides*, & qu'on verra qu'il ne produira pas cette belle couleur céleste, on peut dire que ce Corps-là n'est pas entiérement parfait.

Or voici la différence que par cet Examen, on remarque entre les Corps ou Métaux imparfaits. Sur *Mars*, il se forme une *rougeur brune*, ou un jaune brun entre-mêlé de verdeur. Sur *Vénus* un *verd brun* mêlé d'un bleu céleste, trouble & obscur. Sur *Saturne* un *blanc brun* & sur *Jupiter* un *blanc clair*. Et d'autant que l'Or, qui est le Corps ou Métail le plus parfait, étant mis à cette Epreuve, ne produit rien de semblable, ou qu'il en produit bien peu, & qu'il est même fort longtems à le faire; & que d'ailleurs Jupiter, par la vapeur des acides, jette cette fleur gommeuse, plus tard que ne font les autres Métaux imparfaits; nous inférons delà, que Jupiter est celui de tous les Métaux imparfaits qui a le plus de disposition

à recevoir la perfection, par la grand'Oeuvre. C'est ainsi que, par le moyen de cet Examen, tu pourras aisément connoître de quelle espéce de Métail sera celui que tu auras voulu changer par la Médecine, si tu considéres bien de suite, ce que je viens de dire dans ce Chapitre. Que si cela ne te peut de rien servir dans ce dessein, tu ne dois t'en prendre qu'à ton ignorance toute pure.

---

## CHAPITRE XXXIX.

### *De l'Extinction des Métaux rougis au feu.*

ON fait cette Epreuve de diverses maniéres, pour connoître par-là si le Métail imparfait, sur lequel on aura fait projection du Magistére, est parfait ou non. Car prémiérement, ayant éteint dans une Liqueur ce Métail, après l'avoir rougi au feu, si l'on a prétendu le changer en Lune, & qu'il ne devienne pas blanc étant éteint; ou si ayant reçû la Médecine Solaire, il ne devient jaune, & qu'il prenne quelque autre couleur; c'est une marque évidente que la Médecine, par laquelle on a voulu transmuer ce Métail, n'est ni véritable, ni parfaite. Secondement, si après avoir fait rougir & avoir éteint par plusieurs

fois dans de l'Eau, où l'on aura dissous des Sels ou de l'Alun, un Métail sur lequel on aura fait projection de quelque Médecine que ce soit, on voit se lever pardessus une écaille un peu noirâtre : ou si après l'avoir éteint dans de l'Eau souffrée, & l'avoir rougi, & éteint ensuite plusieurs fois de la même maniére, il s'en sépare beaucoup de *sories* ou paillettes : ou s'il devient d'un vilain noir & désagréable : ou s'il se casse sous le marteau ; il est certain que la Médecine, dont on se sera servi pour transmuer ce Métail, est trompeuse & sophistique. Troisiémement, si après avoir fait passer un Métail par un *Ciment* fait avec du Sel Ammoniac, du Verdet, & de l'Urine d'Enfant, qui est celle qui a le plus d'acrimonie, ou de quelque autre chose semblable : & si après cela, l'ayant fait rougir & éteint, celui qui paroissoit avoir été changé en Lune ou en Soleil, étant forgé, n'a par la couleur ni d'Argent ni d'Or, ou s'il s'écaille sous le marteau ; il est certain que ce Métail n'a été changé que par sophistication.

Enfin, voici une maxime constante & générale, pour toutes sortes d'Examens & d'Epreuves : Qui est, que si le Métail, qui aura été altéré par quelque Médecine que ce puisse être, du prémier, du second, ou du troisiéme Ordre, se trouve n'avoir

pas le *véritable poids*, dans le même volume, ni la *véritable couleur* du Métail parfait, dans lequel on aura prétendu le transmuer ; l'Artiste s'est assurément abusé dans son Ouvrage, & sa Médecine n'est qu'une fourberie & une sophistication, qui non-seulement ne profite de rien, mais qui cause la ruine & l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces sortes d'Ouvrages.

---

## CHAPITRE XL.

### *Du Mélange du Soufre combustible avec les Metaux.*

On connoît tout de même, par le mélange que l'on fait du Soufre avec les Métaux, si la Médecine qu'on aura projettée dessus, est véritable & parfaite. Car nous voyons par expérience, que le Soufre étant mêlé avec les Corps ou Métaux, en brûle les uns plus que les autres, & qu'il y en a qui après cela reprennent corps, & d'autres qui ne le reprennent point. Et ainsi l'on peut connoître par-là la différence d'entre les Métaux imparfaits, qui auront été changez par le moyen des Médecines sophistiques, d'avec ceux qui auront été véritablement transmuez par l'Elixir. De sorte que comme de tous les Corps ou Métaux, tant

parfaits qu'imparfaits, nous voyons que le Soleil est celui que le Soufre brûle le moins, & après lui Jupiter, puis la Lune, & enfin Saturne: & que Vénus se brûle plus facilement que nul de ceux-là, & Mars encore plûtôt & plus facilement qu'elle, & que tous les autres. On peut juger de-là, qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, & qui sont ceux qui en sont les plus éloignez.

On juge pareillement par la diversité des couleurs qu'ont les Corps, après avoir été brûlez par le *Soufre*, de quelle espéce ils sont, & quelle est leur véritable nature. Car au sortir de cette Epreuve, le Soleil paroît fortement orangé ou rouge clair. La Lune est noire, entre-mêlée d'un bleu céleste. Jupiter est noir avec un tant soit peu de rouge mêlé. Saturne est noir, brun, avec un peu de rouge & de *lividité*. Pour ce qui est de Vénus, si elle a été fort brûlée par le *Soufre*, elle paroît après cela noire & fort *livide*: mais si elle n'a été que légérement brûlée, elle a une couleur fort nette d'un beau violet, qui lui vient du mêlange du Soufre. Mais à l'égard de Mars, bien qu'il soit beaucoup ou peu brûlé, il revient toûjours de cette Epreuve fort noir & fort obscur

On remarque pareillement la différence qui est entre les Métaux, en les remettant

tant en corps, après qu'ils ont été brulez par le *Soufre*. Car il y en a qui reprennent corps, & d'autres, qui après l'avoir repris, étant mis dans un feu violent, s'en vont entiérement, ou en partie en fumée avec le *Soufre*. De plus, quelques-uns de ceux qui reprennent corps, reviennent en leur même nature; & il y en a d'autres, qui après avoir été ainsi brûlez, reviennent & se changent en tout un autre Corps, que celui qu'ils avoient auparavant. Ceux qui après cette Epreuve reprennent leur même Corps, ce sont le Soleil & la Lune. Mais Jupiter & Saturne s'évaporent: Jupiter ou entiérement ou presque tout: Saturne ne s'évapore pas tout à fait, mais quelquefois plus & quelquefois moins. Au reste, cette différence vient de la diversité des choses & des Corps, & de la différente maniére de les préparer ou de les essayer par cette Epreuve. Car si au sortir de cet Examen, on remet Jupiter en corps, & qu'on lui veüille donner tout à coup un feu fort violent, il s'évapore & se perd: au lieu que si l'on donne le feu peu à peu & par dégrés, Saturne & Jupiter se conservent & se maintiennent en leur nature. Il est vrai que les Corps que ces deux Métaux reprennent après cela, ne semblent pas être léur véritable Corps, mais un autre tout différent. L'expérience nous ayant

fait voir qu'après cette Epreuve, Jupiter ſe change comme en un *Régule d'Antimoine* clair, & Saturne en un *Régule d'Antimoine* brun & obſcur. Que Vénus ſe diminuë, ſi on lui fait reprendre corps par un feu fort, & Mars encore plus. Mais Vénus, ſe remettant en corps, devient plus péſante qu'elle n'étoit, & d'une couleur jaune obſcure, qui tient un peu de la noirceur, & elle s'ammollit en augmentant de poids. Ainſi l'on pourra juger par ces Expériences, de la nature des Corps, qui auront été altérez par les Médecines.

---

## CHAPITRE XLI.

### *De la Calcination & de la Réduction.*

NOus aurions encore une fois à parler ici de l'Examen, qui ſe fait en *calcinant* les Corps ou Métaux, en leur *faiſant* enſuite *reprendre corps*. Mais, parce que nous avons dèja traité fort amplement de ces deux choſes dans le Livre précedent, nous nous contenterons de dire, que nous avons prouvé par expérience, qu'encore que l'on *calcine* les Corps parfaits, & qu'on les *remette en corps*, tant que l'on voudra, ils ne perdront rien pour cela de leur perfection & de leur bonté : c'eſt-à-dire, qu'ils ne perdront

rien, ni de leur couleur, ni de leur poids, ni de leur volume, ni de leur éclat, au moins qui soit considérable. D'où il faut tirer cette conséquence, que si en *calcinant* & en *remettant* plusieurs fois *en corps* les Métaux imparfaits, quels qu'ils soient, qui auront été altérez & changez par quelque Médecine, s'il déchoient de la bonté qu'ils sembloient avoir acquise par la projection, il est certain que les Médecines, qui auront fait ce changement, ne sont que de pures Sophistications. Ainsi l'on doit travailler à faire des expériences, afin de n'y être pas trompé.

---

## CHAPITRE XLII.

### *De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif.*

J'Ai ci-devant fait voir clairement, que les Corps ou Métaux, qui avoient beaucoup d'Argent-vif, étoient les plus parfaits, & que c'étoit la raison pour laquelle ils *s'attachoient* beaucoup mieux *à l'Argent-vif*, que ne font les autres. Et il est certain, par conséquent, que *les Corps qui reçoivent & boivent plus avidement l'Argent-vif*, s'approchent le plus de la perfection ; ainsi que nous le témoigne la grande facilité que le Soleil & la

Lune, qui ſont les deux Corps parfaits, ont à le recevoir & à s'attacher à lui. D'où il s'enſuit que tout Métail imparfait, qui aura éte tranſmué par quelque Médecine, & qui ne recevra pas facilement l'*Argent-vif* en ſa Subſtance, doit être fort éloigné de la perfection.

## CHAPITRE XLIII.

*Récapitulation de tout l'Art.*

APrès avoir parlé ſuffiſamment des Expériences qu'on peut faire pour examiner la perfection du Magiſtére, & avoir par conſéquent ſatisfait à ce que nous avions promis au commencement de ce Livre, il ne nous reſte plus autre choſe à faire, pour achever notre Ouvrage, qu'à mettre dans un ſeul Chapitre tout l'accompliſſement de cette divine Oeuvre, & réduire en peu de mots le Procédé du *Magiſtére*, que nous avons *abrege en cette Somme*, & diſperſé en tous les Chapitres qu'elle contient. Je déclare donc que toute l'Oeuvre ne conſiſte qu'à prendre la Pierre, (c'eſt-à-dire la Matiére de la Pierre) que l'on doit aſſez connoître, par toutes les choſes que nous en avons dites dans les Chapitres de ce Traité; & par un travail aſſidu & continuel, lui donner

le prémier dégré de Sublimation, afin de lui ôter toute l'impureté qui la corrompt. La perfection que la Sublimation doit donner à cette Matiére, ne consistant qu'à la faire devenir si subtile, qu'elle soit élevée à la derniére pureté & subtilité ; qu'elle devienne enfin toute spirituelle & volatile. Après quoi, il faut la rendre tellement fixe par les maniéres de Fixations, que j'ai décrites, qu'elles puisse résister au feu, quelque violent qu'il soit, & y demeurer sans s'enfuïr ni s'évaporer : Et c'est-là la fin du second dégré de la préparation qu'il faut donner à cette Matiére. Par le troisiéme dégré on achéve de la préparer tout à fait Ce qui se fait en sublimant cette Pierre (ou cette Matiére) & par ce moyen de fixe qu'elle est, la rendant volatile, puis de volatile la faisant fixe une seconde fois, la dissolvant après l'avoir fixée, & étant dissoute la rendant encore volatile, & la refixant tout de même, tant qu'elle soit fusible, & qu'elle transmuë les Imparfaits, & leur donne la véritable perfection de Soleil & de Lune à toute épreuve. Ainsi en refaisant les Opérations de ce troisiéme dégré, on augmente la perfection de la Pierre, & on multiplie la vertu qu'elle a de transmuer les Corps imparfaits. De sorte que ce n'est qu'en refaisant continuellement les mêmes Opérations de l'Oeuvre, qu'on

donne la Multiplication à la Pierre, par laquelle on la rend si parfaite, qu'une de ses parties pourra convertir en véritable Soleil & en véritable Lune, cent parties de Métail imparfait, puis mille, & ainsi de suite en augmentant toûjours jusqu'à l'infini. Après quoi on n'a plus qu'à faire passer par les Epreuves, le Métail qui aura été transmué, pour connoître si le Magistére, qui en aura fait la transmutation, est véritable & parfait.

---

## CHAPITRE XLIV.

*De quelle maniére l'Autheur a enseigné l'Art en cette Somme de perfection.*

MAis pour ôter toute sorte de prétexte aux Calomniateurs de nous accuser de mauvaise foi, & de n'avoir pas agi sincérement en ce Traité: Je déclare ici prémiérement qu'en cette *Somme*, je n'ai pas enseigné notre Science de suite, mais je l'ai dispersée ça & là en divers Chapitres. Et je l'ai fait ainsi à dessein, parce que si je l'avois mise par ordre & de suite, les Méchans, qui en feroient un mauvais usage, l'auroient apprise aussi facilement que les Gens de bien. Ce qui seroit une chose tout à fait indigne & injuste. Je déclare en second lieu, que par tout où il

ſemble que j'aïe parlé le plus clairement & le plus ouvertement de notre Science, c'eſt-là, où j'en ai parlé le plus obſcurément, & où je l'ai le plus cachée. Je n'en ai pourtant jamais parlé par Allégories ni par Enigmes; mais je l'ai traitée, & je l'ai enſeignée en paroles claires & intelligibles, l'ayant écrite ſincérement, & de la maniére que je l'ai ſçûë, & que je l'ai appriſe par l'inſpiration de Dieu, trés-haut, très-glorieux, & infiniment loüable, qui a daigné me la révéler, n'y ayant que lui ſeul *qui la donne à qui il lui plaît, & qui l'ôte quand il lui plaît.*

Courage donc, Enfans de la Science, ne déſeſpérez pas de pouvoir apprendre une Science ſi merveilleuſe. Car je vous aſſure que vous la découvrirez indubitablement, ſi vous la cherchez, non pas par le raiſonnement d'aucune autre Science que vous ayez appriſe; mais par un mouvement, & une impétuoſité d'eſprit. Et celui qui la cherchera par l'intelligence & la lumiére naturelle de ſon eſprit, la trouvera. Mais celui qui prétendra l'apprendre par les Livres, ne doit pas eſpérer de la ſçavoir, qu'après avoir étudié pendant un long-tems. Car je déclare encore que ni les Philoſophes qui m'ont précédé, ni moi, n'avons écrit notre Science que pour nous, & pour les Philoſo-

phes nos Successeurs, & nullement pour les autres ; quoi que d'ailleurs cette Science soit très-véritable & très-assurée. Pour moi, quoi que je n'aye écrit tout de même que pour moi la maniére & de la rechercher & de l'apprendre : Je puis dire néanmoins que ce que j'en ai dit, je ne l'ai pas dit seulement pour exciter les Personnes sages & intelligentes à s'appliquer à l'étude de cette Science ; mais même que j'en ai assez dit, pour leur donner le moyen de la rechercher par l'unique & la véritable voye. Et je puis assurer que quiconque aura bon esprit, & qui s'appliquera soigneusement à bien comprendre ce que j'ay dit en ce Livre, aura assûrément la satisfaction de découvrir un Don excellent de Dieu très-haut & très-puissant.

Voilà tout ce que j'avois à dire, touchant la recherche d'un Art ou d'une Science si rélevée & si excellente.

*Fin du second Livre, & de toute la Somme de perfection de Geber.*

TABLE

# TABLE DES CHAPITRES DE LA SOMME DE GEBER & des principales choses qui y sont contenuës.

## LIVRE PREMIER.

# TABLE.

---

## SECONDE PARTIE

### DU PREMIER LIVRE,

*Où ſont rapportées & refutées les raiſons de ceux qui nient l'Art de Chimie.*



# TROISIEME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

*Des Principes naturels & de leurs effets.*

---

# QUATRIEME ET DERNIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

*Qui traite des Principes artificiels de l'Art.*

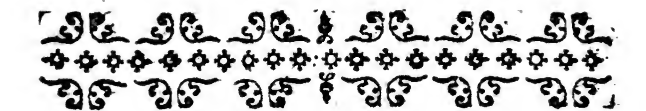
accomplit l'Oeuvre, font une Subftance réelle & corporelle, des couleurs évidentes, les poids des Métaux, & la connoiffance des Métaux, tels qu'ils font naturellement,& tels qu'ils peuvent être par artifice, tant intérieurement, qu'extérieurement, afin de connoître ce qu'ils ont en eux de fuperflu, & ce qui les éloigne ou les approche de la perfection.

2 Les chofes qui contribuent à la perfection; font de trois fortes. 1. Celles qui d'elles-mêmes & fans artifice, s'attachent aux Corps, & qui les changent en quelque façon : comme font la Marcafite, la Tutie, &c. 2. Celles qui purifient les Corps fans s'unir à eux; comme font les Sels, les Alums, &c. 3. Le Verre, qui purifie par la reffemblance de Nature.

3. La chofe qui donne la perfection, eft la pure & moyenne Subftance de l'Argent-vif, ou une Matiére qui a pris fon origine de la Matiére de l'Argent-vif.

4. Les chofes par le moyen defquelles on connoît fi le Magiftére eft véritablement parfait, ce font les Epreuves ou Examens qui fe font par la Coupelle, par le Ciment, &c. par le moyen defquelles on éxamine les Métaux qui ont été tranfmuez.





# SECOND LIVRE DE LA SOMME DE PERFECTION DE GEBER.

## PREFACE.

*Division de ce second Livre en trois Parties.*

---

## PREMIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.



Le

---

## SECONDE PARTIE
## DU SECOND LIVRE.

# TROISIEME ET DERNIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.

*Des Epreuves de la perfection.*

FIN.



*Livres nouveaux qui ſe vendent chez*
ANDRE' CAILLEAU.

HIſtoire du Peuple de Dieu, *in* 4°. 8. vol.
— Idem *in*-12. 10. vol. 1740.
— Naturelle de l'Univers, &c. par M. Colonne, *in*-12. 4. vol. avec Figures.
Les Principes de la Nature, ſuivant les opinions des anciens Philoſophes, &c. *in*-12. 2. vol.
— de la Génération des Végétaux, Animaux & Minéraux, &c. *in*-12.
Hiſtoire de la derniére Révolution arrivé dans l'Empire Ottoman le 28e. Septembre 1730. *in*-12. 1740.
La Découverte des Longitudes. Avec la méthode facile aux Navigateurs pour en faire uſage actuellement, par M. de L'Iſle, *in*-12. 1740.
Annales de Tacite par M. Amelot., *in*-12. 4. vol.
Suite des Annales de Tacite, *in*- 12. 6. vol.
La Religion Proteſtante, convaincuë de faux dans ſes régles de foi particuliéres, &c. *in*-12. 2. vol. 1740.
Collectio judiciorum de novis Erroribus, qui ab initio duodecimi ſeculi poſt Incarnationem Verbi, uſque ad anum 1735. &c, *in*-fol. 3. vol. 1737.





